
U d'/of OTTAWA
39003002285640



COURS
DE LITTÉRATURE
COMPARÉE.

TOME II.

IMPRIMERIE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 10.

CE

LEÇONS FRANÇAISES
DE LITTÉRATURE
ET DE MORALE,

OU

RECUEIL, EN PROSE ET EN VERS,

DES PLUS BEAUX MORCEAUX DE NOTRE LANGUE DANS LA LITTÉRATURE DES DEUX DERNIERS SIÈCLES,

AVEC DES PRÉCEPTES DE GENRE ET DES MODÈLES D'EXERCICE,

PAR LA HARPE, MARMONTEL, MAURY, LE BATTEUX, ETC.

Ouvrage classique, adopté par l'Université Royale de France, à l'usage des Colléges et Institutions.

PAR M. NOËL,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Inspecteur-général de l'Université Royale de France;

ET DE LA PLACE,

Professeur d'éloquence latine à la Faculté des Lettres de l'Académie de Paris.

Lectorem delectando pariterque monendo.
Hor. *Art Poët.*

Vingt-huitième Édition.

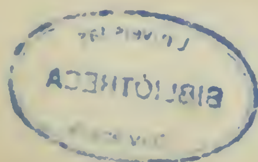
PARIS.

Ve LE NORMANT, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, No 10.

1851.





LEÇONS FRANÇAISES
DE LITTÉRATURE
ET
DE MORALE.

POÉSIE.

La Poésie.

PRÉCEPTES DU GENRE.

CETTE faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel; souvent même elle préfère au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servaient à les distinguer; et, par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantemens, dans ce monde idéal où les poëtes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des

Muses, que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait et de miel, qu'Apollon descend des cieux pour leur remettre sa lyre, qu'un souffle divin, éteignant tout à coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, et les force de parler le langage des Dieux dont ils ne sont plus que les organes.

Il est des poëtes qui sont en effet entraînés par cet enthousiasme qu'on appelle inspiration divine, fureur poétique. Æschyle, Pindare et tous nos grands poëtes le ressentaient, puisqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je? Démosthène à la tribune, des particuliers dans la société, nous le font éprouver tous les jours. Ayez vous-même à peindre les transports ou les malheurs d'une de ces passions qui, parvenues à leur comble, ne laissent plus à l'âme aucun sentiment de libre, il ne s'échappera de votre bouche et de vos yeux que des traits enflammés, et vos fréquens écarts passeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'aurez cédé qu'à la voix de la nature.

Cette chaleur, qui doit animer toutes les productions de l'esprit, se développe dans la poésie avec plus ou moins d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement, suivant que l'auteur possède plus ou moins ce talent sublime qui se prête aisément aux caractères des passions, ou ce sentiment profond, qui tout à coup s'allume dans son cœur et se communique rapidement aux nôtres. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies. J'ai connu un poëte de Syracuse qui ne faisait jamais de si beaux vers que lorsqu'un violent enthousiasme le mettait hors de lui-même.

La poésie a sa marche et sa langue particulières. Dans l'épopée et la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à son gré, altérant les faits connus, en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant, tantôt au moyen des incidens merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la

beauté des pensées et des sentimens. Souvent la fable, c'est-à-dire la manière de disposer l'action, coûte plus et fait plus d'honneur au poëte que la composition même des vers.

Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible ; mais toujours doit-il montrer une sorte d'invention, donner par des fictions neuves un esprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de sa flamme, et ne jamais oublier que, suivant Simonide, la poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette.

J'ai dit que la poésie avait une langue particulière. Dans les partages qui se sont faits entre elle et la prose, elle est convenue de ne se montrer qu'avec une parure très-riche, ou du moins très-élégante, et l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en user sans cesse, et l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle allonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, et le privilége presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, ou qui ne le sont que dans un pays étranger, d'en identifier plusieurs dans un seul, de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors, et de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au genie s'étendent sur tous les instrumens qui secondent ses opérations. De là ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, et qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante: on l'a destiné à l'épopée ; l'iambe revient souvent dans la conversation : la poésie dramatique l'emploie souvent avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accom-

pagnés de danses; elles se sont appliquées sans efforts aux odes et aux hymnes. C'est ainsi que les poëtes ont multiplié les moyens de plaire.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis*, t. VII.

Manière de faire les Vers.

QUELQUE sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir :
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir :
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur.
J'évite d'être long, et je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nue;
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours,
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal, et toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitez de Marot l'élégant badinage,
Et laissez le burlesque aux plaisirs du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives
De morts et de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire :
Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux;
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encore de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure :
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée;
En vain vous me frappez d'un ton mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez pas d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, et le repolissez :
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent·
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu :
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer,
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue;
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux :
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase:
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase;
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

BOILEAU. *Art poét.*, chant I[er].

Manière de lire les Vers.

ARRÊTE, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie;
Arrête, par pitié! Quel funeste travers,
En dépit d'Apollon, te fait lire des vers?
Ah! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone;
Si du feu du génie en nos vers allumé
N'étincelle jamais ton œil inanimé;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur, qu'ont glacé tes sons et ta présence,
Croit subir le supplice inventé par Mézence:
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort:
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
C'est peu d'aimer les vers, il les faut savoir lire;
Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des Dieux;
Cet art qui, par les tons des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées:

Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur.
« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe?
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta muse me vante,
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris,
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »
Hé quoi! d'une lecture insipide et glacée,
Tu prétends attrister mon oreille lassée!
Quoi! traître! à tes côtés tu prétends m'enchaîner!
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner;
Dans les longs bâillemens et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles;
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté,
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole!
Ah! garde pour toi seul ton scrupule frivole:
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité:
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux;
Meurs d'ennui, j'y consens: sois barbare à ton aise;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature;
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,
Récités avec art, en seront plus touchans:
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable;

Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers,
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantait : les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus ?
Et Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrtée ?
Et Terpandre apaisant la foule révoltée ?
Les poëtes divins, maîtres des nations,
Savaient noter alors l'accent des passions.
L'âme était adoucie et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.
L'art de les déclamer fut le talent des Rois.
Les Dieux même, les Dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux !
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des Neuf-Sœurs prêtait de mélodie !
On voyait, à côté des dactyles volans,
Le spondée allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot, chez les Grecs, amans de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.
Chaque genre eut son rhythme. En vers majestueux,
L'épopée entonna ses récits fastueux.
La modeste élégie eut recours au distique ;
Archiloque s'arma de l'iambe caustique.
A des mètres divers, Alcée, Anacréon,
Prêtèrent leur génie, et leur gloire, et leur nom.
Pour nous, enfans des Goths, Apollon, plus avare,
A dédaigné long-temps notre jargon barbare.
Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;

Ce rebelle instrument rend des accens flatteurs,
Vous peignez la nature en sons imitateurs,
Tantôt doux et légers, tantôt pesans et graves;
Votre Apollon est libre au milieu des entraves;
Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

NARRATIONS.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.
BOILEAU. *Art poét.*

Narration poétique.

PRÉCEPTES DU GENRE.

LA *narration* est l'exposé des faits, comme la description est l'exposé des choses ; et celle-ci est comprise dans celle-là, toutes les fois que la description des choses contribue à rendre les faits plus vraisemblables, plus intéressans, plus sensibles.

Il n'est point de genre de poésie où la *narration* ne puisse avoir lieu ; mais, dans le dramatique, elle est accidentelle et passagère ; au lieu que, dans l'épique, elle domine et remplit le fond.

Toutes les règles de la *narration* sont relatives aux convenances et à l'intention du poëte.

Quel que soit le sujet, le devoir de celui qui raconte, pour remplir l'attente de celui qui l'écoute, est d'instruire et de persuader ; ainsi les premières règles de la *narration* sont la clarté et la vraisemblance.

La clarté consiste à exposer les faits d'un style qui ne laisse aucun nuage dans les idées, aucun embarras dans l'esprit. Il y a dans les faits des circonstances qui se supposent, et qu'il serait superflu d'expliquer. Il peut arriver aussi que celui qui raconte ne soit pas instruit de tout, ou qu'il ne veuille pas tout dire ; mais ce qu'il ignore ou

veut dissimuler ne le dispense pas d'être clair dans ce qu'il expose. Le spectateur ou le lecteur veut tout savoir; et, si l'acteur est dispensé de tout éclaircir, le poëte ne l'est pas. S'il jette un voile sur l'avenir, il le laisse du moins entrevoir dans un lointain confus et vague :

Sublustrique aliquid dant cernere noctis in umbrâ.
VIDA.

C'est un nouvel attrait pour le lecteur. A l'égard du présent et du passé, tout doit être à ses yeux sans nuage et sans équivoque.

Les éclaircissemens sont faciles dans l'épopée, où le poëte cède et reprend la parole quand bon lui semble. Dans le dramatique, il faut un peu plus d'art pour mettre l'auditeur dans la confidence; mais comme, dans les momens passionnés, il est permis de penser tout haut, le spectateur entend la pensée. C'est donc une négligence inexcusable que de laisser, dans l'exposition des faits, une obscurité qui nous inquiète et qui nuise à l'illusion.

Si les faits sont trop compliqués, la méthode la plus sage, en travaillant, c'est de les réduire d'abord à leur plus grande simplicité ; et, à mesure qu'on aperçoit dans leur exposé quelque embarras à prévenir, quelque nuage à dissiper, on y répand quelques traits de lumière. Le comble de l'art est de faire en sorte que ce qui éclaircit la *narration* soit aussi ce qui la décore.

Le poëte est en droit de suspendre la curiosité, mais il faut qu'il la satisfasse; cette suspension n'est même permise qu'autant qu'elle est motivée.

L'art de ménager l'attention sans l'épuiser consiste à rendre intéressant et comme inévitable l'obstacle qui s'oppose à l'eclaircissement, et à paraître soi-même partager l'impatience que l'on cause. On emploie quelquefois un incident nouveau pour suspendre et différer l'éclaircissement; mais qu'on prenne garde à ne pas laisser voir

qu'il est amené tout exprès, et surtout à ne pas employer plus d'une fois le même artifice. Le spectateur veut bien qu'on le trompe, mais il ne veut pas s'en apercevoir.

Il n'y a que les faits surnaturels dont le poëte soit dispensé de rendre raison en les racontant.

Les poëtes anciens n'ont pas toujours dédaigné de motiver la volonté des Dieux; et le merveilleux est bien plus satisfaisant lorsqu'il est fondé, comme dans l'*Enéide* le ressentiment de Junon contre les Troyens, et la colère d'Apollon contre les Grecs dans l'*Iliade*. Mais, pour motiver la conduite des Dieux, il faut une raison plausible; il vaut mieux n'en donner aucune, que d'en alléguer de mauvaises.

Ce que je viens de dire de la clarté contribue aussi à la vraisemblance. Un fait n'est incroyable que parce qu'on y voit de l'incompatibilité dans les circonstances, ou de l'impossibilité dans l'exécution. Or, en l'expliquant, tout se concilie, tout s'arrange, tout se rapproche de la vérité. *Etiam incredibile solertia efficit sæpè credibile esse.* (Scaliger.) C'est une idée lumineuse d'Aristote, que la croyance que l'on donne à un fait se réfléchit sur l'autre, quand ils sont liés avec art. « Par une espèce de paralogisme qui nous est naturel, nous concluons, dit-il, de ce qu'une chose est véritable, que celle qui la suit doit l'être.» Cette remarque importante prouve combien, dans le récit du merveilleux, il est essentiel de mêler des circonstances communes.

Pour me persuader que les héros qu'on me présente ont fait réellement des prodiges dont je n'ai jamais vu d'exemples, il faut qu'ils fassent des choses qui, tous les jours, se passent sous mes yeux. Il est vrai que parmi les détails de la vie commune, l'on doit choisir avec goût ceux qui ont le plus de noblesse dans leur naïveté, ceux dont la peinture a le plus de charmes; et en cela les mœurs anciennes étaient plus favorables à la poésie que les nôtres. Les devoirs de l'hospitalité, les cérémonies

religieuses, donnaient un air vénérable à des usages domestiques qui n'ont plus rien de touchant parmi nous. Il y a donc de l'avantage à prendre ses sujets dans les temps éloignés, ou, ce qui revient au même, dans les pays lointains. Mais dans nos mœurs on peut trouver encore des choses naïves et familières, qui ne laissent pas d'avoir de la noblesse et de la beauté. Eh! pourquoi ne peindrait-on pas aujourd'hui les adieux d'un guerrier qui se sépare de sa femme et de son fils, avec cette ingénuité naturelle qui rend si touchans les adieux d'Hector? Pourquoi ne pas s'attacher à cette nature simple et charmante, lorsqu'une fois on l'a saisie? Pourquoi du moins ne pas se relâcher plus souvent de cette dignité factice où l'on tient ses personnages en attitude et comme à la gêne? Le dirai-je? le défaut dominant de notre poésie héroïque, c'est la raideur. Je la voudrais souple comme la taille des Grâces. Je ne demande pas que le *plaisant* s'y joigne au sublime; mais je suis persuadé qu'on ne saurait trop y mêler le familier noble, et que c'est surtout de ces relâches que dépend l'air de vérité.

La troisième qualité de la *narration*, c'est l'à-propos. Toutes les fois que des personnages qui sont en scène l'un raconte et les autres écoutent, ceux-ci doivent être disposés à l'attention et au silence, et celui-là doit avoir eu quelques raisons de prendre, pour le récit dans lequel il s'engage, ce lieu, ce moment, ces personnes mêmes. S'il était vrai que Cinna rendît compte à Emilie, dans l'appartement d'Auguste, de ce qui vient de se passer dans l'assemblée des conjurés, la personne et le temps seraient convenables, mais le lieu ne le serait pas. Théramène raconte à Thésée tout le détail de la mort d'Hippolyte: la personne et le lieu sont bien choisis; mais ce n'est point dans le premier accès de sa douleur, qu'un père, qui se reproche la mort de son fils, peut entendre la description du prodige qui l'a causée.

Une règle sûre pour éprouver si le récit vient à propos, c'est de se consulter soi-même, de se demander : « Si j'étais à la place de celui qui l'écoute, l'écouterais-je ? le ferais-je à la place de celui qui le fait ? est-ce là même et dans cet instant que ma situation, mon caractère, mes sentimens ou mes desseins me détermineraient à le faire ? » Cela tient à une qualité de la *narration* plus essentielle que l'à-propos : c'est de l'intérêt que je parle.

La *narration* purement épique, c'est-à-dire du poëte à nous, n'a besoin d'être intéressante que pour nous-mêmes. Qu'elle réunisse à notre égard l'agrément et l'utilité, l'objet du poëte est rempli : elle peut même se passer d'instruire, pourvu qu'elle attache. Or, le plaisir qu'elle peut causer est celui de l'esprit, de l'imagination ou du sentiment.

Plaisir de l'esprit, lorsqu'elle est une source de réflexion et de lumières : c'est l'intérêt que nous éprouvons à la lecture de Tacite. Il suffit à l'histoire ; il ne suffit pas à la poésie, mais il en fait le plus solide prix, et c'est par-là qu'elle plaît aux sages.

Plaisir de l'imagination, lorsqu'on présente aux yeux de l'âme le tableau de la nature : c'est là ce qui distingue la narration du poëte de celle de l'historien. Le soin de la varier et de l'enrichir fait qu'on y mêle souvent des descriptions épisodiques ; mais l'art de les enlacer dans le tissu de la *narration*, de les placer dans les repos, de leur donner une juste étendue, de les faire désirer ou comme délassemens, ou comme détails curieux ; cet art, dis-je, n'est pas facile.

Cet attrait même de la nouveauté, ce plaisir de l'imagination, s'il était seul, serait faible et bientôt insipide ; l'âme ne saurait s'attacher à ce qui ne l'éclaire ni ne l'émeut ; et du moins, si on la laisse froide, ne faut-il pas la laisser vide.

Plaisir du sentiment, lorsqu'une peinture fidèle et tou-

chante exerce en nous cette faculté de l'âme par les vives impressions de la douleur ou de la joie ; qu'elle nous émeut, nous attendrit, nous inquiète et nous étonne, nous épouvante, nous afflige et nous console tour à tour ; enfin qu'elle nous fait goûter la satisfaction de nous trouver sensibles, le plus délicat de tous les plaisirs.

De ces trois intérêts, le plus vif est évidemment celui-ci. Le sentiment supplée à tout, et rien ne supplée au sentiment : seul il se suffit à lui-même, et aucune autre beauté ne se soutient, s'il ne l'anime. Voyez ces récits qui se perpétuent d'âge en âge, ces traits dont on est si avide dès l'enfance, et qu'on aime à rappeler encore dans l'âge le plus avancé ; ils sont tous pris dans le sentiment. Mais c'est du concours de ces trois moyens de captiver les esprits, que résultent l'attrait invincible de la *narration* et la plénitude de l'intérêt. C'est donc sous ces trois points de vue que le poëte, avant de s'engager dans ce travail, doit en considérer la matière, pour en mieux pressentir l'effet. Il jugera, par la nature du fonds, de sa stérilité ou de son abondance ; et, glissant sur les endroits qui ne peuvent rien produire, il réservera les forces du génie pour semer en un champ fécond.

MARMONTEL, *Elémens de Littérature*, t. III.

Mort d'Hippolyte.

A PEINE nous sortions des portes de Trézène ;
Il était sur son char : ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage,
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre; et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix,
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte

Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie :
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie...
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père (1).

RACINE. *Phèdre*, acte V.

Conjuration de Cinna.

PLÛT aux Dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle!

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. II, même sujet.

Au seul nom de César, d'Auguste, d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur :
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues,
Combien de fois changé de partis et de ligues!
Tantôt ami d'Antoine et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi. »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leur cœur l'ardeur de le punir ;
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre la liberté ;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires ;

Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans;
Rome entière noyée au sang de ses enfans,
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs Dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de si grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai pas perdu temps, et, voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois (1). »

CORNEILLE. *Cinna*, acte Ier, scène III.

Passage du Rhin.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur une urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,

(1) Voyez *Discours;* et dans les *Leçons Latines anciennes*, t. I.

Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde ; et partout, sur ses rives,
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête :
Il marche vers Tholus, et les flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux:
Il a de Jupiter la taille et le visage ;
Et, depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois :
Et de mille remparts mon onde environnée,
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah! périssent mes eaux! ou, par d'illustres coups,
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pauvres défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.

Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattans, inutiles soldats,
Laissez là ces mousquets trop pesans pour vos bras ;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;
Et leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Gramont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant, sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté,
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivone, Nantouillet, Coëslin et Salard :
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavoix,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage :

Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux;
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux; le plomb vole à l'instant,
Il pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer:
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Gramont courent Mars et Bellone.
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés:
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords (1).

BOILEAU. *Épître IV.*

Même sujet.

 Le grand nom de Louis et son illustre vie
Aux champs élysiens font descendre l'envie,
Qui pénètre à tel point les mânes des héros,
Que, pour s'en éclaircir, ils quittent leur repos.

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II, même sujet.

On voit errer partout ces ombres redoutables
Qu'arrêtèrent jadis ces bords impénétrables :
Drusus marche à leur tête, et se poste au fossé,
Que, pour joindre l'Yssel au Rhin, il a tracé;
Varus le suit tout pâle, et semble, dans ces plaines,
Chercher le reste affreux des légions romaines;
Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus:
Le fameux Jean d'Autriche, et le cruel Tolède,
Sous qui des maux si grands crûrent par leur remède;
L'invincible Farnèse et les vaillans Nassaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
Pour voir faire à mon roi ce qu'eux tous n'ont pu faire,
Eux-mêmes s'en convaincre, et d'un regard jaloux
Admirer un héros qui les efface tous.
Il range cependant ses troupes au rivage,
Mesure de ses yeux Tholus et le passage,
Et voit de ces héros Ibères et Romains
Voltiger tout autour les simulacres vains :
Cette vue en son sein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire et si haute et si belle,
Que, devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait de quoi ternir tous les siècles passés (1).

CORNEILLE. *Les victoires du Roi en 1672,*
imité du latin du P. La Rue.

Louis IX explique à Joinville les causes et les effets de son expédition de Terre-Sainte.

QU'ENTENDS-JE? il est donc vrai, Joinville aussi me blâme?
Mais sais-tu quels desseins je renferme en mon âme?
Sais-tu si les combats où je vous ai guidés

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II, même sujet.

Par de grands intérêts n'étaient pas commandés?
Tu ne vois que tes maux, ton désespoir m'accuse :
Eh bien! lis dans mon cœur, et connais mon excuse.
Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts,
Je voulus appeler le commerce et les arts.
Ces Comtes qui du haut de leurs châteaux antiques
Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques,
Tyrans dans mon royaume, et vassaux turbulens,
Sans relâche occupés de leurs débats sanglans,
Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie,
Dans son premier essor arrêtaient l'industrie.
Divisés d'intérêts, unis contre leur Roi,
Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi.
Signalant tour à tour leurs fureurs inhumaines,
Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines,
Et des soldats français, l'un par l'autre immolés,
Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés.
Je voulus, des combats leur ouvrant la carrière,
Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière :
Tu te souviens qu'alors de pieux voyageurs,
Pour nos frères captifs implorant des vengeurs,
D'un zèle saint en nous ranimèrent la flamme;
Aux regards des Français déployant l'oriflamme,
Je leur montre la gloire aux rives du Jourdain;
Ils entendent ma voix, s'arrêtent, et soudain,
Oubliant leurs discords et déposant leurs haines,
Ils marchent réunis vers ces plages lointaines.
Quels plus nobles dangers leur pouvaient être offerts?
Délivrer les Chrétiens gémissant dans les fers,
Rendre Jérusalem à sa splendeur première,
En chasser l'Infidèle, et rompre la barrière
Qui du tombeau sacré nous défendait l'accès,
Tel devait être, ami, le fruit de nos succès.
Là s'arrêtaient vos vœux, et non mon espérance.
Jette avec moi, Joinville, un regard sur la France;
Avant de condamner les sermens que j'ai faits,

De ces combats lointains contemple les effets :
Libre de ses tyrans, mon peuple enfin respire ;
La paix renaît en France, et la discorde expire ;
Le commerce, avec nous transporté sur ces bords,
Aux peuples rapprochés prodigue ses trésors ;
L'aspect de ces climats, depuis long-temps célèbres,
Déjà de l'ignorance éclaircit les ténèbres,
Et sur nos pas les arts, allumant leur flambeau,
Vont remplir l'Occident de leur éclat nouveau.
Déjà des grands vassaux l'autorité chancelle :
Je sais ce qu'entreprend leur audace rebelle,
Joinville ; et, m'instruisant aux leçons du passé,
Je suivrai le chemin que Philippe a tracé.
Aux tyrans de mon peuple arrachant leur puissance,
Éveillant la justice, enchaînant la licence,
Au secours de mes lois j'appellerai les mœurs,
Je contiendrai les Grands, et, malgré leurs clameurs,
Père de mes sujets, détruisant l'anarchie,
Je veux sur ses débris asseoir la monarchie.
Si Dieu, marquant ici le terme de mes jours,
Veut de tous mes travaux interrompre le cours,
Aux Rois qui me suivront j'aurai frayé la route :
Vers ce but glorieux ils marcheront sans doute ;
Et quelque jour, mon peuple, éclairé sur ses droits,
Chérira ma mémoire, et bénira mes lois.

ANCELOT. *Louis IX*, act. I, sc. III.

L'Horreur des Guerres civiles.

D'AILLY portait partout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans :
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,

Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des Amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse, en accusant le Ciel,
En détestant la Ligue, et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly, dans sa fureur guerrière;
Parmi des tourbillons de flammes, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée:
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant, deux effroyables nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents:
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent:
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut; le Démon de la guerre,
La Mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés.
Malheureux! suspendez vos coups précipités.
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats;

Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
  Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fit tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage; ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse: hélas! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes.
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et, se fuyant lui-même, au milieu des déserts
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
  Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords.
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux; elle tombe éperdue;
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
« Est-ce toi, cher amant? » Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus.
Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore:
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant;
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exalter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères (1)!

VOLTAIRE. *Henriade*, chant VIII.

Combat de Rodrigue contre les Maures.

CETTE obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris:
Ils abordent sans peur; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatans;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent armés; les Maures se confondent;
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs Princes les rallient;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*, t. I et II, *Narrations* ou *Tableaux*.

Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la Mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres;
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le Maure vit sa perte, et perdit le courage;
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs Rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs Rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie,
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le Chef: je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattans (1).

CORNEILLE. *Le Cid*, acte IV, scène III.

(1) Voyez les *Récits* ou *Descriptions* de combat, prose et vers; et dans les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Dernier Combat de Mithridate contre les Romains.

Il vit (1), chargé de gloire, accablé de douleurs;
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous (2) a pas vous seule et sans cause alarmée.
Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes;
Et, désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
En voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
Vain secours, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu!*
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre:
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.
Il parle; et, défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une noble carrière,
Et déjà quelques uns couraient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je, ô Ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,

(1) Xipharès.
(2) Monime.

Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.
Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand Héros terminé les exploits?
Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains pour le joindre ont suspendu leurs coups,
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate;
Mais lui, *c'en est assez*, m'a-t-il dit, *cher Arbate*,
Le sang et ma fureur m'emportent trop avant;
Ne livrons pas surtout Mithridate vivant.
Aussitôt dans son sein il plonge son épée;
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce Héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Faible, et qui s'irritait contre un trépas si lent;
Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie,
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'aurait cru? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

RACINE. *Mithridate*, acte V, scène IV.

Combat de Turenne et d'Aumale.

PARIS, le Roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.

Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long et le danger moins grand.
Leur arme est une épée; et, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
« O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi :
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même et tout de ta justice. »
D'Aumale répondit : « J'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;
Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous-même:
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur. »
Il dit, et, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre, d'un pas léger, se détourne et l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.

Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente;
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur, surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse:
Enfin, d'un coup mortel il lui perce le flanc;
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
« De la Ligue à jamais le trône est renversé;
« Tu l'emportes, Bourbon! notre règne est passé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale, sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche:
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant;
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne!
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

VOLTAIRE. *Henriade*, chant X.

Combat du Lutrin.

LOIN du bruit cependant les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.

Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée;
Lorsque, d'un pied léger, la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés et le perron antique,
Où, sans cesse étalant bons et méchans écrits
Barbin vend aux passans des auteurs à tous prix.
Là, le Chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le Prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du Palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits:
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard en passant, coudoyé par Boisrude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boisrude fuit le coup; le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du Prélat, sans pouls et sans haleine.

Sa troupe le croit mort, et chacun, empressé,
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Evrard vingt champions s'élancent;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent:
La Discorde triomphe, et du combat fatal,
Par un cri, donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent, tout entre, tout se mêle;
Les livres sur Évrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre:
L'un tient l'Edit d'Amour, l'autre en saisit la Montre;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse français, en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique:
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre:
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
O que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, Almérinde et Simandre;
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillarbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer épais Giraud est renversé;
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchêne *in-quarto* Dodillon étourdi,
A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat, le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,

Des vers de ce poëme effet prodigieux!
Tout prêt à s'endormir bâille et ferme les yeux.
A plus d'un combattant la Clélie est fatale;
Giroux dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guilbert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset;
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante;
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours,
Quand Brontin à Boisrude adresse ce discours:
« Illustre porte-croix, qui par notre bannière
« N'a jamais, en marchant, fait un pas en arrière,
« Un chanoine, lui seul triomphant du Prélat,
« Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
« Non, non: pour te couvrir de sa main redoutable,
« Accepte de mon corps l'épaisseur favorable:
« Viens; et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
« Fais voler ce Quinault qui me reste à la main. »
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage;
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête;
Le livre, sans vigueur, mollit contre sa tête.
Le chanoine le voit, de colère embrasé:
« Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
« Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,
« Lance à mes ennemis un livre qui mollisse. »

A ces mots, il saisit un vieux *Infortiat*,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat;
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicène,
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine;
Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et sur le couple pâle et déjà demi-mort
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre:
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre;
Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
Long-temps loin du perron roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprévue
Le Prélat pousse un cri qui pénètre la nue:
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas;
Mais bientôt, rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse.
Il part, et de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passans, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattans: « Profanes, à genoux! »
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage:
La fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
Tout s'écarte à l'instant, mais aucun n'en réchappe;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré;
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite,
Il l'observe de l'œil, et tirant vers la droite,

Tout d'un coup tourne à gauche, et, d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle :
Sur ses genoux tremblans il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le Prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire,
Et de leurs vains projets les chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

BOILEAU. *Lutrin*, chant V.

Famine de Paris.

MAIS lorsque enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle,
Alors on entendit des hurlemens affreux :
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.

Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où, parmi les plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,

Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les voit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques;
Les autres, des rochers et des monts Helvétiques;
Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
Non pour aller ravir d'une main adultère
Une fille éplorée à sa tremblante mère:
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'aliment la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?),
Une femme avait vu par ces cœurs inhumains

Un reste d'aliment arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle:
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante:
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité:
« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
« *Dit-elle*, c'est en vain que tu reçus la vie;
« Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
« Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,
« Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
« Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
« Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère:
« Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
« Et que Paris du moins voie un crime nouveau! »
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas:
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie:
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur;
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
« Oui, c'est mon propre fils; oui, monstres inhumains,

« C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains ;
« Que la mère et le fils vous servent de pâture :
« Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
« Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ?
« Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste :
Ils pensent voir tomber sur eux le feu céleste ;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort (1).

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. X.

La Vaccine, ou les Regrets et le Désespoir d'une Mère.

C'ÉTAIT l'heure où, lassé des longs travaux du jour,
Le laboureur revoit son rustique séjour.
Je visitai des morts la couche triste et sainte ;
Une femme apparut vers la funèbre enceinte,
Et, d'un enfant suivie, avec l'ombre du soir,
Sous un jeune cyprès lentement vint s'asseoir.
Parmi les hauts gazons s'élevaient sans culture
Quelques sombres pavots, fleur de la sépulture ;
Son fils, pour les cueillir, un moment s'éloigna :
A toute sa douleur elle s'abandonna ;
Mes pleurs interrogeaient sa tristesse mortelle.
« Mon époux n'était plus, j'avais deux fils, dit-elle ;
« L'un d'eux, mon jeune Edgard, était le plus chéri ;
« C'était mon premier-né, mon lait l'avait nourri ;
« Plus souvent que son frère il cherchait mes caresses ;
« Mais Dieu punit toujours d'inégales tendresses ;

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. I, *Descriptions*.

« Le fléau destructeur, aux mères si fatal,
« S'étendit par degrés sur le hameau natal;
« Chaque mère employa le secours salutaire
« D'un art encor nouveau, présent de l'Angleterre;
« Le second de mes fils lui-même y fut soumis;
« Prête à livrer Edgard, j'hésitai, je frémis;
« Contre un fer douloureux, sa frayeur indocile
« Dans les bras de sa mère implorait un asile:
« J'osai le recevoir; j'oubliai ma raison;
« Je l'offris sans défense au funeste poison.
« Edgard en respira la vapeur meurtrière;
« Chaque élan de mon cœur était une prière;
« Je le voyais souffrir, languir sur mes genoux,
« Et mon plus jeune fils jouait auprès de nous.
« Chaque jour, chaque instant redoublait mes alarmes,
« Je pleurais... Mon Edgard ne voyait point mes larmes;
« Déjà le mal impur, sur ses yeux arrêté,
« Cachait à ses regards sa mère et la clarté;
« Il mourut... et voilà sa pierre funéraire.
« Ce cyprès est le sien, cet enfant est son frère.
« Nous venons tous les soirs lui porter nos douleurs;
« Nous regardons le ciel, et nous versons des pleurs.
« Toi, mon dernier enfant, souffre ma plainte amère;
« Le ciel n'enferme pas tout l'amour de ta mère:
« A vivre loin d'Edgard je puis m'accoutumer;
« Près du cercueil d'Edgard je puis encore aimer. »
Elle se tait... L'enfant la suit dans les ténèbres;
Mais on dit que bientôt, sur les gazons funèbres,
Il revint pleurer seul, hélas! et que ses pas
Vers le tombeau d'Edgard ne se dirigeaient pas.
Prévenez le malheur que ma muse déplore,
Votre jeune famille avec moi vous implore;
Vous, simples villageois, d'éternels préjugés,
De fantômes, d'erreurs, d'ignorance assiégés,
Hâtez-vous, le temps fuit, et l'enfance succombe;
De vos fils au berceau ne creusez pas la tombe;

Et, s'il faut quelque jour que vous pleuriez leur mort,
Qu'au moins leur souvenir ne soit pas un remord.
Et vous qui des Etats portez le poids immense,
Monarques, achevez ce qu'un sage commence!
En veillant sur nos jours, faites chérir vos droits;
Aux bienfaits du génie associez les Rois;
Que, dans chaque cité le prévoyant hospice
Offre à l'art de Jenner un asile propice;
Qu'instruit par vos leçons, le prêtre des hameaux
Décide enfin le pauvre à fuir un de ses maux;
Et que le monstre impur, comme la lèpre immonde,
Avec son masque affreux disparaisse du monde.

SOUMET.

Ægisthe, fils de Mérope, attaque Polyphonte au pied de l'autel où ce tyran allait épouser sa mère.

La victime était prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la Reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée, invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un Héros, semblable aux immortels;
Il court. C'était Ægiste : il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit, d'une main assurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran! disait-il : Dieux, prenez vos victimes! »
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,

Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Ægiste se retourne, enflammé de furie,
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, et blesse le Héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
  Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils! arrêtez; cessez, troupe inhumaine!
« C'est mon fils! déchirez sa mère et votre Reine,
« Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté! »
A ces cris douloureux, le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères, méconnus, immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirans:
On marche, on est porté sur les corps des mourans;
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Ægisthe et la Reine à mes yeux.
  Parmi les combattans je vole ensanglantée:
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: « Il est mort, il tombe, il est vainqueur! »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez: j'ignore encor si la Reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,

Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

VOLTAIRE. *Mérope.*

Iphigénie sauvée, et l'Oracle accompli.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement :
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà, de tout le camp la Discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée ;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantait l'armée, et partageait les Dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage ;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé.
Terrible et plein du Dieu qui l'agitait sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute ;
« Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix
« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
« Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie.
« Thésée avec Hélène uni secrètement,
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
« Une fille en sortit, que sa mère a celée ;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée...
« Elle me voit, m'entend ; elle est devant vos yeux ;
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.

Elle-même tantôt d'une course subite
Etait venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas;
« Le sang de ces Héros dont tu me fais descendre,
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par des mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part : la seule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez, Achille et lui brûlent de vous revoir,
Madame; et désormais tous deux d'intelligence
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

RACINE. *Iphigénie*, act. V, sc. dern.

Le Meunier Sans-Souci.

L'HOMME est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?

Le commun caractère est de n'en point avoir :
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable; et ces malheureux Rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout Roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un Royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand Roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et La Mettrie.
Sur le riant coteau par le Prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci.*
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci! .... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;

Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les Rois?
En cette occasion le Roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon.... mon moulin est à moi....
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au Roi.
—Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
—Faut-il vous parler clair?— Oui.— C'est que je le garde:
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au Prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison, »
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison:
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant peut-être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les Rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous!.... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le Monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,

Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de Prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX.

Les deux Serpens.

A CET autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée ;
Le bras fatal, sur la tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu....
Un bruit s'entend... l'air siffle... l'autel tremble...
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons ;
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leurs cous mouvans, gonflés de noirs poisons ;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se lèvent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,

4.

Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et de terre élancé,
Forme cent nœuds autour d'elle enlacé ;
La tient, la serre ; avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps ;
Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.
 Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève ;
Le feu jaillit de ses larges naseaux :
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trève ;
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes....
Il tombe enfin ; il meurt dans les tourmens :
Il meurt.... Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrént dans leurs asiles (1).

MALFILATRE.

(1) Voyez la traduction de l'*Enéide*, par Delille ; et les *Leçons Latines anciennes*, t. II.

Les Catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monumens et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Eglise encor naissante y cacha ses enfans,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au Monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parens, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et de l'autre un flambeau,
Il entre : il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre : hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncemens de cette obscure enceinte,

Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisaient à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois, d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort!.... non cette Mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.

Et quels regrets touchans viennent aigrir ses peines!
Ses parens, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute.... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
 Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossemens,
De la mort qu'il veut fuir horribles monumens,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue

Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde (1).

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI.

Procès du Sénat de Capoue.

DANS Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux :
L'Ambition, l'Orgueil, l'Envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la République.
D'impertinens bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardens persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes ;
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger!
Le Sénat effrayé délibère en tumulte ;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte ;
On s'arme, on est déjà près d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphaient; pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête :
« Avec vous, Sénateurs, je fus long-temps brouillé;
De mon bien, sans raison, vous m'avez dépouillé,
Leur dit-il; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
Les périls de l'Etat, non les fautes des hommes.
On égare le peuple, il le faut ramener;
Il est une leçon que je veux lui donner :
J'ai du cœur des humains un peu d'expérience ;
Laissez-moi faire enfin ; soyez sans défiance :

(1) *Voyez* même sujet en prose, t. I.

La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
  La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut :
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême...
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède, il ordonne à son gré :
Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
Sort du Sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place, et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité :
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
Ces Sénateurs noircis de cent forfaits divers,
Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense :
Je les tiens renfermés seuls, tremblans, sans défense;
Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
Sans livrer de combat, sans courir de danger.
Contre eux tout est permis, tout devient légitime :
Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
Je suis l'ami du peuple, ainsi vous m'en croirez;
Et surtout gardez-vous des avis modérés. »
  L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits;
Mais ne trahissez pas vos propres intérêts :
A qui veut se venger, trop souvent il en coûte.
Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
Proscrit les Sénateurs, et non pas le Sénat.
Ce conseil nécessaire est l'âme de l'Etat,
Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre :
Aux rives du Vulturne, ainsi qu'au bord du Tibre,
On hait la servitude, on abhorre les Rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre :
Parmi ces Sénateurs que le destin vous livre,

Que chacun à son tour, sur la place cité,
Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité.
Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
Il faudra qu'au Sénat un autre le remplace;
Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
Un nouveau Sénateur, de ses devoirs jaloux,
Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
Ayant mille vertus sans avoir aucun vice,
Et que tout le Sénat soit ainsi composé;
Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »
La motion aux voix est d'abord adoptée,
Et, sans autre examen, soudain exécutée:
Les noms des Sénateurs qu'on doit tirer au sort
Sont jetés dans une urne, et le premier qui sort
Est au regard du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace.
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste
Que tout le monde ici l'accuse et le déteste.
Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
Quel homme vertueux devra lui succéder.
Pesez les candidats, tenez bien la balance:
Allons, qui nommez-vous? » Il se fit un silence.
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom, encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent.
Pouvait-on présenter un pareil Sénateur!
Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur.
Le second proposé fut accueilli de même,
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.

Quelques autres encor ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés.....
Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigans ce jour devint l'écueil.
Le bon Pacuvius qui suivait tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos Sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
Eteignons nos débats; que le passé s'oublie,
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
On crut Pacuvius, mais non pas pour long-temps :
Les esprits à Capoue étaient fort inconstans.
Bientôt se ranima la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et Sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

ANDRIEUX.

L'Education d'Achille.

Quand, du sein maternel, porté dans ce séjour
Où mes premiers regards se sont ouverts au jour,
Ce vieillard vertueux, qui m'a servi de père,
Eut daigné m'accueillir, on dit qu'un soin sévère
De ma bouche écarta ce nectar nourricier,
Doux tribut qu'une mère aime tant à payer,
Et tous ces alimens, vulgaire nourriture,
Qu'offre aux faibles humains l'indulgente nature.
Aux cris de mes besoins sans cesse renaissans,
Ni Cérès, ni Bacchus, n'apportaient leurs présens;

Mais des lions, des ours, mes lèvres dévorantes
Suçaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes;
Et ce repas sauvage, il fallait l'acheter.
Sur les pas du Centaure il fallait affronter
D'une mer en courroux l'effrayante menace,
Le fracas d'un torrent qui, sur des monts de glace,
De rochers en rochers tombe, écume et mugit;
Rire au tigre qui gronde, au lion qui rugit;
Ou seul, d'une forêt profonde, spacieuse,
Contempler sans pâlir l'horreur silencieuse.
D'une armure bientôt mon corps soutint le poids,
Mon bras un bouclier, mon épaule un carquois;
Bientôt je marchai ceint de ma première épée,
Et je la rapportai d'un noble sang trempée.
Je bravais des saisons les outrages divers,
L'air brûlant des étés, la glace des hivers.
Sur un lit de duvet bercé par la mollesse,
Jamais un doux concert n'endormit ma paresse:
Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,
Et le bruit des torrens ne pouvait m'éveiller.
  Ainsi coulaient pour moi les beaux jours de l'enfance;
Ainsi je préludais à mon adolescence.
J'appris alors à vaincre un coursier indompté:
Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté,
Tantôt je devançais les cerfs, ou le Lapithe
Qui d'un pas effrayé précipitait sa fuite:
Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,
Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.
Souvent dans la saison au repos consacrée,
Quand du fleuve engourdi le souffle de Borée
A peine avait fixé le cristal frémissant,
Un regard de Chiron sur ce miroir glissant
M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile
Blessât en l'effleurant son écorce fragile:
C'étaient là mes plaisirs. Dirai-je mes combats,
Mes dangers, Pélion dépeuplé par mon bras,

Et ces bois étonnés de leur vaste silence?
Je n'aurais point osé déshonorer ma lance
En frappant ou le lynx qui me voit, tremble et fuit,
Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit:
Il fallait braver l'ours à la forme effrayante,
Le sanglier armé de sa dent foudroyante,
D'un carnage récent le tigre ensanglanté.
Ce n'était rien, d'Alcide émule redouté,
Il fallait terrasser une lionne mère,
De son corps hérissé défendant son repaire,
Roulant d'un air affreux ses regards menaçans,
Epouvantant l'écho de ses rugissemens.
Enfin l'âge m'ouvrit une digne carrière;
J'appris, je dévorai la science guerrière.
Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens:
Bientôt je maniai l'arme des Pæoniens,
Le dard que d'un bras sûr lancent les Massagètes,
Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes,
Et l'arc dont le Gélon marche toujours armé.
Aux jeux sanglans du ceste enfin accoutumé,
J'aurais pu défier le Sarmate intrépide.
J'appris jusqu'à cet art vulgaire, mais perfide,
De lancer un caillou, qui, trois fois balancé,
S'échappe, siffle et vole au but qu'on a fixé.
Mais, tout récens qu'ils sont, à peine ma mémoire
Peut rappeler, vous-même à peine pourriez croire,
A quels travaux divers je me suis exercé.
Chiron parle, et soudain, d'un immense fossé
Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages.
Chiron parle, et courant sur ces rochers sauvages
Où croît la ronce, où vit le reptile odieux,
Je m'élance au sommet d'un mont voisin des cieux,
Aussi rapidement que je rase une plaine.
D'un éclat de rocher qu'il soulève avec peine,
Chiron arme sa main, me défie au combat;
Il le lance: j'attends, intrépide soldat,

Et sur mon bouclier, solide, impénétrable,
Je reçois, en riant, le choc épouvantable;
J'arrête seul, à pied, quatre coursiers fougueux,
Faisant d'un vol égal rouler un char poudreux.
Quand j'ai par ces travaux aguerri mon audace,
A des travaux plus doux ma vigueur se délasse;
D'une robuste main, quelquefois vers les cieux,
Je m'amuse à lancer le disque ambitieux,
A l'aimable Hyacinthe amusement funeste!
Mes jeux sont les combats de la lutte et du ceste.
Sur ma lyre je chante en vers mélodieux
Les exploits des Héros et les bienfaits des Dieux.
Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire,
Aux talens d'un soldat ne borne point ma gloire:
Il m'explique le monde, et les ressorts divers
Par qui tout est, se meut, agit dans l'univers.
Des peuples avec lui déroulant les annales,
J'y vois leurs mœurs, leurs lois, leurs discordes fatales,
Leurs succès, leurs revers et leur chute: j'apprends,
Mais pour les détester, les noms de leurs tyrans.
Sa prudence a voulu m'initier encore
Aux utiles secrets que le Dieu d'Epidaure,
Pour le soulagement des malheureux humains,
A confiés, dit-on, à ses savantes mains.
Il m'apprend, et lui-même est mon premier modèle,
A consulter toujours la justice éternelle;
A dompter mon orgueil et mon ressentiment;
A ne trahir jamais les lois ni mon serment;
A choisir mes amis, à leur être fidèle;
A chérir ma patrie, à m'immoler pour elle;
Surtout à révérer, par de pieux tributs,
Le Ciel qui fait, soutient, couronne les vertus (1).

LUCE DE LANCIVAL. *Achille à Scyros.*

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. II.

Pélisson dans les fers.

Au défaut des humains, souvent les animaux
De l'homme abandonné soulagèrent les maux;
Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortune n'est pas difficile en amis;
Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis,
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux : soudain, que ne peut le malheur!
Voilà son compagnon et son consolateur!
Il l'aime, il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie,
Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
Il l'appelle, il accourt, et jusque dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de ces secours il charme sa souffrance;
Il ne s'informe pas dans sa reconnaissance,
Si de ce malheureux caché dans sa prison
Le soin intéressé naît de son abandon :
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
Son instinct fut plus juste; et dans leur solitude,
Défiant et barreaux, et grilles, et verroux,
Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux;
Lorsque, de la vengeance implacable ministre,
Un geôlier, au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie, et l'écrase à ses yeux :
L'insecte était sensible, et l'homme fut barbare!
Ah! tigre impitoyable et digne du Tartare,
Digne de présider au tourment des pervers,
Va, Mégère t'attend au cachot des enfers!
Et toi de qui Pallas punit la hardiesse,
Mais à qui ton bienfait a rendu ta noblesse,
Dont peut-être l'instinct dans ce mortel chéri

Devinait des beaux-arts l'illustre favori
Arachné, si mes vers vivent dans la mémoire,
Ton nom de Pélisson partagera la gloire;
On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs;
Et ton sort avec lui partagera nos pleurs.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI.

Le Massacre des Français à Palerme.

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du Roi-Prophète entonné les cantiques;
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre; des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçans, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots: Guerre aux tyrans! volent de bouche en bouche;
Le prêtre les répète avec un œil farouche;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage....
Un Chevalier s'élance, il se fraie un passage;
Il marche, il court; tout cède à l'effort de son bras,
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure....
C'est Montfort! à ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
« Fuyez! » dit-il, superbe, et pâle de courroux;

Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe.... Un envoyé de la Divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
Elle entoure Montfort, par son père entraîné,
Lorédan le suivait, muet et consterné.

. . . .

Du vainqueur, du vaincu les clameurs se confondent;
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux;
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourans! Faut-il qu'un jour nouveau
Eclaire de ses feux cet horrible tableau?
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

Casimir DELAVIGNE. *Les Vêpres Siciliennes*, act. V, sc. III.

Mort de Coligny.

CEPENDANT tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit:
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde; il voit de tous côtés

Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes;
Ses serviteurs sanglans, dans la flamme étouffés;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: « Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne! »
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,

Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups :
Aux pieds de ce Héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime, et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort :
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis :
Conquête digne d'elle et digne de son fils!
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

VOLTAIRE. *Henriade*, chant II.

Elévation d'Esther.

PEUT-ÊTRE on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna long-temps dans son âme offensée.

Dans ses nombreux Etats il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Egypte à Suse comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours :
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un Empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis :
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier Monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le Roi parut frappé.
Il m'observa long-temps dans un sombre silence;
Et le Ciel, qui pour moi fit pencher la balance,

Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
« Soyez Reine », dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les grands de la Cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs Princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise!
La moitié de la terre à son sceptre est soumise!
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

RACINE. *Esther*, act. Ier, sc. Ire.

Eruption du Vésuve, Famine et Contagion.

Le Vésuve en courroux sous ses monts caverneux
Recommence à mugir avec un bruit affreux,
Et déchaîne, en poussant une épaisse fumée,
Sur son gouffre tonnant, la tempête enflammée.
Elle échappe soudain, et des sommets ouverts

En colonne de feu s'élance dans les airs.
Des foudres souterrains et des roches fondues
La suivent jusqu'au ciel et retombent des nues.
Le bitume et le soufre, épandus en torrens,
Roulent sur la montagne, en sillonnent les flancs,
Et, dans les creux vallons se traçant un passage,
Des fleuves infernaux offrent l'horrible image.
L'incendie a gagné les antiques forêts.
Les animaux, fuyant dans les sentiers secrets,
Vingt fois, pour s'échapper, retournent sur leur trace;
Partout la mort en feu les repousse et les chasse.
On voit, loin du volcan et de leurs toits brûlans,
Errer de toutes parts les pâles habitans;
Et l'époux qui soutient sa moitié défaillante,
Et du vieillard courbé la marche chancelante,
Et la mère qui croit dérober au trépas
Son fils, unique espoir, qu'elle tient dans ses bras.
Inutiles efforts : les vagues irritées
Franchissent en grondant leurs rives dévastées;
L'Apennin a tremblé jusqu'en ses fondemens :
La terre ouvre en tous lieux des abîmes fumans,
Des plus fermes cités ébranle les murailles,
Et les ensevelit au fond de ses entrailles.
Un jour, peut-être, un jour nos neveux attendris
Découvriront enfin, sous de profonds débris,
Ces villes, ces palais, ces temples, ces portiques,
De nos arts florissans monumens authentiques.
Ainsi dans les remparts qu'Hercule avait bâtis,
Par un malheur semblable autrefois engloutis,
Nous allons admirer de superbes ruines,
Et de l'antiquité fouiller les doctes mines.
Quel sera le destin de tant de malheureux
Echappés par hasard à ce désastre affreux?
De cendres, de cailloux une pluie enflammée
Couvre tout le pays de feux et de fumée.
Le laboureur a vu les trésors des sillons

Sortir de ses greniers en brûlans tourbillons.
En vain il cherche encor dans les arides plaines
Ses buffles vigoureux, compagnons de ses peines;
Ils ne reviendront plus d'un pas obéissant
Sur ce sol calciné traîner le soc pesant.
Nul secours, nul espoir ne s'offre à sa misère.
Comment nourrir, hélas! ses enfans et leur mère?
Ira-t-il secouer le gland dans les forêts?
Mais l'orage partout a fait tomber ses traits;
Et les chênes, séchés jusque dans leurs racines,
De ces lieux désolés ont accru les ruines.
Alors parmi les feux, les laves, les tombeaux,
La Famine apparaît; et, traînant ses lambeaux,
Traverse les cités, rôde dans les villages:
D'abord sous l'humble toit exerce ses ravages;
Puis, des palais pompeux franchissant les degrés,
Entre avec le Besoin sous les lambris dorés.

Dans l'air en même temps les sombres Euménides
Soufflent de toutes parts leurs poisons homicides.
Une fréquente toux, de longs étouffemens
Sont du premier accès les signes alarmans.
Dès la seconde aurore une brûlante haleine
Du poumon embrasé ne s'échappe qu'à peine.
La toux, du corps entier fait crier les ressorts,
Et l'humeur, sans sortir, résiste à ses efforts.
Un feu séditieux étincelle au visage.
Le pouls, du sang à peine annonce le passage.
La plus légère étoffe est un pesant fardeau.
Une barre d'acier traverse le cerveau;
Et le mal, redoublant sa fureur intestine,
Comme un affreux vautour déchire la poitrine.

Après la triste nuit qu'allonge la douleur,
La langue se noircit, le teint perd sa couleur,
Le malade aux abois porte sur le visage
De sa prochaine mort l'infaillible présage.
Douce Espérance, alors tu quittes ses lambris!

Il n'entend plus sa femme, il ne voit plus ses fils.
Son esprit égaré, que la fièvre tourmente,
Erre sur le sommet d'une montagne ardente,
Croit rouler dans un gouffre, et frémit de terreur
En regardant au loin l'immense profondeur.
A ce transport succède une stupeur mortelle.
Le sang glacé s'arrête, et la faible prunelle
Sous les doigts du trépas se fermant sans retour,
Il meurt avant la fin du quatrième jour.
Dieux! qui reconnaîtrait ces campagnes fertiles?
Des hameaux fortunés et d'opulentes villes,
Des maisons qu'entouraient des bocages fleuris,
Charmaient à chaque pas le voyageur surpris.
Deux fois sur les coteaux les brebis étaient pleines,
Et les moissons deux fois jaunissaient dans les plaines;
La manne y distillait. Les humains trop heureux
Y ployaient sous les fruits qui renaissaient pour eux;
L'amour et le plaisir, enfans de l'abondance,
Présidaient les concerts, animaient à la danse;
Echo ne répétait que les chants des bergers;
Des vignes s'élevaient dans le sein des rochers;
Le laurier, le jasmin, s'arrondissant en voûtes,
De leur ombre odorante embellissaient les routes.
C'était un grand jardin où de nombreux canaux
Portaient de toutes parts la fraîcheur de leurs eaux.
Quel désastre imprévu! quelles terribles scènes!
Des torrens sulfureux, de brûlantes arènes,
Tous les feux des enfers, tous les fléaux des cieux,
En un vaste cercueil ont changé ces beaux lieux (1).

CASTEL. *Les Plantes*, chant III.

(1) Comparez ce morceau avec la *Peste d'Athènes*, description en *prose;* et l'*Epizootie* de Virgile; *Géorgiques*, chant III, traduites par Delille; voyez aussi les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*, même sujet.

Jugement des Rois en Egypte après leur mort.

Sésostris, le premier, heureux triomphateur,
Dans l'Egypte étala des Rois chargés de chaînes;
Mais, dans ce vieux berceau des sciences humaines,
O combien j'aime mieux ces fêtes où les lois
A côté de leur tombe interrogeaient les Rois!
Quelle solennité plus grande, plus auguste!
Malheur alors, malheur à tout Monarque injuste!
Cités devant l'Egypte, aux yeux de l'Univers,
Entre l'urne du peuple et l'urne des enfers,
Entre la voix du siècle et les races futures,
Leurs mânes, arrêtés au bord des sépultures
Pour entendre l'arrêt ou propice ou fatal,
Comparaissaient sans pompe à ce grand tribunal.
Là, plus de courtisans, de voix adulatrice;
Où cessait le pouvoir commençait la justice.
Là, de l'homme indigent les pleurs long-temps perdus,
Les cris des opprimés étaient seuls entendus.
Dans son dernier sujet le Roi trouvait un juge;
Le crime détrôné n'avait plus de refuge,
Et la Vérité sainte, auprès de leur tombeau,
Aux torches de la mort allumait son flambeau.
Heureux alors, heureux qui, sous le diadème,
D'avance avec rigueur s'était jugé lui-même!
Son nom était béni, son règne était absous.
Rois, ce grand tribunal n'existe plus pour vous!
Mais il existe encor des juges plus terribles!
Juges toujours présens, toujours incorruptibles,
Dont rien ne peut fléchir l'inflexible équité:
C'est votre conscience et la postérité (1).

Delille. *L'Imagination*, chant VII.

(1) Voyez le même sujet en prose; et dans les *Leçons Latines modernes*, t. II.

Vie de Jeanne d'Arc.

.... Si dans ce jour une aveugle furie,
Prince, par ses clameurs n'attaquait que ma vie,
Celle qu'à la vengeance on veut sacrifier
Dédaignerait le soin de se justifier.
Mais au Dieu dont je tiens ma force et mon courage,
Guerrière, je dois rendre un noble témoignage;
Je le dois, je le veux, et ma voix, sans détours,
De ma vie à vos yeux va présenter le cours.
Mon nom vous est connu.... Depuis que je suis née,
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau :
Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un troupeau,
Des auteurs de mes jours composaient la richesse;
Le travail de leurs mains nourrissait leur vieillesse.
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissait dans la simplicité;
Et bergère, comme eux j'errais sur les montagnes,
Chantant le nom du Dieu qui bénit les campagnes.
Chaque jour cependant, jusqu'à nous apportés,
Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés :
On disait qu'inondant et nos champs et nos villes,
L'Anglais, à la faveur de nos haines civiles,
Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondemens du trône de Clovis,
Et, de la Loire enfin franchissant la barrière,
Sur les murs d'Orléans arborer sa bannière....
Des maux de mon pays en secret tourmenté,
Tout mon cœur s'indignait, jour et nuit agité;
Et du bruit des combats, au milieu des prairies,
Seule, j'entretenais mes longues rêveries.
Un soir (il m'en souvient) de la cime des monts
L'orage, en s'étendant, menaçait nos vallons;

Tout fuyait.... Près de là l'ombre d'un chêne antique
Protégeait du hameau la chapelle rustique :
J'y cours; et sur la pierre, où j'implorais les Cieux,
Le sommeil, malgré moi, vint me fermer les yeux.
Tout à coup, de splendeur et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main, se montre devant moi :
« Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi !
Du Souverain des Cieux l'ordre vers toi m'amène;
Geneviève est mon nom. Les rives de la Seine
Me virent, comme toi, conduire les troupeaux.
Quand du fier Attila les funestes drapeaux
Envoyaient la terreur aux deux bouts de la France,
Ma voix, au nom du Ciel, promit sa délivrance.
Le Ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui.
Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.
Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,
Jadis arma David, et dirigea Moïse,
Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,
Cacha, depuis long-temps, aux regards des mortels,
Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,
Doit briser les efforts d'une armée étrangère.
En secret, éclairé par un avis des Cieux,
Déjà Valois attend le bras victorieux
Que suscite pour lui leur faveur imprévue.
Pleine d'un feu divin, va t'offrir à sa vue ;
Marche : Orléans t'appelle au pied de ses remparts ;
Marche : à ta voix l'Anglais fuira de toutes parts;
Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
Sur le front de ton Roi s'épancher l'huile sainte.... »
L'Immortelle, à ces mots, remonte dans les airs,
Et moi, le cœur ému de sentimens divers,
Je m'éveille incertaine, et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Eternel m'honore.
Mais trois fois, quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots :

« Humble fille des champs, lève-toi, Dieu t'appelle ;
Au Ciel, à ton pays, tremble d'être infidelle !.... »
Je cède enfin : je pars, respirant les combats....
Le frère de ma mère accompagnait mes pas.
J'avais atteint le front des collines prochaines....
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard j'adressai mes adieux,
Et le toit paternel disparut à mes yeux....

(*Jeanne d'Arc, un moment attendrie, s'arrête et se tait.*)

....Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le Ciel m'ouvre un passage.
J'arrive : on m'interroge, on doute de ma foi ;
Mais les pontifes saints ont rassuré mon Roi :
Je parais à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre : un de ses guerriers est assis à sa place ;
Lui-même, au milieu d'eux, il siége confondu ;
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montrait du doigt, et planait sur sa tête.
J'approche ; et, devant lui, je m'incline et m'arrête ;
Des Cieux, à haute voix, j'annonce les décrets....
« Oui, me dit-il, commande ; et mes guerriers sont prêts
A suivre sur tes pas l'ardeur qui les transporte. »
Il dit ; et de Fierbois à son ordre on m'apporte
Le glaive qui bientôt doit venger les Français.
Nous partons.... Mais pourquoi retracer nos succès ?
Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
Je marchais, je parlais..... Dieu seul a fait le reste....

D'Avrigny. *Jeanne d'Arc à Rouen*, act. III, sc. V.

Sa Mort.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite....

D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie.... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes :
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,

Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs;
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instans d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance....
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé;
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: « O France! ô mon Roi bien-aimé! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie:
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!

Casimir DELAVIGNE.

Songe d'Athalie.

C'ÉTAIT pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,

Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi !
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser :
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.
...... Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur :
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,

Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présens calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre: le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur:
Pendant qu'il me parlait, ô surprise, ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Racine. *Athalie*, act. II, sc. V.

Songe de Clytemnestre.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux;
Si vous saviez les maux que m'annoncent les Dieux....
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livraient au sommeil,
Quand j'ai cru par des cris terribles et funèbres
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivais malgré moi de si lugubres cris;
Je ne sais quels remords agitaient mes esprits;
Mille foudres grondaient dans un épais nuage
Qui semblait cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert;
A travers l'Achéron la malheureuse Electre
A grands pas où j'étais semblait guider un spectre;

Je fuyais, il me suit. Ah ! Seigneur ! à ce nom
Mon sang se glace : hélas ! c'était Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable ;
Voici de tes forfaits le terme redoutable !
Arrête, épouse indigne, et frémis à ce sang
Que le cruel Ægisthe a tiré de mon flanc ! »
Ce sang, qui ruisselait d'une large blessure,
Semblait en s'écoulant pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien ;
Mais, malheureuse ! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable ;
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissemens,
A long-temps répondu par des gémissemens ;
Vous êtes accouru ; mais le monstre en furie
D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

CRÉBILLON. *Electre*, act. Ier, sc. VII.

Songe de Thyeste.

SAUVEZ-MOI, par pitié, de ces bords dangereux ;
Du soleil à regret j'y revois la lumière ;
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre ;
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale

Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs portaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Æerope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
« Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies;
Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Æerope, à cet aspect, plaintive, désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissans;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang;
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Le même. *Atrée et Thyeste*, act. II, sc. II.

Apparition du Spectre de Thyeste à Ægisthe.

Thyeste! tu verras Agamemnon puni;
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!

Chère ombre, apaise-toi! calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides :
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périssent lui, son fils, Electre, et tout son sang!...
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un Dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!.... pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiége-t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée :
Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille
Environnait d'effroi ce solitaire asile;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés;
Il vint, il m'apparut, les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
L'autre tient une coupe.... ô spectacle odieux!
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée;
Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
Me présenta le sang de mon fils massacré;
Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je? sa voix, perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçans.....
J'ignore quel prestige égara tous mes sens.

6.

Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les Dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpens,
Le rire d'Alecton accueillir mes sermens;
Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyais.... Je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des Dieux;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La Reine me guidant aux autels d'Hyménée,
Et mes fiers ennemis, consternés et tremblans,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolens.

LE MERCIER. *Agamemnon*, act. I, sc. I.

Songe d'Hamlet.

DEUX fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler: plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde,
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces Dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourmens sur nous s'appesantisse?
« O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas;

« Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
« Aux profanes mortels doivent être invisibles.
« Que du Ciel sur les Rois les arrêts sont terribles !
« Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
« La pâleur de mon front passerait sur le tien.
« Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
« Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
« Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
« Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau ! »
. . . .
. . . . . Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des Dieux qui troublent nos pensées.
Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu !
Je t'écoute en tremblant : réponds, que me veux-tu?
« O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
« Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
« On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours.
« Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
« Ta mère ! qui l'eût dit? oui, ta mère perfide
« Osa me présenter un poison parricide;
« L'infâme Claudius, du crime instigateur,
« Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Je m'éveille à ces mots : hélas ! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite....
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

Ducis. *Hamlet*, act. II, sc. V.

Mort d'Anne de Boulen.

Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence,
Je courais à la mort enlever l'innocence.
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Vos malheureux sujets à grands flots répandus
Dans la place où leur Reine, indignement traînée,
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et, d'espoir enivré,
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
Je m'écrie : « Arrêtez! sauvez, sauvez la Reine;
Grâce, pardon : je viens, je parle au nom du Roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence;
J'interroge : on se tait. Je frémis, je m'avance :
Je lis dans tous les yeux; je ne vois que des pleurs :
Un deuil universel remplissait tous les cœurs.
J'étais glacé de crainte; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule :
J'arrive au lieu fatal, j'appelle....... Il n'est plus temps,
O Reine, j'aperçois vos restes palpitans!
J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée
D'un corps inanimé maintenant séparée.
Ses yeux, environnés des ombres de la mort,
Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort;
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfans, vieillards, regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient des juges homicides,

J'ai vu des citoyens baisant ces mains livides,
Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage,
Mais tous la bénissaient; tous, avec des sanglots,
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du Roi, de vous, Madame, et surtout de sa fille.
A ses tristes sujets elle a fait ses adieux,
Et son âme innocente a monté vers les cieux.

Chénier. *Henri VIII*, act. V, sc. V.

La Mort des Templiers.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance,
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
Français, souvenez-vous de nos derniers momens;
Nous sommes innocens, nous mourrons innocens.
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô Pontife Romain !
Encor quarante jours !..... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon Roi,
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année ! »

(*Au Roi.*)

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête...... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Eternel les sublimes cantiques :
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie...... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé......
Mais il n'était plus temps..... les chants avaient cessé.

RAYNOUARD. *Les Templiers.*

Sophocle accusé par ses fils.

MAIS l'univers appelle à des travaux plus vastes
Celui qui, de l'histoire interrogeant les fastes,
Aux accens de son luth, avec sévérité,
Proclame les arrêts de la postérité.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise :
A sa voix la vertu triomphe et s'éternise;
Au tribunal du monde il cite les pervers;
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers.
La vertueuse horreur de sa Muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.
Tantôt, armant son bras du fer de Melpomène,

Il réveille à nos yeux, sur la tragique scène,
Les forfaits endormis au fond des noirs tombeaux.
Tantôt il peint des traits plus généreux, plus beaux,
Et, saisissant l'effet d'un contraste sublime,
Embellit la vertu de la laideur du crime.
Dieu ! comme à ces tableaux, de moment en moment,
S'élève dans le cirque un doux frémissement !
O pouvoir du génie ! il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.
Sophocle avait des fils dont les cœurs endurcis,
Avides d'envahir son tardif héritage,
D'un vieillard importun accusaient le long âge.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie.
Sophocle est accusé par ses enfans ingrats ;
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge ; alors levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce ;
« Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits :
Il lit Œdipe ! il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée ;
Le juge est attendri, la foule est enivrée ;
Ses fils même, ses fils tombent à ses genoux.....
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

MILLEVOYE. *Les Plaisirs du Poëte.*

L'Etape du jeune Soldat.

Le mortel que Plutus a constamment suivi,
Qui de la main d'Hébé s'est toujours vu servi,
Que jamais le besoin et la faim importune
Ne sont venus chercher au sein de la fortune,
Celui-là, mes amis, inhabile à jouir,
Peut-être ne sent pas tout le prix du plaisir;
Il n'éprouve jamais, endormi dans le faste,
Ce sentiment exquis que fait naître un contraste.
Il faut, loin des palais où languit le bonheur,
Avoir bu quelquefois le vin du voyageur;
Avoir, en fugitif, surpris par la misère,
Partagé le pain noir pétri dans la chaumière.
Alors, quand le destin vous présente au hasard
Un banquet embelli des prestiges de l'art,
Ce bien inattendu double vos jouissances;
Vous savourez l'oubli des plus vives souffrances;
L'orage rend plus pur l'heureux jour qui le suit.
J'ai connu ce plaisir que le malheur produit.
 Naguère, dans ce temps de mémoire fatale,
Où le crime planait sur ma terre natale,
Effrayé, menacé par ce monstre cruel,
Forcé d'abandonner le banquet paternel,
Je cherchai mon salut dans ces rangs militaires
Formés par la terreur, et pourtant *volontaires :*
Je m'armai tristement d'un fusil inhumain,
Qui jamais, grâce au Ciel, n'a fait feu dans ma main.
Je me chargeai d'un sac, humble dépositaire
De tout ce qui devait me rester sur la terre.
Ainsi, nouveau Bias, je partis accablé
Du poids de tout mon bien sur mon dos rassemblé.
Adieu, joyeux dîners, soupers plus gais encore,
Doux propos et bons mots que le vin fait éclore;
Adieu, friands apprêts, gibier, pâtés dorés,

Au foyer domestique avec soin préparés !.....
Je suivis à pas lents des routes parsemées
D'innombrables soldats entraînés aux armées.
Que de tristes festins nous attendaient le soir !
Le pain du fournisseur était-il assez noir,
Son bouillon assez clair, et son vin assez rude !
Partout, à notre aspect, la sombre inquiétude
Veillait autour de nous ; nos hôtes consternés
Fermaient leur basse-cour, espoir de leurs dînés.
A l'hospitalité condamnés par un maire,
L'eau, le feu, le couvert, une faible lumière,
Un lit où trois soldats devaient se réunir,
Etaient le seul secours qu'ils daignaient nous fournir.
  Nous gagnions lentement la terre d'Italie.....
Le Ciel me fit trouver sur la route une amie.....
On n'avait point encor dévasté son manoir ;
Elle attendait son tour, elle devait l'avoir ;
Elle osait aux brigands disputer son domaine,
Et mettait à profit sa fortune incertaine.
Je l'embrasse, et bientôt je me sens soulagé
Du sac et du fusil dont j'étais surchargé.
Tous les soins délicats que l'amitié prodigue,
S'empressent de me faire oublier ma fatigue.
Le souper se prépare et s'annonce de loin.....
Passagère faveur dont j'avais grand besoin !
L'abondance est unie à la délicatesse :
La truffe a parfumé la poularde de Bresse ;
Un vin blanc qu'a donné le sol de Saint-Perret,
Pour réchauffer mon sein sort d'un caveau secret :
Je me sens ranimé de ses feux salutaires ;
Je bois à mon amie, aux mœurs hospitalières :
Je ne suis plus soldat, je règne, je suis Roi,
Et déjà la terreur disparaît devant moi.

BERCHOUX. *La Gastronomie.*

Le Czar à l'hôtel des Invalides.

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux, où son onde serpente,
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas. La pompe militaire
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats :
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.
« Tu vois de la Valeur, tu vois l'auguste asile,
Lui dit Le Fort : jadis, pour soutenir ses jours,
Réduit à mendier d'avilissans secours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir :
L'Etat qu'il a vengé daigne enfin le nourrir.
Louis à tous les Rois y donne un grand exemple.
—Entrons, » dit le héros. Tous étaient dans le temple.
C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens ;
Il entre, et de respect tout a frappé ses sens.
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte,
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
D'autres, flétris par l'âge et de sang épuisés,
Sur leurs genoux tremblans pliant un corps débile,
Ceux-ci courbant un front saintement immobile,
Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques uns prosternés,
Touchaient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis roulaient sur la poussière.
Le Czar avec respect les contempla long-temps.
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattans !

Ces bras victorieux, glacés par les années,
Quarante ans, de l'Europe ont fait les destinées.
Restes encor fameux de tant de bataillons,
De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
Que vous me semblez grands ! Le sceau de la victoire
Sur vos ruines même imprime encor la gloire;
Je lis tous vos exploits sur vos fronts révérés :
Temples de la Valeur vos débris sont sacrés. »
  Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense,
Où d'un repas guerrier la frugale abondance
Aux dépens de l'Etat satisfait leur besoin.
Pierre de leur repas veut être le témoin.
Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
Les suit, les interroge; et, fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats
Semblent se rajeunir au récit des combats;
Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage;
Car je suis un guerrier, un soldat comme vous. »
D'un regard attentif ils le contemplaient tous,
Et son front désarmé leur parut redoutable.
Tout à coup le monarque, approchant de leur table,
Du vin dont leurs vieux ans réchauffaient leur langueur,
Dans un grossier cristal épanche la liqueur;
Et, la coupe à la main, debout, la tête nue :
« Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue ! »
Il boit en même temps. Les soldats attendris,
A ce noble étranger répondent par des cris.
Tous ignoraient son nom, son pays, sa naissance;
Mais de son fier génie ils sentaient la puissance.
Leur troupe avec honneur accompagne ses pas :
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

THOMAS. *Pétréide.*

TABLEAUX.

Soyez simple avec art
Sublime sans orgueil, agréable sans fard
BOILEAU, *Art poét.*, ch. I.

PRÉCEPTES DU GENRE, ET MODÈLE D'EXERCICE.

Artifice du Poëte dans son style et dans ses vers.

DESCENDONS de plus en plus dans les détails. Ce sont les détails qui instruisent : c'est là qu'on voit principalement le grand artiste. Les mêmes couleurs appartiennent à tous les peintres ; cependant un peintre médiocre ne fera pas la copie d'un excellent original, comme Rubens ou Raphaël auraient fait celle d'un tableau médiocre. Ce sera même dessin, mêmes couleurs dans les originaux et dans les copies : mais la copie du bon, faite par le peintre médiocre, vaudra moins que son original ; et la copie du médiocre, faite par le bon peintre, vaudra beaucoup mieux. Pourquoi ? Il résulte de la touche de l'artiste une perfection qui est insensible dans chacune des parties, et frappante dans le tout. Donnons à un poëte médiocre le plan du *Lutrin*, crayonné jusque dans ses moindres parties ; en fera-t-il ce que Despréaux en a su faire ? On lui donnerait jusqu'aux expressions, qu'il les arrangerait de manière à enlaidir toutes les pensées. Il ne sentirait pas, comme Despréaux, *le pouvoir d'un mot mis en sa place* ; et,

faute de certaines constructions, de certaines liaisons, le sens serait contrefait, louche, la verve languissante, et par conséquent l'effet des tableaux manqué. Qu'est-ce donc qu'a fait Despréaux ?

Il n'a employé que des pensées vraies, justes, naturelles, mais qui se suivent, s'engendrent successivement et se poussent sans interruption, comme les flots. Voici une de ses descriptions : c'est ce qu'il y a de plus lent dans tout ouvrage d'esprit :

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Denys d'Halicarnasse donne pour règle, quand il s'agit de juger de la bonté des vers, que tout y soit aussi serré, aussi coulant, aussi juste, aussi uni que dans la prose. Or, quel écrivain, usant de la liberté de la prose, pourrait se flatter de rendre mieux et plus naturellement cette peinture ?

Les mots sont admirablement choisis pour dire ce que l'on veut dire. *Réduit* marque un lieu écarté, isolé, bien clos. *Obscur :* il le fallait pour y mieux dormir jusqu'au grand jour. *Une alcôve enfoncée :* c'est une retraite profonde, la retraite même du sommeil et de la mollesse. *S'élève*, au commencement du vers, présente l'idée d'un duvet léger, rebondi. *A grands frais amassée*, ce duvet est si fin ! quel temps, quelle dépense, pour former cet amas qui s'enfle et s'élève mollement ? Tout n'est pas fait en-

core pour assurer le repos du prélat. *Quatre rideaux*, qui se croisent, mais de ces rideaux amples et étoffés. *Pompeux* est placé à l'hémistiche, pour y reposer l'oreille et l'esprit, et faire sur eux une impression plus grande. *Défendent l'entrée*, quelle fierté! défendre au jour de venir troubler, par sa clarté, le sommeil du prélat. *Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence.* Rien n'est si doux, si paisible que ce vers, la rime en est fondante. Le suivant n'est pas moins beau: *Règne sur le duvet une heureuse indolence.* Ce n'est pas un homme indolent, c'est l'indolence même, et une heureuse indolence qui règne, qui jouit de tout le bonheur qu'on se figure attaché à la Royauté. Cette analyse suffit pour faire voir quelle est la justesse et l'énergie pittoresque des mots.

Il y a de même des tours qui sont d'une force et d'une naïveté singulières. Pour ne point multiplier les exemples, quoi de plus naïf que cette liaison: *Là, parmi les douceurs;* et deux vers après: *c'est là que le prélat!* cet arrangement montre le lieu et fait voir le prélat.

Il y a la peinture des détails, qui, montrant les parties de certains objets, semble multiplier les objets mêmes, les presser, les chasser l'un par l'autre.

Il y a une sorte de mélodie qui consiste dans le choix de certains sons, et dans leurs combinaisons, conformes à la nature de l'objet exprimé.

Il y a le nombre, ou la distribution, des repos, conformes aux besoins de l'esprit, de la respiration et de l'oreille.

Enfin, il y a l'harmonie artificielle du vers, qui a des règles de goût et des règles d'art.

Celles de goût consistent, en français, dans le choix des sons, surtout de ceux qui se retrouvent aux repos et aux finales, et qui seront doux ou durs, éclatans ou sourds, pompeux ou tristes, moelleux ou maigres, selon l'objet; dans le choix des syllabes longues ou brèves, et dans la place qu'on leur donne: par exemple, il est

bien dans ce vers, *règne sur le duvet*, que la première de *règne* soit longue : que dans le reste du même vers, *d'une heureuse indolence*, *heureuse* fasse deux longues, qu'*indolence* fasse une brève entre deux longues, mais dont la dernière soit beaucoup plus longue que la première. Il en est de même du mot *s'élève :* la première est très-brève, et la seconde, qui est longue, semble s'élever sur elle. Il en est de même du mot *enfoncée*, dont la dernière semble reculer. On trouvera ce détail poussé trop loin ; mais pourquoi le lecteur ne l'observerait-il point, puisque l'auteur l'a fait pour être senti et observé? Le vers est beaucoup mieux de cette manière que d'une autre ; et il est mieux par la raison qu'on vient d'indiquer. C'est ce que nous avons appelé la touche du peintre, pour laquelle il est vrai qu'il n'y a point d'art ni de règles : mais quand cette perfection se trouve dans un ouvrage, l'art doit au moins le remarquer, et tâcher de le faire remarquer à ceux qui cherchent à la connaître. Enfin, c'est par-là que Virgile et Homère sont ce qu'ils sont. C'est là ce qui fait la verve, le charme de leur poésie; par conséquent on ne saurait entrer dans de trop petits détails pour s'instruire.

LE BATTEUX. *Principes de Littérature*, t. II.

Bienfaits de la Poésie.

AVANT que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couraient à la pâture ;
La force tenait lieu de droit et d'équité ;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours, enfin, l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,

Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le Ciel en vers fit parler les oracles:
Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode, à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et partout, des esprits ces préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels (1).

BOILEAU. *Art poét.*, ch. IV.

Invention et Naissance des Arts.

POUR prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache.
Par le fer façonnée, elle allonge la hache,

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes et modernes*, t. II.

L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort.
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit;
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance (1)?

RACINE le fils. *La Religion*, ch. III.

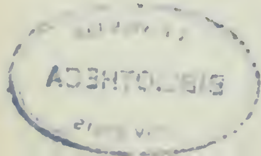
Philosophie de Newton.

LE charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,

(1) Rapprochez ce tableau et les deux suivans de celui en prose *Origine et mobiles de l'industrie humaine*. Voyez aussi les *Leçons Latines anciennes*, t. II.



Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent;
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Etait enseveli dans une nuit obscure;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
  Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi la couleur dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
  Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?
  La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.
  Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre;
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
  Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,



Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits; tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur;
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse;
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans (1).

VOLTAIRE.

L'Origine de l'Astronomie.

CEPENDANT vers l'Euphrate on dit que des pasteurs,
Du grand art de Kepler rustiques inventeurs,
Etudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre, et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau :
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-Rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoilés la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier?
Ses mœurs ne changent point, et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.

DE FONTANES. *Essai sur l'Astronomie.*

(1) Voyez t. I et II, *Caractères ou Portraits.*

Le Besoin, père des Arts.

Hélas ! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couraient au-devant de ses vœux,
La faim aux animaux ne faisait point la guerre.
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleur paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets;
Le serpent venimeux rampa dans les forêts;
La canicule en feu désola les campagnes;
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même temps, la guerre et la famine,
Des malheureux humains jurèrent la ruine (1).

Boileau.

Les Mondes.

Tout passe donc, hélas ! ces globes inconstans
Cèdent comme le nôtre à l'empire du Temps :
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître :
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. II, même sujet, et la traduction des *Géorgiques*, par Delille.

Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui dans l'espace immense en un point se resserre ?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?
Habitans inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un plaisir moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empirée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux !
En apprenant leur sort vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les Empires épars,
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes :
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas !
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !

De Fontanes. *Essai sur l'Astronomie.*

Les Beaux-Arts.

Beaux-arts ! eh ! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire?
Est-il à votre joie une joie étrangère !
Non : le sage vous doit ses momens les plus doux;
Il s'endort dans vos bras, il s'éveille pour vous.

Que dis-je? autour de lui, tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré :
Tel l'orateur Romain, dans les bois de Tuscule,
Oubliait Rome ingrate; ou tel son digne émule,
Dans Frênes, d'Aguesseau goûtait tranquillement
Du repos occupé le doux recueillement.
Tels, de leur noble exil tous deux charmaient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux âmes vaines,
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur!
Les beaux-arts, à leur tour, dans les temps du malheur,
Les livrent sans ressource à leur vile infortune.
Mais avec leurs amis ils font prison commune,
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Consolent leur exil, et chantent leur retour.

DELILLE. *Géorgiques Françaises.*

Louis XIV et son Siècle.

CIEL! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! Jamais Monarque en France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;
Je le vois, éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis! siècle que la nature

De ses plus beaux présens doit combler sans mesure !
C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur empire :
La toile est animée, et le marbre respire.
  Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux ;
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi, puissante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur !
  Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats :
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats ;
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître.
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat unissant, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier et les vertus du sage :
Celui-ci, dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène (1).

VOLTAIRE. *Henriade.*

(1) Voyez t. I, même sujet, *Lettres, Caractères ou Portraits.*

Même sujet.

Eh quoi! ton âme sombre et tes yeux éblouis
N'osent-ils contempler le siècle de Louis?
Ce règne étincelant de génie et de gloire,
Attachait à nos lis les Arts et la Victoire.
Clio savait alors, d'un éternel burin,
Graver les noms fameux dans ses Fastes d'airain,
Et, dans sa coupe d'or, l'auguste Poésie
Aux sublimes Vertus présentait l'ambroisie.
Louis, amant des Arts, grand même en ses plaisirs,
Les reçut à sa Cour, leur fit d'heureux loisirs.
Des talens adorés persécuteur injuste,
Vois briller à la fois, dans cette Cour auguste,
Bossuet, Fénelon, Racine, Despréaux,
De l'altière ignorance invincibles fléaux.
Alors des courtisans Boileau fut l'aristarque;
Racine à Marly même introduisait Plutarque;
Racine, dont la Muse et les tendres douleurs
Ont des yeux de son Roi fait couler tant de pleurs.
Rodogune y marchait rivale d'Athalie;
Molière y sut conduire et Tartufe et Thalie.
La Fontaine, sublime en ses naïvetés,
Laissa couler des vers par les Grâces dictés.
Alors nos Demi-Dieux, Condé même et Turenne,
Descendaient de l'Olympe aux bords de l'Hippocrène.
Et Corneille et Louis, les savans, les guerriers,
Marchaient d'un pas égal, ceints des mêmes lauriers.
Quel spectacle de voir ces têtes immortelles
Se prêter leurs rayons, mêler leurs étincelles,
Eclairer, embellir la plus noble des Cours,
Et tous ces grands destins y commencer leur cours;
Les Muses, devançant nos légions altières,
Ont de la France alors reculé les frontières;

Et leurs mains ont porté les conquêtes des arts
Où n'ont jamais atteint les conquêtes de Mars.
  Louis sut qu'un héros n'est pas long-temps illustre,
Si du flambeau des Arts il n'emprunte son lustre;
Et son règne fertile en esprits excellens
Par de nobles bienfaits implora leurs talens.
  Tous ces lauriers rivaux que ses mains cultivèrent,
Pour ombrager sa tête en foule s'élevèrent.
Des Arts qui l'entouraient la sublime clarté
Fit rejaillir sur lui leur immortalité.
  Oses-tu démentir le plus grand des Monarques,
Et ce règne, vainqueur de l'Envie et des Parques,
Où le Français, rival des Grecs et des Latins,
A de Rome et d'Athène assemblé les destins?
Vois Lysippe et Myron, Scopas, Vitruve, Apelle,
Renaissant à la fois, quand Louis les appelle.
Là, Mansard dessina ces portiques divins;
Ici, Le Nôtre à Flore éleva ces jardins.
Là, Pomone attendait l'œil de la Quintinie;
Là, Puget sur le marbre a soufflé son génie.
Le Brun peignait alors d'une immortelle main
Ces deux héros vainqueurs du Granique et du Rhin.
Le Brun, digne en effet de tracer leur image,
De la terre avec eux sut partager l'hommage.
  O nom que l'art d'Apelle a deux fois consacré,
Puisses-tu par ma lyre être encore illustré!
Puisse l'amour des Arts qui brûle dans mon âme,
Se tracer vers l'Olympe une route de flamme!
  Siècles des vrais talens par Louis caressés,
Beaux jours de nos aïeux, seriez-vous éclipsés?
Ombre du grand Rousseau, pardonne à ta patrie
L'arrêt d'une Thémis que ta gloire a flétrie;
Et que du moins un siècle ouvert par Richelieu,
Donne en fermant son cours Voltaire et Montesquieu,
Nobles et derniers fruits du plus brillant des âges!
Ainsi pour réparer ses antiques feuillages,

Un palmier que la terre a vu briller long-temps
Jette encor deux rameaux, honneur de ses vieux ans.

Le Brun. *Poëme de la Nature*, ch. III.

Les Alpes, le Jura, etc., ou les grandes Images de la Nature.

Trop vaine ambition ! Ah ! peut-être comme eux
J'admire la nature en ses sublimes jeux !
Mais, si je veux jouir de ses grandes images,
Je m'écarte, je cours au fond des lieux sauvages.
Alpes, et vous, Jura, je reviens vous chercher !
Sapins du Montanvers, puissiez-vous me cacher !
Dans cet antre azuré que la glace environne,
Qu'entends-je ! l'Arvéron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et menace à jamais
Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.
Plus haut, l'aigle a son nid, l'éclair luit, les vents grondent;
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
L'orgueil de ces grands monts, leurs immenses contours,
Cent siècles qu'ils ont vus passer comme des jours,
De l'homme humilié terrassent l'impuissance :
C'est là qu'il rêve, adore, ou frémit en silence.
Et lorsque abandonnant ces informes beautés,
Qui repoussent bientôt les yeux épouvantés,
J'entrevis ces vallons, ces beaux lieux où respire
Un charme que Saint-Preux n'a pu même décrire;
Quand de l'heureux Léman je découvris les flots,
Oui, je crus qu'échappé des débris du chaos,
L'univers, tout à coup naissant à la lumière,
M'étalait sa jeunesse et sa beauté première (1).

De Fontanes. *Le Verger.*

(1) Voyez sur ce morceau et le suivant, t. I, même partie.

Même sujet.

Sur ces vastes rochers confusément épars,
Je crois voir le Génie appeler tous les arts.
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre.
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants;
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchans.
Les siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel Créateur.
Là, le Temps a tracé les annales du monde.
Vous distinguez ces monts, lents ouvrages de l'onde;
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs;
Et les monts primitifs nés avec l'univers;
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure,
Vous y voyez empreints, Dieu, l'homme et la nature:
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces;
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en mince filet un modeste ruisseau;
Là, s'élance en grondant la cascade écumante;
Là, le Zéphyr caresse, ou l'Aquilon tourmente;
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre et l'écho des bergers;
Ici, de frais vallons, une terre féconde;
Là, des rocs décharnés, vieux ossemens du monde,
A leur pied le printemps, sur leur front les hivers.
Salut, pompeux Jura! terrible Montanvers!
De neiges, de glaçons entassemens énormes;
Du temple des frimas colonnades informes;
Prismes éblouissans dont les pans azurés,

Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse ;
Tandis que, triomphant sur leur trône de glace,
L'Hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa Cour !
Non, jamais au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse, dans ces lieux,
Ou languir la pensée, ou reposer les yeux.

DELILLE. *Géorg. Françaises.*

Le Voyageur égaré dans les Neiges du Saint-Bernard.

LA neige au loin accumulée
En torrens épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière ;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas ;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfans :
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourmens.

C'en est fait ; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,
Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise ! ô merveille !
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La Mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus (1).

CHÊNEDOLLÉ. *Etudes Poétiques.*

Le Rhône.

Le Rhône, dont les flots s'épandent dans ces plaines,
Sort des flancs tortueux de ces roches lointaines;
Le Rhône altier m'appelle, et je porte mes pas
Jusqu'à ces monts blanchis par d'éternels frimas,
Où semblent s'élever les barrières du Monde.
Le fleuve, dieu de ces climats,
Guide dans ses détours ma course vagabonde;
Je l'aperçois enfin, sur un roc appuyé;
A ses pieds l'eau bouillonne et gronde,
Et dans le lit étroit qui resserre son onde,
De son obscure source il semble humilié.
Mais il croît en roulant; la cascade rapide,
Qui jaillit en argent fluide,
Forme mille torrens, qui, d'écueil en écueil,
De son cours agrandi viennent enfler l'orgueil.
Alors avec fracas il traîne des ruines,

(1) Voyez *Narrations* en prose, t. I.

Il emporte les bois minés dans leurs racines;
Et, soulevant ses flots, où d'énormes glaçons
Tombent en bondissant de la cime des monts,
Il recourbe, il déchire, il creuse son rivage.
Au loin le bruit de son passage
Fait trembler les rochers, fait mugir les vallons;
De son vaste courroux il couvre les campagnes,
Et va précipiter dans le sein de Thétis
Ces débris orageux en courant engloutis,
Et les dépouilles des campagnes.

La Harpe. *Epître au Comte de Schowalow.*

La Campagne au lever du Soleil.

Le crépuscule, ami de la saison nouvelle,
Semble créer aux yeux les beautés qu'il révèle :
L'aube au front argenté fait naître lentement
Du réveil matinal l'incertain mouvement;
Dans l'air qui s'éclaircit l'alouette légère,
De l'aurore au printemps active messagère,
Au milieu des sillons monte, chante, et sa voix
A donné le signal au peuple ailé des bois.
Sous des rameaux en fleurs le rossignol tranquille
Leur permet le plaisir d'une gloire facile;
Il sait que ses accens doivent rendre à leur tour
Les échos de la nuit plus doux que ceux du jour.
Souverain bienfaisant de la céleste voûte,
Et des Heures en cercle entouré sur sa route,
Le Soleil a conduit son char étincelant
Du signe du Belier vers le Taureau brillant.
L'Orient va s'ouvrir; de la séve animée
S'élève vers le Dieu l'offrande parfumée.
Le feu de ses rayons n'entr'ouvre point encor
Les nuages voisins qu'il change en vagues d'or;
Mais son front se dévoile, et soudain la lumière

Perce, vole et s'étend sur la nature entière.
Elle frappe, elle éclaire et rougit les coteaux,
Dont la pente blanchit sous de nombreux troupeaux.
Dans ces châteaux lointains fermés à sa puissance,
Des palais du Sommeil respectant le silence,
Elle va sous le chaume, où le vieux laboureur
De ce nouveau printemps implore la faveur;
Plus loin, elle produit dans la forêt moins sombre
Le mobile combat et du jour et de l'ombre.
De l'œil à cet éclat semble se rapprocher
La cascade bleuâtre et l'humide rocher.
Et d'un brouillard qui fuit la montagne entourée
Reparaît sous l'azur dont elle est colorée.
  La rivière, à l'aspect du globe lumineux,
Sans abri, solitaire, en reçoit tous les feux :
Elle étincelle au loin, et son onde plus belle
Semble s'enorgueillir de sa beauté nouvelle.
Les rayons, divisés en mobiles réseaux,
Roulent en nappes d'or sur l'argent de ses eaux;
Son éclat vacillant se prolonge, et ma vue
Suit des flots radieux l'incertaine étendue,
Jusqu'aux lieux où le bois, par d'obliques retours,
Ombrage, rembrunit, me dérobe leur cours,
Et ferme à mes regards cette scène champêtre,
Où, comme aux champs d'Eden, l'homme semble renaître,
Et seul sait contempler dans le recueillement
Ce passage si doux du calme au mouvement,
Cette aimable union, ce céleste hyménée
De l'aurore du jour, du matin de l'année (1).

BOISJOLIN.

(1) Voyez les cinq premières *Descriptions* en prose, et les *Leçons Latines anciennes*.

Fin d'une belle Journée de Printemps.

Mais, tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des Heures,
L'astre brûlant du jour s'incline vers les monts,
Et Zéphyre, endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.
Déjà l'ombre s'étend ; ô frais et doux bocages !
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages ;
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois.
De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître;
Le fleuve, poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit par degrés sur ses flots écumeux
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encor le feuillage;
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur ;
Et la vitre embrasée, à la vue éblouie
Offre à travers ces bois l'aspect d'un incendie.
J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps;
L'éclat touchant du soir semble animer ces chants,
Les accens sont plus doux et sa voix est plus tendre,
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :
Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour, vient briller et mourir.

La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière.
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et par l'ombre du soir la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillans jardins, sous ces vastes portiques
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Là, le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnans dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille et retombe en globes lumineux;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.
Mais à ce luxe vain, ô combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère,
Ces nuages légers l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés!
L'imagination leur prête mille formes :
Tantôt c'est un géant, qui de ses bras énormes
Couvre le vaste Olympe, et tantôt c'est un Dieu
Qui traverse l'Ether sur un trône de feu.
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnans sous des voûtes de nues;
Plus loin, mille guerriers se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs;
Que j'aime de Morven le barde solitaire!
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des Héros les mânes belliqueux.

Dans l'humide vapeur, sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue;
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs :
C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.
O qui pourra jamais voir sans être attendri
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourans épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant occident où le ciel étale
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui par degrés se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur (1)!

MICHAUD. *Le Printemps d'un Proscrit.*

La Prière du Soir à bord d'un Vaisseau.

CEPENDANT le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter!
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatans
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonier fidèle
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,

(1) Voyez plus bas *Descriptions*.

Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages :
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Epure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu créateur ! dit-il, toi dont les mains fécondes
« Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes ;
« Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
« De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
« Et, d'un regard chargé de tes ordres sublimes,
« Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
« Que peuvent devant toi nos travaux incertains ?
« Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains ?
« Par des vœux supplians nos alarmes t'implorent ;
« Bénis, Dieu paternel, tes enfans qui t'adorent ;
« Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi :
« La force et la vertu ne viennent que de toi.
« Daigne remplir nos cœurs ; éloigne la tempête ;
« Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
« Devant ces pavillons qui te sont consacrés ;
« Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
« Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
« Appellent le respect et la foi dans tes temples ! »
Il dit, et prie encor ; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs :
O spectacle touchant, ravissantes images !
Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautoniers émus répètent les accens,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure ;
L'Océan de ses flots apaise le murmure ;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Eternel (1).

Esménard. *La Navigation*, ch. VIII.

(1) Voyez *Tableaux*, t. I, même sujet.

Le Clair de Lune.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître ;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre, aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux ;
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux ;
Des différens objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue, et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer.
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon (1).

Lemière. *Les Fastes*, ch. VII.

Les Tombeaux aériens.

Dirai-je des Natchez la tristesse touchante !
Combien de leur douleur l'heureux instinct m'enchante !
Là, d'un fils qui n'est plus la tendre mère en deuil
A des rameaux voisins vient pendre le cercueil.

(1) Voyez *Tableaux*, en prose, *le Spectacle d'une belle Nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.*

Eh ! quel soin pouvait mieux consoler sa jeune ombre !
Au lieu d'être enfermé dans la demeure sombre,
Suspendu sur la terre et regardant les cieux,
Quoique mort, des vivans il attire les yeux.
Là, souvent sous le fils vient reposer le père ;
Là, ses sœurs en pleurant accompagnent leur mère ;
L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des pleurs,
Lui prête son abri, l'embaume de ses fleurs ;
Des premiers feux du jour sa tombe se colore ;
Les doux zéphyrs du soir, le doux vent de l'aurore,
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau :
De l'amour maternel illusion touchante (1) !

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VII.

Les Sépultures au Canada.

QUE des Canadiens j'aime l'antique usage !
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur âme se nourrit du charme des douleurs :
Ils cultivent la tombe, et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu ;
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri !
De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne....
Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil.

(1) Voyez *Tableaux* en prose, même sujet.

Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau.....
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

MILLEVOYE. *La Tendresse maternelle.*

La Pérouse.

J'ACCUSERAI les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Pérouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
Et la gloire française imploraient son retour.
Dix ans sont écoulés, sans que la renommée
De son trépas au moins soit encore informée.
Malheureux ! un rocher inconnu sous les eaux
A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense?
Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin?
Ou plutôt, dans une île, assis sur le rivage,
Attends-tu ton ami voguant de plage en plage;
Ton ami, qui partout, jusqu'aux bornes des mers,
Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
Font plier notre globe entre deux monts de glace,
Aux flots de l'Océan court demander ta trace?
Malheureux! tes amis, souvent dans leurs banquets,
Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais? »
Ta femme, à son espoir, à ses vœux enchaînée,
Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
Se reproche un sourire, et tout entière aux pleurs,
Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

André CHÉNIER.

Le Paysage.

Que d'objets rassemblés dans ce frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux lentement fugitives
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que le ciel est serein! quel calme dans les champs!
Que ces sites sont doux! que ces lieux sont touchans!
O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse;
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans;
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.
Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie;
Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière;
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos, le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine:
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons.

La Harpe. *Épître au Comte de Schowalow.*

Les Vues propres au Verger.

DAIGNEZ aux habitans de la ferme voisine
Accorder un chemin à l'abri des chaleurs.
Que les jeunes enfans croissent parmi vos fleurs!
Près de vous, loin de vous, l'œil charmé se promène :
Contemplez ces lointains, ces coteaux, cette plaine.
Quand avril reparaît, quand le jour renaissant
Se glisse à travers l'ombre, et l'efface en croissant,
La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et, du hameau nourrice inépuisable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit le doux trésor de son lait parfumé.
L'œil la suit dans ces bois, dans ce noir labyrinthe,
Où de ses pieds pesans s'approfondit l'empreinte.
Là sont des laboureurs, et dans le gras vallon,
Penchés sur leur charrue, ils ouvrent un sillon.
Tandis que les brebis, qui paissent confondues,
Vous présentent de loin, aux rochers suspendues,
D'un nuage argenté l'immobile blancheur,
A vos pieds se promène un robuste faucheur :
L'herbe tombe et s'entasse en monceaux divisée ;
Souvent frémit la faux sur la pierre aiguisée.
Peindrai-je dans les champs les moissonneurs épars,
Les gerbes, à grands cris, s'élevant sur les chars,
Et les folâtres jeux que la vendange amène?

DE FONTANES. *Le Verger.*

L'Armée de Joyeuse, l'Armée de Henri IV.

DE tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :

Il avait des vertus, et, si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais, nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gage de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue;
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures;
Leur fer et leur mousquet composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer à la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,

Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnai, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse.
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyr et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer ou sous l'effort des vents.

VOLTAIRE. *La Henriade*, ch. III.

Le Dessert.

UN service élégant, d'une ordonnance exacte,
Doit de votre repas marquer le dernier acte.
Au secours du dessert appelez tous les arts,
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards.
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galans édifices;
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits,
Les amours de Sapho, d'Abélard, de Tibulle,
Les noces de Gamache et les travaux d'Hercule;
Et mille objets divers, que savent imiter
D'habiles confiseurs que je pourrais citer.
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées;
Ou du moins accordez, pour jouir plus long-temps,
Quelques jours d'existence à ces doux monumens :
Assez d'autres objets, dignes de votre hommage,

Avec moins d'appareil vous plairont davantage.
Ah ! plutôt attaquez et savourez ces fruits
Qu'un art officieux en compote a réduits.
A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore,
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore :
Que la rose, l'œillet, le lis et le jasmin
Fassent de vos desserts un aimable jardin ;
Et que l'observateur de la belle nature
S'extasie en voyant des fleurs en confitures.
Vous avez satisfait à vos nombreux désirs;
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,
Tu m'inspireras mieux que les Filles du Pinde;
Verse-moi ton nectar, dont les Dieux sont jaloux,
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.
  De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse !
Quel luxe séducteur ! quelle aimable richesse !
Vos convives déjà, dans un juste embarras,
Vous adressent leurs vœux et vous tendent les bras:
Venez à leur secours, offrez-leur à la ronde
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,
Le vin de Malvoisie et celui de Palma,
Le Champagne mousseux, le Christi-Lacryma ;
Le Chypre, l'Albano, le Clairet, le Constance.....
Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance ;
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris
Du vin de Rivesalte ou de Côte-Perdrix ;
Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques
Qui chargent vos boissons de mélanges chimiques.
Donnez-vous en buvant les airs d'un connaisseur;
Dites que ce Bordeaux aurait plus de saveur
S'il avait visité quelques plages lointaines ;
Et que ce Malaga qui coule dans vos veines,
Usé par la vieillesse a perdu sa vertu,
Qu'il serait sans égal s'il avait moins vécu.

BERCHOUX, *La Gastronomie.*

Le Café.

Le café vous présente une heureuse liqueur
Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur;
Vous obtiendrez par elle, en désertant la table,
Un esprit plus ouvert, un sang-froid plus aimable;
Bientôt, mieux disposé par ses puissans effets,
Vous pourrez vous asseoir à de nouveaux banquets;
Elle est du Dieu des vers honorée et chérie.
On dit que du poëte elle sert le génie;
Que plus d'un froid rimeur, quelquefois réchauffé,
A dû de meilleurs vers au parfum du café:
Il peut du philosophe égayer les systèmes,
Rendre aimables, badins les géomètres mêmes,
Par lui l'homme d'Etat, dispos après dîner,
Forme l'heureux projet de nous mieux gouverner.
Il déride le front de ce savant austère,
Amoureux de la langue et du pays d'Homère,
Qui, fondant sur le grec sa gloire et ses succès,
Se dédommage ainsi d'être un sot en français.
Il peut, de l'astronome éclaircissant la vue,
L'aider à retrouver son étoile perdue.
Au nouvelliste enfin il révèle parfois
Les intrigues des Cours et les secrets des Rois,
L'aide à rêver la paix, l'armistice, la guerre,
Et lui fait, pour six sous, bouleverser la terre.

Le même. *Ibid.*

Même sujet.

Il est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.

Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène,
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière feconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi:
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone, et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée;
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

DELILLE. *Les Trois Règnes*, ch. VI.

Les Hospices.

Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux;
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,

Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondemens.
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorans,
Les vivans sur les morts, les morts sur les mourans;
Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée;
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance, en courant, fait sa ronde homicide;
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la Pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux,
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissans réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort:
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève.
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé, la bénissent,
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.

LE MÊME. *La Pitié*, ch. II.

Même sujet.

OUVRE-TOI, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent, et qui n'a point d'asile,

Reçoivent un secours trop souvent inutile.
Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit long-temps, dans un saint monastère,
En invoquant le Ciel, à protéger la terre,
Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrans prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins,
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

LEGOUVÉ. *Mérite des Femmes.*

La Tendresse Maternelle.

AVEC notre existence,
De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il, attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;

Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il, son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même,
Et se montre aux regards d'un époux éperdu
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits;
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de son fils mourant elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue:
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout; Isaure est déjà prête;
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée, elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux;
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?
Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins:
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie;
Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,

Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas;
Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois:
MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire;
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence;
Leur dureté punit sa moindre négligence.
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourmens?
Quel appui cherche-t-il contre les châtimens?
Sa mère! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance,
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

LE MÊME. *Ibid.*

Même sujet.

O BIENFAITS d'une mère, inaltérable empire!
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Mais, après tant de maux, quand ce gage adoré
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Avec quelle douceur son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie!
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah! loin de le livrer aux soins de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Quel est son désespoir quand son sein desséché
Est avare d'un lait avec peine arraché!
Je t'interroge, ô toi, dont une main savante

A confié l'histoire à la toile vivante!
Tu regardes ton fils, il pleure, il va périr....
Malheureuse, ton sein ne peut plus le nourrir!
Guidée en ce moment par un Dieu tutélaire,
Une chèvre s'approche, et son lait salutaire
A la bouche enfantine offre un pur aliment.
La mère est immobile, et sourit tristement;
Pensive, elle contemple avec un œil d'envie
La mamelle féconde où l'enfant boit la vie.
Si de ses premiers maux le tribut passager
Au nourrisson débile arrache un cri léger,
Une mère, l'effroi, le désespoir dans l'âme,
Voit déjà de ses jours se délier la trame,
Elle écoute la nuit son paisible sommeil;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil;
Elle entoure de soins sa fragile existence;
Avec celle d'un fils la sienne recommence:
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.
Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère la première épure son langage;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons:
Soins précieux et tendres, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère!
D'un utile entretien elle poursuit le cours,
Sans jamais se lasser répond à ses discours,
L'applaudit doucement, et doucement le blâme,
Cultive son esprit, fertilise son âme,
Et fait luire à son œil, encor faible et tremblant,
De la Religion le flambeau consolant.
Quelquefois une histoire abrège la veillée;
L'enfant prête une oreille active, émerveillée:
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la Muse pastorale

Offre au jeune lecteur sa riante morale;
Il préfère à ses jeux ces passe-temps chéris,
Et pour lui le travail du travail est le prix.
  La lice va s'ouvrir: l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère! déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin vient la journée où le grave Aristarque,
D'un peuple turbulent flegmatique monarque,
Dépouillant de son front la vieille austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie;
Cet enfant, c'est le tien. Un cri part: le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

MILLEVOYE. *La Tendresse Maternelle.*

Les Fleurs.

HATEZ-VOUS; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes! par vous la Nature est plus belle;
Dans ses brillans travaux l'art vous prend pour modèle.
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'Amitié, hasardés par l'Amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire,
Le laurier vous permet de parer la victoire,
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur:
L'autel même, où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la Religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour:
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez, mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués.
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure,
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure,
Serpentez en guirlande, entourez ces berceaux,
En méandres brillans courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms:
A de si longs détails le Dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose;
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le Printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta; qui formait avec grâce
Dans les jours de festins la couronne d'Horace (1)?

DELILLE. *Les Jardins*, ch. III.

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*.

Même sujet.

O des sens enchantés délices innocentes!
O suaves beautés sans cesse renaissantes!
Ainsi que sur les fleurs Zéphyr se balançant,
De leur brillant duvet teint son aile en passant,
Ainsi de ces objets mon esprit se colore;
La lyre sous mes doigts en devient plus sonore;
La douce mélodie embellit mes concerts,
Et le charme du lieu se répand sur mes vers.
Recevez donc mon hymne, ô vous, fleurs du bocage,
Des belles à la fois la parure et l'image!
Au milieu des cités, et jusque dans les Cours,
Vous brillez même auprès des plus riches atours;
Que du feu le plus vif le diamant scintille,
Plus de charme se mêle à votre éclat tranquille;
L'aiguille et le pinceau viennent vous consulter:
Le chef-d'œuvre de l'art est de vous imiter.
. . . .
Vous êtes des plaisirs l'emblème et l'attribut;
L'amitié tous les jours vous apporte en tribut;
D'une fenêtre à l'autre on nous dit, fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes,
Point de fêtes sans vous, sans vos brillans festons;
Vous changez en bosquets le sein de nos maisons,
Votre émail aux autels embellit les offrandes,
Et l'horreur des tombeaux se perd sur vos guirlandes.
Le plus sombre reclus commerce avec les fleurs;
Tous les aimables goûts sont au fond de nos cœurs;
Tant la nature en nous, puissante, impérieuse,
Des tristes préjugés toujours victorieuse,
Au milieu des langueurs d'un volontaire ennui,
Rappelle l'homme encore au plaisir qu'il a fui!
Ah! que sur ton instinct ta vertu se repose,

Homme, un Dieu t'apparaît dans ces buissons de roses,
Ce Dieu qui de ses mains a paré ton séjour,
Par cet attrait lui-même a cherché ton amour.
La terre était en vain de moissons revêtue;
Sans les tapis de fleurs, la terre eût été nue;
Elle devait encor, riche de toutes parts,
En servant nos besoins, enchanter nos regards.

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. IX.

Le Printemps et les Fleurs.

Du milieu de cette île, un berceau toujours frais
Monte, se courbe en voûte, et s'embellit sans frais
De touffes d'aubépine et de lilas sauvage,
Qui, courant en festons, pendent sur le rivage.
Plus loin ce même enclos se transforme en verger,
Où l'art négligemment a pris soin de ranger
Les arbustes nombreux que Pomone rassemble :
Autour d'eux je vois naître et s'élever ensemble
Et des plantes sans gloire et de brillantes fleurs;
Un amoureux zéphyr en nourrit les couleurs,
L'iris de la Tamise échappe au sein de l'herbe,
Et brille sans orgueil au pied du lis superbe.

. . . .

. . . .

L'œillet au large front, la pleine renoncule,
Le bluet qui, bravant l'ardente canicule,
Emaillera les champs de la blonde Cérès,
Le chèvrefeuille ami de l'ombre des forêts,
Le sureau, le lilas, l'épaisse giroflée,
L'églantier orgueilleux de sa fleur étoilée,
De ce beau labyrinthe émaillent les détours.
Ici, le frais muguet se marie aux pastours;
Là, du jasmin doré la précoce famille
Brille avec le rosier à travers la charmille.

Ne dois-je toutefois célébrer que l'essaim
Des fleurs dont cet enclos a diapré son sein ?
Prés, bocages, forêts, vallons, roches sauvages,
Fontaines et ruisseaux, sur leurs moites rivages,
Tous les lieux visités des zéphyrs inconstans,
Nourrissent aujourd'hui les filles du Printemps.

ROUCHER. *Poëme des Mois.*

Même sujet.

PRINTEMPS chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens, enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses !
Que ta présence a de charmes pour moi !
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largesses !
Déjà Zéphyre annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver :
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recélait vos appas inconnus :
Et, destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.
L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,

Et tous les ans la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues.
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;
Dans cette fleur je revois Adonis.
Dans la jacinthe, un bel enfant respire;
J'y reconnais le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phébus;
Il craint encore le souffle de Zéphyre.
Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse;
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre, à ses ennuis propice;
Mais il craint l'eau, qui causa son malheur.
N'oublions pas la charmante cortule;
Nommons aussi l'aimable renoncule,
Et la tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire aurait quelques alarmes.
. . . .
Voyez ici la jalouse Clytie,
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie,
Pour regarder son infidèle amant.
Le lis, plus noble et plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux;
Paisible Roi de l'empire de Flore,
D'un autre empire il est l'emblème heureux.
Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage:
L'humble genêt, le jasmin plus aimé,
Le chèvrefeuille et le pois parfumé
Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant, sur ces appuis nouveaux,

Doit enchaîner leurs flexibles rameaux;
L'iris demande un abri solitaire;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre œillet est faible et délicat;
. . . .
Veillez sur lui; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie;
Coupez les jets autour de lui pressés:
N'en laissez qu'un, la tige en est plus belle,
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle;
Et quelque jour ces rejetons naissans
Remplaceront leurs pères vieillissans.
Aimables fruits des larmes de l'aurore,
De votre nom j'embellirais mes vers.
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs?
Disparaissez, les roses vont éclore.

PARNY.

La Rose.

LORSQUE Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,
Un nouveau jour éclaira l'univers;
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur;
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur, aux célestes banquets
Fait oublier celle de l'ambroisie.
Son vermillon doit parer la beauté;

C'est le seul fard que met la volupté;
A cette bouche où le sourire joue,
Son coloris prête un charme divin:
De la Pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle rougit la main.

LE MÊME.

Les Fleurs, et le Jardin des Plantes.

MULTIPLIEZ les fleurs, ornement du parterre;
O si la fable encor venait charmer la terre,
Ces fleurs reproduiraient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu;
Penche-toi sur les eaux pour l'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décore!
Et toi qui te cachas plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs;
Que sous l'herbe, en tous lieux, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée en montant s'épaississe!
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir,
A la jeune bergère on aime à les offrir:
Elle rend un sourire; hélas! belle Rosière,
D'autres, amis des mœurs, doteront ta chaumière;
Mes présens ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.
O fleurs! en tous les temps égayez ma retraite;
Et, plus heureux que moi, puisse un autre poëte

Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs!
L'amour dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire.
O fleurs! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices :
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin;
Les Zéphyrs précurseurs du soir et du matin,
Les Zéphyrs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.
Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin où, calme et solitaire,
La Science à toute heure ouvre son sanctuaire.
Que de fois, en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce Dieu par l'Égypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblème!
Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres savans, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens! tour à tour entraîné
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savans qu'a formés leur génie :
Ils partagent entre eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô Vérité, tu veux qu'on te contemple;
Le Sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape, égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires;

La fille du Printemps ne les refuse pas,
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.
  Ainsi donc, que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile!
A l'entour, un essaim bourdonne sourdement;
C'est là que, pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée,
C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain.

DE FONTANES.

Les Fleurs.

O COMME chaque fleur, en ce riant dédale,
Prodigue aux sens charmés sa grâce végétale!
Noble fils du Soleil, le lis majestueux
Vers l'astre paternel dont il brave les feux
Elève avec orgueil sa tête souveraine;
Il est le Roi des fleurs dont la rose est la Reine.
L'obscure violette, amante des gazons,
Aux pleurs de leur rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher, sous leurs voiles propices,
D'un pudique parfum les discrètes délices:
Pur emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait:
Le narcisse, plus loin, isolé sur la rive,
S'incline réfléchi dans l'onde fugitive:
Cette onde, cette fleur s'embellit à mes yeux,
Par le doux souvenir du ruisseau fabuleux:
Tant les illusions des poétiques songes
Nous font encore aimer leurs antiques mensonges!
Vois l'hyacinthe ouvrir sa corolle d'azur,
Le riche œillet, ami d'un air tranquille et pur,
Varier ses couleurs d'une teinte inégale,

Le muguet arrondir l'argent de son pétale,
Et l'épais chèvrefeuille errer en longs festons.
La rose te sourit à travers ses boutons :
Heureux en la voyant du baiser qu'il espère,
Le berger la promit au sein de sa bergère !
Fleur chère à tous les cœurs ! elle pare à la fois
Et le chaume du pauvre et le marbre des Rois ;
Elle orne tous les ans la beauté la plus sage ;
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.

BOISJOLIN. *Poëme sur la Botanique.*

Même sujet.

CE sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là ; croît l'œillet si fier de ses mille couleurs ;
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille,
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin,
Le lis, tout éclatant des feux purs du matin,
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore ;
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix ;
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes ;
L'Aurore te forma de ses plus douces larmes,
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs ; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie ;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie ;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

MICHAUD. *Le Printemps d'un Proscrit*, ch. II.

Même sujet.

Mais parmi tous ces plants, prodigués sans mesure,
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature!
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs, berceau des fruits!
Quelle forme élégante et quel frais coloris!
C'est l'azur, le rubis, l'opale, la topaze,
Tournés en globe, en frange, en diadème, en vase.
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux;
Dans les palais des Rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le cède à leurs guirlandes:
Amour ne reçoit point de plus douces offrandes.
Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums leurs feuillages flétris.
Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quels dons ne nous fait pas leur séve précieuse!
Les fleurs du doux plaisir sont l'emblème riant.
Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprètes;
En peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeaient et répondaient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse;
Le peintre les chérit; sous les doigts du brodeur,
L'art n'en laisse au désir regretter que l'odeur,
Et dresse un piége adroit au papillon volage:
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image!
Si ces temps ne sont plus où, dans les jours de deuil,
Les fleurs suivaient les morts ou paraient leur cercueil;
Si nous ne voyons plus dans les jeux funéraires
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires,
La pastourelle encore en forme ses bouquets:
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets,

Et parmi les cristaux, belles sans artifice,
De nos brillans desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Vient vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits;
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre;
Et sur la mer, enfin, souvent aux matelots
Leur parfum présagea la terre et le repos.

Delille. *Les Trois Règnes*, ch. VI.

Les Jardins de Versailles et de Marly.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un Héros,
Noble dans sa retraite et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter les obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes,
Et dans l'air, s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu :

Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un Dieu,
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. Ier.

L'Élysée des Amis des Hommes et des Dieux dans les Jardins.

Si la faveur du sort, surpassant mes souhaits,
Eût voulu m'accorder de plus riches guérets,
Des taillis étendus et de gras pâturages,
J'aurais, dans mes jardins, rassemblé les images
De ces mortels chéris, qui secondés des Dieux,
Ont chanté la nature en vers mélodieux.
Hésiode et Rosset, de la main de Cybèle,
Recevraient tous les deux une palme immortelle.
Comme un orme élevé voit presqu'à sa hauteur
Croître un brillant ormeau dont il est créateur,
Ainsi le grand berger, la gloire de Mantoue,
Aurait à ses côtés Delille qu'il avoue.
Théocrite et Gessner, tenant leurs chalumeaux,
Présideraient encore aux danses des hameaux.
J'irais voir chaque jour notre bon La Fontaine.
Et toi, chantre des Mois, à ta Muse hautaine,
Digne d'un autre temps et d'un destin meilleur,
D'un berceau de cyprès j'offrirais la douleur.
Masson, Marnésia de mon frais paysage
Sembleraient dessiner l'élégant assemblage :
Fontanes ornerait le fertile verger,
Et Parny de mes fleurs se verrait ombrager.
Près d'un torrent fougueux, sous des bois prophétiques,
Thompson entonnerait ses sublimes cantiques.
Bernis de lacs d'amour unirait les saisons;
Et sur un beau tapis de verdoyans gazons,
Saint-Lambert, inspiré par la philosophie,
Présenterait aux grands la charrue ennoblie.

Heureux qui peut jouir de ces brillans tableaux!
Plus heureux qui, sans faste habitant les hameaux,
Satisfait des écrits où respirent ces sages,
Aime à les contempler dans leurs vivans ouvrages!
Ses désirs ne vont point au-delà du vallon
Où le soleil naissant éclaire sa maison,
Du jardin rafraîchi par l'eau de la colline,
Et de l'ombrage épais de la forêt voisine.
Qu'irait-il demander au luxe des cités?
Il a vu du printemps la pompe et les beautés,
Les champs ont su répondre à l'espoir de ses granges,
Et ses pieds ont foulé de fertiles vendanges.
Si le char du soleil, aux portes du matin,
Promet à la nature un jour pur et serein,
A travers la forêt il mène sa compagne,
Et son fils jeune encore en courant l'accompagne.
Des fruits et quelques mets que la ferme a fournis,
Posés près d'un ruisseau sur les gazons fleuris,
Leur procurent sans frais un repas délectable;
Ni remords, ni soucis n'approchent de leur table.
Tout rit à leurs regards, et ce commun bonheur
Augmente encor celui qu'ils portent dans leur cœur;
Il semble que pour eux, sous ces ombres propices,
L'âge d'or renaissant épuise ses délices.

CASTEL. *Les Plantes*, ch. IV.

Même sujet.

JE sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces Dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie.
Ces Dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore?

De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces Dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins qu'on chasse
Ces Dieux sans majesté, ces Déesses sans grâce.
A chaque déité choisissez son vrai lieu.
Qu'un Dieu n'usurpe pas les droits d'un autre Dieu.
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages:
Ces monstres me font peur, même dans leurs images:
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes;
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour;
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Elysée où leur ombre repose:
Loin des profanes yeux, dans les vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble pour leurs cœurs, exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude;
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.

Loin tous ces conquérans en ravages fertiles :
Comme ils troublaient le monde, ils troubleraient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des Dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces Rois dont leurs sujets n'ont pas pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchaient ou répandaient les arts consolateurs;
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis, Triptolème nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiais la furie.
Ta voile, en arrivant, leur annonçait la paix,
Et ta voile, en partant, leur laissait des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. IV.

La Tête de Méduse.

PALLAS, la barbare Pallas,
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté
Fera connaître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle.
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement

Des serpens dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible.
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands Dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi.
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

QUINAULT. Opéra de *Méduse.*

Rome.

ROME antique, partout, Rome, Rome immortelle,
Vit et respire, et tout semble vivre par elle.
De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,
Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs,
Et des flots de l'Euphrate à ceux de l'Hyrcanie,
Partout elle a gravé le sceau de son génie.
Partout de longs chemins, des temples, des cités,
Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés,
Des théâtres, des forts assis sur des collines,
Des bains, de grands palais ou de grandes ruines,
Gardent, empreints encor d'une puissante main,
Et cette Rome auguste et le grand nom romain;
Et d'un peuple ignorant les débiles courages,
Etonnés et confus de si vastes ouvrages,
Aiment mieux assurer que de ces monumens
Le bras seul des démons jeta les fondemens.

André CHÉNIER.

Les Ruines.

Mais de ces monumens la brillante gaîté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse ?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attachent les regards.
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre.
Détruits par des volcans, ou l'orage, ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses, qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.
Liez donc à vos plans ces vénérables restes.
Et toi, qui, m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monumens viens redonner la vie,
Viens présenter au goût ces riches accidens
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.
Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel
Venaient, pour les moissons, implorer l'éternel.
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt c'est un vieux fort qui, du haut des collines
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portait juques au ciel l'orgueil de ses créneaux,
Qui, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Bayards, des Henris:

Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture,
Qu'environne une fraîche et riante verdure,
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours;
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières;
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères:
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.
Plus loin une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, de bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert,
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence,
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire,
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
Et, pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,
A la Religion dérobaient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré:
Là, dans la solitude, en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchans, profanes ou sacrés:
Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,

Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique;
Artifice à la fois impuissant et grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux :
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire.
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposans.
  O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle :
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du Peuple-Roi les exploits éclatans;
Leur masse indestructible a fatigué le temps :
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde;
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;
Partout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déjà la main du Temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.

Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des Rois,
Etalait tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Evandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe;
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons.
Par le souffle des vents, semés sur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs faibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse (1).

DELILLE. *Les Jardins*, ch. IV.

Les Empires détruits.

Il faut ici du temps interroger l'oracle,
Et du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissans Etats,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe:
Tous les Dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil! quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre.
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du soleil, ô palais éclatans,
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendans d'Omar aujourd'hui méprisées,

(1) Voyez *Descriptions* en prose, *les Ruines de Palmyre*, etc.

Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane attacher ses chameaux,
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et, las des feux du jour, s'endort quelques instans
Sur les restes d'un Dieu mutilé par le temps.
N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pirée?
Dieux! quels cris dut jeter Athènes éplorée,
Quand sa gloire, en un jour, s'abîma sous les eaux!
Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du temple de Minerve,
L'indifférent pêcheur, sur ces flots qu'il observe,
Dans le calme des nuits jette ses longs filets,
Et rien ne lui redit si jadis Périclès
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les arts ont brillé sur les plages oisives,
Et si, près de ces bords, Thémistocle et Xerxès
Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès.
Ainsi donc des États les tombes sont muettes:
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt, les souvenirs, la puissance, et les arts.

CHÊNEDOLLÉ. *Le Génie de l'Homme*, ch. IV.

L'Egypte.

MÈRE antique des arts et des fables divines;
Toi dont la gloire, assise au milieu des ruines,
Etonne le génie et confond notre orgueil;
Egypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères;
C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux;
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportait en tribut ses ondes fugitives,

Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissait tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel Océan semblaient former les îles;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie,
Dans les saules brûlans sentait filtrer la vie;
Et, des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottaient sur la terre d'Isis.
Le faible papyrus, par des tissus fragiles,
Formait les flancs étroits de ces barques agiles
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissaient l'Egypte en parcourant ses bords.
  Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenait vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlans et les épis dorés
S'emparaient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie
Ouvraient des aquilons l'orageuse patrie.
Alors mille cités que décoraient les arts,
L'immense pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnaient le rivage.
Dans les sables d'Ammon, le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnait les déserts.
O grandeur des mortels! O temps impitoyable!
Les destins sont comblés: dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Egypte offrit à l'étranger.

ESMÉNARD. *La Navigation.*

Les Pyramides d'Egypte.

O Colosses du Nil, séjour pompeux du deuil,
O que l'œil des humains vous voit avec orgueil !
Devant vos fronts altiers s'abaissent les montagnes,
Votre ombre immense au loin descend dans les campagnes;
Mais l'homme vous fit naître, et sa fragilité
Vous a donné la vie et l'immortalité.
Que de fois, à vos pieds, m'asseyant en silence,
J'évoque autour de vous tout cet amas immense
De générations, de peuples, de héros,
Que le torrent de l'âge emporta dans ses flots;
Rois, califes, sultans, villes, tribus, royaumes,
Noms autrefois fameux, aujourd'hui vains fantômes !
Seuls vous leur survivez: vous êtes à la fois
Les archives du temps et le tombeau des Rois,
Le dépôt du savoir, du culte, du langage,
La merveille, l'énigme et la leçon du sage.
Reçois donc mon tribut, ô toi de qui la main,
Sur leur roc plus solide et plus dur que l'airain,
Grava mes faibles vers ! Coulez, siècles sans nombre;
Nations, potentats, passez tous comme une ombre :
Ces murs sont mon trophée; et, vainqueur du trépas,
Je puis dire à mon tour : « Mes vers ne mourront pas (1). »

Delille. *L'Imagination*, ch. III.

L'Intérieur des Pyramides.

Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus,
Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
De spacieux déserts, des solitudes sombres,
Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.

(1) Voyez t. I, *Descriptions*, même sujet.

Là sont les corps des Rois et les corps des Sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.
Les uns sont enchâssés dans les creuses images
A qui l'art a donné leur taille et leurs visages;
Et dans ces vains portraits, fastueux monumens,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossemens.
Les autres embaumés sont posés en des niches
Où leurs ombres, encore éclatantes et riches,
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
La pompe de leur vie en celle de leur mort.
De ce muet Sénat, de cette Cour terrible,
Le silence épouvante, et l'aspect est horrible.
Là sont les devanciers avec leurs descendans;
Tous les règnes y sont; on y voit tous les temps;
Et ce peuple de Rois dont la flatteuse histoire
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire,
Vingt siècles, descendus dans cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

Le P. Le Moine. *Poëme de Saint-Louis.*

Les Tombeaux de Palmyre.

Palmyre voit au fond de sa triste vallée,
Que borne à l'orient l'âpreté des déserts,
Le sommet d'une tour s'élever dans les airs.
Des vierges, l'urne en main, le front mélancolique,
Montrent sur trois côtés leur forme emblématique.
Sous une épaisse voûte, asile de la nuit,
Se cachent les degrés de ce pieux réduit,
Dont la façade ouverte, au sein du marbre, étale
Odénat, revêtu de la pompe royale.
Ses aïeux, qu'anima le fidèle ciseau,
Veillent toujours en pleurs dans le même tombeau.
Des pilastres, plus bas, l'intervalle recèle
Le trésor embaumé de leur chair immortelle;

L'albâtre le renferme. Il présente d'abord
Et les traits et le nom, et les hauts faits du mort.
Art pieux que du Nil fit naître la contrée,
Un vil débris te doit l'immortelle durée,
Et, trompant de la mort l'irrévocable loi,
L'homme semble revivre et s'animer par toi.
Les esclaves du Prince, après sa dernière heure,
Peupleront le sommet de sa vaste demeure;
La verdure, les fleurs, et le cristal des eaux
Qui fuit en murmurant sous d'épais arbrisseaux,
Aux pensers douloureux mêlent encor des charmes,
Et sans tarir leur source interrompent les larmes.

DORION. *Palmyre conquise*, ch. VII.

Les Tombeaux de Saint-Denis.

DES barbares jadis l'instinct religieux
Respecta dans ces Rois les images des Dieux;
Et vous exterminez leur auguste poussière,
Qu'avait su conserver la mort hospitalière!
Du Roi le plus pieux, d'un des plus saints mortels
Vos sacriléges mains renversent les autels?
Accordez-lui du moins un asile à Vincenne,
Un tombeau de gazon sous cet auguste chêne
Où sa voix équitable, en jugeant nos aïeux,
Semblait leur annoncer la volonté des Cieux.
Et Charles-Cinq, formé sur cet illustre exemple,
A-t-il perdu le droit d'habiter dans ce temple?
Vont-ils des Potentats partager le destin,
Ce sage et ce guerrier, Suger et du Guesclin;
Suger, enfant du cloître, et qui, né sans ancêtres,
Sut gouverneur en père et la France et ses maîtres,
Et ce bon du Guesclin, dont la Victoire en deuil
Sous les murs de Randon couronna le cercueil?
Magnanime LOUIS! ta tombe et tes images

Périssent; mais, vainqueur de ces lâches outrages,
Ton siècle qui te doit toute sa majesté,
Te couvre des rayons de l'immortalité:
Siècle encor sans rival, rempli de ton histoire,
Héritier de ton nom, et chargé de ta gloire,
Ah! parmi tant d'objets de respect et d'amour,
Quand chacun dans mon âme éveillait tour à tour
Les brillans souvenirs et les tristes pensées
Qu'inspire le destin des grandeurs terrassées,
Que devins-je à l'aspect du Roi le plus chéri?
Il semblait respirer: Est-ce toi, bon Henri?
Du poignard sur ton sein je reconnais la marque....
C'est toi-même, et je crois, ô généreux Monarque,
Entendre ces accens échapper de ton cœur:
« Ah! si l'un de mes Fils, des factions vainqueur,
« Et ministre du Ciel, devenu plus propice,
« Ramène dans l'Etat la paix et la justice;
« S'il relève jamais mon trône renversé,
« D'un généreux oubli couvrant tout le passé,
« Puisse-t-il comme nous, ami de la clémence,
« Pardonner, en pleurant, ces crimes à la France! »

TRÉNEUIL.

La Grèce.

DANS la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez: c'est la Grèce: et toute en un tableau.
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus; et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,

Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite :
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte : voilà la Grèce tout entière.
Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

P. LEBRUN. *Voyage de Grèce.*

La Pêche de la Baleine.

L'ANCRE mord les glaçons, vieux enfans de l'hiver.
Les monstres bondissans sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ses sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin,
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle;
Voilà les ennemis que son courage appelle !
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante

Que lance dans les airs d'une haleine puissante
Le colosse animé, que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt. Sans trouble, sans terreur,
Sur un esquif léger le nautonier s'élance ;
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée;
Un sang épais se mêle à la vague troublée ;
D'un long mugissement l'abîme retentit;
Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvemens :
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourmens :
Rien ne peut les calmer. Le fer infatigable,
Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et, trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ces antres glacés sur l'écume de l'onde
Elle remonte encore, et vient chercher le jour.
Le fil qui se replie annonce son retour;
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle,
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant.
Il paraît : mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne, tout fuit; la baleine expirante

Plonge, revient, surnage ; et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvans :
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne (1).

ESMÉNARD. *Poëme de la Navigation.*

L'Ivresse du Pauvre.

AVEZ-VOUS quelquefois rencontré, vers le soir,
Un brave campagnard regagnant son manoir,
Après avoir à table employé sa journée?
Sa tête est vacillante, et sa jambe *avinée;*
Il trébuche parfois, et toujours sans danger :
Car un Dieu l'accompagne, et le doit protéger.
Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre,
Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre :
La joie est dans ses yeux; son cœur est délivré
Des ennuis dont la veille il était ulcéré.
Après mille détours il retrouve son chaume;
Il se croit devenu souverain d'un royaume,
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfans des trésors, des provinces;
Sa femme est une Reine, et ses fils sont des Princes;
Il triomphe au milieu de cet enchantement,
Demande encore à boire, et s'endort en chantant.

BERCHOUX. *La Gastronomie.*

L'Automne.

LE soleil, dont la violence
Nous a fait languir si long-temps,
Arme de feux moins éclatans

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II, *Tableaux et Descriptions*, même sujet.

Les rayons que son char nous lance;
Et, plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste Balance
Arbitre des nuits et des jours.

L'aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un Dieu plus utile;
Et sur tous les coteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle.
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les ris, voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers
Ecartent la foule profane.
Tel, sur des bords inhabités,
Il vient de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les Satyres, tout hors d'haleine,
Conduisant les nymphes des bois,
Au son du fifre et du hautbois,
Dansent par troupe dans la plaine,
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés (1).

ROUSSEAU. *Ode III*, liv. III.

(1) Voyez en prose, et les *Leçons Latines modernes*, t. II.

Le Feuillage d'Automne, ou la Mélancolie.

REMARQUEZ-LES surtout lorsque la pâle Automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne :
Que de variété, que de pompe et d'éclat !
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun : bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé de nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne ;
Viens le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. II.

La Chute des Feuilles.

DE la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime! adieu.... je succombe,
« Votre deuil me prédit mon sort;
« Et dans chaque feuille qui tombe
« Je vois un présage de mort. »
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Mais c'est pour la dernière fois,
« L'éternel cyprès t'environne :
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant les pampres du coteau. »
Et je meurs !.... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée!
Il dit, s'éloigne... et sans retour!...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe....
Mais son amante ne vint pas

Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

La Mélancolie.

O PENCHANT plus flatteur, plus doux que la folie !
Bonheur des malheureux, tendre mélancolie,
Trouverais-je pour toi d'assez douces couleurs?
Que ton souris me plaît; et que j'aime tes pleurs!
Que sous tes traits touchans ta douleur a de charmes!
Dès que le désespoir peut retrouver des larmes,
A la mélancolie il vient les confier,
Pour adoucir sa peine, et non pour l'oublier.
C'est elle qui, bien mieux que la joie importune,
Au sortir des tourmens accueille l'infortune;
Qui, d'un air triste et doux, vient sourire au malheur,
Assoupit les chagrins, émousse la douleur.
De la peine au bonheur délicate nuance,
Ce n'est point le plaisir, ce n'est plus la souffrance :
La joie est loin encore; le désespoir a fui,
Mais, fille du malheur, elle a des traits de lui.
Quels sont les lieux, les temps, les images chéries,
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries!
Ah? le cœur le devine : en son secret réduit
Elle évite la foule, et redoute le bruit:
Sauvage, et se cachant à la foule indiscrète,
Le demi-jour suffit à sa douce retraite;
De loin, avec plaisir, elle écoute les vents;
Le murmure des mers, la chute des torrens;
La forêt, le désert, voilà les lieux qu'elle aime.
Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même;
La nature un peu triste est plus douce à son œil,

Elle semble en secret compatir à son deuil.
Aussi l'astre du soir la voit souvent rêveuse,
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.
Ce n'est point du printemps la brillante gaîté,
Ce n'est point la richesse et l'éclat de l'été,
Qui plaît à ses regards; non, c'est la pâle Automne,
D'une main languissante effeuillant sa couronne.
Que la foule, à grands frais, cherche un grossier bonheur;
D'un mot, d'un nom, d'un rêve, elle nourrit son cœur
Souvent, quand des cités les bruyantes orgies,
Au son des instrumens, aux clartés des bougies,
Etincellent partout de l'or des vêtemens,
Des éclairs de l'esprit, du feu des diamans,
Pensive, et sur sa main laissant tomber sa tête,
Un tendre souvenir est la plus douce fête.
Viens donc, viens, charme heureux des arts et des amours;
Je t'ai chanté deux fois, inspire-moi toujours (1).

DELILLE. *L'Imagination*, ch. III.

Le Coin du Feu.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde,
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés;
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie;
Auprès de nos foyers, notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce, à tous les cœurs si cher!
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux:

(1) Voyez plus bas *Définitions*, même sujet.

Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Long-temps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
  Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parens, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris.
Là vient se renouer la douce causerie;
Chacun, en la contant, recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès,
Cet autre ses amours; d'autres, plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence;
Le foyer, du talent est aussi le berceau;
Là je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth harmonieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille...
  Vous dirai-je ces jeux dont les amusemens
De la jeunesse oisive occupent les momens,
Abrègent la soirée et prolongent la veille?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaîté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée,
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue
Des beaux-esprits du temps l'innombrable cohue;
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravos du parterre au rire des lecteurs.

Enfin, au coin du feu, nos aimables convives
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez.
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune:
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace mes tisons; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice:
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en pétillant des milliers d'étincelles;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons;
Que m'importent du Nord les fougueux tourbillons?
La neige, les frimas qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre;
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent!
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas:
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste, et ma tête pesante,
Hé bien, pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun;
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,

Imagination ! de tes vagues chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillans que j'aime à me livrer !
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer ,
Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie ;
Quelles mains l'ont planté ? quel sol fut sa patrie ?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon ?
Bordait-il le ruisseau ? parait-il le vallon ?
Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime; à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris;
A leur feu tout à coup ma verve se rallume,
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

LE MÊME. *Les Trois Règnes*, ch. I[er].

DESCRIPTIONS.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions;
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

Description poétique.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Les *descriptions* du poëte sont plus animées ; et, comme il est plus libre dans sa composition, c'est surtout à lui de choisir l'objet, le point de vue, le moment favorable, les traits les plus intéressans, et les contrastes qui peuvent rendre son objet plus sensible encore.

Le choix de l'objet doit se régler sur l'intention du poëte. Le tableau doit-il être gracieux ou sombre, pathétique ou riant? Cela dépend de la place qu'il lui destine, et de l'effet qu'il en attend.

Le point de vue est relatif de l'objet au spectateur : l'aspect de l'un, la situation de l'autre, concourent à rendre la description plus ou moins intéressante ; mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que, toutes les fois qu'elle a des auditeurs en scène, le lecteur se met à leur place ; et c'est de là qu'il voit le tableau. Lorsque Cinna répète à Emilie ce qu'il a dit aux conjurés pour les animer à la perte d'Auguste, nous nous mettons, pour l'écouter, à la place d'Emilie; au lieu que, s'il vient à *décrire* les horreurs des proscriptions:

Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,
Rome entière noyée, etc.

ce n'est plus à la place d'Emilie que nous sommes, c'est à la place des conjurés.

Le point de vue direct de l'objet à nous, est plus ou moins favorable à la poésie, comme à la peinture, selon qu'il répond plus ou moins à l'effet qu'elle veut produire. Un poëte fait-il l'éloge d'un guerrier? il le voit comme Hermione voit Pyrrhus, *intrépide*, *et partout suivi de la victoire.*

Il oublie que son héros est un homme, et que ce sont des hommes qu'il fait égorger. Sa valeur, son activité, son audace, le don de prévoir, de disposer, de maîtriser seul les événemens, l'influence d'une grande âme sur des milliers d'âmes vulgaires, qu'elle remplit de son ardeur, voilà ce qui le frappe.

Mais veut-il lui reprocher ses triomphes? tout change de face, et l'on voit:

Des murs que la flamme ravage,
Un vainqueur fumant de carnage, etc.

ROUSSEAU.

Ainsi cette Hermione, qui, dans Pyrrhus, admirait un héros intrépide, un vainqueur plein de charmes, n'y voit bientôt qu'un meurtrier impitoyable, et même lâche dans sa fureur:

Du vieux père d'Hector la valeur abattue,
Aux pieds de sa famille, etc.

L'imitation de la nature peut varier à l'infini dans les détails; et c'est une étude assez curieuse que celle des tableaux divers qu'un même sujet a produits, imité par des mains savantes. Que l'on compare les assauts, les batailles, les combats singuliers, *décrits* par les plus grands poëtes anciens et modernes; avec combien d'intelligence

et de génie chacun d'eux a varié ce fonds commun, par des circonstances tirées des lieux, des temps, et des personnes!

Les contrastes ont le double avantage de varier et d'animer la *description*. Non seulement deux tableaux opposés de ton et de couleur se font valoir l'un l'autre, mais dans le même tableau, ce mélange d'ombre et de lumière détache les objets et les relève avec plus d'éclat.

Un exemple de l'effet des contrastes, après lequel il ne faut rien citer, c'est celui des enfans de Médée, caressant leur mère qui va les égorger, et souriant au poignard levé sur leur sein: c'est le sublime dans le terrible.

Mais il faut observer dans le contraste des images, que le mélange en soit harmonieux. Il en est de ces gradations comme de celles du son, de la lumière et des couleurs: rien n'est terminé, tout se communique, tout participe de ce qui l'approche. Un accord n'est si doux à l'oreille, l'arc-en-ciel n'est si doux à la vue, que parce que les sons et les couleurs s'allient par un doux mélange.

La poésie a donc ses accords ainsi que la musique, et ses reflets ainsi que la peinture. Tout ce qui tranche est dur et sec. Lorsque le gracieux ou l'enjoué contraste avec le grave ou le pathétique, le gracieux ne doit pas être aussi fleuri, ni l'enjoué aussi plaisant, que s'il était seul et comme en liberté. La douleur permet tout au plus de sourire. Que Virgile compare un jeune guerrier expirant à une fleur qui vient de tomber sous le tranchant de la charrue, il ne dit de la fleur que ce qui est analogue à la pitié que le jeune homme inspire: *languescit moriens.* Dans les *descriptions* des grands poëtes, on peut voir qu'en opposant des images riantes à des tableaux douloureux, ils n'ont pris des unes que les traits qui s'accordent avec les autres, c'est-à-dire ce qui s'en retrace

naturellement à l'esprit d'un homme qui souffre les maux opposés aux siens.

De même, dans un tableau où domine la joie, les choses les plus tristes en doivent prendre une teinte légère. C'est ainsi que les poëtes lyriques, dans leurs chansons voluptueuses, parlent gaiement des peines de l'amour, des revers de la fortune, des approches de la mort.

La *description* est à l'épopée ce que la décoration et la pantomime sont à la tragédie. Le plan idéal que le poëte se fera lui-même du théâtre de l'action, sera le modèle de sa *description;* et s'il a bien vu le tableau de l'action en la *décrivant*, en la lisant on la verra de même.

Il en est des personnages comme du lieu de la scène : toutes les fois que leurs vêtemens, leur attitude, leurs gestes, leur expression, soit dans les traits du visage, soit dans les accens de la voix, intéressent l'action que le poëte veut peindre, il doit nous les rendre présens. Lorsque Vénus se montre aux yeux d'Enée, Virgile nous la fait voir comme si elle était sur la scène. Il fait voir de même Camille, lorsqu'elle s'avance au combat.

On voit un bel exemple de la pantomime exprimée par le poëte, dans la dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille. (*Métam.*, l. 13.) Si les deux personnages étaient sur la scène, ils ne nous seraient pas plus présens. Mais le modèle le plus sublime de l'action théâtrale exprimée dans le récit du poëte, c'est la peinture de la mort de Didon : *Illa, graves oculos conata attollere, etc.*

Le talent distinctif du poëte épique étant celui d'exposer l'action qu'il raconte, son génie consiste à inventer des tableaux avantageux à peindre, et son goût à ne peindre de ces tableaux que ce qu'il est intéressant d'y voir. Homère peint plus en détail; c'est le talent du poëte, dit Le Tasse : Virgile peint à plus grandes touches ; c'est le talent du poëte héroïque ; et c'est en quoi le style de l'épopée diffère de celui de l'ode, laquelle, n'ayant que de petits tableaux, les finit avec plus de soin.

J'ai dit que le contraste des tableaux, en variant les plaisirs de l'âme, les rendait plus vifs, plus touchans : c'est ainsi qu'après avoir traversé des déserts affreux, l'imagination n'en est que plus sensible à la peinture du palais d'Armide. C'est ainsi qu'au sortir des enfers, où Milton vient de nous mener, nous respirons avec volupté l'air pur du jardin de délices. Que le poëte se ménage donc avec soin des passages du clair à l'obscur, du gracieux au terrible ; mais que cette variété soit harmonieuse, et qu'elle ne prenne jamais rien sur l'analogie du lieu de la scène avec l'action qui doit s'y passer. Ce n'est point un riant ombrage qu'Achille doit chercher pour pleurer la mort de Patrocle, mais le rivage aride et solitaire d'une mer en silence, ou dont les mugissemens répondent à sa douleur.

Une règle bien essentielle, c'est de réserver les peintures détaillées pour les momens de calme et de relâche : dans ceux où l'action est vive et rapide, on ne peut trop se hâter de peindre à grandes touches ce qui est de spectacle et de décoration. Dans l'Enéide, le lever de l'aurore, la flotte d'Enée voguant à pleines voiles, le port de Carthage vide et désert, Didon qui, du haut de son palais, voit ce spectacle, et qui, dans son désespoir, s'arrache les cheveux et se meurtrit le sein, tout cela est exprimé en moins de cinq vers :

Regina e speculis, etc.

C'est ainsi que le poëte doit en user toutes les fois que l'action le presse de faire place à ses acteurs.

En général, si la *description* est peu importante, touchez légèrement; si elle est essentielle, appuyez davantage. Le défaut du 5e livre de l'Enéide est d'être aussi détaillé que le 2e. Même défaut, joint à la plus grande beauté, dans le récit de Théramène. Celui de l'assemblée des conjurés dans Cinna, et de la rencontre des deux

armées dans les Horaces, sont des modèles du récit dramatique.

MARMONTEL, *Elémens de Littérature*, t. II.

La Poésie descriptive ; Préceptes de ce genre.

Sans doute il est un art de saisir, d'imiter,
De peindre à notre esprit les beautés naturelles ;
Et de cet art, qu'en vain la foule veut tenter,
J'admire, je chéris les deux brillans modèles,
Des Muses et des champs amans vrais et fidèles.
Deux poëtes mélodieux,
Le vainqueur de Thompson, le rival de Virgile,
Sur l'Hélicon français ont d'une main habile
Planté ce rameau précieux
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile :
C'est peu de crayonner, il faut, il faut comme eux
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas surtout, l'un de l'autre copistes,
Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
User votre palette à peindre un papillon.
Des poëtes Germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.
On ne parla que de *pinceaux*,
D'*ombres* et de *couleurs*, d'*images*, de *tableaux*.
Le titre de poëte et le talent d'écrire
N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.
Un absurde dédain paraissait rejeter
Et le don d'émouvoir, et celui d'inventer.
Jeunes élèves du Parnasse,
Suivez, étudiez des principes plus vrais ;
Par cet exemple instruits, abjurez désormais

De ces sophismes vains la ridicule audace;
Et, de l'esprit humain observant les progrès,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.
Oui, la *Description*, effort de tant d'auteurs,
N'est que le premier pas des arts imitateurs.
Partout la poésie, en ses naissans ouvrages,
Des champêtres objets ébaucha les images :
Le sauvage lui-même aux plus lointains climats
Trace, dans sa chanson grossière et monotone,
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas,
Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets,
Et sans cesse ramène, en son refrain barbare,
Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la Nature avare,
L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
Chante aussi son pays dont il est seul charmé,
Et ses rennes légers, coursiers de Laponie,
Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
Aux bords du Groenland le pêcheur exilé
Vante dans son langage, en couplets modulé,
Ses traits et ses harpons, leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer boréale,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

LA HARPE. *Epître au Comte de Schowalow, sur les effets de la nature champêtre et sur la poésie descriptive.*

L'Eden.

Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornemens de l'art, l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.

Aimez donc des jardins la beauté naturelle :
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton : quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains,
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières ?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Elégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue.
Ou, tombant jusqu'à terre et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas,
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries.

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure ;
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;
Zéphyre aux antres verts redisait leurs soupirs ;

Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie (1) !

DELILLE. *Les Jardins*, ch. I[er].

L'Apollon du Belvéder.

O PRODIGE ! long-temps dans sa masse grossière,
Un vil bloc enferma le Dieu de la lumière.
L'art commande, et d'un marbre Apollon est sorti ;
Son œil a vu le monstre, et le trait est parti ;
Son arc frémit encor entre ses mains divines ;
Un courroux dédaigneux a gonflé ses narines ;
Avec ses yeux perçans, devant qui l'avenir,
Le passé, le présent, viennent se réunir,
Du haut de sa victoire il regarde sa proie,
Et rayonne d'orgueil, de jeunesse et de joie.
Chez lui rien n'est mortel : avec la majesté
Son air aérien joint la légèreté ;
A peine sur la terre il imprime sa trace ;
Ses cheveux sur son front sont noués avec grâce.
D'un tout harmonieux j'admire les accords ;
L'œil avec volupté glisse sur ce beau corps.
A son premier aspect, je m'arrête, je rêve ;
Sans m'en apercevoir ma tête se relève,
Mon maintien s'ennoblit. Sans temple, sans autels,
Son air commande encor l'hommage des mortels ;
Et, modèle des arts et leur première idole,
Seul il semble survivre au Dieu du Capitole (2).

LE MÊME. *L'Imagination*, ch. V.

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, même sujet.
(2) Voyez t. I, *Descriptions*, même sujet.

Origine des Fleuves.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir;
Impétueux enfans de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le torrent qui l'entraîne,
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes.
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie :
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes !

Racine le fils. *La Religion*, ch. Ier.

Le Meschacebé.

Des fleuves, des torrens, roi puissant et terrible,
Le grand Meschacebé, quelquefois plus paisible,
Promène en ces beaux lieux pompeusement ses eaux.
Ose alors parcourir, en glissant sur ses flots,
Ces sites, dont cent fois te charma la peinture;
Les voilà : déroulant ses tapis de verdure,
Ici, sous un ciel pur, la savane à tes yeux
S'étend vers l'horizon, et se perd dans les cieux;
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfans des solitudes,
Errent sur les gazons, ou nagent dans les eaux;
Là, le fleuve, coulant à travers les coteaux,
Baigne des bords couverts d'éclatans paysages.
Sur ces rives l'on voit des fleurs et des ombrages;
On entend dans les bois de confuses clameurs.
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, groupés sur les montagnes,
Mille arbres différens, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards; sur leurs dômes épais,
Le beau magnolia, noble roi des forêts,
Lève son front paré de roses virginales.
Balancé mollement, aux brises matinales,
Le palmiste, élançant sa flèche dans les airs,
Seul partage avec lui l'empire des déserts.
Le colibri doré sur les fleurs étincelle;
La colombe gémit; tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les eaux
La liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance;
Quelquefois s'égarant, d'arbre en arbre s'élance,
Court, s'abaisse, s'élève, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.

Le fleuve cependant poursuit sa course immense :
Tantôt, roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errans;
Tantôt, entre deux monts précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes,
Sort, d'écume, de fange, et de débris couvert,
De ses flots débordés inonde le désert,
Arrose cent climats peuplés ou solitaires;
Et, portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté,
Ose du Dieu surpris braver la majesté;
Et, du flux impuissant brisant les faibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes domaines (1).

SAINT-VICTOR. *Le Voyage du Poëte.*

La Hollande.

SUR les bords de l'Amstel s'élève une cité,
Le temple du Commerce et de la Liberté,
Où d'un peuple opulent l'économie austère
De l'or du monde entier semble dépositaire;
Pour d'utiles travaux dédaigne les grandeurs,
Et parmi les trésors a conservé des mœurs.
Pierre y porte ses pas; partout sur son passage,
De l'heureuse abondance il aperçoit l'image.
Mais nulle part les blés n'y dorent les sillons;
D'innombrables troupeaux ont couvert ces vallons.
La génisse erre en paix dans de gras pâturages;
Le taureau mugissant bondit sur ces rivages;
Le lait, en écumant, y coule à longs ruisseaux;
Les champs sont divisés par de nombreux canaux
Qui, portant la fraîcheur sur leur rive féconde,

(1) Voyez t. I, *Descriptions*, même sujet.

Promènent lentement les trésors de leur onde;
L'orme et le peuplier, qui croissent sans efforts,
De leurs rameaux penchés embellissent ces bords;
L'azur tremblant des flots répète leur verdure.
Partout un art modeste a paré la nature.
Le voyageur charmé laisse de toutes parts
Errer autour de lui ses tranquilles regards:
Balancé mollement sur les barques flottantes,
Il fend d'un cours heureux ces campagnes riantes.
THOMAS. *La Pétréide, chant de la Hollande.*

La Laponie.

DANS ces affreux climats où règnent les deux Ourses,
Où l'Océan glacé par de plus froids hivers,
Est immobile et sourd aux sifflemens des airs,
Où les fleuves six mois s'enferment dans leurs sources,
Où la nuit, d'un seul voile, embrasse deux saisons,
Quand les Lapons sous terre ont creusé leurs maisons,
Ils vivent, sont heureux, et chantent sous la glace;
Ils savent affronter les climats, et souvent
Un fragile traîneau, plus léger que le vent,
Fuit, vole, et de la neige effleure la surface,
Sans laisser en fuyant une invisible trace.
Ces effroyables lieux ont même leur beauté.
Souvent dans les horreurs de cette obscurité,
Des rayons du matin la nuit semble parée;
L'aurore de feux entourée,
Loin de son humide séjour,
Se lève sans ouvrir la barrière du jour,
Et dans les cieux quelque temps égarée,
Couvre de ses rubis les antres de Borée.
Cependant les zéphyrs sortent d'un long sommeil,
Et l'onde blanchissante annonce leur réveil.
Le jour pendant six mois ne descend plus sous l'onde,

L'horizon, tout entier sert de route au soleil;
Il semble sur les flots voler autour du monde,
L'automne et le printemps confondent leurs trésors,
Tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords!
Tant d'un soin maternel la nature partage
Entre tous ses enfans son immense héritage!

RULHIÈRE. *Epître à Champfort.*

Les Restes, les Souvenirs de l'ancienne Rome.

Le zéphyr règne dans les airs;
Et, mollement porté sur la mer de Tyrrhène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux-arts,
L'oracle de vingt Rois, et le temple du monde.
Voilà donc les foyers des fils de Scipion;
Et des fiers descendans du demi-dieu du Tibre!
Voilà ce Capitole, et ce beau Panthéon,
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre!
Oh! qui me nommera tous ces marbres épars,
Et ces grands monumens dont mon âme est frappée?
Montons au Vatican, courons au Champ-de-Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille?
Citoyens, s'il en est que réveille ma voix;
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile.
Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant,
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument!
J'irai dans les champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers,

Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers,
J'irai chercher d'un œil avide
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours, ainsi que mes revers!
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes;
Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès (1).

BERTIN.

Ruines des Côtes de Naples.

CES débris ont pour moi d'invincibles appas;
Ils parlent à mes yeux, ils enchaînent mes pas.
Ces lentisques flétris, dont la feuille frissonne;
Ces pampres voltigeans et rougis par l'automne;
Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts,
Ces frêles cyclamens, fanés à leur naissance,
Plaisent à ma tristesse, en mêlant sur ces bords
Le deuil de la nature au deuil de la puissance.
Où sont ces dais de pourpre élevés pour les jeux,
Ces troupeaux d'affranchis, ces courtisans avides?
Où sont les chars d'airain, les trirèmes rapides,
Qui du soleil levant réfléchissaient les feux?
C'est là que des clairons la bruyante harmonie

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II.

A d'Auguste expirant ranimé l'agonie ;
Vain remède! et le sang se glaçait dans son cœur,
Tandis que sur ces mers les jeux de Rome esclave,
Retraçant Actium à ce pâle vainqueur,
Faisaient sourire Auguste au triomphe d'Octave.
Ces monumens pompeux, tous ces palais romains,
Où triomphaient l'orgueil, l'inceste et l'adultère,
De la vaine grandeur dont ils lassaient la terre,
N'ont laissé que des noms en horreur aux humains :
Les voilà ces arceaux désunis et sans gloire,
Qui de Caligula rappellent la mémoire !
Vingt siècles les ont vus briser le fol orgueil
Des mers qui les couvraient d'écume et d'étincelles;
Leur chaîne s'est rompue, et n'est plus qu'un écueil
Où viennent des pêcheurs se heurter les nacelles.
Ces temples du Plaisir par la Mort habités,
Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
Condamner Agrippine au sein des voluptés.
Au bruit des flots roulant sur cette voûte humide,
Il veillait, agité d'un espoir parricide ;
Il lançait à Narcisse un regard satisfait,
Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
Il apprit que ces flots, instrumens du forfait,
Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.
Tout est mort; c'est la mort qu'ici vous respirez;
Quand Rome s'endormit de débauche abattue,
Elle laissa dans l'air ce poison qui vous tue;
Il infecte les lieux qu'elle a déshonorés.
Telle, après les banquets de ces maîtres du monde,
S'élevait autour d'eux une vapeur immonde,
Qui pesait sur leurs sens, ternissait les couleurs
Des fastueux tissus où retombaient leurs têtes,
Et fanait à leurs pieds, sur les marbres en pleurs,
Les roses dont Pestum avait jonché ces fêtes.
Virgile pressentait que dans ces champs déserts

La Mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
Alors qu'il les choisit pour y placer les ombres,
Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.
Contemplez ce pêcheur : voyez, voyez nos guides;
Interrogez les traits de ces pâtres livides :
Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
Qui, laissés par Charon sur le fatal rivage,
Tendant vers vous la main, écartent leurs lambeaux,
Pour mendier le prix de leur dernier passage?

Casimir DELAVIGNE. *La Sibylle*,
4e Messénienne, 1827.

L'Italie et Rome, ou les Monumens antiques.

O TERRE de Saturne! ô doux pays! beau ciel!
Lieux où chanta Virgile, où peignit Raphaël!
Terre dans tous les temps consacrée à la gloire,
Grande par les beaux-arts, Reine par la victoire,
Sans respect, sans amour, qui peut toucher tes bords?
Que de belles cités! que de riches trésors!
L'Italie et la Grèce ensemble confondues;
Les palais, les tombeaux, un peuple de statues,
Et la toile animée, et partout réunis
Les beaux temps des Césars, et ceux des Médicis!
Partout les descendans de la Reine du monde
Ressuscitent sa gloire, et la terre féconde
Rend l'Italie antique à leurs nobles efforts.
Rome! c'est toi surtout qu'appellent nos transports.
La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts, tristement entourée!
Quel trouble à son aspect saisit le voyageur!
La Reine des cités a perdu sa splendeur :
Le Silence est assis sous ses voûtes antiques;
Cependant ses palais, ses temples, ses portiques,
Attestent ses grandeurs dans leurs restes confus.

Sur ces arcs mutilés, vingt fleuves suspendus
Versaient en frémissant le tribut de leur onde;
Ce temple fut paré des dépouilles du monde;
Par ces portes sortaient les fières légions;
Voilà ce Capitole, effroi des nations!
De là, semblable aux Dieux, Rome lançait la foudre;
Là, les Rois interdits, et le front dans la poudre,
Aux portes du Sénat, oubliés, sans honneur,
Attendaient pour entrer les ordres d'un licteur.
A ses pieds j'aperçois cette place fameuse
Où s'agitait, semblable à la mer orageuse,
Ce peuple ambitieux, insolent, importun,
Tyran d'un monde entier, esclave d'un tribun.
Ordonne; et des héros, parmi ces beaux décombres,
L'imagination va t'évoquer les ombres :
Les vois-tu s'élevant, sortant de toutes parts?
Voilà ces vieux enfans de la ville de Mars,
Honneur de ses conseils, appui de ses murailles,
Qui labouraient leurs champs, et gagnaient des batailles (1).

SAINT-VICTOR. *Le Voyage du Poëte.*

Les Monumens religieux et antiques.

EGARÉ sous le ciel de la belle Italie,
O comme avec transport le pieux voyageur
Cherche ces monumens qu'habite le Seigneur!
Tantôt c'est un clocher, dont sa vue incertaine
Se plaît à mesurer la flèche aérienne;
A ses yeux quelquefois l'église des cités
Etale sans orgueil d'importantes beautés;
Dans le creux du vallon, quelquefois un vieux temple
Appelle ses regards; il s'arrête, il contemple

(1) Voyez t. I, *Descriptions* en prose, plusieurs morceaux de ce genre; et les *Leçons Latines anciennes*, t. II.

Ce portique désert par le temps écrasé,
Et s'assied en rêvant sur un autel brisé.
Eh ! qui n'a parcouru, d'un pas mélancolique,
Le dôme abandonné, la vieille basilique,
Où devant l'Eternel s'inclinaient ses aïeux ?
Ces débris éloquens, ce seuil religieux,
Ce seuil où tant de fois, le front dans la poussière,
Gémit le repentir, espéra la prière;
Ce long rang de tombeaux, que la mousse a couvert,
Ces vases mutilés, et ce comble entr'ouvert,
Du Temps et de la Mort tout proclame l'empire :
Frappé de son néant, l'homme observe et soupire
L'imagination, à ces murs dévastés,
Rend leur encens, leur culte et leurs solennités;
A travers tout un siècle écoute les cantiques
Que la Religion chantait sous ces portiques.
Là, rougissait l'hymen; ici, l'adolescent,
Beau comme son offrande, et comme elle innocent,
Consacrait au Seigneur, modeste tributaire,
De jeunes fleurs, des fruits, prémices de la terre.
Mais tout a disparu, le Temps a fait un pas.
Où souriait l'enfance, est assis le Trépas;
L'herbe croît sur l'autel; l'oiseau des funérailles
De son cri prophétique attriste ces murailles.
Seulement, quelquefois un cénobite en deuil
Y vient de son ami visiter le cercueil :
C'est lui; le souvenir vers ces lieux le ramène;
De tombeaux en tombeaux sa douleur se promène.
Parmi des ossemens et des marbres brisés,
Témoins de ses regrets, de ses pleurs arrosés,
Il creuse, sans pâlir, sa retraite dernière.
L'aquilon de minuit se mêle à sa prière,
Et le cloître attentif en redit les accens.
A ces restes sacrés, à ces murs vieillissans,
Quel pouvoir inconnu malgré moi m'intéresse ?
C'est la Religion; oui, cette enchanteresse

Se plaît à nous unir d'un nœud mystérieux
A tous les monumens consacrés par les Cieux.
Le tombeau du martyr, le rocher, la retraite,
Où dans un long exil vieillit l'anachorète,
Tout parle à notre cœur; et toi, signe sacré,
Des chrétiens et du monde à l'envi révéré,
Croix modeste, quel est ton ineffable empire?
Tes muettes leçons aux mortels semblent dire :
« Un Dieu périt pour vous; n'oubliez point ses lois. »
Ton aspect imprévu rendit plus d'une fois
La paix au repentir, des pleurs à la souffrance,
Au crime le remords, au malheur l'espérance.

SOUMET.

Constantinople.

AVEZ-VOUS vu la reine de l'aurore?
La cité merveilleuse, épouse des sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatans,
D'un triple amphithéâtre enchantent le Bosphore?
Connaissez-vous ses tours, ses dômes, ses forêts
De mâts, de cyprès noirs et de blancs minarets,
Où l'or, dans un ciel bleu, jour et nuit étincelle?
Des arts de l'Orient la fille la plus belle,
Du dernier Constantin cette veuve infidèle?
Cette Istamboul enfin, dont le miroir des mers
Répète avec amour le ravissant rivage,
Qui se plaît à s'y voir, et dans tout l'univers
N'a d'égale que son image?
De son premier aspect tout votre œil s'éblouit,
Frappé, quand elle accourt au-devant de vos voiles
Comme, au sein d'une fête, alors que dans la nuit
Quelque feu jaillissant au ciel épanouit
Son bouquet éclatant d'étoiles.
Ah! que de sa splendeur l'Européen séduit

Enivré des parfums dont la rive est chargée,
S'étonne, en approchant de la ville ombragée,
Où par enchantement tout lui semble produit,
Où le jour est sans voix, le mouvement sans bruit!
Qu'il regarde surpris, quand d'un léger caïque,
Il voit, sur trois penchans, de lumière dorés,
Et d'innombrables toits couverts et colorés,
Se peindre le tableau de la cité magique;
Venir et près de lui passer de toutes parts
Ces cyprès, vastes bois, d'où, sans borne aux regards,
En globes, en croissans, en flèches, l'or s'élance,
Et renvoie au soleil les rayons qu'il lui lance;
Ces merveilleux jardins, ces dômes, ces bazars;
Ces sérails, ces harems, solitudes peuplées
Où règnent à genoux des idoles voilées;
Ces transparens séjours aux grilles de roseaux,
Qui laissent voir des fleurs, des orangers, des eaux,
Des yeux noirs et brillans.... Mais la terreur glacée,
Sentinelle invisible assise aux portes d'or,
De l'enceinte, où plongeait l'œil ignorant encor,
Repousse les regards et même la pensée.

Tandis qu'on porte envie à ces palais fleuris
Où paraissaient errer les célestes houris,
Soudain des demeures heureuses,
On voit, attentif de plus près,
Trois fléaux, parmi les cyprès,
Elever leurs têtes hideuses.
Comme le charme a fui tous ses rians palais,
Dès qu'on y sent régner les trois monstres muets!
De la fournaise qui murmure
L'un a le bruit et la couleur;
De flammes luit sa chevelure;
La nuit, souvent la mer obscure
Se peint de sa vaste lueur.
L'autre a le front livide et l'haleine odieuse;

Il se transforme à tous momens;
Et des plis de ses vêtemens
Secoue incessamment la mort contagieuse.
Père de ces monstres hideux,
Entre l'incendie et la peste
Un monstre est assis, plus funeste,
Plus détesté que tous les deux,
Le despotisme, esclave et de lui-même et d'eux (1).

P. Lebrun. *Voyage de la Grèce.*

Les Bois, les Bosquets, livrés à la cognée.

D'abord que l'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice.
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret;
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.
Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent : de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvraient vos aïeux,
Profanes, respectez ces troncs religieux;
Et, quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants
Tomberont sous le fer, et de leur tête altière

(1) Voyez t. I, *Descriptions.*

Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.
O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissans,
Chefs-d'œuvre d'un grand Roi, de Le Nôtre, et des ans,
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue!
Ces arbres dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes.
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
Ombrageait de Louis le front victorieux;
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre,
La Vallière apprenait le secret de son cœur,
Et sans se croire aimée, avouait son vainqueur?
Tout périt, tout succombe : au bruit de ce ravage,
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage!
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantaient leurs amours dans l'asile des Rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces Dieux dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux, et vous, arbres mourans,
Consolez-vous : témoins de la faiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :
Vous comptez cent printemps, hélas! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. II.

Le Printemps.

. . . Le printemps qu'annonçait l'hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient d'ouvrir la plus belle ;
Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déjà tous les sommets sont verts ;
Les troupeaux, librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au penchant des montagnes ;
Les oiseaux, dans les bois, par couples réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids :
J'entends le rossignol caché sous le feuillage
Rouler les doux fredons de son tendre ramage.
Les champs d'herbe couverts, les prés semés de fleurs,
De leurs rians tapis font briller les couleurs ;
Le lilas flatte plus les regards de l'Aurore
Que les rubis de l'Inde et les perles du Maure ;
Et les zéphyrs légers, voltigeant sur le thym,
Nous rapportent le soir les parfums du matin.
Ah ! lorsque le printemps, d'une amoureuse haleine,
De nos champs embellis vient ranimer la scène,
Quel œil inanimé voit sans ravissemens,
Après de longs frimas, ces spectacles charmans ?
Quel est le voyageur, monté sur la colline,
Qui, voyant quel tableau devant lui se dessine,
Ne promène ses yeux sur le vaste contour
D'un horizon superbe éclairé d'un beau jour ;
Sur la tranquillité de ces plaines fertiles,
Sur ces hameaux exempts des passions des villes,
Sur ces sites heureux, et ces aspects touchans,
Qu'étale en ces lointains l'immensité des champs ?
Accourez avec moi, vous, peintres, vous, poëtes ;
Palès réclame ici vos luths et vos palettes :
Savans, abandonnez vos asiles secrets ;
Vous, belles, vos réduits ; et vous, grands, vos palais ;

Venez tous avec moi sur ces monts de verdure
Rendre hommage au printemps, et bénir la nature (1).

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. V.

Même sujet.

DÉJA les nuits d'hiver moins tristes et moins sombres,
Par degrés de la terre ont éloigné leurs ombres,
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal.
Avril a réveillé l'aurore paresseuse;
Et les enfans du Nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de mai, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
La séve, emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie, et s'allonge en rameaux;
La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure:
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule ami de l'onde, et la ronce épineuse,
Croissent au bord du fleuve, en longs groupes rangés.
Dans leur feuillage épais les zéphyrs engagés
Soulèvent les rameaux, et leur troupe captive
D'un doux frémissement fait retentir la rive.
Le serpolet fleurit sur les monts odorans;
Le jardin voit blanchir le lis, roi du printemps;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère;
Le pavot dans les champs lève sa tête altière;

(1) Voyez en prose, même partie; et les *Leçons Latines anciennes et modernes*, t. II.

L'épi cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs du ciel est descendue.
Dans un humble tissu long-temps emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante,
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante;
De jardin en jardin, de verger en verger,
L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger.
Zéphyr, pour ranimer la fleur qui vient d'éclore,
Va dérober au ciel les larmes de l'Aurore:
Il vole vers la rose, et dépose en son sein
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin.
Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Jette un regard d'amour sur la terre amoureuse,
Et du fond des bosquets un hymne universel
S'élève dans les airs, et monte jusqu'au ciel.
L'Amour donne la vie à ces beaux paysages.
Pour construire leurs nids, les hôtes des bocages
Vont chercher dans les prés, dans les cours des hameaux,
Des débris de gazons, la laine des troupeaux.
L'un a placé son nid sous la verte fougère;
D'autres, au tronc mousseux, à la branche légère,
Ont confié l'espoir d'un mutuel amour:
Les passereaux ardens, dès le lever du jour,
Font retentir les toits de la grange bruyante;
Le pinson remplit l'air de sa voix éclatante;
La colombe attendrit les échos des forêts;
Le merle des taillis cherche l'ombrage épais;
Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite;
Et les chênes des bois offrent à l'aigle altier
De leurs rameaux touffus l'asile hospitalier.

MICHAUD. *Le Printemps d'un Proscrit.* ch. Ier.

La Ville et les Champs.

Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux désirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Où, d'une main pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse,
Quel mortel, insensible aux charmes du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
Des boudoirs de Paris les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens.
Lorsqu'enfin, terminant ces bruyantes orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillans les rapides écarts
Ont sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles,
Lancé du bel-esprit les froides étincelles;
Mais, d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi? Non.
J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide;
A travers son éclat, j'en ai connu le vide;
Et, de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur;
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis ces détours que forment ses vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyans des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce
Pousser encor des jets pleins de séve et de force.

Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards.
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir;
Mais alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout à coup détaché de la tige,
S'enfuit......, et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux,
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux:
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile (1).

COLARDEAU. *Epître à M. Duhamel.*

L'Anatomie.

RUYSCH, de l'anatomie empruntant le secours,
Interrogeait la Mort pour conserver nos jours.
La Mort obéissant sous cette main savante,
Dévoilait à ses yeux la nature vivante,
Ces muscles, cet amas d'innombrables vaisseaux,
Du dédale des nerfs les mobiles faisceaux,
Organes où circule une invisible flamme,
Rapides messagers des volontés de l'âme.
Les corps inanimés, par ses heureux travaux,
Paraissaient se survivre, échappés des tombeaux.
O prodige de l'art! dans leurs veines flétries,
Lorsque d'un sang glacé les sources sont taries,
Du cylindre odorant qui le tient enfermé,
Jaillit un sang plus pur, de parfums embaumé.
Par le souffle de l'air la liqueur onctueuse
Poursuit, en bouillonnant, sa route tortueuse,

(1) Voyez *Descriptions*, en prose; et les *Leçons Latines anciennes et modernes*, t. II.

Se filtre, s'insinue, et court à longs ruisseaux
De l'aride machine inonder les vaisseaux.
Soudain tout se ranime, et la pâleur s'efface:
L'immobile beauté conserve encor sa grâce;
Un nouvel incarnat a peint son front vermeil,
L'enfant paraît plongé dans le plus doux sommeil.
On voit, par le même art, les plantes ranimées,
Déployer autour d'eux leurs tiges parfumées,
Et suspendre en festons leurs fleurs et leurs rameaux.
Tels on peint, chez les morts, ces tranquilles berceaux,
Le riant Elysée, et, sous des myrtes sombres,
Le silence éternel et le repos des ombres.
Pierre, dans cette enceinte, où Ruysch guide ses pas,
Voit ces êtres nouveaux dérobés au trépas;
Il les voit, il s'arrête, il contemple, il admire:
A son œil étonné la Mort même respire,
Chaque pas, chaque objet ajoute à ses transports.
« Feu céleste, dit-il, descendez sur ces corps,
Ils vivront. » Tout à coup dans un touchant délire,
Il baise un jeune enfant qui semblait lui sourire

THOMAS. *Pétréide.*

L'Herborisation.

LE jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accens du cor et le bruit des fanfares
Epouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils; sous vos ombrages frais,
Oiseaux, ne craignez rien: ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes,
Et des prés, et des bois, et des champs, et des monts,
Le portefeuille avide attend déjà les dons.
On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore,
Appellent à l'envi les disciples de Flore.

Jussieu marche à leur tête ; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir, quelquefois leur malice,
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale:
Etamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux;
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat, et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps désirée!
La pervenche! grand Dieu! la pervenche! soudain
Il la couve des yeux, il y porte la main,
Saisit sa douce proie : avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse.
Mais le besoin commande : un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas;
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades;
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon,
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise;
Voilà leurs simples mets; grâce à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.
On fête, on chante Flore, et l'antique Cybèle,
Eternellement jeune, éternellement belle.

Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle, et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève: on vole de nouveau
Des bois à la prairie et des champs au coteau;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

DELILLE. *Géorg. Françaises.*

L'Orage.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés:
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre,
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,

Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrens sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moissons! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour (1).

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

Même sujet.

UNE vapeur paraît, s'étend et s'épaissit;
Le jour pâlit, l'air siffle, et le ciel s'obscurcit.
Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes,
La main de l'Eternel les suspend sur nos têtes.
Il vient, et devant lui s'élancent les éclairs,
Son trône redoutable est au milieu des airs,
Il abaisse les cieux; l'orage l'environne,
Les vents sont à ses pieds, la flamme le couronne;
La foudre étincelante éclate dans ses mains,
Elle part, elle frappe, elle instruit les humains.
De ses traits enflammés voyez les tours brisées,
Les rochers abattus, les forêts embrasées,
La terre est en silence, et la pâle frayeur

(1) Voyez les *Géorgiques* de Virgile, traduites par Delille, même sujet; et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Des peuples consternés glace et flétrit le cœur.
De ses traits meurtriers la grêle impitoyable
Bat les tristes épis, les brise, les accable ;
Tous les vents déchaînés arrachent des sillons
Les blés enveloppés de leurs noirs tourbillons ;
Les torrens en fureur des montagnes descendent :
Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent ;
Les champs sont submergés, les épis ne sont plus.
O travaux d'une année! un jour vous a perdus.

Rosset. *L'Agriculture.*

Le Directeur.

Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paraît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint !
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine ;
Il eut encor hier la fièvre et la migraine ;
Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il serait sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler ?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller ?
Un escadron coiffé d'abord court à son aide :
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remède ;
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures surtout volent de tous côtés ;
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs dévots toujours furent avides :
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes.
Du paradis pour elle il aplanit les routes ;
Et, loin sur ses défauts de la mortifier,

Lui-même prend le soin de la justifier :
« Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure;
Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode :
Une femme surtout doit tribut à la mode.
« L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits,
L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis :
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane?
Oui, lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu, chez vous comment l'autoriser?
Le jeu fut, de tout temps, permis pour s'amuser.
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire;
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention
Peut même devenir une bonne action :
Tout est sanctifié par une âme pieuse.
« Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse;
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille :
Dieu ne nous défend pas d'aimer notre famille.
D'ailleurs, tous vos parens sont sages, vertueux.
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,
Eprises du néant des vanités humaines.
Laissez là, croyez-moi, gronder les indévots,
Et sur votre salut demeurez en repos. »

BOILEAU. *Satire X.*

Vert-Vert.

PAS n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire,

Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emportait sur le Père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différens.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire.
Là tout s'offrait à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.

Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour,
Plus mitonné qu'un perroquet de Cour.
Tout s'occupait du beau pensionnaire,
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire;
Là, de cellule il avait à choisir :
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques discrètes
Logeaient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcôve simple était plus de son goût,
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux *agnus* :
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyait la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés de miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles:
Ainsi qu'il est pour le monde et les Cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres Amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir;

Ceci soit dit entre nous en silence :
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Vert-Vert vivait sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il régnait sans partage.
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux;
Quatre serins en étaient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.

GRESSET. *Vert-Vert*, ch. Ier.

Les Arbres, les Plantes, etc., de l'Equateur; Eloge de la France.

MUSE, transporte-moi dans quelque île lointaine
Que le ciel ait cachée à l'Europe inhumaine;
Découvre à mes regards un vallon fortuné
Que la main des mortels n'ait jamais profané.
Tu m'écoutes. Un bois élevé, magnifique,
Répand autour de moi son ombre aromatique.
D'une source commune, ainsi que deux jumeaux,
Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux.
Sur les myrtes voisins le bengali soupire;
Parmi les lataniers qu'agite le zéphyre,
La perruche bruyante et le lori vermeil
Sautent sous la feuillée, à l'abri du soleil.
D'aras majestueux un éclatant nuage
S'abat en rayonnant et remplit le bocage :
Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors
Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors;
Tantôt un ananas qui sort du sein des herbes
Rassemble autour de lui ces convives superbes.
Là d'innombrables nids, semés parmi les fleurs,
D'un air vivifiant respirent les chaleurs.
Je vois de tout côté, près des vagues émues,
Se traîner à pas lents les pesantes tortues,

Tandis que les oiseaux chéris du Dieu des mers
Quittent de l'Océan les immenses déserts,
Et, rasant à grands cris les sables des rivages,
En foule, vers le soir, volent sous les ombrages.
La nuit même ne peut, de ce riant séjour,
Avec son voile épais, bannir l'éclat du jour.
A peine elle a paru, que des plantes sans nombre
S'allument de concert, et rayonnent dans l'ombre.
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers;
De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
Le jeu cesse, à l'instant règne l'obscurité;
Puis un folâtre essaim ramène la clarté,
Vole, s'agite en l'air, et le remplit de flamme.
Mais ni ces belles nuits que la nature enflamme,
Ni les plaines d'Asie, et les monts des Incas,
France, n'égalent point tes fertiles climats.
Tu surpasses l'Égypte, où trois fois chaque année
D'une riche moisson la terre est couronnée;
Et la ville de Mars, triomphante des Rois,
Eût dans ces jours de gloire envié tes exploits.
Jamais près de la Seine une bergère assise
Du crocodile affreux ne craignit la surprise;
Jamais dans tes forêts un chasseur imprudent
Ne recula tout pâle à l'aspect d'un serpent
Qui, comme un long palmier couché dans la bruyère,
Ouvre, en se redressant sa gueule meurtrière.
Tes vallons sont couverts de superbes troupeaux,
Des pampres renommés festonnent tes coteaux,
L'huile coule à flots d'or aux bords de la Durance:
Cérès de tes greniers entretient l'abondance;
Mars attelle à son char tes coursiers frémissans,
Et la mer tremble au loin sous tes mâts foudroyans.
Combien de monumens dont la grandeur étonne!
Regardez: c'est Bossuet qui s'élève et qui tonne;

C'est Descartes, du monde éclairant le chaos;
C'est Corneille, Pascal, Racine, Despréaux;
Montesquieu qui des lois explique les oracles;
Buffon de la nature étalant les miracles;
Et vous, chœur immortel par les Grâces orné,
Vous, reines des beaux-arts, que conduit Sévigné.
Je reconnais Martel qui sut dans nos vieux âges
Du Maure débordé repousser les ravages;
Charles qui, de cent rois le vainqueur ou l'appui,
Vit l'univers entier se taire devant lui;
Des Guesclin, des Bayard la valeur souveraine,
Et plus près de nos jours, Catinat et Turenne.
  Père de la nature, être puissant et bon,
Protége cet empire où l'humaine raison
Après de longs écarts, enfin sous ton auspice,
De la société rebâtit l'édifice.
Avec la douce paix, fais-y du haut des cieux
Descendre des vertus le groupe radieux;
Et la tendre amitié que ta bonté féconde
Créa pour embellir et consoler le monde;
Eclaire nos conseils, et de nos magistrats
Vers le bonheur public dirige tous les pas.
De nos nouveaux Linus daigne illustrer les veilles;
Découvre à nos savans tes secrètes merveilles.
Donne à la jeune fille une aimable pudeur,
Et répands sur ses traits la grâce et la candeur.
Qu'unie à son époux, l'épouse heureuse et pure
Fasse de ses enfans sa plus belle parure.
Avec la Royauté, raffermis et maintien
L'amour sacré des lois, son plus ferme soutien.
Puisse l'astre éclatant où brille ta puissance
Ne rien voir dans son cours de plus grand que la France (1)!

CASTEL. *Les Plantes*, ch. II.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*. t. II, et la traduction des *Géorgiques* par Delille.

Même sujet.

France! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les Dieux complaisans formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs;
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocens n'ont point d'ombres mortelles,
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule, ni tes bois
Des tigres frémissans ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpens ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent les sommets;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyans pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et des zéphyrs aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée;
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or.
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur les rochers touffus la chèvre se hérisse;
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Epaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux,

L'indomptable Garonne aux vagues insensées;
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées;
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous des arches de pierre, à grand bruit emportés.
  Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports, où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phébus le soir ou le matin?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées,
Pour joindre aux pieds des monts l'une et l'autre Thétis?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage.
  Ton peuple industrieux est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras;
Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide
A bravé l'étranger, usurpateur avide.
Le Ciel fit les Français hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons.

. . . .

. . . . ô France trop heureuse,
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des Cieux!

André Chénier.

Les Arbres, les Fruits, les Végétaux conquis.

Enfin vous jouissez; et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire?

Voulez-vous de votre art remporter la victoire?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente:
Et vous ne l'aidez pas? Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la séve; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux;
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encor essayez le mélange,
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses;
D'un triple diadème ainsi brillent les roses;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez : Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.
Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes!
Usurpez ces trésors; ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers:
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers!
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie;
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains,
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères,
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées,

Rapportaient en chantant ces précieux trophées.
Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçait en festons.
Tel revint triomphant le Dieu vainqueur du Gange:
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange;
Et partout où coula le nectar enchanté,
Coururent le plaisir, l'audace et la gaîté.
  Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres:
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes,
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de cent climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie:
Tous, parmi nos vieux plants, charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
  Je t'en prends à témoin, jeune Potavéri:
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles.
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait: « Rendez-moi mes forêts! »
Un jour, dans ces jardins où l'État à grands frais
Des quatre coins du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,

Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux; soudain avec des cris perçans
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers ! Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. II.

La Veillée.

A CES jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrégent les momens.
Tantôt, la serpe en main, vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps et l'orage.
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire;
L'orateur, qui la croit, l'atteste et la fait croire.

Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit sa voix;
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse;
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance;
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village;
La muse et la bergère ont le même langage.
O mortels innocens, que votre sort est doux (1)!

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

La Vendange.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
La nature à grands pas marche à sa décadence.
Mais la feuille, en tombant, du pampre dépouillé
Découvre le raisin, de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée;
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des Dieux, jus brillant et vermeil,

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II, même sujet, *Tableaux*.

Doux extrait de la séve et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment!
Bacchus, Dieu des festins, père de l'enjoûment,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos :
Ta liqueur inspira les Muses, les Héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.
C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous les toits fumans écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir la patrie;
Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaîté brillante,
Le charme des festins et le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins, et d'oublier les maux.
Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée;
Il chante leurs amours et le Dieu des raisins.
Une troupe à leur voix répond des monts voisins :
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblans,

De la vigne au cellier les transporte à pas lents.
Une foule d'enfans autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges.
Il danse autour du char qui porte les vendanges;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux;
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contens d'eux, du sort et des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains:
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance;
Il fait régner l'amour, et répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes.
Ils font de vain efforts pour épancher leurs âmes,
Et, pleins des sentimens qu'ils voudraient exprimer,
Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.
Grégoire à Mathurine allait porter son verre;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
Il a vu les lambris et le toit s'ébranler.
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler;
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée;
On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs (1).

Le même. *Ibid.*

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II, même sujet.

La Chasse du Cerf.

. . . Du cor bruyant j'entends déjà les sons;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant, ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ces pressans dangers?
Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole: un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin s'élance et prend l'essor;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête,
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.

Banni par eux, il fuit, il erre abandonné;
Il revoit ces grands bois si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en Sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses;
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas en sautant, il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines.
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent.
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,

A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible, il se ranime, il s'élance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans les plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs (1).

DELILLE. *Géorgiques françaises.*

Même sujet.

MAIS l'automne offre encor d'autres amusemens,
Où le courage et l'art mènent à la victoire;
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts?
La Discorde, Bellone ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli,
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et de chiens dévorans, en groupes dispersés,

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II, même sujet.

De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instans.
  Mais on part; il s'élance; et des sons éclatans
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée :
Il devance en courant la vue et la pensée;
L'œil le suit et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlemens
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite;
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds;
Il voudrait ou confondre, ou dérober sa trace,
Se détacher du sable et voler dans l'espace.
Hélas! il change en vain sa route et ses retours.
  Dans le taillis obscur il fait de longs détours;
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine;
Mais le chasseur la guide, et prévient son erreur.
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur;
Son armure l'accable, et sa tête est penchée;
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée.
Il entend de plus près des cris plus menaçans,

Et fait pour fuir encor des efforts impuissans.
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
A la troupe en fureur il oppose ses armes :
En vain le désespoir le ranime un instant ;
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

Même sujet.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares :
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois,
En rapide aboîment font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les veneurs devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent,
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose,
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose.
Tous ces flots de chasseurs prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne ; on s'écrie, on s'élance,
Et soudain comme un trait, meute, coursiers, chasseurs,
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Eveillé dans son fort au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair ;
Il déserte son gîte ; il court, vole et fend l'air,
Et sa course déjà, de l'aquilon rivale,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle.
Mais les chiens plus ardens, vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés,
Demeurent sans repos attachés à sa trace ;

Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrâce!
L'animal est surpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en son agilité,
Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse;
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,
Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.
Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs;
Sa trace est reconnue, enfin dans ces déserts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile:
Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
Laissaient à ses plaisirs une vaste carrière:
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
Tout fumant de sueur, vers un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche la rive.
Le premier, dans les flots il s'élance à leurs yeux:
Avec des hurlemens les chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.
Cependant un nocher devance leur abord,
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,
Il tombe; le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur; l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures

L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
Que, faible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes;
Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur.
Il détourne ses yeux, se cache; et le piqueur,
Impitoyable et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
Il expire, et les cors célèbrent son trépas (1).

Roucher. *Les Mois*, ch. IX.

La Chasse du Taureau sauvage.

Le cor lointain a retenti trois fois,
Et le taureau mugit au fond des bois.
De la forêt usurpateur sauvage,
Il vous attend, volez, adroits guerriers :
Là, des combats vous trouverez l'image,
Les dangers même, et de nouveaux lauriers.
Sur le taureau mugissant et terrible,
Pleuvent les dards, les lances, les épieux.
Il cède, il fuit, revient plus furieux,
Plus menacé, mais toujours invincible;
Il fuit encor sous les traits renaissans.
Devant ses pas, au loin retentissans,
Des bois émus le peuple se disperse :
Son front écarte ou brise les rameaux.
Dans le torrent il tombe, le traverse;
Et son passage avec fracas renverse
Les troncs vieillis et les jeunes ormeaux.
Alkent prévoit ses détours, le devance,
Et près d'un chêne il se place en silence.

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. I, même sujet.

Le dard lancé par sa robuste main
Atteint le flanc du monstre, qui soudain,
Se retournant, sur lui se précipite.
D'un saut léger l'adroit chasseur l'évite,
Et frappe encor le flanc déjà sanglant.
Le taureau tombe, et prompt il se relève.
Tremblez, Alkent, fuyez en reculant;
A ce front large il oppose son glaive,
Succès trompeur! dans la tête enfoncé,
Le fer se rompt : de ses mains frémissantes
Alkent saisit les cornes menaçantes,
Lutte, combat, repousse, est repoussé,
Du monstre évite et lasse la furie,
Ranime alors sa vigueur affaiblie,
Et le taureau sur l'herbe est renversé :
Pour les chasseurs sa chute est une fête.
L'heureux Alkent, immobile un instant,
Reprend haleine, et fier de sa conquête,
Pour l'achever, du monstre palpitant
Sa hache enfin coupe l'énorme tête.
Joyeux il part, et suivi des chasseurs,
Environné de flottantes bannières,
Des chiens hurlans, et des troupes guerrières,
De la victoire il goûte les douceurs.
  A ces douceurs l'espoir ajoute encore;
Vers le cortége il marche radieux :
Sur lui soudain se fixent tous les yeux;
Et toujours fier il jette aux pieds d'Isaure
Le don sanglant, le don le plus flatteur
Qu'à la beauté puisse offrir la valeur (1).

PARNY.

(1) Voyez t. I, même sujet; et les *Leçons Latines modernes*, t. II.

La Ferme.

La ferme! à ce nom seul les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.
Venez : de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Elégante à la fois, et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah! par les Dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges;
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.
Surtout des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différens et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux.
A leur tête est le coq : père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,

Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et, fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire (1).
  Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu; la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyans descend toute à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
  Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairait davantage;
La Fontaine l'a dit : ô véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux;
Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau;
Là de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore : « Amour, tu perdis Troie (2)! »

DELILLE. *Les Jardins*, ch. IV.

(1) Voyez plus bas.

(2) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. II.

Le Chien.

A LEUR tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le Ciel l'a fait pour nous, et dans leur Cour rustique
Il fut des Rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux!
Un riche marchandait le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
« Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste? »
Point de trève à ses soins, de borne à son amour,
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître,
Et, quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.

Enfin le grand Buffon écrivit son histoire;
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire:
Et, lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme (1).

Le même. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

Le Chat.

. . . . C'est là (2) que tu vivrais,
O toi, dont La Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton, qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat, et du chien la tendresse;
Qui, fière avec douceur, et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme, à ta race imputé.
Là, je voudrais te voir, telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Epier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Du Bartas ou Voltaire;
Ou, telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment, par mille bonds divers,
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers (3).

Le même.

(1) Voyez t. I; et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*, t. I.

(2) Dans un musée d'histoire naturelle.

(3) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. I.

Le Cheval.

Vous voyez ces vallons, et ces coteaux déserts;
Des différens troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez ces peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses
Je vois la chèvre pendre; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux le bœuf pesant rumine;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé,
Soit que, dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor (1).

Le même. *Les Jardins*, ch. Ier.

Même sujet.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,
Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui;
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,

(1) Voyez même sujet, dans la traduction de Virgile par Delille.

Provoque à la mêlée, insulte à la tempête :
De ses naseaux brûlans il souffle la terreur;
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur.
On charge; il dit : Allons; se courrouce et s'élance.
Il brave le mousquet, il affronte la lance;
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourans,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs;
Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre :
Il prévient l'éperon, il obéit au frein,
Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,
Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;
Puis revient dans nos champs, oubliant ses exploits,
Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois;
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone (1).

Le même. *Les Trois Règnes.*

L'Étalon.

L'ÉTALON que j'estime est jeune, vigoureux,
Il est superbe et doux, docile, valeureux;
Son encolure est haute et sa tête hardie,
Ses flancs sont larges, pleins; sa croupe est arrondie;
Il marche fièrement, il court d'un pas léger;
Il insulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit; son pied frappe la terre.
Son fier hennissement appelle les drapeaux;
Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux.
Son oreille se dresse, et ses crins se hérissent;
Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent.

(1) Voyez t. I; et les *Leçons Latines anciennes et modernes*, t. I et II.

. . . .

Un coursier belliqueux, qui, formé pour la gloire,
Doit avec le guerrier voler à la victoire,
Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé,
Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes;
Le son de la trompette est pour lui plein de charmes.
Il souffre les arçons, il soutient en repos
Son maître qui s'élève et s'assied sur son dos.
A ses ordres docile, il s'arrête ou s'avance,
Il revient sur ses pas, il se dresse, il s'élance,
Plus léger que les vents par son vol devancés;
Ses pas sur la poussière à peine sont tracés.
Il aime la louange, et son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.
C'est ainsi qu'un coursier, utile au champ de Mars,
Nous porte fièrement au milieu des hasards,
Perce les escadrons, vole, se précipite;
Le carnage l'anime, et le péril l'irrite.
Environné de morts, sanglant, percé de coups,
Il semble s'oublier, et ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
De l'horreur des combats il sort, il vous dégage.
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé;
Il expire content quand il vous a sauvé.

ROSSET. *L'Agriculture.*

L'Ane.

MOINS vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant, et non pas son rival;
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure,
Et son riche harnais, et sa brillante allure.

Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon.
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école;
Il n'est point conquérant, mais il est agricole.
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paie, en les servant avec persévérance,
Chez ses patrons ingrats sa triste vétérance.
Son service zélé n'est jamais suspendu;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux paniers, de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même, alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de bucéphale à la beauté peureuse;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris les fleurs de la santé.
Il marche sans broncher au bord du précipice,
Reconnaît son chemin, son maître et son hospice.
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant;
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent;
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque allégresse importune les bois,
Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheurs l'âne est intéressant:
Aussi le préjugé vainement le maltraite,
En dépit de l'orgueil, il aura son poëte.
Homère, qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers.
La Fable le nomma le coursier de Silène.
Ami des voluptés, il naquit pour la peine.

Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux (1).

DELILLE. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

L'Eléphant.

AINSI que la raison l'instinct a ses degrés.
S'il faut que de nos sens les rapports assurés
Nous peignent les objets que notre instinct compare,
Plus ces rapports sont sûrs, et moins l'instinct s'égare.
Si donc respire un être en qui les Dieux puissans
Aient dans un seul organe associé trois sens,
Dont la flexible main, de ces trois sens pourvue,
Corrigeant par le tact les erreurs de la vue,
Des qualités des corps habile à s'assurer,
Puisse à la fois sentir, et sucer et flairer;
Qui, toujours redoutable, et souvent caressante,
Tantôt renverse tout par sa force puissante,
Tantôt avec plaisir savourant les odeurs,
Ainsi qu'un doigt léger sache cueillir des fleurs,
Reconnaisse l'enfant du conducteur qu'il pleure,
Enlève des fardeaux, ferme, ouvre sa demeure,
Et, roulant, déroulant ses replis tortueux,
Serve sa faim, sa soif, sa colère et ses jeux;
Enfin, qui, dans un point, en un instant, rassemble
Trois forces, trois effets, trois jugemens ensemble:
Le monde admirera ce pouvoir triomphant;
Et, puisqu'il n'est point l'homme, il sera l'éléphant,
L'admirable éléphant, dont le colosse énorme
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme;
Que, pour son rare instinct dans un corps si grossier,
Presque pour ses vertus adore un peuple entier:
L'éléphant, en un mot, qui sait si bien connaître

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes et modernes*, t. I.

L'injure, le bienfait, ses tyrans et son maître.
Chacun des animaux excelle dans son art :
Le fermier connaît trop les ruses du renard ;
Le cerf, ingénieux dans ses frayeurs extrêmes,
Varie en cent façons ses adroits stratagèmes,
Et, des chiens égarés déconcertant l'ardeur,
De ses pas, en sautant, lui dérobe l'odeur.
Le lapin a sa ruse; inspiré par la crainte,
Il se creuse avec art un savant labyrinthe :
Et, chassant en commun, dans son poste marqué
Le loup sait se tenir prudemment embusqué ;
Mais le noble éléphant ne voit rien qui l'égale (1).

Le même. *Ibid.*, ch. VII.

Le Castor.

Sous lui, mais séparé par un court intervalle,
Dans ses hardis travaux le peuple des castors
Etale de l'instinct les plus riches trésors.
L'éléphant dans les bois, et le castor dans l'onde,
Sont tous deux à jamais l'étonnement du monde.
S'il n'a point cette trompe, organe merveilleux,
Dont le noble animal a droit d'être orgueilleux,
Quatre dents, ou plutôt quatre terribles scies,
Qu'en un tranchant acier la nature a durcies,
Et sa queue aplatie, et ses agiles doigts,
Voilà de ses travaux les instrumens adroits.
D'autres les ont vantés, d'autres ont su décrire
Tous ces grands monumens de leur petit empire;
Ces arbres renversés, façonnés avec art,
De leur digue à la vague opposant le rempart;
Des écluses, des ponts l'habile architecture,
Des voûtes, des cloisons la solide jointure;

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*.

Ces soins si prévoyans, cet art si merveilleux,
Accommodés au temps, appropriés aux lieux;
Cette Hollande enfin, et cette humble Venise,
Sur ses longs pilotis solidement assise:
L'étranger, retrouvant l'homme dans le castor,
Le voit, s'étonne, rêve, et le regarde encor.

Le même. *Ibid.*

Le Lion et l'Aigle.

Tel qu'un peintre savant joint la lumière à l'ombre,
Dieu se plaît à créer des nuances sans nombre;
Mais, parmi ce contraste et d'instincts et de goûts,
De haine et d'amitié, de douceur, de courroux,
De paresse et d'ardeur, qu'à chaque créature
En ses dons inégaux départit la nature,
Souvent son art sublime offre à l'œil enchanté
La ressemblance unie à la variété.
Au lion dans les bois, à l'aigle dans son aire,
Qui ne reconnaît pas le même caractère?
Tous deux sont fiers, tous deux tyrans de leurs vassaux,
Dans leur désert royal ne veulent point d'égaux.
L'impérieux amour, le besoin d'une épouse,
Domptent seuls les fureurs de leur fierté jalouse;
Tous deux, rois des Etats par la victoire acquis,
Ne veulent de festins que ceux qu'ils ont conquis;
Ennemis généreux et vainqueurs magnanimes,
Enfin tous deux font grâce à de faibles victimes;
Ainsi le même instinct produit mêmes humeurs,
Et, différens de race, ils sont joints par les mœurs (1).

Le même. *Ibid.*

(1) Voyez en prose; et les *Leçons Latines anciennes*, t. I.

Le Coq.

Que le coq, de ses sœurs et l'époux et le roi,
Toujours marche à leur tête et leur donne la loi.
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire;
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux.
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux;
Sa queue en se jouant, du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.
Des Grecs et des Romains autrefois révéré,
Le coq était des Dieux l'interprète sacré.
J'omets ses vains honneurs, je chante ses services:
Lorsque du jour l'aurore apportant les prémices,
Blanchit de sa lumière et les monts et les toits,
Du héraut du soleil vous entendez la voix.
Il l'appelle, il l'annonce, et lui rend son hommage;
Des heures de la nuit son chant fait le partage;
Il en marque le cours et celui du sommeil,
Il fixe le travail, le repos, le réveil;
Il est du temps qui fuit la mesure vivante.
Sa tendresse, toujours active et vigilante,
Défend le peuple heureux qu'il conduit par ses soins.
Roi sensible, époux tendre, il veille à leurs besoins.

Rosset. *L'Agriculture.*

Même sujet.

Amant jaloux et monarque intrépide,
Si d'un rival l'aspect frappait ses yeux,

Vous le verriez, athlète furieux,
Lui déclarer une guerre sanglante.
Tout son cortége, en une morne attente,
De ce combat inquiet spectateur,
Allume encor sa haine et sa valeur.
Triomphe-t-il, Dieu! quel transport éclate!
Il fait voler son casque d'écarlate;
D'un rouge obscur son œil s'est coloré;
Son bec sanglant proclame la victoire;
Je vois s'enfler son plumage doré,
Et chaque plume a tressailli de gloire.
Est-il vaincu, muet, abandonné,
Objet de haine, il court dans la retraite,
Loin du sérail, en sultan détrôné,
Pleurer sa honte et cacher sa défaite (1).

CAMPENON. *Maison des Champs.*

Le Cygne.

Le cygne, toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage;
Soit que, de nos vaisseaux le modèle achevé,
Se rabaissant en proue, en poupe relevé,
L'estomac pour carène, et de sa queue agile
Mouvant le gouvernail en timonier habile,
Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
Qui se pressent en foule autour du roi des eaux,
Pour voile enfin son aile au gré des vents enflée,
Fier, il vole au milieu de son escadre ailée.
Mais quand son feu l'atteint dans l'humide séjour,
De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour!
Que de folâtres jeux, que d'aimables caresses!
Doux et passionné dans ses vives tendresses,
Déployant mollement son plumage amoureux,

(1) Voyez plus haut; et les *Leçons Latines modernes*.

De quel air caressant pour l'objet de ses feux,
Il prouve aux flots émus par son ardeur féconde
Que la mère d'Amour est la fille de l'onde;
Et de son corps, choisi pour plaire à deux beaux yeux,
Justifie, en aimant, le monarque des Dieux!
La fable de sa voix a vanté la merveille;
L'œil enchanté sans doute avait séduit l'oreille.
Et qu'avait-il besoin de ce titre emprunté?
Lui seul réunit tout, force, grâces, fierté;
Il habite, à son choix, les airs, l'onde et la terre;
Modéré dans la paix, valeureux dans la guerre,
Terrible, impétueux, il fond sur ses rivaux;
Leur choc trouble les airs, il agite les eaux:
Tel Antoine jadis, sur les plaines de l'onde,
Disputait Cléopâtre et l'Empire du monde (1).

DELILLE, *Les Trois Règnes.*

Le Colibri.

ENFIN, pour achever ces nombreux parallèles,
Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes,
Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu;
Du peuple ailé des airs brillante miniature,
Où le ciel des couleurs épuisa la parure;
Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri
Qui, de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure:
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grâce est tout, et le corps presque rien;
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des Dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. VII.

(1) Voyez t. I; et les *Leçons Latines modernes.*

Les Abeilles.

Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles.
Ah! je les reconnais, mes aimables abeilles.
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux;
Mais comment, sans transport, voir ces filles des Cieux?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire?
Je ne vous dirai point leurs combats éclatans,
Si la mort est donnée à l'un des combattans,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine;
Si leur cité contient trois peuples à la fois,
Epoux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits,
D'autres décideront: mais leur noble industrie,
Mais ces hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment compassés,
En six angles égaux leurs bâtimens tracés,
Cette forme, élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière,
Cette reine étonnante en sa fécondité,
Qui seule tous les ans fait sa postérité,
Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
Sont toujours un prodige, et non pas un problème:
Aussi de nos savans le regard curieux
Souvent pour une ruche abandonne les cieux.
Les Géber, les Réaumur ont décrit ces merveilles,
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles (1).

Le même. *Ibid.*

Le Papillon.

Voyez ce papillon échappé du tombeau,
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau;

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes.*

Il brise le fourreau qui l'enchaînait dans l'ombre;
Deux yeux paraient son front, et ses yeux sont sans nombre.
Il se traînait à peine, il part comme l'éclair;
Il rampait sur la terre, il voltige dans l'air;
Il languissait sans sexe, et ses ailes légères
Portent à cent beautés ses erreurs passagères;
Que dis-je? dès long-temps calomnié par nous,
Moins infidèle amant que malheureux époux,
Lui-même à son amour souvent se sacrifie,
Et son premier plaisir est payé de sa vie.
Ainsi son destin change, et passe tour à tour
De la vie au tombeau, de la tombe au grand jour.
Mais, de son sort nouveau, faveur plus merveilleuse,
Sa tête, en rejetant sa dépouille écailleuse,
Dans le même cerveau garde mêmes désirs:
Il chérissait les fleurs, les fleurs sont ses plaisirs;
Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.

LE MÊME. *Ibid.*

Le Ver luisant.

N'OUBLIONS point ces vers dont les races brillantes
Montrent sur l'Océan des lumières flottantes,
Et sous chaque aviron qui fend les flots mouvans,
Offrent aux nautoniers des phosphores vivans.
Les bois même, les bois, quand la nuit tend ses voiles,
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles,
Qui, traçant dans la nuit de lumineux sillons,
Partent de chaque feuille en brillans tourbillons.
Les airs sont étonnés de leur clarté nouvelle,
La forêt s'illumine, et la nuit étincelle:
Ils s'arrêtent; soudain meurt ce rapide jour,
Et l'ombre et la clarté renaissent tour à tour.

LE MÊME. *Ibid.*

Les Fourmis.

Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux.
Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux,
Méconnaissant les arts de la paix, de la guerre,
Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre,
Mais qui rôdent sans cesse, et d'un amas de grains
Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains,
A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique,
En trois classes rangeant leur sage république;
Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats.
Que de grands monumens dans leurs petits États!
De leurs toits dont dix pieds nous donnent la mesure,
Les yeux aiment à voir la ferme architecture;
Sur le cône aplati le buffle quelquefois
Guette pour l'éviter le fier tyran des bois.
Au dedans quelle heureuse et savante industrie
De leurs compartimens règle la symétrie,
Aligne leur cité, dessine leurs maisons,
Leurs escaliers tournans et leurs solides ponts,
Qui partout présentant de faciles passages,
Pour alléger leur peine abrégent leurs voyages!
Au centre, tout entière à la postérité,
Et mêlant la grandeur à la captivité,
Leur noble souveraine, en une paix profonde,
Ne quitte point sa couche incessamment féconde,
Et par son ventre énorme et son énorme poids
Surpasse ses sujets un million de fois.
Quatre-vingt mille enfans la connaissent pour mère:
Au fond de son palais, auguste sanctuaire,
Des serviteurs choisis entre tous ses sujets
Dans sa chambre royale ont seuls un libre accès.
Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte
Déposent en leur lieu les œufs qu'elle transporte.

L'ordre règne partout; épars de tout côté
Leurs riches magasins entourent la cité;
Ailleurs sont élevés les enfans de la reine;
La cour habite enfin près de sa souveraine;
Le voyageur, de loin découvrant leurs travaux,
D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux.
O Nil! ne vante plus ces masses colossales,
Des sommets abyssins orgueilleuses rivales;
L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux
Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux;
Et quand une fourmi bâtit des pyramides,
Nos arts semblent bornés, et nos travaux timides (1).

Le même. *Ibid.*

Le Serpent.

Habitant des forêts, et des monts et des champs,
Le serpent, à son tour, a des droits à mes chants.
Par ses beaux mouvemens et sa riche parure,
Cher à la poésie ainsi qu'à la peinture,
Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours,
Son port audacieux, ses habiles détours;
Mais il fuit nos regards: dans le sein des broussailles,
Dans les fentes des rocs ou le creux des murailles,
Il semble qu'affligé de son triste renom,
Il cache ses remords, sa honte et son poison.
Je n'en décrirai point les nombreuses espèces,
Différentes d'aspect, de penchans et d'adresses:
Je compterais plutôt les sables des déserts,
Les feuillages des bois et les vagues des mers,
Que les variétés de sa race effrayante.
Il court, nage, bondit, gravit, vole ou serpente;
Tantôt, au bruit lointain des agrestes pipeaux,

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*.

Caché dans la moisson, il attend les troupeaux,
Et des plis écaillés qu'avec force il déploie
Saisit, étreint, étouffe, et dévore sa proie.
Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout à coup engloutis dans son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante.
Mais bientôt, expiant sa fureur dévorante,
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin;
Et, livrant au chasseur un facile butin,
Sous la lourde massue ou le fer du sauvage
Tombe gonflé de sang et gorgé de carnage.
Tantôt, au fond des bois, à l'entour d'un vieux tronc,
Il enlace sa queue et redresse son front.
Ailleurs, au haut d'un arbre où sa race fourmille,
Superbe, il réunit sa hideuse famille.
L'œil voit avec effroi ces milliers d'animaux
Envelopper la tige, entourer les rameaux;
On croit voir les cheveux de l'horrible Mégère,
Ou les crins hérissés de l'aboyant Cerbère
Qui défend jour et nuit le trône de Pluton,
Ou les serpens tressés dont se coiffe Alecton.
Me préserve le Ciel d'aller dans le bocage
Respirer la fraîcheur ou dormir sous l'ombrage,
Lorsqu'en un jour d'été, de son obscur séjour
Il sort brûlant de soif, de colère et d'amour!
Sur la cime des bois, sur les monts, dans la plaine,
Les animaux tremblans l'évitent avec peine:
Contre eux il a du Ciel reçu ses yeux ardens,
Son étouffante haleine et ses terribles dents.
Telle est de son poison la violence extrême,
Souvent par sa piqûre il se détruit lui-même;
Son venin dans la plaie à peine s'est glissé,
La chair tombe en lambeaux, et le sang est glacé.
Pour son rapide élan il n'est point de distance;
Il part comme l'éclair, atteint comme la lance.
Quels contrastes frappans il présente à nos yeux!

Reptile sur la terre, étoile dans les cieux,
Ici nous déguisant son approche mortelle,
Ailleurs faisant crier sa bruyante crécelle,
Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant,
Assaillant furieux, tacticien savant,
Sinon astucieux, Polyphème vorace,
Victime quelquefois et bourreau de sa race;
Formidable aux oiseaux, à l'hôte des forêts,
Aux reptiles criards qui peuplent les marais!
Du tigre affreux lui-même affrontant la colère;
Redoutable poison, remède salutaire;
Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps;
Favori d'Esculape, et l'emblème du temps;
Ancien dominateur des forêts d'Amérique,
Détesté dans l'Europe, adoré dans l'Afrique;
De l'Indien, pour lui toujours hospitalier,
Convive caressant, et démon familier;
Prudent et courageux, vigoureux et flexible,
Célébré par la Fable, et maudit par la Bible;
Dans les vers de Milton, organe de Satan,
Il ravit l'innocence à l'épouse d'Adam;
Avec elle il perdit l'homme, hélas! trop fragile;
Par lui Laocoon est puni dans Virgile,
Et son supplice encore, objet de nos douleurs,
Sur un marbre souffrant nous fait verser des pleurs. (1).

Le même. *Ibid.*

Les Coquillages.

Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages:
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages.
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,

(1) Voyez t. I, et les *Leçons Latines anciennes*, t. II.

Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nombre.
Dans leurs contours divers quelle variété!
Chacun d'eux a sa grâce et son utilité.
Volutes, chapiteaux, fuseaux, navette, aiguilles,
Quelles formes n'ont pas leurs nombreuses familles!
Partout le grand Artiste a varié son plan.
Ici c'est un étui, là se montre un cadran;
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule,
L'autre de l'araignée a la forme et le nom;
Un autre imite aux yeux la trompe ou le clairon;
Là c'est une massue, ailleurs une tiare;
Celui-ci d'un long peigne offre l'aspect bizarre;
L'autre en boîte de nacre est joint à son rocher;
Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole, et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile.
Un autre, moins heureux, sous un toit emprunté,
Est contraint de cacher sa triste nudité,
Et contre ses rivaux dispute une coquille.
Observons des oursins l'épineuse famille,
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine, au lieu de pieds, sur des milliers de dards,
Et de ses aiguillons dirigeant la piqûre,
Atteint ses ennemis, et saisit sa pâture.

LE MÊME. *Ibid.*

Les Monstres marins et leurs Combats.

QUE de piéges adroits! que de savans combats!
Une guerre éternelle arme ce peuple immense.
Les uns ont leurs épieux, et les autres leur lance;
L'un, d'une encre cachée en de secrets vaisseaux,
Noircit l'onde, s'échappe, et s'enfuit sous les eaux;

D'un large tablier qu'avec force il déploie,
L'autre enveloppe, étouffe, et dévore sa proie.
Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux?
Ces fiers dominateurs de la liquide plaine,
Le terrible espadon et l'énorme baleine:
Voyez-les s'attaquer, se heurter à la fois,
L'un armé de sa scie et l'autre de son poids.
L'un, agile et fougueux, rapidement s'élance,
Sur son lourd ennemi fond avec violence;
L'autre, avec pesanteur roulant son vaste corps,
De sa queue effroyable arme tous les ressorts;
Et malheur à celui que, d'un coup redoutable,
Frapperait en fureur ce fouet épouvantable:
Son ennemi l'esquive, et, sautant dans les airs,
Tombe plus acharné sur le géant des mers,
Et de son arme affreuse entame la baleine.
Alors de l'Océan l'immense souveraine,
Secouant l'ennemi sur son énorme dos,
Presse, foule, et soulève, et tourmente les flots,
L'horrible scie accroît ses blessures profondes;
Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes;
Des bords du Groenland aux rives de Thulé
Il agite en mourant son empire ébranlé.
La mer gronde, et du sein des humides campagnes,
Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes (1).

LE MÊME. *Ibid.*

(1) Voyez, dans les *Tableaux*, *la Pêche de la Baleine*.

DÉFINITIONS.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
>
> BOILEAU. *Art poét.*, ch. I.

Définition poétique.

PRÉCEPTES DU GENRE.

AVEC moins de développement et d'étendue, le poëte ne laisse pas de *définir* le plus souvent à la manière de l'orateur.

L'ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

VOLTAIRE.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

LA FONTAINE.

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des tyrans ;

Des murs que la flamme ravage,
Un vainqueur fumant de carnage,
Un peuple aux fers abandonné;
Des mères pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

ROUSSEAU.

Ce dernier tableau de la strophe est précisément ce que Quintilien a oublié dans la description beaucoup plus ample qu'il a faite du saccagement d'une ville.

En fait de *définitions* poétiques, rien n'est au-dessus de celle de la constance de l'homme juste, telle qu'Horace l'a donnée.

Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ, neque Auster,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus :
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Ce vieillard qui, d'un vol agile,
Fuit toujours, sans être arrêté;
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile Eternité.

ROUSSEAU.

Les poëtes eux-mêmes *définissent* assez souvent à la manière des philosophes, quant à l'exactitude et à la précision, mais, en images ou en sentiment, avec la langue poétique.

Et qui jamais *définira* mieux la mort du sage, que La Fontaine poëte l'a fait en un vers?

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

La plupart des *définitions* poétiques ne sont que des

descriptions : les poëtes en sont pleins, singulièrement Ovide et La Fontaine, le premier dans ses métamorphoses, le second dans ses fables; et l'on a peine à concevoir, en lisant notre fabuliste, que d'une langue assez peu favorable aux peintures physiques, il ait tiré cette multitude de traits fins, délicats et justes, dont il a formé ses *définitions*. On en verra dans une seule fable deux exemples inimitables ; car le pinceau de La Fontaine est malheureusement perdu :

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avais franchi les monts qui bornent cet Etat,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un d'eux bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude :
Il a la voix perçante et rude;
Sur la tête un morceau de chair ;
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée ;
La queue en panache étalée.

Qui ne reconnaît pas le coq ?

Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats; car il a les oreilles
En figure aux nôtres pareilles.

Le chat peut-il être mieux peint ?

Le caractère de la *définition* poétique, ainsi que de la *définition* oratoire, est de ne peindre son objet que dans son rapport avec l'intention de l'orateur ou du poëte : de

là vient que de la même chose il peut y avoir plusieurs *définitions* différentes, et dont chacune aura sa vérité et sa justesse relative. Vingt dessinateurs placés autour du modèle font vingt figures différentes ; le même paysage produira différens tableaux, selon les points de vue et les aspects que les peintres auront choisis; la diversité des situations morales produit la même variété dans les *définitions* oratoires ou poétiques ; au lieu que la *définition* philosophique doit être entière et invariable, c'est-à-dire embrasser la totalité de l'objet, au moins dans son essence, en présenter l'idée et complète et distincte, lui ressembler dans tous les points, et ne ressembler qu'à lui seul. Le philosophe n'a point de situation particulière et momentanée; il tourne autour de la nature.

Enfin, soit en poésie, soit en éloquence, un mérite essentiel de la *définition*, c'est l'à-propos. Tout ce qui d'un seul mot se fait concevoir nettement, pleinement, et sans équivoque, n'a pas besoin d'être *défini*. Ce n'est qu'à éclaircir, à développer ou à circonscrire une idée, que l'on doit employer la *définition;* et il en est de cette partie de l'art d'écrire comme de toutes les autres : pour avoir sa beauté réelle, et pour satisfaire à la fois le goût et la raison, elle doit contribuer à la solidité de l'édifice, dont elle est l'ornement; bien entendu que, selon le genre, elle peut tenir plus ou moins du luxe ou de l'utilité ; car il en est de l'éloquence et de la poésie comme de l'architecture; tel genre est plus restreint au nécessaire, tel autre accorde plus à la magnificence et à la décoration.

MARMONTEL. *Elémens de Littérature*, t. II.

La Bible.

QUI n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le Ciel aux Hébreux inspiré?

Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
  Imitez cet exemple, orateurs et poëtes :
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Eden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle, l'homme naît; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire, ô terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
  Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux?

C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre: Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrens de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté?
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le Ciel, pour les punir, leur accorde des Rois;
Saül règne; il n'est plus; un berger le remplace:
L'espoir des nations doit sortir de sa race:
Le plus vaillant des Rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendans de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la Cité sainte.
Je renverse, en passant, les autels des faux dieux;
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table:
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les Empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfans;
Esdras et Machabée, et ses fils triomphans

Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

DE FONTANES.

L'Ange gardien.

DIEU se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

DE LA MARTINE. *Nouv. Médit. poét.*, Médit. XIV.

L'Honneur.

L'HONNEUR partout, disais-je, est du monde admiré :
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il? Valincour, pourras-tu me le dire?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler;
Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole;

Ce poëte, à noircir d'insipides papiers;
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers;
Un libertin, à rompre et jeûnes et carême;
Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison? Qui pourrait le penser?
Qu'est-ce donc que l'honneur, que tout doit embrasser?
Quoiqu'en ses beaux discours Saint-Evremont nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.
Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillans et que morceaux de verre.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla;
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila :
Tous ces fiers conquérans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille;
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appât l'âme est vraiment sensible :
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raison et la loi;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi;
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin : ce seul mot veut tout dire (1).

BOILEAU. *Satire XI.*

(1) Voyez, Allégories, *le véritable et le faux Honneur.*

La véritable et la fausse Dévotion.

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi je ne vois rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à la fortune;
Qui, brûlant et priant, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître;
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.

Ils ne censurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissent la fierté des paroles aux autres;
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres;
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

MOLIÈRE. *Tartufe*, act. Ier, sc. VI.

La Raison.

LA raison est de l'homme et le guide et l'appui,
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui;
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme,
Purifiant son cœur, illuminant son âme,
Montre à ce malheureux, par le vice abattu,
Que la félicité n'est que dans la vertu;
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide
La volupté tranquille, innocente et solide,
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur
Le repos de l'esprit et le calme du cœur;
Que par elle un mortel, aussi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juste équilibre;
Rit de ses ennemis, et résistant au sort,
Affronte l'indigence, et les fers et la mort;
Comme un rocher que frappe une mer mugissante,
Brave des flots émus la fureur impuissante.

VOLTAIRE.

L'Histoire.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre,
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public, dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir,
Peuvent apprendre à lire leur devoir (1).

J. B. Rousseau.

Même sujet.

Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples tour à tour, par l'ennui dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés.
Les grands événemens n'avaient point d'interprètes;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes.
L'histoire luit: soudain les temps ont reculé,
L'ombre a fui les tombeaux, les débris ont parlé;

(1) Voyez plus bas, *Allégories*, même sujet; et les *Leçons Latines modernes*, t. I.

Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude ! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome,
A travers deux mille ans applaudit au grand homme,
Consulte l'orateur et le guerrier fameux,
Partage les revers des peuples grands comme eux,
Voit l'Empire romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils Empereurs expier les scandales;
Et, bientôt déchiré par divers Potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent Etats;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatans,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps!

LEGOUVÉ. *Les Souvenirs.*

La Monarchie et l'Etat populaire.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses Etats.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense;
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.
Mais, quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,

Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent!
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement:
Le pire des Etats, c'est l'Etat populaire.

CORNEILLE. *Cinna*, act. II, sc. Ire.

La République et la Monarchie.

NE vous flattez-vous pas d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous, la liberté m'est chère:
Quoique né sous un Roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un Etat qui passe en république?
Vos lois sont vos tyrans; leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur:
Le Sénat vous opprime, et le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent et jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche: il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui faire,
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
Je sais bien que la Cour, Seigneur, a ses naufrages,
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages;
Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ses dons les plus flatteurs.
Il récompense, il aime, il prévient les services;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.

Ebloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même.
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les sévères lois se taisent devant nous.

VOLTAIRE. *Brutus*, act. II., sc. II.

Devoirs d'un Roi.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi:
Vous parlez en soldat, je dois agir en Roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'Empire?
Un jeune ambitieux dont le cœur ne respire
Que les sanglans combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le Ciel fit des Rois?
N'aurait-il donc rangé les peuples sous nos lois,
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône; et connaissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères:
Au péril de nos jours, il faut les rendre heureux;
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connaître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand, dans ses excès, notre aveugle courage
Pour une guerre injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs assassins.
Songez-y: quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez (1).

LA MOTTE-HOUDART. *Inès de Castro.*

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Le Législateur.

Je suppose en tes mains l'autorité suprême:
Comment résoudras-tu ce vaste et beau problème
De l'homme à l'homme égal, libre et de fers chargé,
De l'homme protégeant pour qu'il soit protégé,
Pour qu'il règne, soumis; donnant pour qu'il possède,
Et n'usant de ses droits que parce qu'il les cède?
Sauras-tu rendre ainsi par un traité commun,
Chacun l'appui de tous, tous l'appui de chacun;
Au sein du trouble même appelant l'harmonie,
Faire d'enfans rivaux une famille unie;
Et lorsque l'intérêt vient de les détacher,
Au nom de l'intérêt encor les rapprocher;
Régler jusqu'au pouvoir où je te vois prétendre,
Ne pas trop le restreindre et ne pas trop l'étendre?.....
Vois-tu ces fils légers que l'art n'a point tissus,
Humbles débris du chanvre et de sa tige issus,
Pareils dans leur faiblesse à ces piéges fragiles
Que la vive Arachné tend sous ses doigts agiles?
Frêles comme la feuille errante dans nos champs,
Ils voltigent comme elle au caprice des vents;
Mais attendons, ami, que l'art qui les rassemble,
En câbles, dans nos ports, les arrondisse ensemble:
Bientôt tu les verras, jusqu'aux cieux élancés,
Lever les rocs pesans dans les airs balancés,
Soutenir, promener sur les mers blanchissantes
Le poids des mâts tremblans, des voiles frémissantes,
Et, robustes jouets de l'orage et des eaux,
D'un hémisphère à l'autre emporter nos vaisseaux.
L'art, qui sut de ces fils diriger l'alliance,
Des grands législateurs t'explique la science.

LAYA. *Epître à un jeune cultivateur.*

Les différens Ages.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant en ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse :
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse (1).

Boileau. *Art poét.*, ch. III.

Même sujet.

Sans soin du lendemain, sans regret de la veille,
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille.
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir
Le passé, le présent, et l'immense avenir.
A peine au présent seul son âme peut suffire ;
Le présent seul est tout : un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité.
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance :
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. II ; et les *Leçons Anglaises*, t. II, *Caractères ou Portraits*.

Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté
Dévore le présent avec avidité;
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde:
Plein des brûlans transports dont son cœur surabonde,
Il dérobe, pareil à l'élément fumeux
Qui croît, monte, et répand ses bouillons écumeux;
Devance l'avenir, entend de loin la gloire;
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire;
Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file, en riant, ses jours.
Age aimable, âge heureux, ton plus bel apanage,
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux!
Non, tu sais espérer: ce plaisir les vaut tous.
L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret, ou marche sans effroi.
Ce n'est plus l'homme en fleurs nous faisant des promesses;
C'est l'homme en plein rapport déployant ses richesses.
Ses esprits ont calmé leurs bouillons trop ardens;
Sa prudence est active, et ses transports prudens;
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre;
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre;
Et, sur le temps passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour la raison, n'est que se souvenir.
Hélas! telle n'est point la vieillesse cruelle;
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle.
Si la raison encor lui permet de prévoir,
C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir.
Voyez ce chêne antique: en son âge encor tendre,
Dans les champs paternels il aimait à s'étendre;
Chaque jour plus robuste et plus audacieux,
Il plongeait dans la terre, il s'élançait aux cieux;
Mais quand l'âge a durci sa racine débile,
Dans la terre marâtre il languit immobile,

Et voilà la vieillesse ! adieu les grands desseins :
Adieu l'amour, les vœux, l'hommage des humains !
Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre,
Déplacé sur la scène, il descend du théâtre;
Alors, n'attendant rien ni du temps ni d'autrui,
Il revient au présent, se ramène sur lui,
Que dis-je! le présent est un tourment lui-même:
Il se rejette donc sur le passé qu'il aime;
Il cherche à consoler, par un doux souvenir,
Et la douleur présente, et les maux à venir:
Et même, lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelque ombre de bonheur charme encor sa faiblesse.
Du festin de la vie, où l'admirent les Dieux,
Ayant goûté long-temps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie,
Ce qu'il fit autrefois, il le voit aujourd'hui,
Et le présent lui-même est le passé pour lui (1).

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI.

Lucain, ou l'Enthousiasme du Poëte.

L'AVENIR !... pour lui seul chante et vit le poëte,
Sans regarder son siècle, au sein de la retraite,
Il écrit, l'œil fixé sur la postérité,
Et déjà respirant son immortalité.
Je crois sentir la mienne en célébrant Pharsale.
Quel sujet ! quels exploits ! quels tableaux il étale !
Ce n'est point ces combats, ces héros ignorés,
Si par Virgile, Homère, ils n'étaient célébrés :
C'est dans ses fondemens la liberté sapée,
L'univers asservi ! Caton, César, Pompée !
Les plus grands des humains l'un à l'autre opposés !

(1) Voyez t. I, même partie; et les *Leçons Latines anciennes*

Le plus grand des débats par l'histoire exposés !
Des crimes, des vertus d'un nouveau caractère,
Rome opposée à Rome, et la terre à la terre !
Ah ! si tous ces transports dont je suis tourmenté,
Ces élans inquiets vers la postérité,
Ne sont pas de l'orgueil une vaine chimère,
O sublime Virgile, et toi, divin Homère,
Un jour peut-être, un jour, grâce à des noms si beaux,
Le monde associera mon urne à vos tombeaux ;
Et Caton et Pompée, au temple de Mémoire,
Porteront près de vous le chantre de leur gloire (1).

LEGOUVÉ. *Epicharis et Néron*, act. II, sc. II.

L'Idylle, ou l'Eglogue.

TELLE qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens ;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille ;
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent en ce style un rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte et le hautbois ;
Et, follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village ;

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. II.

Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement.
On dirait que Ronsard sur ses *pipeaux rustiques*
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile:
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

L'Eglogue et l'Idylle.

AFFRANCHIS l'Eglogue captive;
Tire-la des chaînes de l'art:
Qu'elle soit tendre, mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Que, dans des routes naturelles,
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.
En industrieuse bergère,
Qu'elle dépeigne les forêts;
Mais sur une toile légère,
Et sans coloris indiscrets;
Et que jamais le trop d'étude

N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.
La Nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau.
L'œil est choqué s'il voit reluire
Des palais l'or et le porphyre
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.
Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des sillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés.
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.
Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste et violence
Une Sirène au ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.
Sur cette scène tout inculte,
Mais par-là plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de bergers heureux.
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient respirer au milieu d'eux.

GRESSET.

L'Elégie.

D'UN ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,

Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la Muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines;
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle;
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

La Peinture.

A DE simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile; on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absens et les morts.
Je transporte les yeux aux confins de la terre.
Il n'est événement ni d'amour ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre;
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir;
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.

Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je sais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,
L'inhumaine Clotho, qui marche sur leurs traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours,
Je console un amant privé de ses amours.

LA FONTAINE.

L'Art du Peintre, décrit par le Poëte.

ADMIRABLE, en effet, et qui tient du prodige !...
Oh ! oui, sans doute, Armand, quel charme !.. quel prestige !
Avec un peu de toile, un pinceau, des couleurs,
Tu peins l'azur du ciel, le bel émail des fleurs,
Le cristal d'une eau pure, et la naissante aurore ;
Et ce jour qu'après lui le soleil laisse encore,
Les rochers et les bois, les prés et leurs troupeaux,
Et ces ports animés par de nombreux vaisseaux.
Ce mélange savant et de lumière et d'ombre
Donne un clarté vive, une teinte plus sombre,
Qui détache, prolonge, arrondit les objets ;
Et tour à tour, au gré de ses divers sujets,
Respirant la terreur, la grâce, la noblesse,
Le peintre toujours trompe, et nous ravit sans cesse.
De son art enchanteur, ô magique pouvoir !...
Sous son pinceau vivant ... douce erreur ! on croit voir
Atalante qui court, Mercure qui s'envole :
Il peint le mouvement, et.... presque la parole.
Mais quoi ! ce ne sont là que de ses moindres traits :
Des passions il sait rendre les grands effets ;

Et, plein de passion, lui-même il nous entraîne
De la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine,
Du faîte de l'Olympe au séjour des remords :
Il évoque l'absent, il ranime les morts;
Et, des temps reculés nous retraçant l'histoire,
Lui-même il éternise à son tour sa mémoire.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Les Artistes*, acte Ier, scène III.

La Forêt.

FORÊT silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse;
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains!...... au bruit de ces ruisseaux;
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornemens d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, agitez-vous doucement dans les airs!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous confieront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

CHATEAUBRIAND.

La Chimie.

Il fallut séparer, il fallut réunir :
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante,
Qui sur l'être animé, le métal et la plante,
Règnes depuis Hermès, trois sceptres dans la main;
Tu soumets la nature et fouilles dans son sein;
Interroges l'insecte, observes le fossile;
Divises par atome et repétris l'argile;
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Du corps que tu dissous moteurs universels;
Distilles sur la flamme en philtres salutaires
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques
Fais sortir quelquefois des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon, s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

Lemière. *Poëme de la Peinture.*

L'Imprimerie.

L'homme aidé du travail, ce premier des trésors,
Ne découvre le bien qu'après de longs efforts;
Jusqu'à la vérité par le doute guidée,
Chaque idée à son fil attache une autre idée;
Les arts naissent des arts. D'abord, lorsque du lin,
La dépouille se change en un brillant vélin,
Sur un frêle tissu l'écriture tracée
Donne un corps à la voix, un être à la pensée.

A peine un bois flexible, habilement taillé,
En mobile alphabet se creuse travaillé,
Sur les ardens brasiers où la fonte s'écoule
Le plomb industrieux se façonne, se moule,
Et des pensers muets dans l'esprit renfermés
Fait parler à nos yeux les signes animés;
Les lettres, dont le choix en mots divers s'assemble,
Dans un cadre allongé se nivellent ensemble;
Quand sur ces mots unis, sans être confondus,
De la noire liqueur les flots sont répandus,
Pour la boire à son tour, de ses pages légères
Le blanc papier revêt les sombres caractères.
Alors gémit la presse, et foulés avec bruit,
Ces types variés, que le métal produit,
Gravent, d'un seul instant ouvrage indélébile,
Sur la feuille mouvante une empreinte immobile.
O prodige! Le temps, vainqueur des autres arts,
Roule son char poudreux sur leurs débris épars;
Mais l'âme, inaccessible aux lois de la matière,
Confidente du Ciel, se survit tout entière;
Ses chefs-d'œuvre, gardés par un soin merveilleux,
Rapprochent la distance et des temps et des lieux,
Embrassent l'univers, et, sans peur des naufrages,
Voguent indépendans sur l'océan des âges.

A. Bignan. *Epître sur la Découverte de l'Imprimerie.* 1829.

Les Sciences naturelles.

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans les jardins, partout, je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé.

Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.
Ici, par la liqueur un tube coloré,
De la température indique le degré.
Là, du haut de tes toits, inclinés vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
Plus loin la cucurbite à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau.
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle :
Et plus haut je vois l'ombre errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.

COLARDEAU. *Epître à M. Duhamel.*

L'Amitié.

POUR les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis!
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur :
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur (1).

VOLTAIRE. *Mélanges de Poésies.*

(1) Voyez en prose, *Définitions*, *Morale religieuse*, ou *Philosophie pratique*, même sujet; et les *Leçons Latines anciennes*, t. I, *ibid.*

L'Espérance et le Sommeil.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie !
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui ;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

Le même. *Henriade*, ch. VII.

L'Esprit.

. . . . . Rien n'est plus ordinaire :
C'est un titre banal ; on ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour l'esprit, dans le siècle où nous sommes,
N'est, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connaissance.

Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant :
Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.
Pour moi mon avis est, dût-il paraître étrange,
Que ces petits messieurs qui sont si florissans,
Feraient un marché d'or, s'ils donnaient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens (1).

LA CHAUSSÉE. *Ecole des Mères*, acte III, scène III.

L'Esprit de parti.

CELUI qui nous défend de nous servir du nôtre,
Qui, dans les factions nous tenant engagés,
Infecte la raison par les sots préjugés,
Lui fait voir les objets tels qu'il les voit lui-même;
Qui de sang-froid échauffe et rend fou par système,
Veut que l'homme aveuglé, fuyant ce qui lui plaît,
Soit l'homme d'une secte, et non pas ce qu'il est;
Qui le livre en esclave à l'erreur mensongère,
Et rend faux ou douteux le vrai qu'il exagère;
Fait sur tout, contre tous, en toute occasion,
Appuyer le tranchant de sa décision;
Dont la morgue insultante à quiconque l'écoute,
Interdit la réplique et s'indigne d'un doute;
Condamne sans appel un avis différent;
Et, de la tolérance apôtre intolérant,
De la société détruisant l'équilibre,
Prétend tout asservir en criant : « Tout est libre. »
Esprit aigre, chagrin, ennemi du repos,

(1) Voyez *Définitions* en prose, même sujet.

Qui fait que dans le monde, ainsi qu'en un champ clos,
Il faut être sans cesse armé pour se défendre;
Que les plus querelleurs ont le plus à prétendre,
Que de céder jamais est la suprême loi,
Qu'on se hait à la mort, et sans savoir pourquoi.
O rage des partis! noir esprit des cabales!
Ton absurde fureur est aux vertus morales
Ce qu'est le fanatisme à la religion....

CHABANON. *Dialogue de l'Esprit de Parti.*

Même sujet.

Comment, si jeune encor dans l'Inde transporté,
Le demon des partis vous aurait-il tenté?
Est-ce que par hasard cette manie étrange
Vous a pris sur les bords de l'Indus et du Gange?
— Oh! non, sous ce rapport, je suis à peine Anglais,
Et si dépaysé dans Londres, que j'irais
Au bout du monde... — Vous! — Écoutez mon histoire:
Bien avant mon retour, je me plaisais à croire
Que cette ville était un séjour enchanté,
Par le goût, les plaisirs, les amours habité.
La tête m'en tournait durant la traversée.
A peine en débarquant vous avais-je embrassée,
Dans un cercle je cours me présenter: je croi
Que tous les yeux d'abord vont se fixer sur moi;
Qu'il me faudra conter mes combats, mes voyages,
Des pays que j'ai vus les mœurs et les usages;
Point. « Monsieur, me dit-on pour toute question,
Sert-il le Ministère, ou l'Opposition?
— Je sers le Roi, Messieurs, et je n'eus de ma vie
D'amis ni d'ennemis que ceux de ma patrie. »
On rit de ma réponse. « Il faut, je le vois bien,
Être homme de parti, chez vous, ou n'être rien;
Soit, je vais faire un choix: le côté dont on cite

Le plus de gens d'honneur, je m'y range au plus vite.
Quel est cet homme ? — Un fou pétri d'ambition,
Et sans talent. — Il est ?.... — De l'Opposition.
— Cet autre ? — Un député que sa femme dirige :
Bel-esprit politique, elle enfante et rédige
Ces longs projets de loi, ces éternels discours
Qu'à la Chambre Monsieur débite tous les jours.... »
Mon censeur continue, et dans ce qu'il me nomme
Parmi les Opposans, pas un seul galant homme ;
Tout l'honneur, le mérite est de l'autre côté :
Il en était. Un autre est par moi consulté,
Qui, sur les mêmes gens, me dit tout le contraire.
Oh ! pour le coup, je vis ce que j'avais à faire ;
Et, me narguant des fous, sans égard aux couleurs,
Je n'en pris point, plutôt que d'arborer les leurs.
Mais ma neutralité me rendit leur victime :
De l'un à l'autre bord chacun m'en fit un crime,
Tira sur moi ; n'importe ! il est plus courageux
De braver les partis que d'errer avec eux.

Bert et Onésime Leroy. *L'Esprit de Parti*, act. Ier, sc. Ire.

Les Bureaux d'Esprit.

Il faut penser pour être au rang de mes amis ;
Les beaux esprits manqués n'y seront point admis.
J'en veux laisser jouir une madame Hortense
Qui, pour le sentiment n'ayant plus d'existence,
Croit qu'on a de l'esprit, en rassemblant le soir
Ceux qui dans le public passent pour en avoir.
Bien peu de gens en ont, disons-le sans scrupule,
Et de tout cet esprit qui dans Paris circule,
Il est peu de cerveaux qui fournissent les fonds.
Quelques hommes choisis sont légers et profonds,
Quelques femmes aussi peuvent être citées ;

Mais tout le reste vit de choses empruntées.
Vous feriez-vous le protecteur
De ces plaisans aréopages,
Où préside toujours une femme docteur,
Qui, rassemblant de petits personnages,
Recueillant de petits suffrages,
Dicte des lois au peuple auteur?
On vit là comme ailleurs de phrases rebattues.
Je compare ces tribunaux
A des cabinets de statues
Où sont, sur de grands piédestaux,
De petits bustes peints, figures inconnues
Qu'un curieux étiquette du nom
D'Aristophane ou de Platon.
Chacun de ces bureaux se croit la seule école
Des talens et du goût, de la prose et des vers.
Dans une outre, on a dit qu'Eole
Renferma tous les vents divers:
De nos bureaux d'esprit cette outre est le symbole;
Chacun croit contenir, comme dans une fiole,
Tout le bon sens de l'univers.
Poëtes, orateurs, historiens, critiques,
Tout abonde en ces lieux: je crois voir ces boutiques
Où je lis quelquefois, en traversant Paris,
Sur des vases rangés, d'Esculape chéris,
Emétique, antimoine, essence, esprit de nitre.
Hé bien, ces vases-là n'ont souvent que le titre.

DESMAHIS. *L'Honnête Homme*, act. II, sc. II.

FABLES.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.
BOILEAU. *Ep. IX.*

Fable.

PRÉCEPTES DU GENRE.

On a dit : *Le style de la* fable *doit être simple*, *familier*, *riant*, *gracieux*, *naturel*, *et même naïf.* Il fallait dire : *et surtout naïf.*

La naïveté est susceptible de tous les tons. Joas est naïf dans sa scène avec Athalie, mais d'une naïveté noble, qui fait frémir pour les jours de ce précieux enfant.

L'instruction théâtrale exige un appareil qui n'est ni de tous les lieux ni de tous les temps : c'est un miroir public qu'on n'élève qu'à grands frais et à force de machines : il en est à peu près de même de l'épopée. On a donc voulu nous donner des glaces portatives, aussi fidèles et plus commodes, où chaque vérité isolée eût son image distincte, et de là l'invention des petits poëmes allégoriques.

Dans ces tableaux, on pouvait nous peindre à nos yeux sous trois symboles différens : ou sous les traits de nos semblables, comme dans la *fable* du Savetier et du Financier, dans celle du Berger et du Roi, dans celle du Meunier et de son Fils, etc. ; ou sous le nom des êtres surna-

turels et allégoriques, comme dans la *fable* de Phébus et de Borée, dans celle de la Discorde, dans les fictions poétiques, dans les contes des Fées; ou sous la figure des animaux et des êtres matériels, que le poëte fait agir et parler à notre manière. C'est ici le genre le plus étendu, et peut-être le seul vrai genre de la *fable*, par la raison même qu'il est le plus dépourvu de vraisemblance à notre égard.

Tout ce qui concourt à nous persuader la simplicité et la crédulité du poëte, rend la fable plus intéressante, au lieu que tout ce qui nous fait douter de la bonne foi de son récit, en affaiblit l'intérêt.

Quelle est l'espèce d'illusion qui rend la fable si séduisante ? On croit entendre un homme assez simple et assez crédule pour répéter sérieusement les contes puérils qu'on lui a faits; et c'est dans cet air de bonne foi que consiste la naïveté du récit et du style.

On reconnaît la bonne foi d'un historien à l'attention qu'il a de saisir et de marquer les circonstances, aux réflexions qu'il y mêle, à l'éloquence qu'il emploie à exprimer ce qu'il sent: c'est là surtout ce qui met La Fontaine au-dessus de tous ses modèles. Esope raconte simplement, mais en peu de mots; il semble raconter fidèlement ce qu'on lui a dit. Phèdre y met plus de délicatesse et d'élégance, mais aussi moins de vérité. On croirait en effet que rien ne dût mieux caractériser la naïveté qu'un style dénué d'ornemens; cependant La Fontaine a répandu dans le sien tous les trésors de la poésie, et il n'en est que plus naïf: ces couleurs si variées et si brillantes sont elles-mêmes les traits dont la Nature vient se peindre dans les écrits de ce poëte, avec tant de grâce et de simplicité. Ce prestige de l'art paraît d'abord inconcevable; mais, dès qu'on remonte à la cause, on n'est plus surpris de l'effet.

Non seulement La Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un poëte

qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante; c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même; son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire et de sentiment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour vous persuader; et c'est cet air de bonne foi, c'est le sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfans, c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin et pour une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant: *Le bon homme!* On le disait de lui dans la société. Son caractère n'a fait que passer dans ses *fables*. C'est du fonds de son caractère que sont émanés ces tours si naturels, ces expressions si naïves, ces images si fidèles.

La Fontaine raconte la guerre des vautours; son génie s'élève; *il plut du sang*. Cette image lui paraît encore faible; il ajoute, pour exprimer la dépopulation:

> Et sur son roc Prométhée espéra
> De voir bientôt une fin à sa peine.

La querelle de deux coqs pour une poule lui rappelle ce que l'amour a produit de plus funeste:

> Amour, tu perdis Troie!

Deux chèvres se rencontrent sur un pont trop étroit pour y passer ensemble; aucune des deux ne veut reculer; il s'imagine voir

> Avec Louis-le-Grand
> Philippe-Quatre qui s'avance
> Dans l'île de la Conférence.

Un renard est entré la nuit dans un poulailler; comment exprimer ce désastre?

> Les marques de sa cruauté

Parurent avec l'aube; on vit un étalage
De corps sanglans et de carnage.
Peu s'en fallut que le Soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide, etc.

La Fontaine a toujours le style de la chose.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre.
. . . .
Les tourterelles se fuyaient.
Plus d'amour, partant plus de joie.

Ce n'est jamais la qualité des personnages qui le décide. Jupiter n'est qu'un homme dans les choses familières; le moucheron est un héros lorsqu'il combat le lion : rien de plus philosophique, et en même temps de plus naïf que ces contrastes. La Fontaine est peut-être celui de tous les poëtes qui passe d'un extrême à l'autre avec le plus de justesse et de rapidité. Il n'a pas dessein de faire croire qu'il s'égaie à rapprocher le grand du petit : il veut que l'on pense, au contraire, que le sérieux qu'il met aux petites choses les lui fait mêler et confondre de bonne foi avec les grandes; et il réussit, en effet, à produire cette illusion. De là vient qu'il n'est jamais contraint, ni dans le style familier, ni dans le haut style. Si ses réflexions et ses peintures l'emportent vers l'un, ses sujets le ramènent à l'autre, et toujours si à propos, que le lecteur n'a pas le temps de désirer qu'il prenne l'essor ou qu'il se modère. En lui, chaque idée réveille soudain l'image et le sentiment qui lui est propre; on peut le voir dans ses peintures, dans son dialogue, dans ses harangues. Qu'on lise, pour les peintures, la fable de *Phébus* et de *Borée*, celle du *Chêne* et du *Roseau*; pour le dialogue, celle de la *Mouche* et de la *Fourmi*, celle des *Compagnons d'Ulysse*; pour les monologues et les harangues, celle du *Loup* et des *Bergers*, celle du *Berger* et du *Roi*, celle de l'*Homme* et

de la *Couleuvre*, modèles à la fois de philosophie et de poésie. On a dit souvent que l'une nuisait à l'autre ; qu'on nous cite, ou parmi les anciens ou parmi les modernes, quelque poëte plus riant, plus fécond, plus varié, quelque moraliste plus sage.

Mais ni sa philosophie ni sa poésie ne nuisent à sa naïveté ; au contraire, plus il met de l'une et de l'autre dans ses récits, dans ses réflexions, dans ses peintures, plus il semble persuadé, pénétré de ce qu'il raconte, et plus, par conséquent, il nous paraît simple et crédule.

Le premier soin du fabuliste doit donc être de paraître persuadé ; le second, de rendre sa persuasion amusante ; le troisième, de rendre cet amusement utile.

Son caractère de naïveté une fois établi, nous devons trouver possible qu'il ajoute foi à ce qu'il raconte ; et de là vient la règle de suivre les mœurs, ou réelles, ou supposées. Son dessein n'est pas de nous persuader que le lion, l'âne et le renard ont parlé, mais d'en paraître persuadé lui-même ; et pour cela, il faut qu'il observe les convenances, c'est-à-dire qu'il fasse parler et agir le lion, l'âne et le renard, chacun selon le caractère et les intérêts qu'il est supposé leur attribuer : ainsi, la règle de suivre les mœurs dans la *fable* est une suite de ce principe, que tout doit y concourir à nous persuader la crédulité du poëte. La Fontaine a quelquefois lui-même oublié cette règle, comme dans la *fable* du *Lion*, de la *Chèvre* et de la *Génisse*.

Il faut de plus que la crédulité du conteur soit amusante. La Fontaine évite avec soin tout ce qui a l'air de la plaisanterie ; et, s'il lui en échappe quelque trait, il a grand soin de l'émousser.

A ces mots, l'animal pervers,
C'est le serpent que je veux dire.

Voilà une excellente épigramme, et le poëte s'en serait

tenu là, s'il avait voulu être fin; mais il voulait être, ou plutôt il était naïf; il a donc achevé :

C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper.

De même, dans ces vers qui terminent la *fable* du *Rat solitaire :*

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine? Non, mais un dervis.

Il ajoute :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

La finesse du style consiste à se laisser deviner; la naïveté à dire tout ce qu'on pense.

La Fontaine nous fait rire, mais à ses dépens, et c'est sur lui-même qu'il fait tomber le ridicule, quand, pour rendre raison de la maigreur d'une belette, il observe qu'*elle sortait de maladie;* quand, pour expliquer comment un cerf ignorait une maxime de Salomon, il se croit obligé de nous avertir que *ce cerf n'avait pas accoutumé de lire ;* quand, pour nous prouver l'expérience d'un vieux rat, et les dangers qu'il avait courus, il remarque qu'*il avait même perdu sa queue à la bataille;* quand, pour nous peindre la bonne intelligence des chiens et des chats, il nous dit :

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins;
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Edifiait tous les voisins.

Cependant, comme ce n'est pas uniquement à nous amuser, mais surtout à nous instruire, que la *fable* est destinée, l'illusion doit se terminer au développement de quelque vérité utile : je dis *au développement*, et non pas

à la preuve, car il faut bien observer que la *fable* ne prouve rien. Quelque bien adapté que soit l'exemple à la moralité, l'exemple est un fait particulier, la moralité une maxime générale ; et l'on sait que du particulier au général il n'y a rien à conclure. Il faut donc que la moralité soit une vérité connue par elle-même, et à laquelle on n'ait besoin que de réfléchir pour en être persuadé. L'exemple contenu dans la *fable* en est l'indication, et non la preuve : son but est d'avertir, et non pas de convaincre; et son office est de rendre sensible à l'imagination ce qui est avoué par la raison ; mais pour cela, il faut que l'exemple mène droit à la moralité, sans diversion, sans équivoque; et c'est ce que les plus grands maîtres semblent avoir oublié quelquefois.

La vérité doit naître de la *fable*.

La Motte l'a dit et l'a pratiqué ; il ne le cède même à personne en cette partie : comme elle dépend de la justesse et de la sagacité de l'esprit, et que La Motte avait supérieurement l'une et l'autre, le sens moral de ses *fables* est presque toujours bien saisi, bien déduit, bien préparé.

La Fontaine s'est plus négligé que lui sur le choix de la moralité. Il semble quelquefois la chercher après avoir composé sa *fable*, soit qu'il affecte cette incertitude pour cacher jusqu'au bout le dessein qu'il avait d'instruire ; soit qu'en effet il se soit livré d'abord à l'attrait d'un tableau favorable à peindre, bien sûr que d'un sujet moral, il est facile de tirer une réflexion morale. Cependant sa conclusion n'est pas toujours également heureuse ; le plus souvent profonde, lumineuse, intéressante, et amenée par un chemin de fleurs, mais quelquefois aussi commune, fausse ou mal déduite.

En général, le respect de La Fontaine pour les anciens ne lui a pas laissé la liberté du choix dans les sujets qu'il en a pris ; presque toutes ses beautés sont de lui, presque

tous ses défauts sont des autres : ajoutons que ses défauts sont rares et tous faciles à éviter, et que ses beautés sans nombre sont peut-être inimitables.

J'aurais beaucoup à dire sur sa versification, dont les beautés ravissent d'admiration les hommes de l'art les plus exercés et les hommes de goût les plus délicats ; mais la richesse, la vérité, l'originalité, l'heureuse hardiesse de son langage, ne sont pas des qualités qu'on puisse rendre sensibles en les définissant. Pour en avoir l'idée et le sentiment, il faut le lire, et le lire encore ; c'est un plaisir qui ne s'épuise point.

MARMONTEL. *Elémens de Littérature*, t. II (1).

La Fable et la Vérité.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits ;
Jeune et vieux fuyaient à sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamans,
La plupart faux, mais très-brillans.
« Eh! vous voilà? Bonjour, dit-elle.
Que faites-vous ici seule sur un chemin? »
La Vérité répond : « Vous le voyez ; je gèle :
Aux passans je demande en vain
De me donner une retraite ;
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
— Vous êtes pourtant ma cadette,

(1) Voyez l'article.

Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous;
Qu'un même intérêt nous rassemble.
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison, et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie. »

FLORIAN.

Le Chêne et le Roseau.

MODÈLE D'EXERCICE.

La Fontaine mettait au rang de ses meilleures fables celle du Chêne et du Roseau. Avant que de la lire, essayons nous-même quelles seraient les idées que la nature nous présenterait sur ce sujet. Prenons les devans, pour voir si l'auteur suivra la même route que nous.

Dès qu'on nous annonce le Chêne et le Roseau, nous sommes frappés par le contraste du grand avec le petit, du fort avec le faible. Voilà une première idée qui nous est donnée par le seul titre du sujet. Nous serions choqués, si, dans le récit du poëte, elle se trouvait renversée de manière qu'on accordât la force et la grandeur au Roseau, et la petitesse avec la faiblesse au Chêne; nous ne manquerions pas de réclamer les droits de la nature, et de dire qu'elle n'est pas rendue, qu'elle n'est pas imitée. L'auteur est donc lié par le seul titre.

Si on suppose que ces deux plantes se parlent, la supposition une fois accordée, on sent que le Chêne doit parler avec hauteur et avec confiance, le Roseau avec modestie et simplicité ; c'est encore la nature qui le demande. Cependant, comme il arrive presque toujours que ceux qui prennent le ton haut sont des sots, et que les gens modestes ont raison, on ne serait point surpris ni fâché de voir l'orgueil du Chêne abattu, et la modestie du Roseau préservée. Mais cette idée est enveloppée dans les circonstances d'un événement qu'on ne conçoit pas encore. Hâtons-nous de voir comment l'auteur le développera.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature.

Le discours est direct. Le Chêne ne dit point au Roseau : *qu'il avait bien sujet d'accuser la nature*, mais *vous avez...* Cette manière est beaucoup plus vive ; on croit entendre les acteurs mêmes : le discours est ce qu'on appelle dramatique. Ce second vers d'ailleurs contient la proposition du sujet, et marque quel sera le ton de tout le discours. Le Chêne montre déjà du sentiment et de la compassion, mais de cette compassion orgueilleuse par laquelle on fait sentir au malheureux les avantages qu'on a sur lui.

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Cette idée que le Chêne donne de la faiblesse du Roseau est bien vive et bien humiliante pour le Roseau ; elle tient de l'insulte : le plus petit des oiseaux est pour vous un poids qui vous incommode.

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête.

C'est la même pensée présentée sous une autre image. Le Chêne ne raisonne que par des exemples ; c'est la

manière de raisonner la plus sensible, parce qu'elle frappe l'imagination en même temps que l'esprit. *D'aventure* est un terme un peu vieux, dont la naïveté est poétique. *Rider la face de l'eau* est une image juste et agréable : *Vous oblige à baisser la tête;* ces trois vers sont doux : il semble que le Chêne s'abaisse à ce ton de bonté par pitié pour le roseau. Il va parler de lui-même en bien d'autres termes :

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Quelle noblesse dans les images! quelle fierté dans les expressions et dans les tours ! *Cependant que*, terme noble et majestueux; *au Caucase pareil*, comparaison hyperbolique; *non content d'arrêter les rayons du soleil : arrêter* marque une sorte d'empire et de supériorité; sur qui? sur le soleil même; *brave l'effort : braver* ne signifie pas seulement *résister*, mais résister avec insolence. Ce n'est point à la tempête seulement qu'il résiste, mais à son *effort*. Le singulier est ici plus poétique que le pluriel. Ces trois vers, dont l'harmonie est forte, pleine, les idées grandes, nobles, figurent avec les trois précédens, dont l'harmonie est douce, de même que les idées : observez encore *front* et *arrêter*, à l'hémistiche.

Tout vous est aquilon; tout me semble zéphyr.

Le Chêne revient à son parallèle, si flatteur pour son amour-propre; et, pour le rendre plus sensible, il le réduit en deux mots; tout vous *est* réellement aquilon; et à moi, tout *me semble* zéphyr. Le contraste est observé partout, jusque dans l'harmonie; *tout me semble zéphyr* est beaucoup plus doux que *tout vous est aquilon;* mais quelle énergie dans la brièveté! continuons :

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage.

L'orgueil du Chêne était content; peut-être même qu'il avait un peu rougi. Il reprend son premier ton de compassion, pour engager adroitement le Roseau à consentir aux louanges qu'il s'est données, et à flatter encore son amour-propre par un aveu plaintif de sa faiblesse. Mais, malgré ce ton de compassion, il sait toujours mêler dans son discours les expressions du ton avantageux. *A l'abri* est vain et orgueilleux dans la bouche du Chêne. *Du feuillage dont je couvre le voisinage: de mon feuillage* eût été trop succinct et trop simple; mais *dont je couvre*, cela étend l'idée et fait image. *Le voisinage*, terme juste, mais qui n'est pas sans enflure. *Je vous défendrais de l'orage : Je...* Qu'il y a de plaisir à se donner soi-même pour quelqu'un qui protége!

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

Ce tour est poétique, et même de la haute poésie; ce qui ne messied pas dans la bouche du Chêne.

La nature envers vous me semble bien injuste.

C'est la conclusion, que le Chêne prononça sans doute en appuyant, et avec une pitié désobligeante, quoique réelle et véritable.

On attend avec impatience la réponse du Roseau. Si on pouvait la lui inspirer, on ne manquerait point de l'assaisonner. La Fontaine, qui a su faire naître l'intérêt, ne sera point embarrassé pour le satisfaire. La réponse du Roseau sera polie, mais sèche, et on n'en sera point surpris.

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel.

C'est précisément une contre-vérité. Le Roseau n'a pas

voulu lui dire qu'elle partait de l'orgueil; mais seulement il lui fait sentir qu'il en avait examiné et vu le principe : c'était au Chêne à comprendre ce discours. Tout ce qui suit est sec, et même menaçant :

Mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin.

Le propos n'est pas long, mais il est énergique.

Les acteurs n'ont plus rien à se dire; c'est au poëte à achever le récit. Il prend le ton de la matière; il peint un orage furieux.

Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

Le vent part de l'extrémité de l'horizon; sa rapidité s'augmente dans sa course : il y a image. Au lieu de dire un *vent du Nord*, on le personnifie, et la périphrase donne de la noblesse à l'idée, et de l'espace pour placer l'harmonie.

L'arbre tient bon; le Roseau plie.

Voilà nos deux acteurs en situation parallèle.

Le vent redouble ses efforts.
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Ces vers sont beaux, nobles; l'antithèse et l'hyperbole qui règnent dans les deux derniers les rendent sublimes.

Le poëte, comme on le voit, a suivi les idées que le sujet présente naturellement : c'est ce qui fait la vérité de son récit. Mais il a su revêtir ce fonds de tous les orne-

mens qui pouvaient lui convenir : c'est ce qui en fait la beauté. Ses pensées, ses expressions, ses tours, forment un accord parfait avec le sujet; toutes les parties en sont assorties et liées, au dedans par la suite et l'ordre des pensées, au dehors par la forme du style, et nous présentent par ce moyen un tableau de l'art, où tout est grâce et vérité. Joignez à cela le sentiment qui règne partout, qui anime tout d'un bout à l'autre. Cette pièce a tout ce qu'on peut désirer pour une fable parfaite.

La Fontaine *développé par* Le Batteux.

Autre Développement.

La Fontaine représente toutes les puissances de la nature en action dans ce paysage. On y voit le soleil, le vent, l'orage, l'eau, une grande montagne, un chêne et un roseau, enfin un roitelet, puissance animale. Il n'y a pas de doute que si son sujet eût comporté un personnage humain, et surtout une nymphe, il ne l'eût rendu plus intéressant. Mais, à son défaut, il personnifie ses deux acteurs inanimés; il donne au chêne un *front au Caucase pareil*, un dos qui ne courbe jamais, une tête au ciel voisine, et des pieds qui touchent à l'empire des morts. Il lui suppose des sentimens convenables à sa taille, un orgueil protecteur, une compassion dédaigneuse; il lui oppose un faible roseau, jouet des vents, mais humble, patient, content de son sort, et qui trouve sa sûreté dans sa faiblesse même. Il relève ensuite, par des expressions sublimes, son site naturellement circonscrit, et y ajoute des lointains par des images accessoires. Il appelle ses marais, *humides bords des royaumes du vent;* il peint le vent lui-même en le personnifiant. Enfin, arrive la catastrophe, pour servir d'éternelle leçon aux grands et aux petits. La moralité de cette fable n'est point récapitulée en maxime au commencement ou à la fin, comme dans les autres fables de La Fontaine; mais

elle est répandue partout, ce qui vaut encore mieux. C'est le lecteur lui-même, et non l'auteur qui la tire. Lorsqu'elle est entremêlée avec la fiction, la fable ressemble à ces riches étoffes où l'or et la soie sont filés ensemble. Cependant la morale de celle-ci paraît se montrer dans les expressions mêmes de sa dernière image. Elles conviennent également au chêne orgueilleux déraciné par le vent, et aux grands de la terre renversés par des causes souvent aussi légères.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la Nature*, tom. I.

Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes.

MODÈLE D'EXERCICE.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge,
Disaient trois jouvenceaux, enfans du voisinage;
Assurément il radotait.

Qu'on cherche ailleurs des débuts plus simples, plus vifs, plus nets, plus riches, d'un tour plus piquant.

Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

Au nom des Dieux est affectueux, *je vous prie* est familier, *labeur* est très-poétique; qu'on essaie de mettre *travail*: *patriarche*, familier encore.

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Il est difficile de dire mieux la même chose, et en moins de mots: *charger*, expression forte; *charger votre vie*, tour poétique.

Ne songez désormais qu'à vos fautes passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.

Le caractère du jeune homme est peint dans ce discours; le fond en est désobligeant. *Songez à vos fautes* tient de l'outrage. *Quittez le long espoir et les vastes pensées.* Quel vers; qu'il est riche, qu'il est harmonieux! quel champ d'idées pour le lecteur! *Long espoir* est un latinisme qui fait beauté. *Tout cela ne convient qu'à nous :* c'est la confiance du Chêne.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu.

Cette maxime très-belle, très-importante, est placée on ne peut mieux dans la bouche d'un vieillard d'une expérience consommée.

La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.

Blême fait image, c'est le *pallida Mors* d'Horace. Le poëte a imité le reste de la pensée de l'auteur latin, mais en la rajeunissant par un tour nouveau. Horace avait dit: La pâle Mort heurte également du pied à la porte des Rois et à celle des bergers; La Fontaine dit : La Parque blème se joue également de la vie des jeunes et de celle des vieux.

. . . . . . Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

C'est un raisonnement plein de philosophie. On voit avec quelle force il est rendu, et quel est l'effet du mot *seulement* placé au bout du vers.

Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore.

Il n'est rien de plus noble que ce sentiment. Si nos pères n'avaient travaillé que pour eux, de quoi jouirions-nous?

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Ce tour poétique donne un air gracieux à une pensée triste par elle-même.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dans le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même voulait enter :
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Le caractère du vieillard se soutient jusqu'au bout. Il les pleura, quoiqu'ils lui eussent parlé avec peu de respect, mais il a tout pardonné à la vivacité de leur âge : il gémit de les voir sitôt moissonnés.

LA FONTAINE *développé par* LE BATTEUX.

Les Sacs des Destinées.

ON n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
Un homme promenait ses désirs et ses yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguait les Dieux.
Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte

La condition des humains.
« Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est en tes mains :
Contentons un mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie
Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées;
Pèse et choisis; mais, pour régler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Pèsent le moins : les maux seuls font le poids.
— Grâce au seigneur Jupin, puisque je suis à même,
Dit notre homme, soyons heureux. »
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
« Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux,
Qui peut porter si lourde masse :
Ce n'est mon fait. » Il en pèse un second,
Le sac des grands, des gens en place :
Là, gisent le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,
Même les bons conseils que le hasard confond.
« Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria notre homme, et que le Ciel m'en garde !
A d'autres. » Il poursuit, prend et pèse toujours
Et mille et mille sacs, toujours trouvés trop lourds :
Ceux-ci par des égards et la triste contrainte,
Ceux-là par les vastes désirs;
D'autres par l'envie ou la crainte;
Quelques uns seulement par l'ennui des plaisirs.
« O ciel, n'est-il donc point de fortune légère?
Disait déjà le chercheur mécontent;
Mais quoi! me plains-je à tort? J'ai, je crois, mon affaire;
Celle-ci ne pèse pas tant.
— Elle pèserait moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnait le choix :
Mais tel en jouit qui l'ignore;

Cette ignorance en fait le poids.
— Je ne suis pas si sot; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. — Soit ; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu, mais là-dessus,
Apprends à ne te plaindre plus. »

LA MOTTE.

Le Miroir.

JADIS un père de famille
Eut un fils beau comme le jour ;
Il eut au contraire une fille
Sans nuls attraits, vrai remède d'amour.
Ces enfans badinaient comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge ; et, trouvant un miroir
A la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout à coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur
Ressentit un dépit extrême,
Croyant à chaque mot qu'il taxait sa laideur.
Elle n'entendait pas là-dessus raillerie ;
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie
S'en étaient emparés. Elle va promptement
Trouver son père à son appartement.
« Mon petit frère a la manie
De se mirer, dit-elle ; il se croit un soleil,
Et son orgueil est sans pareil.
Défendez-lui, mon père, je vous prie,
D'approcher du miroir et de s'y regarder. »
Le père, loin de le gronder,
Les embrasse tous deux, tour à tour les caresse ;
Et leur partageant sa tendresse,
« Mes chers enfans, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux:

Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté dont Dieu prit soin de vous parer,
Vous donne horreur du vice et du libertinage
Qui pourrait la déshonorer;
Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
Apercevant votre disgrâce,
Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs
Dont brille souvent la jeunesse,
Vous répariez ces défauts par vos mœurs:
Rien n'est si beau que la sagesse (1). »

RICHER.

Le Livre de la Raison.

LORSQUE le ciel, prodigue en ses présens,
Combla de biens tant d'êtres différens,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison.*
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devait tous conduire à la vertu;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, et rien de plus;
La jeunesse, beaucoup d'abus;
L'âge suivant, des regrets superflus;
Et la vieillesse en déchira les pages.

AUBERT.

Les Saules et le Ruisseau.

UN ruisseau fils d'une montagne,
A travers les rochers se fit passage un jour.

(1) Voyez *Phèdre*, liv. III, fab. VIII.

Le spectacle inconnu d'une immense campagne,
Et mille objets nouveaux l'enchantent tour à tour.
Un désir plus ardent entraîne enfin son onde ;
Il s'échappe, il veut voir le monde,
Le monde si rempli d'appas
Lorsque surtout on ne le connaît pas.
Un pré voisin reçoit son onde pure.
Là, tout à coup charmé des fleurs, de la verdure,
Il va, revient, serpente, et d'un pas incertain
Roule au gré du destin.
Des saules desséchés qui dans cette prairie
Vieillissaient consumés sans espoir de secours,
A travers leur écorce entr'ouverte et flétrie
Virent le jeune Ondin s'égarant dans son cours.
« Venez, lui dirent-ils, venez sous ces ombrages,
Vous rafraîchirez nos feuillages,
Et nous par un juste retour,
Nous vous garantirons de ce flambeau céleste,
Astre puissant, père du jour,
Dont le trop d'ardeur est funeste. »
Le voyageur, attiré par ces mots,
Roule près d'eux ses jeunes flots;
Aussitôt ranimés les saules refleurissent,
Leurs vieilles branches se verdissent,
Et d'une ombre plus fraîche abritant le ruisseau,
Ils conservent plus pur le cristal de son eau.
Il coulait ignoré, mais sans trouble et sans crainte;
Il s'ennuya de ce bonheur secret.
« Que je suis bon, dit-il, pour le seul intérêt
De ces saules touffus d'éprouver la contrainte!
Je ne veux plus languir en ce honteux repos. »
Lors d'une course vagabonde,
Sur un aride sable il va risquer ses eaux:
Un feu brûlant tarit son onde.

Ah! dans le printemps de vos jours,

Jeunes enfans, chérissez la vieillesse ;
Elle a grand besoin de secours,
Et vous grand besoin de sagesse.

WATELET.

L'Histoire.

La capitale d'un Empire
Que le glaive du Scythe achevait de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage vainqueur éblouissait la vue.
D'un Prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admirait surtout la superbe statue.
On lisait sur le monument :
A très-puissant, très-bon, très-juste et très-clément,
Et le reste ; en un mot l'étalage vulgaire
Des termes consacrés au style lapidaire.
Ces mots en lettres d'or frappent le conquérant ;
Ce témoignage si touchant
Qu'aux vertus de son Roi rendait un peuple immense,
Emeut le Roi barbare ; il médite en silence
Sur ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais.
Long-temps de ce bon Prince il contemple les traits.
Il se fait expliquer l'histoire de sa vie.
« Ce Prince, dit l'histoire, horreur de ses sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie.
Devant son joug de fer il fit taire les lois ;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
Qui sert si bien les Rois,
Et fit le premier pas vers l'affreux despotisme. »
Tel était le portrait qu'à la postérité
Transmettait l'équitable histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire.
Pourquoi donc, si l'histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire

Le mensonge est-il attesté?
Sa Majesté sauvage était bien étonnée.
« Seigneur, dit un des courtisans
Qui durant près d'un siècle à la Cour des tyrans
Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la patrie
Fut érigé pendant sa vie....
On fit l'histoire après sa mort (1). »

BOISSARD.

La Linotte.

UNE étourdie, une tête à l'évent,
Une linotte, c'est tout dire,
Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,
Quitta sa mère et voulut se produire,
Se faire un sort indépendant.
Un nid chez soi vaut mieux souvent
Que ne vaut ailleurs un Empire.
Il s'agit de trouver un bel emplacement.
Ma folle un jour s'arrêta près d'un chêne.
« C'est, dit-elle, ce qu'il me faut;
Je serai là comme une Reine;
On ne peut se nicher plus haut. »
En un moment le nid s'achève:
Mais deux jours après, ô douleur!
Par tourbillons le vent s'élève,
L'air s'embrase, un nuage crève :
Adieu les projets de bonheur!
Notre linotte était absente.
A son retour, Dieu ! quels dégâts!
Plus de nid! le chêne en éclats!

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*.

« Ho, ho! je serai plus prudente,
Dit-elle; logeons-nous six étages plus bas. »
Des broussailles frappent sa vue.
« La foudre n'y tombera point,
J'y vivrai tranquille, inconnue;
Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point. »
Elle y bâtit son domicile.
Moins d'éclat, sans plus de repos :
La poussière et les vermisseaux
L'inquiètent dans cet asile :
Il faut prendre congé; mais, sage à ses dépens,
D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage,
Y trouve des plaisirs constans,
Et s'y préserve en même temps
De la poussière et de l'orage.
Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône.
Voulons-nous l'obtenir, amis,
La médiocrité le donne.

DORAT.

Les Métamorphoses du Singe.

GILLE, histrion de foire, un jour par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir :
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque! ô la plate figure!
S'écria-t-il; que je suis laid!
Puissant maître des Dieux, j'ose implorer tes grâces :
Laisse-moi le lot des grimaces;
Je te demande au reste un changement complet. »
Jupin l'entend et dit : « Je consens à la chose.
Regarde : es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,

Aime assez son plumage et beaucoup son caquet;
Mais il n'a pas tout vu : « Peste ! la sotte mine
Que me donne Jupin; le long bec que voilà !
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme :
Donnez-moi vite une autre forme. »
Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire:
Il en fait donc un paon; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane, et s'admire;
Mais, las! il voit ses vilains pieds;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le Dieu, commence à se lasser:
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais aussi plus d'autre prière;
Que je n'entende plus ton babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être;
Et qu'en fait-il? un petit-maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre ne font qu'un (1).

LE BAILLY.

L'Aveugle et le Paralytique.

AIDONS-NOUS mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement;
Confucius l'a dit: suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

(1) Voyez *le Singe*, t. I.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au Ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs vœux étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint : il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Etait sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres;
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
— A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux ;
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide.
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FLORIAN.

Le Château de Cartes.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfans,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple héritage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parens.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours:
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfans, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,
Un fragile château de cartes,
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt: « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérans,
Et d'autres fondateurs d'Empire?
Ces deux noms sont-ils différens? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,

S'écrie : « Il est fini ! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

LE MÊME.

Le Chameau et le Bossu.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage ;
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis.
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
« Messieurs, voilà bien des propos ;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence ;
Qu'il paraît léger sous ce poids !
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance ! »
En riant du bossu, nous faisons comme lui ;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge :
Et l'homme tous les jours dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer, fait son éloge.

LE BAILLY.

Le Fleuve.

Un grand fleuve parcourt le monde :
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde ;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant au milieu des débris
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale.
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer leurs flots,
Ou les lui donne pour ceinture,
L'autre maudit le sol dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon,
Plongé dans l'eau jusqu'au menton ;
Plus il a bu, plus il veut boire.
Infatigable, et dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage
Qu'un homme qui tout près, sans désirs, sans dédain,
Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage
Que ce qui peut tenir dans le creux de sa main.
Homme rare, sur ma parole !
Avec moi vous en conviendrez,
Mes bons amis, quand vous saurez
Que notre fleuve est le Pactole.

Arnault.

L'Aigle et le Serpent.

L'OISEAU, ministre du tonnerre,
Après avoir long-temps contemplé le soleil,
Abaissa son vol vers la terre.
Il voulait y jouir du brillant appareil
Que développe la nature,
Lorsque les doux zéphirs, messagers du printemps,
Ont rajeuni l'herbe des champs,
Et tapissé les prés de fleurs et de verdure.
Du sommet d'un roc sourcilleux,
Son avide regard ne peut trop se repaître
D'un spectacle si merveilleux.
Comme il rendait hommage à l'œuvre du grand maître
Qui prodigue aux mortels tant de biens précieux,
Un énorme serpent frappe soudain ses yeux.
Sorti du fond d'une crevasse,
Il a vu l'aigle ; il le menace,
Et, pour mieux l'embrasser, de son corps monstrueux,
Déroule en longs replis les anneaux tortueux ;
A darder le venin déjà sa langue est prête ;
Il se ramasse en rond, dresse une horrible tête,
Puis s'élance, et, toujours entraîné par son poids,
Tombe, s'élance encore et retombe vingt fois.
Outré de dépit, de colère,
Il répond par des sifflemens
Au calme de son adversaire,
Et sur le roc aride il imprime ses dents.
L'aigle voit en pitié sa rage;
Il lui tient alors ce langage :
« Que prétendais-tu faire, animal odieux ?
Va, cesse une attaque inutile ;
Quel triomphe obtiendrait sur un faible reptile
L'oiseau du souverain des dieux ?
J'entends..... Tu voudrais qu'en sa serre

Il daignât te saisir pour t'élever aux cieux.
Ton sort serait trop glorieux ;
Non : siffle et rampe sur la terre. »
Il dit, et reprenant un vol audacieux,
L'aigle, au milieu des airs, franchit un vaste espace,
Où l'œil du reptile envieux
Ne peut suivre même sa trace.

A. F. LE BAILLY.

Le Trône de Neige.

QUI n'aime à voir folâtrer des enfans ?
On se croit de leur âge. O douce jouissance
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourmens !
Un rien suffit pour amuser l'enfance ;
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.
Un jour, échappés du collége,
Des écoliers d'onze à douze ans
Aperçurent un tas de neige....
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siége,
Le trône enfin ; et le cortége
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace ;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance....
Peut-on impunément avoir l'autorité ?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse encor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité.
De Tarquin-le-Superbe il avait l'arrogance,

Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône, qui se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat....
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protége
Vous êtes sur un tas de neige....
Gare le rayon du soleil!

DE STASSART. Liv. V, fab. 10.

Le Sage et le Conquérant.

SORTI vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les Etats
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas;
Sage qui ne le flattait pas;
Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa Cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Epuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux,
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête:
C'était jadis une vaste cité
Qu'embellissaient les arts, enfans de l'opulence;
Mais en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.

Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! ils sont partout écrits.
— Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossemens épars :
Vainement j'y cherche la gloire. »

LE BAILLY.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.

NE t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit.
Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire, environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor;

De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet, et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien ; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vint avecque son fils.
« Les blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette, de retour,
Trouve en alarme sa couvée :
L'un commence : « Il a dit que l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite.
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais, voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils allez chez nos parens
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parens, mère ! c'est à cette heure....
— Non, mes enfans, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami, ni parent que soi-même :
Retenez bien cela, mon fils; et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun notre faucille :
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que le dessein fut su de l'alouette :
« C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans; »
Et les petits en même temps,
Voletans, se culebutans,
Délogèrent tous sans trompette (1).

LA FONTAINE. Liv. IV-22.

Le Philosophe Scythe.

UN philosophe austère et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille :
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : « Etait-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage :

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*, même sujet.

Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
— J'ôte le superflu, dit l'autre; et, l'abattant,
Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger, contre toute raison;
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame :
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort (1).

Le même. Liv. XII-20.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. I. même sujet.

ALLÉGORIES.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

Allégorie.

PRÉCEPTES DU GENRE.

On n'a point assez distingué l'*allégorie* d'avec l'apologue ou la fable morale.

Le mérite de l'apologue est de cacher le sens moral, ou la vérité qu'il renferme, jusqu'au moment de la conclusion, qu'on appelle *moralité.*

Le mérite de l'allégorie est de n'avoir pas besoin d'expliquer la vérité qu'elle enveloppe ; elle la fait sentir à chaque trait par la justesse de ses rapports.

L'*allégorie* se propose, non pas de déguiser, mais d'embellir la vérité et de la rendre plus sensible. C'est, comme on l'a très-bien dit, *une métaphore continuée.* Or, une qualité essentielle de la métaphore, est d'être transparente ; il fallait donc aussi donner pour qualité distinctive à l'*allégorie* cette clarté, cette transparence qui laisse voir la vérité, et qui ne l'obscurcit jamais. On la voit sans cesse occupée à rendre son objet sensible, écartant, comme des nuages, tout ce qui altère la justesse de l'allusion et des rapports.

L'*allégorie* est quelquefois aussi une façon de présenter

avec ménagement une vérité qui offenserait, si on l'exposait toute nue; mais elle la déguise moins. C'est un conseil discrètement donné, mais dont celui qu'il intéresse ne peut manquer de sentir à chaque trait l'application. L'ode d'Horace, tant de fois citée : *O navis, referent in mare te novi Fluctus*, en est l'exemple et le modèle : entre un vaisseau et la république, entre la guerre civile et une mer orageuse, tous les rapports sont si frappans, que les Romains ne pouvaient s'y méprendre, et la vérité n'eut jamais de voile plus fin ni plus clair.

L'*allégorie*, par sa ressemblance et par la justesse de ses rapports, doit toujours laisser entrevoir la vérité qu'elle enveloppe; son objet est manqué, si l'esprit s'y trompe, ou si, satisfait d'en apercevoir la surface, il ne désire pas autre chose, et n'en pénètre pas le fond.

Plutarque a raison de comparer les fictions poétiques aux feuilles de vigne, sous lesquelles le raisin doit être caché; mais toutes les fois que le sujet en lui-même a son utilité morale, c'est un raffinement puéril que d'y chercher un sens mystérieux.

Ce n'est pas que, dans les poëmes épiques, et particulièrement dans ceux d'Homère, il n'y ait bien des détails où l'allégorie est sensible; et alors, la vérité voilée y perce de façon à frapper tous les yeux : telle est l'image des *Prières*, tel est l'ingénieux épisode de la ceinture de Vénus; mais regarder l'Iliade comme une *allégorie* continue, c'est attribuer à Homère des rêves qu'il n'a jamais faits.

C'est particulièrement dans les présages, dans les songes, dans le langage prophétique, que les poëtes emploient l'*allégorie*. Dans l'*Iliade*, tandis qu'Hector et Polydamas attaquent le camp des Grecs, un aigle audacieux vole à leur gauche, tenant dans ses serres un énorme dragon, qui, palpitant et ensanglanté, ose combattre, se replie, et blesse son vainqueur. L'oiseau sacré laisse tomber sa proie.

C'est de cette image qu'Horace semble avoir pris la comparaison de l'aiglon avec le jeune Drusus : *Qualem ministrum fulminis alitem*, etc.

L'art de l'*allégorie* consiste à peindre vivement et correctement, d'après l'idée ou le sentiment, la chose qu'on personnifie : comme la Renommée, dans l'*Enéide* de Virgile ; l'Envie, dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dans *la Henriade ;* les Prières, dans l'*Iliade*, etc. Il n'y a peut-être jamais eu d'*allégorie* ni plus belle, ni plus adroite, ni plus éloquemment employée que celle-ci.

Des modèles parfaits de l'*allégorie* en action sont la fable de l'Amour et la Folie, dans La Fontaine ; l'épisode de la Haine, dans l'opéra d'*Armide ;* la Mollesse, dans *le Lutrin*. Quelque belle que soit l'*allégorie*, elle serait froide, si elle était longue. Un poëme tout allégorique ne serait pas soutenable, eût-il d'ailleurs mille beautés.

Presque toute la mythologie des Grecs, comme celle des Egyptiens, est allégorique ; et ces fictions étaient peut-être, dans leur nouveauté, ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus ingénieux ; mais à présent qu'elles sont rebattues, la poésie descriptive a bien plus de mérite et de gloire à peindre la nature toute nue, qu'à l'envelopper de ces voiles depuis long-temps usés.

Les emblèmes ne sont que des *allégories* que peut exprimer le pinceau. C'est ainsi qu'on a représenté le Nil, la tête voilée, pour faire entendre que la source de ce fleuve était inconnue ; c'est ainsi que, pour désigner la paix, on a peint les colombes de Vénus faisant leur nid dans le casque de Mars.

C'est une idée assez heureuse, pour exprimer la crainte des maux d'imagination, que l'*allégorie* d'un enfant qui souffle en l'air des bulles de savon, et qui, s'effrayant de leur chute, inspire la même frayeur à une foule d'autres enfans, sur qui ces bulles vont retomber. Ainsi, les peintres, à l'exemple des poëtes, font quelquefois usage de ces fictions allégoriques, mais rarement avec succès.

Lucien nous a transmis l'idée d'un tableau allégorique des noces d'Alexandre et de Roxane : le peintre était Aétion. Son tableau, qu'il exposa dans les jeux Olympiques, fit l'admiration de la Grèce assemblée, et Raphaël l'a dessiné tel que Lucien l'a décrit.

Les philosophes eux-mêmes emploient souvent le style allégorique. Platon, que la nature avait fait poëte, exprime assez souvent ainsi les idées les plus sublimes. C'est lui qui a dit que *la divinité est située loin de douleur et de volupté*. On doit à Xénophon la belle *allégorie* du jeune Hercule entre la Volupté et la Vertu. Mais qui avait imaginé celle des Furies, nées du sang d'un père répandu par son fils, du sang de Cœlus mutilé par Saturne? C'est là le sublime de l'*allégorie*. Cette façon de s'énoncer fait le charme du style de Montaigne : dans ses écrits, l'idée abstraite ne se présente jamais nue : il voit tout ce qu'il pense, il peint tout ce qu'il dit.

MARMONTEL, *Elémens de Littérature*, t. I (1).

La Fable et l'Allégorie.

LA, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la pudeur, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans un amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,

(1) Voyez dans l'auteur l'article entier.

Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Enée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Eole, en sa fureur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Eolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache:
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen:
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable emprunter la figure;
De chasser les Tritons de l'Empire des Eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Charon, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger, ne passe le Monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance;
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'Allégorie.

Boileau. *Art poét.*, ch. III.

Même sujet.

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la Fable !
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la Muse à sécher de langueur.
O vous, qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices,
Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez;
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques !
Quoi ! bannir des Enfers Proserpine et Pluton,
Dire toujours le Diable, et jamais Alecton,
Sacrifier Hécate et Diane à la Lune,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune ?
Un berger chantera ses déplaisirs secrets,
Sans que la triste Echo répète ses regrets ?
Les bois autour de lui n'auront point de Dryades ?
L'air sera sans Zéphyrs, les fleuves sans Naïades ?
. . . .
Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages.
Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la Fable, en nos vers n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une plante pourrie;
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour ornement
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre à moins qu'on ne crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone,
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en cent lieux par la Nymphe aux cent voix?
Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser un navire?

Cet empire qu'Eole a sur les tourbillons,
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornemens, traitez-les d'antiquailles :
Moi, si je peins jamais Trianon et Versailles,
Les Nymphes, malgré vous, danseront à l'entour,
Cent demi-Dieux badins leur parleront d'amour,
Des Satyres cachés les brusques échappées
Dans les bras des Sylvains feront fuir les Napées;
Et, si le bal s'ouvrait en ces aimables lieux,
J'y ferais, malgré vous, trépigner tous les Dieux (1).

CORNEILLE.

Les Divinités poétiques.

Oui, c'est toi, peintre inestimable,
Trompette d'Achille et d'Hector,
Par qui, de l'heureux siècle d'or,
L'homme entend le langage aimable,
Et voit dans la variété
Des portraits menteurs de la fable,
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre
Réglant le sort par ses arrêts;
Il voit, sous les yeux de Cérès,
Croître les trésors de la terre;
Il reconnaît les Dieux des mers
A ces sons qui calment la guerre
Qu'Eole excitait dans les airs.

Si, dans un combat homicide,
Le devoir engage ses jours,
Pallas, volant à son secours,
Vient le couvrir de son égide :
S'il se voue au maintien des lois,

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*.

C'est Thémis qui lui sert de guide,
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux, si son cœur n'aspire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Astrée est la divinité
Qui lui fait chérir son empire.
S'il s'élève au sacré vallon,
Son enthousiasme est la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi, consacrant le système
De la sublime fiction,
Homère, nouvel Amphion,
Change, par la vertu suprême
De ses accords doux et savans,
Nos destins, nos passions même,
En êtres réels et vivans.

Ce n'est plus l'homme qui pour plaire
Etale ses dons ingénus;
Ce sont les Grâces, c'est Vénus,
Sa divinité tutélaire :
La sagesse qui brille en lui,
C'est Minerve dont l'œil l'éclaire
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente et fougueuse Bellone
Arme son courage aveuglé :
Les frayeurs dont il est troublé
Sont le flambeau de Tisiphone :
Sa colère est Mars en fureur,
Et ses remords sont les Gorgones
Dont l'aspect le glace d'horreur (1).

J. B. Rousseau. Liv. IV, od. 6.

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes.*

Apologie de la Fable.

SAVANTE antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous savez animer l'air, la terre et les mers ;
Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
C'est Atys, aimé de Cybèle.
De l'éclat de leur vermillon
Flore avec le Zéphyr ont peint ces jeunes roses.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses.
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon :
L'ennemi des troupeaux est le Roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante ;
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
Si le Soleil se couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède et Persée ;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée ;
Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux ! séduisante magie !
Qu'Hésiode me plaît dans sa Théogonie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le Chaos,
S'élançant dans les airs et planant sur les flots !

VOLTAIRE.

Même sujet.

Tempé, séjour célèbre, ô magique vallon !
Où l'eau de Sperchius, d'Amphryse et de Pénée,
D'ombrages immortels roulait environnée.
L'Olympe en tes bosquets vit errer tous ses Dieux ;
Pan qui sut animer des joncs mélodieux ;
Diane au carquois d'or, Déesse bocagère,
Qui, la flèche à la main, de sa robe légère
Nouait sur le genou les replis ondoyans ;
Les Sylvains couronnés de rameaux verdoyans,
Les Nymphes qui, sans art, les mains entrelacées,
Dansaient aux sons joyeux de leurs voix cadencées ;
. . . . , ...
Cérès aux blonds cheveux, et le Dieu des orgies,
Bacchus au front vermeil, ceint de grappes rougies,
Et cette Déité, charme de l'univers,
Vénus, qui de Lucrèce inspirait les beaux vers.
Mais c'en est fait : le chêne oublia ses oracles ;
Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles.
Ils ne sont plus ces jours où chaque arbre divin
Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain,
Qui versait en silence à la tige altérée
La séve à longs replis sous l'écorce égarée.
Pourquoi n'êtes-vous plus, rêves attendrissans ?
Dès que l'amour des vers charma mes premiers ans,
J'appris avec transport ceux de l'aimable Ovide,
Poëte mensonger dont l'enfance est avide.
Devant le laurier vert tendrement incliné,
Triste, je saluais les mânes de Daphné ;
Et, touché de son sort, je passais en silence
Près de cet arbre en deuil qu'un vent léger balance,
Qui monte en pyramide élancé dans les airs,
Et croît, ami des morts, sur les tombeaux déserts ;

Je pleurais le trépas du jeune Cyparisse.
Lorsqu'un chêne m'offrait son ombre protectrice,
Lorsque je reposais sous un tilleul assis,
Nommant avec respect Philémon et Baucis,
« Si j'obtiens, me disais-je, une épouse fidèle,
Je veux que Philémon soit un jour mon modèle;
Qu'elle imite Baucis! et tous deux puissions-nous
Mourir au même instant, comme ces deux époux! »

DE FONTANES. *La Forêt de Navarre.*

Même sujet.

VOYEZ dans ses récits le fabuleux Ovide,
Qui d'erreurs en erreurs conduit l'esprit avide,
De prodiges sans nombre embellir l'univers.
La raison, en secret, présidait à ses vers:
C'étaient des fictions, mais non pas des chimères.
Chaque être, en dépouillant ses traits imaginaires,
Reste dans la nature et dans la vérité:
Les bois offrent encore à l'œil désenchanté
L'arbre de Philémon, celui de sa compagne;
Narcisse est une fleur; Atlas une montagne;
Hyacinthe expirant ne meurt pas tout entier;
Que Daphné disparaisse, il nous reste un laurier.
Du palais du Sommeil les brillantes demeures,
Ses coursiers enflammés attelés par les Heures,
En s'évanouissant laisseront sous vos yeux
Et l'ordre des saisons, et la marche des cieux.
Dans Ixion enfin, dans la vapeur qu'il aime,
L'Imagination se peignit elle-même:
Ainsi la vérité sort de la fiction,
Ainsi la vigilante et sévère raison
Ne se laisse bercer que par d'heureux mensonges,
Et veut à son réveil aimer encor ses songes.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. V.

Emploi de la Fable.

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une âme imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux, et cet instinct des plantes,
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes.
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le Zéphyr, et craigne l'Aquilon.
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore;
Formez, dans ses beaux ans, l'arbre docile encore;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie à leurs biens, à leurs maux,
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse (1).

Le même. *Géorgiques Françaises.*

Le Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir;

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes.*

Ce Dieu qu'on ne sait point servir
Quand avec scrupule on l'adore ;
Que La Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces grâces simples et naïves
Dont la France doit se vanter ;
Ces grâces piquantes et vives,
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature et l'Amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
D'une troupe tendre et légère ;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leur charme qu'il sait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace,
Et des roses d'Anacréon. VOLTAIRE.

Le Véritable et le Faux Honneur.

Sous le bon Roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher Valincour, et l'Equité sa sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnaient, chéris du Ciel, dans une paix profonde.
Tout vivait en commun sous ce couple adoré :
Aucun n'avait d'enclos ni de champ séparé ;
La vertu n'était point sujette à l'ostracisme,
Ni ne s'appelait point alors un jansénisme.

L'Honneur, beau par soi-même, et sans vains ornemens,
N'étalait point aux yeux l'or ni les diamans ;
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenait de sa sœur les règles salutaires;
Mais une fois au ciel par les Dieux appelé,
Il demeura long-temps au séjour étoilé.
Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'Honneur,
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeur le monde ajoute foi;
L'innocente Equité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis
L'imposteur monte, orné de superbes habits.
La hauteur, le dédain, l'audace, l'environnent,
Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux;
Et le *Mien* et le *Tien*, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre ;
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit unique
Bâtit de vaines lois un code fantastique;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : *Meurs* ou *tue*.
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer :
Le frère au même instant s'arma contre le frère;
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père ;

La soif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les conquérans :
L'ambition passa pour la vertu sublime,
Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime.
On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable Honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et, descendu des cieux,
Va partout se montrer dans les terrestres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode;
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage,
S'en va trouver sa sœur, et, dès ce même jour,
Avec elle s'envole au céleste séjour (1).

BOILEAU. *Satire XI.*

La Chevalerie.

QU'ILS étaient beaux ces jours de gloire et de bonheur
Où les preux s'enflammaient à la voix de l'honneur,
Et recevaient des mains de la beauté sensible
L'écharpe favorite et la lance invincible!
Les rênes d'or flottaient sur les blancs destriers,
La lice des tournois s'ouvrait à nos guerriers.
O qu'on aimait à voir ces fils de la patrie
Suspendre la bannière aux palmiers de Syrie,
Des arts, dans l'Orient, conquérir le flambeau;
Et, défenseurs du Christ, lui rendre son tombeau!
Qu'on aimait à les voir, bienfaiteurs de la terre,
Au frein de la clémence accoutumer la guerre!

(1) Voyez plus haut, *Définitions*, l'Honneur.

Le faible, l'opprimé leur confiait ses droits,
Au serment d'être juste ils admettaient les Rois.
Leurs vœux mystérieux, leurs amitiés constantes,
Les hymnes de Roland répétés sous leurs tentes,
Leurs défis proclamés aux sons bruyans du cor,
A leur vieux souvenir m'intéressent encor :
J'interroge leur cendre; et la Chevalerie,
Avec ses paladins, ses couleurs, sa féerie,
Ses légers palefrois, ses ménestrels joyeux,
Merveilleuse et brillante apparaît à mes yeux.
Le casque orne son front, sa main porte une lance;
Aux rives du Tésin sur ses pas je m'élance :
La Déité s'arrête, et fléchit les genoux.
Quel spectacle imposant s'est montré devant nous!
Quel enfant des combats et de la Renommée
Suspend autour de lui la course d'une armée,
Et voit de fiers soldats couvrir de leurs drapeaux
Le chêne protecteur de son noble repos!
Est-ce un Roi couronné des mains de la victoire?
Est-ce un triomphateur, qui, fatigué de gloire,
S'assied quelques instans près de son bouclier?
Non; c'est Bayard mourant, c'est Bayard prisonnier.
A rejoindre Nemours déjà son âme aspire;
Il meurt... Le nom du Christ sur ses lèvres expire.
A la patrie en pleurs les Français abattus
Vont raconter sa mort, digne de ses vertus;
Et la Chevalerie, inclinant sa bannière,
Pose sur le cercueil sa couronne dernière.

Alex. SOUMET. *Les Derniers Momens de Bayard, poëme couronné par la* 2e *classe de l'Institut, le* 5 *avril* 1815.

L'Histoire.

SUR un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,
Soudain le héros vit une Déesse austère.

Par sa voix appelés, renaissans tour à tour,
Tous les Siècles rangés venaient former sa Cour.
Plusieurs, le front hideux, et respirant la guerre,
De leurs crimes encor épouvantaient la terre;
Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,
Ils se traînaient au bruit des armes et des fers.
D'autres semblaient plus doux; déjà leurs traits moins sombres
D'un front demi-barbare éclaircissaient les ombres.
Quelques uns de rayons semblaient étincelans.
Le vieillard immortel, le Temps, en cheveux blancs,
Remontait en arrière, aux jours de sa jeunesse.
Il déroulait encore aux yeux de la Déesse
Le long cercle des ans mesurés par ses pas.
Les races qu'il fit naître, et rendit au trépas,
En sortent à sa voix, chaque peuple respire;
Les tombeaux sont déserts, la Mort n'a plus d'empire.
Ici d'un peuple heureux l'hymne reconnaissant
Proclamait les vertus d'un maître bienfaisant.
Plus loin, par les tyrans l'humanité foulée
S'élevait comme une ombre auguste et désolée;
De ses lambeaux sanglans elle essuyait ses pleurs;
Les peuples opprimés racontaient leurs malheurs.
L'Histoire présidait à ces pompeux spectacles,
La balance à la main prononçait ses oracles,
Et de la Vérité l'inflexible burin
Les gravait aussitôt sur des tables d'airain,
D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte
De la Postérité l'image auguste et sainte
Répétait ces accens dont le long souvenir
Allait rouler au sein de l'immense avenir,
Et d'échos en échos retentir dans les âges.
Différentes de voix, d'aspect et de visages,
Près du trône siégeaient deux Immortalités :
L'une de Némésis a les traits redoutés;
Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,
Jette un jour éternel sur le front des coupables,

Sur ces grands criminels, auteurs des grands revers,
Et les montre de loin, aux yeux de l'univers,
Empreints d'une éclatante et vaste ignominie.
Mais l'autre aux ailes d'or, éblouissant génie,
Ornant de rayons purs son front majestueux,
Accompagne les noms des mortels vertueux,
Et leur offre à jamais de renaissans hommages (1).

THOMAS, *Pétréide.*

Le Sommeil et sa Cour.

Sous les lambris mousseux de ce sombre palais
Echo ne répond point, et semble être assoupie.
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples, dédiés au Dieu de ce séjour,
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour;
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée;
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos;
De fantômes divers une Cour mensongère,
Vains et frêles enfans d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leur moule gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.

(1) Voyez *Définitions*, ci-dessus, l'*Histoire*, par J. B. Rousseau et Legouvé.

Je regardais sortir et rentrer ces merveilles:
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
Et tel, dans un Etat de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé (1).

LA FONTAINE. *Œuvres diverses.*

L'Imagination.

L'IMAGINATION, rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère;
Et bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.
Elle fait plus: souvent sa puissante énergie,
Au monde extérieur opposant sa magie,
Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.
Source des voluptés, des terreurs et des crimes,
Elle a ses favoris comme elle a ses victimes;
Et, toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.
Mais pour elle c'est peu. Lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.
Je la vois au héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois, un char et des coursiers;
Jeter le Barde aux bords d'une mer blanchissante,
Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui sans cesse nous flatte et nous trompe sans cesse;
Mère des passions, des arts et des talens,
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillans,

(1) Voyez même sujet, traduction des *Métamorphoses*, par Desaintange.

Et d'espoir tour à tour, et de crainte suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie (1).

CHÊNEDOLLÉ. *Le Génie de l'Homme*, ch. III.

La Nature.

NATURE ! ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers ! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports, uo le plus saint effroi.
Tantôt dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs.
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire,
De ton souffle léger s'exhale le zéphire ;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accens divers de ta brillante voix.
Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrens écumeux battent tes flancs ; l'éclair
Sort de tes yeux ; ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

DELILLE. *L'Homme des Champs*, ch. IV.

L'Etude et la Méditation.

DANS sa majestueuse et sainte obscurité,
Soudain s'ouvre un palais par l'Etude habité :
Là tout se tait ; nul son n'importune l'oreille ;
Mais le calme est actif, et le silence veille ;
Des soins, des passions la turbulente voix

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. II.

Expire en approchant de ces paisibles toits.
Là, loin du vain fracas d'un monde qu'elle oublie,
La Méditation, assise et recueillie,
Couve tous les trésors renfermés dans son sein,
Et son front taciturne est penché sur sa main.
Elle ne quitte point ce salutaire asile;
Le regard incliné, la paupière immobile,
D'un invisible objet que poursuit son ardeur
Son œil semble de loin percer la profondeur.
Au ravage du jour les Heures échappées
Glissent légèrement, et d'ombre enveloppées;
L'astre des nuits préside à des travaux constans,
Et la seule pensée y mesure le temps.

THOMAS. *Pétréide.*

Le Temple du Soleil.

L'IVOIRE et l'argent pur, l'or, présent de Vulcain,
Font briller leur éclat sur les portes d'airain.
La porte s'ouvre: on entre. Au fond du sanctuaire,
Vêtu de pourpre et d'or, le Dieu de la lumière
Sur son trône d'opale apparaît radieux :
Tel il traîne à son char, dans le cercle des cieux,
Le Jour au vol si prompt, les Heures plus rapides,
Les vieux Siècles, le front chargé d'épaisses rides,
Des amours et des fleurs la riante saison,
Et le pompeux Été, père de la moisson,
Les derniers fruits cueillis sur le sein de l'Automne,
Et le stérile Hiver que la vie abandonne.
La zone sur l'autel, brillant et léger dais,
Enferme chaque signe en son vaste palais.
Là le Taureau superbe y proclame la guerre,
Les fatigues du soc, les bienfaits de la terre.
Le Bélier dans l'éclat de sa riche toison,
Des arts industrieux figure la moisson.
Les doux Gémeaux, parmi les chants et l'allégresse,

Enchantent de l'Amour l'éternelle jeunesse.
Le Cancer est l'espoir du hardi nautonier.
Le Lion dans les cœurs verse l'instinct guerrier,
Excite au repentir, au meurtre, à la colère.
La Vierge des beaux-arts fait briguer le salaire,
Inspire la pudeur, réprime les penchans.
Quand Bacchus de ses dons vient enrichir nos champs,
Celui que, sous son astre, enfante la Balance,
Fait révérer les lois qu'il médite en silence.

DORION. *Palmyre conquise*, ch. I[er].

La Renommée.

QUELLE est cette Déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre
Cache sa tête dans les cieux ?
C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

ROUSSEAU. *Ode au Prince Eugène.*

Même sujet.

DU vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légère,

Plus prompte que le Temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre et remplit l'univers.
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire (1).

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. VIII.

La Louange et la Critique.

DANS le temps qu'au Dieu du Permesse
J'adressai mon premier tribut,
Heureux fruit de ma douce ivresse,
Ce Dieu lui-même m'apparut.
Deux Déesses suivaient ses traces :
L'une à l'œil fier, au front hautain ;
L'autre, avec un ris plein de grâces,
S'avançait l'encens à la main.
« C'est la Louange et la Critique,
Me dit Phébus : choisis des deux
Qui dans la lice poétique
Guidera tes pas hasardeux. »
Mon cœur, charmé de la première,
Est prêt à lui donner sa voix ;
Mais l'autre, d'un trait de lumière,
Me pénètre et change mon choix.
Phébus me quitte, et la Louange,
Confuse de mon peu d'égard,
Disparaît, et déjà se venge
Avec un dédaigneux regard.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. II ; la traduction de l'*Enéide* par Delille, et celle des *Métamorphoses* par Desaintange, même sujet.

L'autre près de moi prend sa place,
Et, l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoute, elle efface;
A chaque chose met son prix.
Elle veut la raison pour base
De mes plus badines chansons,
Chicane le mot et la phrase,
Va même à critiquer les sons.
Elle orne si bien ma pensée,
Et met tant d'art dans mes accords,
Qu'enfin la Louange est forcée
De me rapporter ses trésors.
J'éprouve aujourd'hui le mélange
De leurs différentes faveurs,
Et la Critique et la Louange
Vivent avec moi comme sœurs.

La Motte.

L'Amitié.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la Cour ignoré,
S'élève un temple où l'art et ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple et fait pour les Dieux:
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate, et du tendre Nisus.
Tous grands héros, tous amis véritables:

Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe Empyrée.
On n'y voit point Mars et sa Cythérée.
Car la Discorde est toujours avec eux:
L'Amitié vit avec très-peu de Dieux.
  A ses côtés, sa fidèle interprète,
La Vérité, charitable et discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter.
Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains,
Doux monumens d'estime et de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure;
L'histoire est courte, et le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit (1).

VOLTAIRE.

La Faveur.

  Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels.
Son faible trône est sur l'aile des Songes;
Les Vents légers soutiennent ses autels.

(1) Voyez *Définitions*.

Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux;
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple, et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Déité daigne paraître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison;
Au même instant, l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux.
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir, dans des songes amis,
Tout l'univers à leur gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la Faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'île charmante,
Les aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que des rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours (1).

GRESSET.

L'A-propos.

CET infatigable vieillard
Qui toujours vient, qui toujours part,
Qu'on appelle sans cesse, en craignant ses outrages,

(1) Voyez *Allégories*, en prose.

Qui mûrit la raison, achève la beauté,
Et que suivent en foule, à pas précipité,
Les heures et les jours, et les ans et les âges,
Le Temps, qui rajeunit sans cesse l'univers,
Et, de l'immensité parcourant les espaces,
Détruit et reproduit tous les mondes divers,
Un jour, d'un vol léger, suspendu dans les airs,
Aperçut Aglaé, la plus jeune des Grâces.
Son cortége nombreux fut prompt à s'écarter;
Le Dieu descendit seul vers la jeune Immortelle :
Ainsi l'on voit encore à l'aspect d'une belle,
Les heures, les jours fuir, et le temps s'arrêter.
Il parut s'embellir par le désir de plaire;
Et sans doute le Dieu du temps
Sut préparer, sut choisir les instans,
Ceux de parler, ceux de se taire.
Un autre Dieu naquit de ce tendre mystère:
Cherchez la troupe des Amours,
La plus leste et la plus gentille,
Vous l'y rencontrerez toujours:
C'est un enfant de la famille.
Le don de plaire promptement,
Les rapides succès, les succès du moment,
Forment surtout son apanage;
Il est le Dieu des courtisans,
Et la faveur des Cours est encor son ouvrage,
Même quand elle vient par les soins et les ans;
Il donne de la vogue au sage,
Quelquefois de l'esprit aux sots,
Le bonheur aux amans, la victoire aux héros.
On ne le voit jamais revenir sur ses traces;
Il fuit comme le Temps, il plaît comme les grâces;
Et c'est le Dieu de l'à-propos.

RULHIÈRE.

Le Don du Contre-Temps.

Tout l'univers sait comment
Vénus reçut dans la Grèce,
Pour unique vêtement,
Sa ceinture enchanteresse.
On sait moins communément
Que l'époux de la déesse
Reçut du sort malfaisant
Un charme d'une autre espèce :
C'est une lourde besace
Où les Dieux avaient jeté
Esprit, savoir et gaîté,
Tous trois pris hors de leur place;
Ensuite l'empressement,
Qui va, vient et se démène,
Et se met tout hors d'haleine,
Pour manquer le vrai moment.
Dans ses énormes sacoches,
Pleines de talens pareils,
Vous trouverez les reproches,
Les soupçons et les conseils,
Et la morgue du précepte,
Le rire faux et l'inepte,
Les pédantismes divers,
Même celui des bons airs,
Et tant de petites ruses
Des grandes prétentions,
Et les mauvaises excuses
Des bonnes intentions.
Mais, fût-on la beauté même,
N'eût-on que quinze ou vingt ans ;
Entre ces dons importans
Sûrs de déplaire en tout temps,

Le premier, le don suprême,
C'est le don du contre-temps.
Or, sur la voûte céleste
Vulcain marchant de travers,
Par un accident funeste
Son sac s'ouvrit dans les airs.
Et, tout sortant pêle-mêle,
Tout ces talens entassés
Sont tombés comme la grêle
Sur gens que vous connaissez.

Le même.

La Nouveauté.

La Nouveauté paraît; et son brillant pinceau
Vient du vieil univers rajeunir le tableau.
C'est elle qui du Nord fait briller les aurores,
Enfante des héros les sanglans météores;
Fait luire une comète, un Voltaire, un Rousseau,
Fait mugir un volcan, tonner un Mirabeau.
Cet uniforme Dieu, conduit par l'habitude,
Qui n'a jamais qu'un ton, qu'un air, qu'une attitude,
L'Ennui, s'enfuit loin d'elle, et la Variété,
Un prisme dans la main, se joue à son côté;
De ses mouvans tableaux le monde est idolâtre,
Mais la France surtout est son brillant théâtre.
La baguette à la main, voyez-la dans Paris;
Arbitre des succès, des mœurs et des écrits,
Exercer son empire élégamment futile,
Et, tandis qu'oubliant leur rudesse indocile,
Les métaux les plus durs, l'acier, l'or et l'argent,
Sous mille aspects divers suivent son goût changeant,
Et la gaze, et le lin, plus fragile merveille,
Dédaigneux aujourd'hui des formes de la veille,
Inconstans comme l'air, et comme lui légers,

Vont mêler notre luxe aux luxes étrangers.
Ainsi de la parure aimable Souveraine,
Par la mode, du moins, la France est encor Reine ;
Et jusqu'au fond du Nord portant nos goûts divers,
Le mannequin despote asservit l'univers.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. III.

La Frivolité.

MÈRE du vain Caprice et du léger Prestige,
La Fantaisie ailée autour d'elle voltige :
Nymphe au corps ondoyant, née de lumière et d'air,
Qui mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée ;
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr,
La Déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparens, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle, à toute heure, elle occupe les Ris.
L'un pétrit les parfums des bouches embaumées ;
L'autre le jeune éclat des lèvres enflammées ;
L'autre inutile et seul, au bout d'un chalumeau,
En globe aérien, souffle une goutte d'eau.
La Reine, en cette cour, qu'anime la Folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et dans mille cristaux, qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

André CHÉNIER.

La Déesse aux Vapeurs et sa Cour.

UMBRIEL à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va d'une aile pesante, et d'un air renfrogné,

Chercher en murmurant la caverne profonde
Où, loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour :
Les riches aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle malsain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause,
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée :
C'est l'Affectation, qui grasseye en parlant,
Ecoute sans entendre, et lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie ;
De cent maux différens prétend qu'elle est la proie,
Et pleine de santé sous le rouge et le fard,
Se plaint avec mollesse, et se pâme avec art (1).

VOLTAIRE, *Imité de Pope.*

Le Génie du Désert.

SUR les pas de leur guide errant un jour entier,
Les Romains de Tadmor suivent l'obscur sentier.
Mercure les conduit sur l'arène enflammée
Où s'engloutit naguère une puissante armée,
Loin de tous les secours, sans gloire et sans combats.
C'est là que les Romains foulent, à chaque pas,

(1) Voyez *Caractères ou Portraits*, en prose.

Des ossemens blanchis, des têtes mutilées,
Dépouilles sans honneur de la tombe exilées.
Chacun, pâle, muet, s'arrête plein d'horreur;
Un prodige effroyable augmente la terreur,
Quand la sœur d'Apollon, d'une clarté soudaine,
Eclaire au loin le Dieu de cet affreux domaine.
La famine se peint sur ses traits désolés;
L'éclair brille en ses yeux d'un sang épais voilés:
De son front dans les airs il porte la menace,
Et son pied colossal foule l'aride espace.
« Détesté sur la terre, et maudit dans les cieux,
« Dit-il, je règne ici, morne, silencieux.
« Seul, toujours seul, brûlé des feux de la lumière,
« Mon temple est le désert; ma couche, la poussière.
« Pour les tristes mortels sinistre objet d'effroi,
« Tout ce que je produis est hideux comme moi.
« Quel qu'il soit cependant, je défends mon Empire.
« Titan me confia le salut de Palmyre.
« Et c'est moi qui, jadis en ces mêmes déserts,
« De tant de légions ai vu mes champs couverts.
« De mes piéges brûlans partout je vous enlace.
« Mars ne sait plus ici soutenir notre audace.
« Romains, tremblez; et toi, superbe Aurélien,
« Tu vas suivre aux enfers l'ombre d'Héraclien. »
En funèbres accens la voix à peine achève;
Un tourbillon poudreux autour du Dieu s'élève:
Sur sa couche embrasée il tombe haletant,
Et laisse plein d'effroi le peuple qui l'entend (1).

Dorion. *Palmyre conquise*, chant II.

L'Envie et son Antre.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son Empire, et du haut de son trône

(1) Voyez le *Génie des Tempêtes*, *Morceaux lyriques*.

Dicte à ses sœurs les savantes leçons,
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres,
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpens nourrie et dévorée,
Veille l'Envie, honteuse et retirée;
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue :
Ses yeux cavés, troubles et clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tous temps.
Au lieu du sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui de là, porté par tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux et ses lèvres éteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes.
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son âme infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.

J. B. Rousseau. *Allégories.*

Même sujet.

Le plus cruel de tous, dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'Envie.
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie:
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer;
Quoique enfant de l'Orgueil, il craint de se montrer.

Le mérite étranger est un poids qui l'accable,
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé,
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé:
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

VOLTAIRE.

Même sujet.

La (1) gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans :
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;
Le Faux Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes (2).

LE MÊME. *Henriade*, ch. VII.

La Calomnie.

. . . . . QUEL ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,

(1) Aux Enfers.
(2) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*, et la traduction des *Métamorphoses*, par Desaintange, même sujet.

A qui l'Envie, au regard homicide,
Met dans la main son flambeau parricide,
Mais dont le front est peint avec tout l'art
Que peut fournir le mensonge et le fard ?
Le Faux Soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles;
Et l'Ignorance, avec des yeux distraits,
Sur son rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels sont les infidèles juges
A qui la Fraude, heureuse en subterfuges,
Fait avaler son poison infernal;
Et tous les jours, devant leur tribunal,
Par les cheveux l'Innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condamnée.

J. B. Rousseau.

La Chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté,
Et toujours des Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique:
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorans, et l'infâme Ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,

Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour :
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des Rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffres vainement par Pussort accourcies
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

BOILEAU. *Le Lutrin*, ch. V.

Le Travail.

LE travail est mon Dieu, lui seul régit le monde;
Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit
Que les Dieux sont à table, ou dorment dans leur lit,
J'interroge les Dieux, l'air, et la terre, et l'onde :
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans;
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents;
Mais il termine enfin son immense carrière;
Et, dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis, mêlé d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les Cieux, il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin :
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge, à coups de marteau, les foudres qu'il allume.

VOLTAIRE.

La Folie et l'Amour.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un Dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien...
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble:
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint: l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux.
L'autre n'eut pas la patience:
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris:
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;
Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas.
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
Ce dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la patrie,
Le résultat enfin de la suprême Cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

La Fontaine.

La Liberté.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques*,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes Italiques :
Mon lac est le premier ; c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la Déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les Cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté. J'ai vu cette Déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles-le-Téméraire.
Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs,
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante,
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tissu de sa main brillante ;

Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste pauvreté.
On ne méprise point les travaux nécessaires :
Les états son égaux, et les hommes sont frères.

VOLTAIRE.

L'Hypocrisie.

HUMBLE au dehors, modeste en son langage,
L'austère honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours règne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité.
Un miel flatteur sur ses lèvres distille,
Sa cruauté paraît douce et tranquille,
Ses vœux au ciel semblent tous adressés,
Sa vanité marche les yeux baissés.
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa mollesse endosse les cilices.

J. B. ROUSSEAU.

La Religion.

LOIN du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands;
Souffrir est son destin, bénir est son partage :
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage.

Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
La modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la Fortune (1).

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. IV.

Sixte-Quint et la Politique.

SIXTE alors était Roi de l'Eglise et de Rome.
Si, pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être faux, austère et redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices :
Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Il s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisemens, à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse.
Le Mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la Vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

LE MÊME. *Henriade*, ch. IV.

(1) Voyez le même sujet, dans les différentes parties de ce Recueil, tant en prose qu'en vers.

Le Palais des Destins.

Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible,
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent au Destin pense donner des lois (1).

Le même. *Henriade*, ch. VII.

Même sujet.

Loin de la sphère où grondent les orages,
Loin des soleils, par-delà tous les cieux,
S'est élevé cet édifice affreux,
Qui se soutient sur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs sont couverts,
Et, sur leurs gonds quand les portes mugissent,
Du temple alors les bases retentissent:
Le bruit pénètre, et s'entend aux enfers.
Les vœux secrets, les prières, la plainte,

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Et notre encens, détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas! comme autant de vapeurs,
Se dissiper autour de cette enceinte.
Là tout est sourd à l'accent des douleurs;
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu:
Ces cris perçans et ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du Dieu.
A ses regards un bronze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramassé;
L'urne des sorts est dans sa main terrible;
L'axe des temps pour lui seul est fixé.
Sous une voûte où l'acier étincelle
Est enfoncé le trône du Destin,
Triste barrière et limite éternelle,
Inaccessible à tout l'effort humain;
Morne, immobile, et dans soi recueillie,
C'est de ce lieu que la Nécessité,
Toujours sévère et toujours obéie,
Lève sur nous son sceptre ensanglanté,
Ouvre l'abîme où disparaît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des Rois,
Tient sous ses pieds la terre assujettie,
Et dit au Temps: Exécute mes lois!

DORAT.

Le Temple et le Trône de l'Opinion.

AUTREFOIS la Justice et la Vérité nues
Chez les premiers humains furent long-temps connues:
Elles régnaient en sœurs; mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.
La vaine Opinion règne sur tous les âges:
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages.
Une foule de Dieux, de démons, de lutins,

Sont au pied de son trône ; et, tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En bulles de savon sont épars dans les airs,
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats le temple et la Déesse :
Elle fuit et revient; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

RULHIÈRE. *Les Disputes.*

Le Temple de la Tragédie.

SUR le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges.
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix ;
On grava sur les murs les illustres forfaits.
On avance en tremblant sous d'immenses portiques ;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux;
Tout est, dans ce séjour, simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres,
Et l'on n'entend partout que des frémissemens,
Que sons entrecoupés, et longs gémissemens.
Deux femmes (1), sur le seuil, en défendent l'entrée ;
L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée :
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.
L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée,
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.
La Vengeance, la Rage, et la Soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.

(1) La Terreur et la Pitié.

Ses sens sont éperdus ; ses cheveux se hérissent ;
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se raidissent ;
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.
Plus loin règne l'Amour, cet Amour implacable,
De meurtre dégouttant, malheureux et coupable,
Qui ne respecte rien quand il est outragé,
Court, se venge, et gémit sitôt qu'il est vengé :
L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste ;
Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces sombres objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée (1).

Dorat. *La Déclamation*, ch. III.

Même sujet.

Un temple ouvre à mes yeux son enceinte sacrée,
De cyprès, de tombeaux, et d'ombres entourée.
Deux spectres sont debout sur ce lugubre seuil :
L'un, la tête inclinée, enveloppé de deuil,
Exprimant sur son front ses touchantes alarmes,
Semble aimer sa douleur et se plaire à ses larmes ;
Sa poitrine élevée est pleine de sanglots :
Hélas ! c'est la Pitié, qu'attendrissent nos maux.
L'autre a le regard fixe et la bouche entr'ouverte :
L'image du péril à ses yeux semble offerte ;
Ses cheveux hérissés, sa sinistre pâleur,
Tous ses traits altérés me montrent la Terreur.
O du plus beau des arts auguste Souveraine !
Voilà ton sanctuaire ; oui, c'est toi, Melpomène,
C'est toi ; je reconnais tes attributs divins,
Le sceptre et le poignard qui brille dans tes mains,

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, même sujet.

Ces vêtemens pompeux dont l'éclat t'environne,
Et ces festons sanglans qui forment ta couronne :
Tes soutiens les plus chers, que toi-même as choisis,
Tous, sur des siéges d'or, près de toi sont assis.
Ah ! combien je leur dois et d'encens et d'hommages!
Je suis depuis long-temps heureux par leurs ouvrages.
Je les vois : le laurier qui ceint des cheveux blancs
M'annonce ce vieillard qui triomphe à cent ans,
Sophocle! ..... Près de lui, le voilà ce grand homme
Qui porte sur son front la majesté de Rome;
Des héros dans ses traits respire la grandeur.
Moins sublime et plus doux, son rival enchanteur
Aux Grâces, à l'Amour, emprunte tous leurs charmes;
Entre Euripide et lui l'Amour verse des larmes :
Auprès de Crébillon Eschyle ici placé
Le contemple, surpris de se voir surpassé.
Tous ces esprits divins que Melpomène assemble,
Mortels devenus Dieux, y jouissent ensemble.

La Harpe. *Dithyrambe.*

La Tragédie.

D'un génie imposant la sombre majesté,
Triste, et le front couvert d'un voile ensanglanté,
Apparut en traînant des ornemens funèbres.
Sa redoutable voix évoqua des ténèbres
Ces antiques héros dont la mâle vigueur
Des âges dégradés accuse la langueur.
Ils s'avancent. Le Czar croit errer dans Athène;
Il assiste aux conseils de la grandeur romaine.
« O César! ô Pompée! est-ce vous que j'entends?
Horace, avec respect je vois tes cheveux blancs.
Oh! dans ta noble erreur, accens dignes de Rome!
Paternelle fureur, et courroux d'un grand homme!
Oui, mon cœur, je le sens, eût pensé comme toi. »

A son lâche assassin ici pardonne un Roi.
Par l'auguste malheur la vertu consacrée
Lève du sein des fers une tête adorée.
Des spectres menaçans vengent d'illustres morts,
Et le crime éperdu fuit devant les remords.
  L'amour, l'amour aussi redemande des larmes.
Que de malheurs cruels empoisonnent ses charmes!
Ce n'est plus cet Amour de myrte couronné:
De poignards, de poisons, il marche environné.
Un peuple épouvanté goûte un plaisir austère;
Tantôt, dans une horreur muette et solitaire,
Il palpite; tantôt, des transports ravissans
S'exhalent de son sein en rapides accens,
Dans une seule voix, mille voix se confondent;
Tous les sens sont émus, tous les cœurs se répondent;
Les passions, errant sur ce peuple assemblé,
Offrent les vastes flots d'un océan troublé,
Qui frémit et qui gronde, et roule sur lui-même;
Mais à leur mouvement préside un art suprême.
Leur utile tempête, en agitant les cœurs,
Souffle le germe heureux des vertus et des mœurs.
On pleure l'infortune, on déteste les crimes,
Et des plaisirs touchans sont des leçons sublimes.
Le Monarque étonné s'instruit en s'effrayant.

THOMAS. *Pétréide.*

La Comédie.

Mais bientôt un génie, au visage riant,
Magistrat enjoué de l'humaine nature,
Citait au tribunal d'une adroite censure
Les vices échappés à la rigueur des lois.
Chacun vient s'accuser d'une indiscrète voix;
Sous le choc irritant des intérêts contraires,
On voit, en traits hardis, jaillir les caractères,

De leurs penchans secrets éloquens délateurs,
Les ris, d'un peuple doux malins réformateurs,
Poursuivent l'ennemi dénoncé sur la scène;
Le mépris vient sauver des tourmens de la haine;
Le coupable rougit, et ce vivant miroir
Présente l'homme à l'homme étonné de s'y voir.

LE MÊME. *Ibid.*

Le Tableau allégorique, ou le Peintre, le Nouvelliste, le Capitaine Corsaire, et le Médecin.

ON l'a dit avant moi, j'ose m'en prévaloir :
Oui, l'Apologue est un miroir;
Mais, dans cette glace fidèle,
C'est son voisin qu'on cherche, on ne veut pas s'y voir.
Contons à ce propos une fable nouvelle;
Chez un peuple étranger j'en ai pris le sujet :
L'auteur fut habitant des bords de la Tamise.
Or maintenant voici le fait,
Que je vais narrer à ma guise.
Emule de Calot, un jeune peintre anglais
S'exerçait au genre burlesque.
Il forme un jour, de cent bizarres traits,
Un tableau tout ensemble et moral et grotesque :
La Tamise circule au fond de ce tableau;
Des ballots entassés encombrent ses rivages;
Un ours, planté debout sur le pont d'un bateau,
Est le premier des personnages.
Son œil creux est caché sous un large chapeau;
Une hache, un damas pendent à sa ceinture;
Et mon lourdaud, le nez en l'air,
Flairant quelque riche capture,
Semble attendre un bon vent pour se mettre à la mer.
Mais quelle est cette autre merveille
Qui fait tant ricaner un groupe de plaisans?

Pourquoi ces éclats si bruyans?
M'y voici : je découvre un petit bout d'oreille.
C'est maître Aliboron, en docteur transformé.
Son chef est affublé d'une perruque énorme ;
On dirait, à le voir de sa lancette armé,
Qu'il attend quelque ânon pour le tuer en forme.
Par un dernier coup de pinceau
Couronnons enfin le tableau.
Là paraît un hibou qui porte des lunettes;
Entouré de papiers, il rêve, il se nourrit
De la lecture des gazettes :
Jugez combien il a d'esprit!
Ce tableau, si ma Muse a bien su le décrire,
Offrait ample matière à rire :
Aussi gens de tous les états
Accouraient pour le voir, et riaient aux éclats.
Chacun complimente l'artiste.
Il faut en excepter un seul des curieux :
C'est Patridge, le Nouvelliste,
Qui se croit important, lorsqu'il n'est qu'ennuyeux.
« Ne devinez-vous pas, dit-il, troupe crédule,
Que ce peintre malin vous tourne en ridicule?
Par exemple, parlez, capitaine Stribord,
Vous, le plus dur de nos corsaires,
Qui maudissez les vents contraires,
N'êtes-vous pas cet ours arrêté dans le port?
— Goddam! je crois que tu me bernes,
Lui répond le marin outré d'un tel discours;
Mais toi qui me prends pour cet ours,
Digne orateur de nos tavernes,
C'est toi seul que l'artiste a peint dans ce hibou.
— Oui, s'écrie une voix qui part on ne sait d'où,
C'est Patridge lui-même. — O comble d'insolence!
Réplique ce dernier. Ah! j'en donne ma foi:
Si la Cour à l'instant ne répare l'offense,
Je ne me mêle plus des affaires du Roi. »

Chacun lui rit au nez ; il écume de rage.
Johnston, le médecin, ignorant personnage,
L'aborde en plaisantant, veut lui tâter le pouls ;
Mais Patridge lui dit : « Observez bien cet âne ;
Votre confrère Gall, sans vous toucher le crâne,
Avouerait qu'on a peint le mignon d'après vous. »
A cette apostrophe sanglante,
Johnston veut répliquer, mais il reste confus,
Lorsqu'il entend cent voix s'écrier en chorus :
« C'est le docteur Johnston que l'âne représente. »
Patridge alors reprend avec fureur :
« Ecoutez, capitaine, et vous aussi, docteur :
Ce peintre nous a fait une injure commune,
En nous désignant tous les trois.
Eh bien! Messieurs, plus de rancune,
Et contre l'insolent portons plainte à la fois. »
La foule rit, le trio tonne ;
L'artiste cherche en vain à se justifier,
Protestant qu'en particulier,
Il n'a voulu blesser personne.
On ne l'écoute pas. La cause fait du bruit ;
Elle est portée enfin au tribunal suprême,
J'entends celui du public même :
Par lui le procès est instruit.
Or les noms des plaignans que ce juge condamne
Passent bientôt de la ville aux faubourgs :
Dans le corsaire on ne voit plus qu'un ours,
Dans Patridge un hibou, dans le docteur un âne.
A quoi bon vous mettre en courroux,
Si vous reconnaissez vos traits dans quelque fable?
Il n'est, en pareil cas, qu'un parti raisonnable :
Ne dites mot : corrigez-vous.

LE BAILLY.

MORALE RELIGIEUSE,

OU

PHILOSOPHIE PRATIQUE.

La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Boileau. *Satire V.*

Existence de Dieu.

Consulte Zoroastre, et Minos, et Solon,
Et le sage Socrate, et le grand Cicéron ;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père :
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de la manifester;
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les grands le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler (1).
Voltaire.

(1) Voyez sur ce morceau et les suivans, t. I, même partie, et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Essence et Majesté de Dieu.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face,
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la lenteur.

Le même.

Dieu et son Essence.

De cet Être infini, l'infini te sépare.
Du char glacé de l'Ourse aux feux du Sirius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre ?
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre ;
Et toi, songe de l'Être, atome d'un instant,
Egaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Être inaccessible !
Tu prétends lui donner tes ridicules traits ;
Tu veux, dans ton Dieu même, adorer tes portraits !

Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière,
N'ont pu créer mon âme, essence de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde.
Les siècles devant lui s'écoulent, et le Temps
N'oserait mesurer un seul de ses instans.
Ce qu'on nomme Destin n'est que sa loi suprême;
L'immortelle Nature est sa fille, est lui-même.
Il est, tout est par lui : seul Être illimité,
En lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au-delà des soleils, au-delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voi, il n'est rien qu'il n'embrase.
Il est seul du grand Tout le principe et la fin,
Et la création respire dans son sein (1).

LE BRUN. *Poëme de la Nature.*

Même sujet.

CET astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand Tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son Être infini sont les purs élémens;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être, à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;

(1) Voyez t. I.

Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi !
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être, il l'exerce à son gré ;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des Dieux !
Mais ces Dieux de sa main, ces fils de sa puissance
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par leur nature à l'être qui les fit ;
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit (1) !

DE LA MARTINE. *Méditations poétiques.*

Preuves physiques de l'Existence de Dieu.

LES CIEUX, LA MER, LA TERRE.

OUI, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez !
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,

(1) Voyez dans la prose ; et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*, t. I et II.

Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître:
Contemple seulement l'arbre que je fais croître;
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,

Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours,
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfans qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité (1).

RACINE le fils. *La Religion.*

La Prière.

LE Roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,

(1) Voyez en prose; et les *Leçons Latines anciennes*, t. I, même partie.

Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au Roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence;
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Eternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Ecoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure en son nom (1).

DE LA MARTINE. *Méditations poétiques.*

Instinct paternel et maternel des Oiseaux.

MAIS pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle!
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?

(1) Voyez t. I, même sujet.

Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens;
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères!
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :
Il arrive, tout part. Le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés?

RACINE le fils. *La Religion.*

Même sujet.

AINSI qu'adroits chasseurs, architectes savans,
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,

Ils savent de leur nid combiner la structure!
Chaque race choisit et la forme et le lieu;
L'une en ces longs canaux où pétille le feu,
Sous nos toits, sur nos murs, hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfans la demeure nouvelle.
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau,
De ses jeunes enfans confia le berceau;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose,
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart,
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie,
Défierait le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits.
Ici l'amour craintif les cache sous la terre;
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfans sont bercés.
Quelques uns ont leur toit, leur auvent, leur issue,
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue:
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfans préparant le séjour,
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide,
Mille fois préférable à celles de l'orgueil.
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil;
Introduit par la porte au sein du vestibule,
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,
Où, cachés et bravant les piéges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.
Ainsi, nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles;
Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.
Protége, Dieu puissant, ces enfans de l'amour,
Le doux chardonneret, la fauvette fidèle,

Le folâtre pinson, et surtout Philomèle!

. . . .

. . . .

Que de charmes n'ont point leurs amours maternelles!
Voyez le tendre oiseau réchauffer sous ses ailes
Ses petits enfermés dans leur frêle séjour.
Tantôt j'ai peint son nid : qui peindra son amour!
Eh ! qui peut surpasser le courage du père !
Quel soin peut s'égaler aux doux soins de la mère !
Cet être si léger, que le frêne ou l'ormeau
Ne voit pas deux instans sur le même rameau,
Mère aujourd'hui constante et nourrice assidue,
Demeure jour et nuit sur ses œufs étendue.
Le père, heureux époux autant qu'heureux amant,
De sa tendre moitié va chercher l'aliment,
Ou, sur le bord du nid se plaçant auprès d'elle,
Soulage par ses chants sa compagne fidèle.
Des ennemis souvent l'un et l'autre est vainqueur,
Et dans de faibles corps se déploie un grand cœur.
Souvent avec ses fils une mère enlevée
Vit pour eux, les nourrit, et meurt sur sa couvée.
Enfin avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parens à voler forment le jeune oiseau !
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum et verdure;
L'adolescent, ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison,
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaie une aile encor tremblante :
Le couple, en voltigeant, provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle, et vole encor :
Enfin il se hasarde, et, déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids; il touche le gazon;
Les parens enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève

S'enhardit, prend l'essor, s'abat, et se relève;
Enfin, sûr de sa force, et plus audacieux,
Il part, tout est fini; tous se font leurs adieux;
Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.

DELILLE. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

Les Insectes.

A NOS yeux attentifs que le spectacle change:
Retournons sur la terre, où, jusque dans la fange,
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour,
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise
Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison,
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présente les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens,
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'Etat un trésor abondant:
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.

Et tous, nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'Empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampans, qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil,
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie :
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

RACINE le fils. *La Religion.*

L'Homme.

LE Roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble et regarde les cieux;
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur;
Le mépris y réside, ainsi que la candeur;
Le modeste respect, l'imprudente colère,

La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre;
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir;
Mon âme les envoie; et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'il sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur,
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille et plus froid, il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois?
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connais à peine; une attentive adresse

Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur :
Fut-il jamais de lois sans un législateur (1) ?

LE MÊME. *Ibid.*

Harmonies du Monde physique.

De l'univers entier contemple les accords,
Pour les dons de l'esprit et pour les dons du corps ;
Observe avec quel art Dieu de sa main féconde
Distribua les rangs et nuança le monde.
Depuis l'homme, ce roi si fier de sa raison,
Jusqu'à l'insecte vil qui peuple le gazon.
Le jour est pour la taupe un crépuscule sombre,
A l'œil perçant du lynx la nuit même est sans ombre ;
Le chien poursuit sa proie, averti par l'odeur ;
La lionne, au bruit seul s'élance avec ardeur :
Le poisson est sans voix et presque sans oreille,
Tandis que l'oiseau chante et qu'un zéphyr l'éveille.
Quelle gradation des mêmes facultés
Occupe le milieu de ces extrémités !
Comme elle croît, décroît, et s'élève et s'abaisse !
De l'agile Arachné combien j'aime l'adresse !
Que ses doigts sont légers ! que son tact est subtil !
Elle sent chaque souffle et vit dans chaque fil.
Admire avec quel art l'abeille sait extraire
D'une herbe empoisonnée un onguent salutaire !
Compare au vil pourceau, stupidement glouton,
L'éléphant, dont l'instinct est presque la raison.
A la fière raison combien l'instinct ressemble !
Mémoire, jugement, quel nœud vous joint ensemble ?
De sentir à penser qu'il est peu de degrés !
Ainsi, toujours voisins, mais toujours séparés,

(1) Voyez t. I, *Tableaux*, et les *Leçons Latines anciennes*.

Les êtres sont placés à leur juste distance ;
Leur inégalité produit leur dépendance.
Tous soumis l'un à l'autre, et tous soumis à nous,
Chacun d'eux a ses dons, la raison les vaut tous.

DELILLE. *Trad. de l'Essai sur l'Homme.*

Preuves morales de l'Existence de Dieu.

IDÉE D'UN DIEU CHEZ TOUS LES PEUPLES.

DEVANT l'Etre éternel tous les peuples s'abaissent ;
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers ?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers ?
Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes.
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image :
A des dieux mugissans l'Egypte rend hommage ;
Mais, dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare, et, follement crédules
Ces peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois, par l'erreur encensés,
Jamais impunément ne furent offensés :
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux :
Et quand, pour me guérir de la crainte des Dieux,
Epicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière

De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, Rois, vous mourrez ; et vous, villes, aussi (1).
Là, gît Lacédémone ; Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !
Eh ! que vois-je partout? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage ;
Et, devant son idole un barbare à genoux,
D'un être destructeur croit fléchir le courroux (2).

RACINE le fils. *La Religion.*

L'Immortalité de l'Ame.

PÈRES des fictions, les poëtes menteurs
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs ;
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'Empire sombre admiré la chimère,
Le peuple, qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant Elysée espéra les douceurs.
Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui coulait sous leurs lois
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui sans cesse échappaient à ses lèvres arides.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes.*

(2) Comparez ce morceau et le précédent sur l'*Existence de Dieu*, avec les mêmes en prose.

Par l'urne de Minos, et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écriait : *Par les maux que je souffre en ces lieux,*
Apprenez, ô mortels, à respecter les Dieux (1)!
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie, au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable ?
Il ne laissera point l'innocent en oubli :
Espérons, et souffrons; tout sera rétabli (2).

LE MÊME.

Même sujet.

OUI, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin du corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que dis-je ? où suis-je? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?

(1) Virgile, *Enéide*, liv. VI.

(2) Voyez t. I; et les *Leçons Latines anciennes*, t. I, même sujet.

Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un, sans doute, et je suis son ouvrage;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause, et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste!
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

VOLTAIRE. *Imité du* Caton *d'Addison.*

La Conscience.

C'EST pour moi que je vis; je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom; mon plaisir est ma loi:
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu, qu'il brave.
Dans ses honteux plaisirs s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher.
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés,
La peine suit de près, et nous sommes vengés:
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux,
Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux;
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau

Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère,
La Cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit; et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consnmé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles;
Les peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles.
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi,
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étaient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival: qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;
Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits

Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !
De celui qui te hait ta vue est le supplice :
Parais ! que le méchant te regarde, et frémisse !
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit ;
Et, perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, sans dignités, se suffit à lui-même (1).

RACINE le fils.

Même sujet.

Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain ;
Sur le front des mortels il mit son sceau divin ;
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale, uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre :
De ce culte éternel la nature est l'apôtre,
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés dans la conscience, en sont les défenseurs.
J'entends, avec Cardan, Spinosa qui murmure :
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même !
D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'Etre Suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.

(1) Voyez même sujet, en prose ; et les *Leçons Latines anciennes et modernes*.

Sous le fer du méchant le juste est abattu ;
Hé bien ! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale.
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du Ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience :
De la raison naissante elle est le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit.
Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre ;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt pour l'amour du prochain ;
De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie ;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie ;
Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
Tout le monde a le sien qui jamais ne le flatte.

VOLTAIRE.

Rien n'est beau que le Vrai.

RIEN n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté

Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
C'est la nature en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit, mais né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant :
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît, sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté ;
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut long-temps plaire ;
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité :
Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise ;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé.
On ne connaissait point la ruse et l'imposture ;
Le Normand même alors ignorait le parjure.
Aucun rhéteur encore, arrangeant les discours,
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité ;
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente :
L'or éclata partout sur les riches habits ;

On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta sur des patins,
La coquette tendit ses lacs tous les matins,
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le courtisan n'eut plus de sentiment à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie;
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs (1).

BOILEAU. *Epître IX.*

Bornes des Recherches philosophiques.

LA Raison te conduit : avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Aux bords de l'infini tu te dois arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,

(1) Voyez t. I, même partie.

Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs, en déployant ses ailes?
Le sage Du Faï, parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Malade, et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie (1)! »

VOLTAIRE.

Rois et Sujets.

LE premier qui du sceptre exerça la puissance
N'avait que ses enfans sous son obéissance.
Les enfans, à leur tour, dans ce chef révéré
Obéissaient à Dieu qui l'avait consacré.
Dans ces nœuds que forma la Sagesse divine,
Du vrai gouvernement nous trouvons l'origine:
Sur l'intérêt commun ses titres sont fondés.
Vous que régit un maître, et vous qui commandez,
Conservez à jamais de si doux caractères :
Rois, voilà vos enfans! sujets, voilà vos pères!
Ce sont là les pasteurs, ce sont les Souverains

(1) Voyez t. I, *Morale religieuse*.

A qui le Roi des Rois confia les humains.
Ils règnent comme lui par l'amour et la crainte;
Il les a couronnés de sa majesté sainte;
Ils tiennent de lui seul l'Empire des mortels.
Images du Très-Haut, vengeurs de ses autels,
Il dépose en leurs mains sa balance et sa foudre,
Et le droit de juger, de punir et d'absoudre.
Mais dans ce rang divin dont ils sont revêtus,
Qu'ils trouvent de devoirs, et qu'il faut de vertus!
Un Monarque pieux n'en sera que plus juste:
Mieux qu'un autre il remplit son ministère auguste.
De la Religion la Justice est la sœur;
Dieu la donne en partage aux Rois selon son cœur.
Assise en leurs conseils, qu'elle seule y décide;
Que le pauvre, la veuve et l'orphelin timide,
Sans terreur et sans honte approchent de ce lieu:
Le palais d'un Roi juste est le temple de Dieu.
Sa bouche en est l'organe, et sa voix son oracle;
La vérité lui parle, et ne craint point d'obstacle,
Il l'écoute, il l'honore; et, par un seul regard,
Du mensonge perfide il déconcerte l'art.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Influence d'un bon ou d'un mauvais Gouvernement.

Sous un Prince adoré, tout fleurit, tout prospère;
S'il commande en Monarque, il administre en père.
Il aide ses sujets dans les jours de malheurs;
Econome attentif de ses biens et des leurs,
Ardent à les venger, si quelqu'un les opprime,
Lui-même apprend aux Rois cette sainte maxime:
Que les dons, les tributs, fruits de tant de soupirs,
Sont faits pour les besoins, et non pour les plaisirs.
Loin des yeux, loin du cœur d'un Monarque sensible

Les tableaux douloureux, le spectacle terrible
Des maux, de la misère, et du long désespoir
De tant d'infortunés soumis à son pouvoir.
Ou plutôt offrons-lui ces touchantes images :
Des mortels abrutis et devenus sauvages ;
Des familles en pleurs importunant les cieux;
Des pays autrefois peuplés, industrieux,
Où l'art du laboureur, ce premier art des hommes,
Cet art qui nous fait vivre, injustes que nous sommes,
Cet art que tant de Rois ont honoré, chéri,
Est par un vil service indignement flétri;
Des vallons, des coteaux et des plaines fertiles,
Où le cultivateur qui de ses mains utiles
A conduit la charrue et manié la faux,
Ne trouve que la faim au bout de ses travaux;
Des domaines entiers sans maître et sans culture,
Des bois et des sillons pleins d'une bourbe impure;
Des chemins effacés, des villages détruits,
Et des prés sans herbage, et des vergers sans fruits;
Des murs abandonnés, où, parmi les reptiles,
Des troupeaux sans pasteurs, des vieillards sans asiles,
Sont ensemble couchés sous des toits entr'ouverts.
Là de faibles enfans, victimes des hivers,
Sous un ciel étranger suivent leur triste mère,
Qui déplore avec eux le trépas de leur père.
Ici l'épouse enceinte, au fort de ses douleurs,
De l'extrême indigence éprouve les horreurs;
Succombant aux besoins autant qu'à son mal même,
Elle tient dans ses bras le tendre époux qu'elle aime,
Et qui de tout son sang voudrait la secourir,
Le quitte avec regret, et meurt avec plaisir.
O Rois, l'ignorez-vous? Vos sujets sont vos frères;
C'est à vous, à vous seuls d'adoucir leurs misères.
Qu'il est beau de régner sur des peuples nombreux!
C'est la force du maître, il n'est grand que par eux.
Un Royaume désert est la honte du Prince;

La plus brillante Cour vaut moins qu'une province.
Un Monarque éclairé porte au loin ses regards,
Rend la vie et le zèle au peuple comme aux arts.
Conduite par l'amour, sa douceur bienfaisante,
Partout inépuisable, et partout agissante,
Vole, franchit les airs de climats en climats,
Jusqu'aux extrémités de ses vastes Etats.
Son front calme et serein dissipe les alarmes ;
Les yeux à son aspect ne versent plus de larmes :
C'est le soleil du pauvre, et l'astre du bonheur.
La terre et les humains ressentent sa faveur.
Telle est au point du jour cette fraîche rosée,
Secours délicieux d'une plante épuisée,
Source de ces parfums qu'au retour du printemps
Exhalent à l'envi les jardins et les champs.
Telle est la douce pluie en automne attendue,
Qui, sans bruit, sans orage, à grands flots répandue,
Vient donner aux raisins, trop durcis par l'été,
Leur couleur transparente et leur maturité.
Cependant l'industrie et les hommes renaissent ;
Le commerce fleurit, les moissons reparaissent ;
Le coteau retentit des chants du vigneron ;
L'écho des bois s'éveille aux airs du bûcheron ;
Le laboureur, content, vers son hameau ramène
Les taureaux vigoureux qui sillonnent la plaine ;
La flûte et le hautbois assemblent les troupeaux ;
Le moissonneur, chargé de ses propres fardeaux,
Qui de l'âpre exacteur ne seront plus la proie,
Aux mains de ses enfans les remet avec joie.
C'est le prix des sueurs, et ce prix est sacré.
Le champêtre repas est déjà préparé,
Repas d'hommes contens, banquet de la sagesse,
Commencé sans ennui, terminé sans ivresse.
L'envieux, le méchant n'y portent point leur fiel ;
On y bénit le Prince, on y rend grâce au Ciel.
Quelle félicité ! quel maître et quel empire !

L'étranger est jaloux, et l'univers admire (1).

LE MÊME.

La Rebellion et ses suites. La Soumission aux Princes et aux Lois.

VIVONS en citoyens, vivons soumis, paisibles.
De la rebellion les suites sont horribles.
Quel changement heureux, quel bien dans les Etats
Ont produit les complots, les partis, les combats?
C'est vous que j'interroge, auteurs de ces intrigues
Qui, dans le sein du trouble, ont enfanté les ligues;
Vous qui, pour vos plaisirs, dévorant les tributs,
Parlez de maux publics, et d'excès, et d'abus;
Qui trompez le vulgaire, allumez l'incendie,
Et, pour guérir l'Etat, immolez la patrie.
Il est des malheureux, il est des oppresseurs,
On le sait : mais faut-il, pour finir ces malheurs,
Au bruit de la trompette arborer dans nos villes
L'effroyable étendard des discordes civiles?
Du sage patriote êtes-vous secondés?
Etes-vous son espoir, son salut? Répondez.
Les traîtres n'oseraient : eux-mêmes se condamnent;
Ils usurpent en vain des titres qu'ils profanent.
L'intérêt personnel, sous des noms spécieux,
Conduit secrètement leurs coups ambitieux.
Le peuple n'a jamais profité de leur crime;
Il en fut le prétexte, il en est la victime.
Ce n'est pas qu'adoptant un système fatal,
Je rende au despotisme un hommage vénal,
Que j'accorde à des Rois ce que Dieu leur refuse,
Ni dans leurs attentats que ma voix les excuse.
Non; je connais trop bien leurs devoirs différens

(1) Voyez dans les *Leçons Latines anciennes*, t. I, *le Bon Roi.*

Je hais la tyrannie, et je plains les tyrans.
Mais si le droit divin, mais si les lois humaines,
Contre leurs passions sont des barrières vaines;
Si, jusqu'en ses foyers, l'innocent craint pour lui,
N'est-il donc pas contre eux de légitime appui,
Des règles que le Ciel, que la nature ait faites,
Des juges dont le soin.... Ce n'est pas vous qui l'êtes
Soldats, peuple, ni grands, prêtres, ni magistrats;
Le serment de vos cœurs enchaîne aussi vos bras.
Qui détrône les Rois, bientôt les assassine.
Périsse pour toujours l'exécrable doctrine
Qui de l'oint du Seigneur combattrait le pouvoir,
Et d'un crime d'Etat ferait un saint devoir!

Des maîtres que le Ciel établit sur nos têtes,
La chute ou les revers sont pour nous des tempêtes.
La sûreté publique à leur sort nous unit:
Dieu seul, quand il le veut, les juge et les punit.
Mais ceux que la pitié ni la gloire ne touche,
Les tyrans, en un mot, apprendront par ma bouche
Qu'ils n'ont, après leur mort, ni sujets ni flatteurs,
Que leurs propres enfans leur refusent des pleurs,
Que la postérité, que le temps et l'histoire
A l'opprobre, à l'horreur consacrent leur mémoire;
Que tel est leur destin dans ce séjour mortel:
Mais qu'il est d'autres maux dans l'abîme éternel;
Qu'ils y trouvent un Dieu terrible, inexorable;
Les cris de l'opprimé, les pleurs du misérable;
Le sang des nations, follement répandu
Pour un droit chimérique, ou trop mal défendu,
Les crimes qu'ils ont faits, ceux qu'on fit pour leur plaire.
Les imprécations contre un règne arbitraire,
L'accablant souvenir de ce qu'ils ont été,
Et des méchans entre eux l'affreuse égalité.

Epouvantable fin d'une illustre carrière!
De quoi leur a servi cette majesté fière,
Tant de gardes armés, tant de pompe et d'orgueil?

Le sceptre est un fardeau, le trône est un écueil.
Il n'est rien qui du peuple écarte les injures.
Souvent le meilleur Prince a causé des murmures,
Que n'exigeons-nous pas, impérieux sujets!
Des talens, des vertus, et même des succès?
Vous dont le cœur est droit, l'âme tranquille et saine,
Parcourez les devoirs de cette vie humaine,
Observez bien les Rois, et vous direz : Hélas!
Trop heureux qui sait l'être : heureux qui ne l'est pas?

Le même. *Disc. philos.*

Aux Enfans des Souverains.

Aux Fils des Souverains je consacre mes sons :
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons.
Jadis des Dieux bergers foulaient les fleurs champêtres;
Un trône de gazon vous attend sous des hêtres;
Vous porterez un jour le doux nom de Pasteur;
Ce nom est pour un Roi le nom le plus flatteur;
Des devoirs qu'il impose aimez à vous instruire;
Le Ciel dans ses décrets vous réserve à conduire
Un troupeau qui, docile aux lois de ses bergers,
Ne s'égare jamais sur des bords étrangers.
Il est dans nos hameaux des Socrates champêtres :
« Les Rois, vous diront-ils, sont plus pères que maîtres;
Le premier trône était un gazon façonné,
Et le premier Monarque un pasteur couronné.
La douceur du berger, ses soins, sa vigilance,
Sont les devoirs des Rois au sein de leur puissance;
Trop heureux s'ils goûtaient la paix que nous goûtons! »
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons,
De fertiles guérets, de rians paysages,
Les moutons bondissant sur de gras pâturages;
Des Muses de nos bois les paisibles combats
Traceront à vos yeux l'image des Etats,

De ces Etats heureux qui bravent l'indigence,
Où les arts, les plaisirs, naissent de l'abondance.
La richesse du peuple est le trésor des Rois,
Qu'elle soit et le but et le prix de vos lois.
La Seine coulera sur les rives de l'Hèbre ;
Lorsque nous oublîrons ce Monarque célèbre
Qui jusqu'à nos hameaux abaissa sa bonté :
Henri voulut bannir la dure pauvreté
Des champêtres repas que Thestylis apprête,
Et de ses tendres soins marquer nos jours de fête.
Henri vit dans nos cœurs, il vit dans nos chansons;
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons;
Le cristal de nos eaux est un miroir fidèle,
Il forme des objets l'image naturelle;
Aux Rois comme aux bergers il ose reprocher
Les défauts qu'un flatteur sait parer ou cacher.
Vous le consulterez aux bords d'une onde pure;
Vous y verrez du vrai la naïve peinture.
On dit que ce spectacle est des Rois peu connu ;
Rien ne s'offre à leurs yeux sous un air ingénu.
Telle qu'est à la Cour une jeune bergère,
Qui se cache, rougit, près du trône étrangère,
L'aimable Vérité tremble devant les Rois;
Timide, embarrassée, elle fuit dans nos bois,
Et revient parmi nous dissiper ses alarmes.
Parmi nous on apprend à respecter ses charmes;
Elle pare nos mœurs, préside à nos chansons.
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons.
Le pasteur qui prétend au titre heureux de sage,
Eloigne les périls du troupeau qu'il ménage ;
Son paisible bercail, inaccessible aux loups,
N'en redoute jamais l'homicide courroux.
Les bergères de fleurs couronnent sa houlette,
Et pour lui les bergers réveillent leur musette.
Satisfait de ses champs, il borne ses desseins
A maintenir la paix dans les hameaux voisins.

Mais pourquoi vous tracer cette image rustique!
La France vous présente un héros pacifique
Qui des bergers du Nord assure le repos,
Et règle le destin de leurs divers troupeaux;
On le nomme partout le Dieu des bergeries.
Pour orner ses autels, sur nos rives chéries
Nous cueillerons des fleurs dans toutes les saisons.
Venez, Princes, nos champs vous offrent des leçons.
Croissez parmi nos vœux mêlés à notre hommage,
Souffrez encor nos airs: les vertus de votre âge,
Ses grâces, sa candeur, bien nés dans les hameaux,
Sont réservés aux sons des simples chalumeaux.
Ils viendront ces beaux jours où, sur des tons sublimes,
La lyre chantera vos vertus magnanimes;
Par la gloire conduits sur les pas des Bourbons,
Vos exemples aux Rois serviront de leçons.

Le P. LOMBARD, *Jésuite.*

L'Education des Filles.

CE sont les arts qui font le charme de la vie,
Et par eux une femme est toujours embellie.
Votre sexe avec nous peut bien les partager,
Rien d'aimable ne doit lui rester étranger.
Il est doux de trouver dans une épouse chère,
Des arts consolateurs qui sachent nous distraire,
De pouvoir, sans quitter son modeste séjour,
Se reposer le soir des fatigues du jour.
Ayez donc des talens! Mais il est nécessaire
Qu'on en fasse un plaisir, et non pas une affaire.
Chacun veut aujourd'hui briller, voilà le mal!
Ce vice est parmi nous devenu général;
Il est dans tous les rangs. Le marchand le plus mince
Elève ses enfans comme des fils de prince;
Sa fille, qu'en tous lieux il se plaît à vanter,

N'entend rien au ménage, et ne sait pas compter;
En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano dans l'arrière-boutique.

Casimir Bonjour. *L'Education*, ou *les Deux Cousines*, act. III, sc. X.

Aidons-nous mutuellement.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre:
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans;
Remède encor trop faible à des maux si constans.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

Voltaire.

Douceurs de la Vie champêtre.

Tircis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;

L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.
  Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos Rois que les toits des bergers.
  O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !
  Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.
  Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des Princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.
  Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur plier sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.
  Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,

Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors.
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles.
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement (1).

RACAN.

Amour de la Retraite.

JE voudrais inspirer l'amour de la retraite.
Elle offre à ses amans des biens sans embarras

(1) Voyez t. I; *Tableaux*, *Descriptions* et *Morale*, même sujet, et les *Leçons Latines anciennes et modernes*.

Biens purs, présens du Ciel, qui naissent sous ses pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des Cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvemens divers inconnus à nos yeux;
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords (1).

La Fontaine. *Fables.*

La Retraite.

Retraite d'Argental, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphyre se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche, où ma main recueille une onde pure,

(1) Voyez t. I, *Morale religieuse, ou Philosophie pratique*, et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Reviens par cent détours aux bords que tu chéris ;
Poursuis : que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrens dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal !
Puissent le dieu des champs, et ses nymphes divines,
Ecarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger, ou le chevreuil timide,
Vient se désaltérer à ta source limpide!
Ah ! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs :
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes;
Ou dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passans fatigués de quelques longs voyages,
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille,
L'insecte malfaisant, le reptile odieux;
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paîront au-delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs : puissent-ils plaire aux Dieux!
O vallon fortuné! paisibles promenades!
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins, et leurs tristes Naïades,
Du besoin de vous voir ne sauraient me guérir;

Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir !

Casimir DELAVIGNE.

La Paix des Champs, et l'Agitation des Villes.

PROPICE agriculture, art des premiers humains,
L'homme a trop dédaigné la tâche de ses mains;
Mais, en quittant le soc que guidaient ses ancêtres,
Il a payé bien cher l'oubli des soins champêtres.
Loin du bruit des combats, loin d'un féroce honneur,
Sous un abri de chaume il trouvait le bonheur.
La terre, à ses besoins prodiguant ses largesses,
Faisait germer pour lui d'innocentes richesses.
Il avait pour trésors des grottes, des ruisseaux,
Des fontaines, des lacs et de rians coteaux,
La force, la santé, le sommeil sous un hêtre,
La paix, la paix du cœur, fruit du travail champêtre,
Une table frugale et ses enfans autour,
Compagnons de sa peine, et doux objets d'amour.
Quel insensé quitta ces demeures tranquilles,
Pour grossir un vain peuple assemblé dans les villes,
Pour courir en esclave aux portes des palais
Mendier le coup d'œil d'un tyran sous le dais ?
Quel barbare mortel reforgea pour la guerre,
Le fer qui dans nos mains fertilisait la terre,
Chassa le laboureur d'un champ riche et fécond,
Que hérissa bientôt la ronce et le chardon ;
Au lieu des blonds épis éleva dans les plaines
Les panaches flottans des légions hautaines,
Et dans le choc pressé de tant de bataillons,
Par des ruisseaux de sang inonda les sillons (1)?

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. IV.

(1) Voyez t. I, même sujet ; et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

L'Homme de bon sens.

A SA juste valeur j'estime la noblesse.
Qu'on reçoive chez soi marquis, duc ou duchesse,
C'est bien, si l'on est duc, et je ne le suis pas.
Ma maison me convient; mais si je risque un pas
Dans ce cercle titré dont l'éclat vous transporte,
A cent devoirs fâcheux je cours ouvrir ma porte.
Mon appétit s'en va lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des grands airs dans ma salle à manger.
Ma langue est paresseuse à rompre le silence
S'il faut, au lieu de *vous*, dire *votre excellence*,
Ou, Mécène du jour, flatter les favoris
De l'Apollon bâtard qu'on adore à Paris.
Je ne sais pas encor de quel air on écoute
Vos auteurs nébuleux auxquels je n'entends goutte,
Et tout leur bel esprit ne fait que m'étourdir,
Moi, qui cherche à comprendre avant que d'applaudir,
De traiter ces Messieurs j'aurais eu la manie,
Si j'étais assez sot pour me croire un génie:
Mais, grâce à du bon sens, je sais ce que je vaux.
Jouissez sans fracas du fruit de mes travaux,
Avec de bonnes gens, des gens qu'on puisse entendre,
Qui de leur nom pour nous n'aient pas l'air de descendre,
Qui ne m'observent pas pour me prendre en défaut
Si je parle sans gêne ou si je ris trop haut,
Et ne croient pas me faire une grâce infinie
En me trouvant chez moi de bonne compagnie.
Voilà mes gens, voilà les amis que je veux,
Sûr qu'ils seront pour moi ce que je suis pour eux.

Casimir DELAVIGNE. *L'Ecole des Vieillards*, act. II, sc. VII.

Le Sage.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile;
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour (1).

La Fontaine. *Philémon et Baucis.*

Le Testament de Delille.

Viens là, viens, disait-il, ô toi que j'aimai tant!
Né pauvre, je meurs pauvre, et j'ai vécu content.
Ah! c'en est fait! reçois de ma reconnaissance
Ce peu que notre amour changeait en opulence,
Tout ce luxe indigent qui, sous nos humbles toits,
Egalait à nos yeux la richesse des Rois.
Vois ces vases sans art; leurs formes sont vulgaires,
Mais nos chiffres unis te les rendront plus chères;
Mais ils faisaient l'honneur de ce léger festin
Qui charmait près de toi les heures du matin.
Hélas! le Ciel pour moi ne marquera plus d'heures.
Reçois encor de moi, de l'ami que tu pleures,

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Cette image du Temps dont tu trompais le cours :
Puisse-t-elle après moi te marquer d'heureux jours!
Cette boîte en mon sein si doucement cachée,
Qui, par le trépas seul, pouvait m'être arrachée,
Et qui, de ton absence adoucissant l'ennui,
Sentait battre ce cœur, et reposait sur lui,
Détache-la ! je souffre à me séparer d'elle;
Mais j'emporte en mon âme un portrait plus fidèle :
Le mien sera-t-il cher à tes tendres douleurs?
Sera-t-il en secret mouillé de quelques pleurs?
Ce fidèle animal, témoin de nos tendresses,
Qui long-temps entre nous partagea ses caresses,
Que j'ai vu si souvent, fier de me devancer,
Reconnaître ton seuil, bondir et m'annoncer,
Et qui, dans ce moment les yeux gonflés de larmes,
Semble prévoir ma fin et sentir tes alarmes,
Je le lègue à tes soins : puisse de nos amours
Le doux ressouvenir protéger ses vieux jours!
Vois-tu cette tablette où sans faste s'assemble
Ce peu d'auteurs choisis que nous lisions ensemble?
Mon crayon y marqua les traits goûtés par toi;
Tu ne les liras pas sans t'attendrir sur moi.........

DELILLE. *L'Imagination.*

L'Art de jouir.

O VOUS, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui d'en jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacun a sa saison; et par des soins prudens

On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés;
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre :
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature:
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture;
Tout veut des soins, sans doute, et tout est acheté.

VOLTAIRE. *Discours sur la Modération.*

Même sujet.

En retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau.
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.
Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel Etat :
La Franchise en fera le code,
Les Jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;

La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment :
La Vertu n'y sera point prude,
L'Esprit n'y sera point pédant ;
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément :
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment.
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage ;
Mais sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbéciles,
Et le peuple des froids savans.
   Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil levé sans nuages
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence :

Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les Etats de la république
Chaque automne s'assembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

GRESSET. *La Chartreuse.*

L'Amitié.

NOBLE et tendre amitié, je te chante en mes vers :
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolans, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le Ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchans
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchans.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?
D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,

Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteur, et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui;
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille :
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent (1).

DUCIS. *Epître sur l'Amitié.*

Même sujet.

. . . . OTEZ l'Amitié de la vie,
Ce qui reste de biens est peu digne d'envie;
On n'en jouit qu'autant qu'on peut les partager.

(1) Voyez t. I, même sujet; *Narrations* et *Morale;* et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes.*

L'Amour, ce sentiment aveugle et passager,
Est souvent un tourment et toujours un délire :
Loin de remplir le cœur, sans cesse il le déchire.
L'Amitié lui fournit tout ce qu'il a de bon;
Pour se faire écouter il emprunte son nom.
La perte des amis est la seule réelle ;
Leur mémoire est pour nous une dette éternelle ;
Et ne croyons jamais que pour un nœud si beau,
Il n'est plus de devoir au-delà du tombeau.
Désir de tous les cœurs, plaisir de tous les âges,
Trésor des malheureux, divinité des sages,
L'Amitié vient du ciel habiter ici-bas,
Elle embellit la vie, et survit au trépas (1).

Desmahis. *L'Honnête Homme*, act. II, sc. II.

Le Duel.

Ne verrons-nous jamais délivrer la patrie
D'un monstre que jadis vomit la barbarie?
Ne le verrons-nous point à ses pieds abattu?
L'audace est donc sans frein, et la loi sans vertu,
Si chaque citoyen, pour venger son injure,
Rentre, quand il lui plaît dans l'état de nature;
Et je dois donc livrer ma vie à l'insensé
Qui veut risquer la sienne à titre d'offensé?
Si dans le sang l'offense était toujours lavée,
Bientôt la terre entière en serait abreuvée.
Que sert d'avoir quitté les antres et les bois,
De s'être réunis sous de communes lois,
De vivre rassemblés dans l'enceinte des villes,
Dès que ces mêmes lois deviennent inutiles?
On dit que la fureur des combats singuliers
De tous les citoyens fait autant de guerriers ;

(1) Voyez en prose; et les *Leçons Latines anciennes*.

Qu'elle entretient, au moins dans l'ordre militaire,
Ce mépris de la mort, aux guerriers nécessaire.
Quel délire! en valeur les Francs et les Germains
Ont-ils donc surpassé les Grecs et les Romains?
Chaque jour le Pirée et les rives du Tibre
Etaient couverts des flots d'un peuple fier et libre,
Sans qu'Athènes ou Rome ait vu ses habitans,
Seul à seul, sous ses murs, chaque nuit combattans.
Rome n'égala point au brave capitaine
Le vil gladiateur triomphant sur l'arène.
Et le Français, barbare, au mépris de sa foi,
Du Ciel, de la raison, de l'ordre, de la loi,
Du véritable honneur, restera tributaire
D'un honneur fantastique, idole sanguinaire;
Tyran, fléau sacré, plus terrible cent fois
Que l'affreux Teutatès, adoré des Gaulois!
Ah! c'est pour le braver qu'il faut un vrai courage,
Non pour suivre à l'aveugle une imbécile rage.
Le courage à mes yeux n'est que férocité,
S'il ne tend pas au bien de la société.
Où règne la justice, il devient inutile.
S'il vient, audacieux, en cruauté fertile,
Ensanglanter la paix et violer les lois,
Brisons leur joug, ou bien qu'il en sente le poids.
Aux barbares laissons ces coutumes fatales,
Héritage odieux des Goths et des Vandales.
De lâcheté Turenne était-il accusé?
Cependant un cartel fut par lui refusé.
Détestons, proscrivons ces hommes dont l'épée,
Coupant tous les liens, à nos yeux est trempée
Du sang de leurs pareils, du sang de leurs amis,
Peut-être pour un mot, ou pour une Laïs.
Si quelqu'un ne craint pas de vous faire une injure,
Pour vous-même écoutez le cri de la nature;
Epargnez votre sang en épargnant le sien;
Et songez que comme homme et comme citoyen,

Vous n'êtes point à vous. . . . . (1).

LE MÊME. *Ibid.* act. IV.

L'Estime, l'Union qui doivent régner entre les Hommes de talent.

A LA voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
« Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie? »
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur;
L'envie est à ses pieds; la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même:
Je n'ai point d'ennemis; j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens!
Les arts nous ont unis; leurs beaux jours sont les miens,
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur cîme est dans les cieux;
Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
Résiste en se touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un pour l'autre, ils triomphent du temps,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens,
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

VOLTAIRE. *Discours sur l'Envie.*

Utilité des Ennemis.

SITÔT que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

(1) Voyez t. I; et les *Leçons Latines modernes*, t. I et II, même sujet.

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux:
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie;
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

. . . .

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul, de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de son art est mille fois monté:
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance;
Et peut-être ta plume, aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même dont la gloire, ici moins répandue,
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre ;
Et, plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple ; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir (1).

Boileau. *Epître VII.*

Même sujet.

Le bel honneur d'attrouper les passans
Au bruit honteux de nos cris indécens !
Quelle pitié de prendre ainsi le change !
N'allons donc point, pour blâme ou pour louange,
Dépayser les talens estimés,
Et du public peut-être réclamés,
En détournant leur légitime usage
A des emplois indignes d'un vrai sage,
Et, nous vengeant par de plus nobles traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais,
Peut retirer un solide mérite
Des ennemis que le sort lui suscite.
Tous ces travaux dont il est combattu
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu :
Dans le repos elle s'endort sans peine ;
Mais les assauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célèbre auteur,

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, t. I, même sujet.

Est un soigneux, un docte précepteur,
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage ni salaire :
Dans ses leçons plus utiles cent fois
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille
Par des accens trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser ?
Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense ?
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense ?
Par tous les deux séduit au même point,
Mon ennemi seul ne me trompe point.
Du faible ami dépouillant la mollesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
Son émétique est un breuvage heureux,
Souvent utile, et jamais dangereux.

J. B. Rousseau. *Epître III*, liv. III.

Aux Nymphes de Vaux, ou l'Inconstance de la Fortune.

Les Destins sont contens, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des Rois cette plainte est commune ;

On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la Cour;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens;
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.

LA FONTAINE.

Les Malheurs de la Méfiance.

VOIS-TU ce malheureux qu'un tyran de Sicile
Appelle à son festin? Pâle, et tout effrayé
De cette menaçante et sinistre amitié,
Il effleure, en tremblant, de ses lèvres livides
Ces breuvages suspects et ces mets homicides;
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et croit voir sur son front le glaive suspendu:
Telle est la défiance au banquet de la vie.

Que dis-je? son poison en corrompt l'ambroisie,
Elle-même contre elle aiguise le poignard,
Donne aux ombres un corps, un projet au hasard,
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire,
Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère :
Ainsi, dans leurs forêts, les crédules humains
Craignaient ces Dieux affreux qu'avaient forgés leurs mains.
Quel besoin plus pressant nous donna la nature,
Que de communiquer les chagrins qu'on endure,
De faire partager sa joie et sa douleur,
Et dans un cœur ami de répandre son cœur?
Toi seul, triste martyr de ta sombre prudence,
Toi seul ne connais pas la douce confiance;
En vain de ton secret tu te sens oppresser :
Au sein de quels amis l'oseras-tu verser?
Des amis! Crains d'aimer! les plus pures délices
Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices:
Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel,
Toi du plus doux objet tu composes ton fiel.
Ton cœur dans l'amitié prévoit déjà la haine,
De soupçons en soupçons l'amour jaloux te traîne :
Un génie ennemi brise tous tes liens;
Tu n'as plus de parens, plus de concitoyens;
Te voilà seul. Va, fuis loin des races vivantes;
Habite avec les rocs, les arbres et les plantes,
Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu,
Où la voix des torrens se fasse seule entendre.
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre;
Ton âme morte à tout ne vit que par l'effroi;
Les morts sont aux vivans moins étrangers que toi,
Le regret les unit; et toi, tout t'en sépare.
Hélas! il le connut ce supplice bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
La voix de la raison et celle de l'amour.
Quel sublime talent! souvent quelle sagesse!

Mais combien d'injustice, et combien de faiblesse!
La crainte le reçut au sortir du berceau;
La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ces leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun : plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence.
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts;
Là-haut sur la colline il est assis peut-être
Pour saisir le premier le rayon qui va naître;
Peut-être au bord des eaux, par ses rêves conduit,
De leur chute écumante il écoute le bruit;
Ou, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire;
Il écoute et s'enfuit, et sans soins, sans désirs,
Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
  Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas; respectez son malheur,
Par des mots caressans apprivoisez son cœur.
Hélas! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a fait ses tourmens, il a fait vos délices.
Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui;
Consolez-le du sort, des hommes et de lui.
  Vains discours! rien ne peut adoucir sa blessure;
Contre lui ses soupçons ont armé la nature.
L'étranger dont les yeux ne l'avaient vu jamais,
Qui chérit ses écrits sans connaître ses traits;
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide,
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide;
Son hôte, son parent, son ami lui font peur:
Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.
  Est-il quelque mortel, à son heure suprême,

Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime;
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils?
L'infortuné qu'il est, à son heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière;
Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux;
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.
Malheureux! le trépas est donc ton seul asile?
Mais dans la tombe, au moins, reposes-tu tranquille?
Ce beau lac, ces flots purs, ces fleurs, ces gazons frais,
Ces pâles peupliers, tout t'invite à la paix.
Respire donc enfin de tes tristes chimères;
Vois accourir vers toi les époux et les mères;
Regarde ces amans qui viennent chaque jour
Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour;
Vois ces groupes d'enfans se jouant sous l'ombrage,
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage,
Et dis, en contemplant ce spectacle enchanteur:
« Je ne fus point heureux, mais j'ai fait leur bonheur. »

DELILLE. *L'Imagination.*

Les Religions antiques.

D'UN air plus grand encore et plus majestueux,
De la Religion l'appareil fastueux,
Conduisant des vainqueurs la pompe solennelle,
Consacrait la victoire et marchait devant elle,
Et du pied des autels semblait dire aux humains:
Rome commande au Monde, et le Ciel aux Romains.
Le juste Ciel sans doute abhorrait ces conquêtes;
Mais, si quelque vertu peut expier ces fêtes,
C'est que Rome honora, dans ses jours de splendeur,
Ces simples Déités qui firent sa grandeur.
Le Dieu du Capitole habita des chaumières,
Loin de ces chars sanglans, de ces pompes guerrières,

Où le sang des taureaux, satisfaisant aux Dieux,
Du sang humain versé rendait grâces aux Cieux.
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres
Où Rome célébrait les Dieux de ses ancêtres,
La Déesse des blés, et le Dieu des jardins,
Les nymphes des forêts, les faunes, les sylvains,
Toi surtout, toi, Palès, Déité pastorale!
A peine blanchissait la rive orientale,
Le berger, secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosait son troupeau:
« O Palès! disait-il, reçois mes sacrifices,
Protége mes brebis, protége mes génisses
Contre la faim cruelle et le loup inhumain :
Que je trouve le soir le nombre du matin;
Qu'autour de mon bercail, exacte sentinelle,
Sans cesse, en haletant, rôde mon chien fidèle,
Que mon troupeau connaisse et ma flûte et ma voix;
Que le lait le plus pur écume entre mes doigts;
Rends mon bélier ardent, rends mes chèvres fécondes.
Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes,
Dans un riant pacage arrêter mes brebis!
Que leur fine toison compose mes habits;
Et, quand le fuseau tourne entre leurs mains légères,
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères. »
Il dit; et tout à coup un faisceau pétillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant,
Que trois fois, dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
Jeux charmans, vous régnez encor dans nos hameaux!
Eh! qui n'est point ému de ces brillans tableaux?
La superstition sied bien au paysage;
Triste dans les cités, elle est gaie au village,
Et le sage lui-même aime à voir en ses vœux
La terre à ses travaux intéressant les Cieux.

Le même. *Ibid.*

La Providence.

« Combien l'homme est infortuné!
Le sort maîtrise sa faiblesse,
Et, de l'enfance à la vieillesse,
D'écueils il marche environné;
Le temps l'entraîne avec vitesse;
Il est mécontent du passé;
Le présent l'afflige et le presse;
Dans l'avenir toujours placé,
Son bonheur recule sans cesse;
Il meurt en rêvant le repos.
Si quelque douceur passagère
Un moment console ses maux,
C'est une rose solitaire
Qui fleurit parmi des tombeaux.
Toi, dont la puissance ennemie
Sans choix nous condamne à la vie,
Et proscrit l'homme en le créant,
Jupiter, rends-moi le néant! »
Aux bords lointains de la Tauride,
Et seul sur des rochers déserts
Qui repoussent les flots amers,
Ainsi parlait Ephimécide.
Absorbé dans ce noir penser,
Il contemple l'onde orageuse;
Puis, d'une course impétueuse,
Dans l'abîme il veut s'élancer.
Tout à coup une voix divine
Lui dit: « Quel transport te domine?
L'homme est le favori des Cieux;
Mais du bonheur la source est pure.
Va, par un injuste murmure,
Ingrat, n'offense plus les Dieux.»

Surpris et long-temps immobile,
Il baisse un œil respectueux.
Soumis enfin et plus tranquille,
A pas lents il quitte ces lieux.
Deux mois sont écoulés à peine,
Il retourne sur le rocher.
« Grands Dieux! votre voix souveraine
Au trépas daigna m'arracher;
Bientôt votre main secourable
A mon cœur offrit un ami.
J'abjure un murmure coupable;
Sur mon destin j'ai trop gémi.
Vous ouvrez un port dans l'orage;
Souvent votre bras protecteur
S'étend sur l'homme, et le malheur
N'est pas son unique héritage. »
Il se tait. Par les vents ployé,
Faible, sur son frère appuyé,
Un jeune pin frappe sa vue:
Auprès il place une statue,
Et la consacre à l'Amitié.
Il revient après une année;
Le plaisir brille dans ses yeux;
La guirlande de l'hyménée
Couronne son front radieux:
« J'osai, dans ma sombre folie,
Blâmer les décrets éternels,
Dit-il; mais j'ai vu Glycérie,
J'aime, et du bienfait de la vie
Je rends grâce aux Dieux immortels. »
Son âme doucement émue
Soupire; et, dès le même jour,
Sa main non loin de la statue
Elève un autel à l'Amour.
Deux ans après la fraîche aurore
Sur le rocher le voit encore:

Ses regards sont doux et sereins ;
Vers le ciel il lève ses mains :
« Je t'adore, ô bonté suprême !
L'amitié, l'amour enchanteur
Avaient commencé mon bonheur,
Mais j'ai trouvé le bonheur même.
Périssent les mots odieux
Que prononça ma bouche impie !
Oui, l'homme, dans sa courte vie,
Peut encore égaler les Dieux. »
Il dit ; sa piété s'empresse
De construire un temple en ces lieux ;
Il en bannit avec sagesse
L'or et le marbre ambitieux,
Et les arts, enfans de la Grèce ;
Le bois, le chaume et le gazon
Remplacent leur vaine opulence ;
Et sur le modeste fronton
Il écrit : *A la Bienfaisance* (1).

PARNY. *Mélanges.*

La Bienfaisance, les Vertus, seuls biens impérissables.

COMME, aux jours de l'automne, en des sillons fertiles
Le sage laboureur répand les grains utiles
Dont le germe fécond, dans la terre humecté,
Forme durant l'hiver les trésors de l'été :
Ainsi des biens mortels l'économe fidèle,
Qui sur les malheureux les épanche avec zèle,
Sème des fruits de vie en des champs précieux,
Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux.
Vous voyez ces torrens qui tombent des nuages,
Soudains tributs de l'air, nés du sein des orages ;

(1) Voyez t. I.

Mais tout n'en ressent pas les humides faveurs.
Là, vous n'apercevrez que verdure et que fleurs,
Ici l'herbe languit, ou meurt à peine éclose,
Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.
Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés?
Dieu qui veille sur nous, les voit, et c'est assez.
L'abus au bienfaiteur n'en est jamais funeste;
Et, si l'emploi se perd, du moins le bienfait reste.
  Ce sont là les vertus, les trésors assurés
Qui ne périssent point, et par qui vous vivrez:
Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
Et la mort et l'enfer se tairont devant elles.
Ne fondez point ailleurs vos vœux ni votre espoir.
Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir,
Quand de siècles sans nombre, au gré de votre envie,
Le Ciel aurait tissu le cours de votre vie;
Quand pour vous chaque jour eût créé des plaisirs
Et que chaque instant même eût comblé vos désirs,
Ce sont des jours perdus, des instans inutiles,
Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles,
Et ces derniers momens d'ennui, d'obscurité,
Qui vous diront trop tard que tout fut vanité.
  Tout le fut, le plaisir, la jeunesse et la joie:
Vous crûtes en jouir, le Temps en fit sa proie;
Il vous en laissait l'ombre, elle fuit à son tour.
Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour.
Sur vos fronts sillonnés la pesante vieillesse
Imprimera l'effroi, gravera la tristesse;
Ses frimas détruiront vos cheveux blanchissans,
Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens;
Les mets n'auront pour vous que des amorces vaines,
Vous serez sourds au chant de vos jeunes Sirènes;
Vos corps appesantis, sans force et sans ressort,
Feront pour se traîner d'inutiles efforts.
La mort, d'un cri lugubre, annoncera votre heure,
L'éternité pour vous ouvre alors sa demeure:

On verse quelques pleurs suivis d'un prompt oubli.
Le corps né de la fange y rentre enseveli,
Et l'esprit, remonté vers sa source divine,
Va chercher son arrêt où fut son origine (1).

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Les Dix Francs d'Alfred.

CECI n'est point un conte, enfans, c'est une histoire,
Comme la vérité, simple et facile à croire,
Et rien que d'y songer, qui fait battre le cœur.
Oh! je ne serai pas moraliste sévère :
Car parfois, comme vous, j'ai besoin qu'on m'éclaire;
Et pour être plus grand, je ne suis pas meilleur.
Parlons donc en amis. . . . .
. . . . Alfred était, je pense,
Un enfant, tel que vous, ayant huit à neuf ans.
Bien, bien riche! il avait dans sa bourse dix francs,
Dix francs beaux et tout neufs. C'était la récompense
Donnée à sa sagesse, à ses petits travaux :
Ce qui faisait encore ces dix francs-là plus beaux.
Mais l'idée arriva d'en chercher la dépense,
Car c'eût été vilain de les garder toujours :
L'argent qui ne sert pas est sans valeur aucune;
Le point est de savoir lui donner un bon cours.
On avait fait Alfred maître de sa fortune :
Tantôt il la voyait en beau cheval de bois,
Tantôt c'était un livre.... Un livre.... Alors sa mère
Souriait de plaisir, sans l'aider toutefois,
Lui laissant tout l'honneur de ce qu'il allait faire.
Sur le livre son choix à la fin se fixa.
Charmant enfant! combien sa mère l'embrassa!
C'est qu'aussi c'était beau, savez-vous? C'est qu'un livre
C'est tout; c'est là-dedans que l'on apprend à vivre,

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, tom. II.

A devenir un homme, à penser, à parler;
C'est là, nous, à vos jeux qui venons nous mêler,
Là que nous déposons le travail de notre âme,
Quand le Dieu tout-puissant jette en nous cette flamme
Qui nous rend la candeur, et nous fait jusqu'à vous,
Comme à nos premiers jours, remonter purs et doux.
Vous ne comprenez pas, amis?.... Mais il faut lire;
Et plus tard vous saurez ce que j'ai voulu dire;
Et puis, lorsque vos cœurs seront bien désolés,
Vous ouvrirez un livre et serez consolés.

C'était un jour d'hiver, quand la neige et le givre
Des arbres effeuillés blanchissent les rameaux,
Quand vous, heureux enfans, dans de larges manteaux,
Dans de bons gants fourrés, du froid on vous délivre:
Alfred courait, joyeux, pour acheter son livre.

Mais voici tout à coup qu'il s'arrête surpris:
Deux enfans étaient là, tels, hélas! qu'à Paris
Si souvent on en voit sur les ponts de la Seine.
Dans les bras l'un de l'autre ils étaient enlacés;
L'un de son petit frère, avec sa froide haleine,
Cherchait à réchauffer les pauvres doigts glacés:
Ils grelottaient bien fort, car leurs habits percés,
Presqu'à nu, les laissaient étendus sur la pierre,
Tournant vers les passans un regard de prière;
Ensemble ils répétaient: J'ai grand froid! j'ai grand'faim!
Mais les riches passaient sans leur donner de pain;
Et leur cœur se gonflait, et puis de grosses larmes
Roulaient dans leur paupière et sillonnaient leur sein.
Certes, vous eussiez pris pitié de leurs alarmes,
Et vous ne seriez point passés sur leur chemin,
N'est-ce pas, mes amis, sans leur tendre la main,
Sans demander pour eux quelque argent à vos mères?

Alfred était témoin de leurs larmes amères:
« Maman, vois donc, dit-il, comme ils sont là tous deux!
Ils sont bien malheureux! — Oh! oui, bien malheureux! »
Lui répondit sa mère, attentive et touchée.

Saisissant une vielle, auprès de lui muette,
Pour charmer l'enfant riche et recevoir de lui
Le pain qu'il n'avait pas obtenu d'aujourd'hui,
Il s'efforce de rire, et, dansant, il répète
Un de ces airs appris sous le doux ciel natal;
Mais ce rire était triste, et ce chant faisait mal :
C'est que rien n'est affreux comme la feinte joie
Du mendiant qui chante, à sa misère en proie;
C'est un rire effrayant qui naît dans les douleurs,
Et qu'il faut endormir comme on endort vos pleurs.
Enfans, vous qui pleurez pour un bruit, pour une ombre
Que vous croyez entendre ou voir dans la nuit sombre,
Pour un conseil ami que la raison vous doit,
Une goutte de sang qui vous rougit le doigt,
Que sais-je? un aiguillon d'abeille qui vous frappe,
Ou pour un papillon qui de vos mains s'échappe,
Voilà des maux cuisans que vous ne saviez pas.
Or, vers le petit pauvre Alfred porta ses pas :
« Pourquoi, dit-il, tous deux restez-vous dans la neige?
Vous n'avez donc point, vous, de maman comme moi,
Qui vous donne du pain, du feu, qui vous protége?
— Oh! nous en avons une aussi, Monsieur. — Pourquoi
Vous laisse-t-elle aller sans elle ou votre bonne,
Les pieds nus sur la terre? elle n'est donc pas bonne,
Votre maman à vous? — Si fait; elle avait faim,
Elle nous a donné ce qu'elle avait de pain,
Et voilà deux grands jours, hélas! qu'elle est couchée;
Comme il ne restait plus chez nous une bouchée,
Elle nous embrassa, disant : Pauvres petits!
Allez et mendiez; et nous sommes sortis,
Et nous sommes venus nous coucher sur la pierre,
Et personne, ô mon Dieu! n'entend notre prière;
Et voilà que bientôt mon frère va mourir!
Car le froid, car la faim nous ont fait tant souffrir!
— Vous n'avez donc pas, vous, reprit Alfred, un père
Qui donne tous les jours de l'or à votre mère! »

Le pauvre enfant se prit à sangloter plus fort,
« Hélas ! répondit-il, notre père !... il est mort !
Il est mort ! et c'est lui qui nous faisait tous vivre ! »
Alfred, pleurant aussi, ne songea plus au livre,
Et dans la main du pauvre il glissa ses dix francs.
La mère le saisit dans ses bras triomphans,
Et lui dit : « Mon Alfred, un livre pour apprendre,
C'était déjà bien beau ! Mais tu m'as fait comprendre,
Mon fils, que mieux encore est de donner du pain
A ceux qui vont mourir et de froid et de faim. »
Et moi je dis : Heureux est l'enfant charitable
Qui donne à l'indigent le peu qu'il reçoit d'or,
Et qui des miettes de la table,
S'il ne peut rien de plus, sait faire aumône encor !
Pour que dans votre bourse, amis, quelque argent tombe,
Travaillez donc aussi, soyez sages et bons ;
Et l'infortune qui succombe
Puisera l'existence et la paix dans vos dons ;
Et le vieillard qui prie, et dont la tête est nue,
Enfans, le bon vieillard ployé sous les douleurs,
Au son de votre voix connue
Sourira ; car c'est vous qui sécherez ses pleurs :
Et celles qu'on rencontre à genoux sur la route,
Les mères qui n'ont pas de pain pour leurs petits,
Diront : « C'est le bon Dieu, sans doute,
Qui vous adresse à nous, anges du paradis ! »
Et leurs petits, surtout ceux qui n'ont plus de pères,
Leurs tout petits enfans ne diront plus : « J'ai faim. »
Anges, car vous êtes leurs frères,
Et le Ciel vous a faits pour leur tendre la main.

Léon GUÉRIN.

Respect des Romains pour les Morts.

DES sépulcres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père, évoquant l'ombre sainte,

Ce peuple, enveloppé de sombres vêtemens,
Trois fois se promenait au fond des monumens,
Y brûlait de Saba les parfums salutaires,
Et couronnait enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne où reposaient les restes précieux.
Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur grossière,
Touchait peu, je le sais, une froide poussière
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivans;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages,
Ramenaient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.
Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Du voile de la mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes;
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.
Astre des nuits, je veux à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau!
Guide-moi.... Vain espoir que mon cœur se propose!
Hélas, trop loin de moi cette cendre repose!
Ma mère! Oh! si mon œil revoit le bord chéri
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je voue à ton sépulcre un saint pèlerinage;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et, courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs (1).

ROUCHER. *Les Mois.*

(1) Voyez *Morale*, en prose; et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*, mêmes sujets ou analogues.

Images et Monumens de Deuil dans les Jardins.

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages :
Partout de frais berceaux et d'élégans bocages,
Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore ou celui des Amours.
Leur gaîté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune :
Inventez, hasardez des contrastes heureux ;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères,
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux ;
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire : « Mortels! hâtez-vous de jouir;
Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir ; »
Et, dans l'âme attendrie, à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
Imitez ces effets : dans de rians tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux,
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle :
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle!
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.
Tout devient un ami pour les âmes sensibles :
Déjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin, et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre;
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,

Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier :
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.

Dans tous ces monumens, point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchans,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs;
Surtout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monumens d'un chien et d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs simples sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.
Des guerres, des traités, n'en marquent point le cours:
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire;
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire;
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?

Pour consoler leur vie, honorez donc leur mort.
Celui qui, de son sang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus et les pleurs du hameau;
Qu'on y lise : *Ci-gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire

Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi, qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie et ses habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs;
Et ta main, la première, y jeta quelques fleurs.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. V.

Le Cimetière de Campagne.

Où suis-je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!
Là ne se montre point l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses,
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et, jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;
Et, quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'Etat après l'avoir nourri.
Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille

Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre ! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire,
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine ;
Et, lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne, et la mort pour témoin.

LEGOUVÉ. *La Mélancolie.*

Le Jour des Morts.

ENTENDEZ-VOUS ces sons mornes et répétés,
Retentissant autour de nos toits attristés ?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels, rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de momens limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.
Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races !
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le Temps et la Mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre !
Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.

Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossemens,
Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents!
Ah! si du sort commun que ce lieu nous retrace,
Le spectacle fatal nous saisit et nous glace,
Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
Eveille en nous de peine et répand de douleur!
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes;
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes;
La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans.
Pour vous qui les versez, ces pleurs sont chers encore,
De vos gémissemens l'humanité s'honore;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt.
Qu'est-ce que chaque race? une ombre après une ombre.
Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre,
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous:
Une autre vie, ô Temps, se dérobe à tes coups.
Mortel, jusques aux cieux élève ta prière;
Demande au Tout-Puissant, non pas que la poussière
Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os;
Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos;
Et l'âme, qui du corps a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. XIV.

Le Jour des Morts à la Campagne.

... MALHEUR aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,

Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères!
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erre confusément:
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent;
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle.
Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle
Une mère au destin reprochait le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs, au front chargé de rides,
Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.

Il a vécu cent ans ; il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.
  Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois dans nos climats la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile.
Ils pleuraient sur leur fils : leur fils dormait tranquille.
O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs:
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime,
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint alors, il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.
  Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins

Ce ver laborieux qui déroule en silence
Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regards et nos vœux.

DE FONTANES.

Le Jour des Morts.

De ces solennités, par qui sut autrefois
L'imagination suppléer à nos lois,
Aucune n'est égale à ces pompes funèbres,
Qu'elle-même embellit chez cent peuples célèbres.
Plein de ces grands pensers et de ces grands tableaux,
J'ai médité long-temps, assis sur les tombeaux,
Non pas pour y chercher dans ma mélancolie
Le secret de la mort, mais celui de la vie.
Regardez ces débris dispersés par les vents :
Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivans?
Non : d'un tendre intérêt sources toujours fécondes,
Les tombeaux sont placés aux confins des deux mondes;
Rendez-vous triste et cher, où, confondant leurs vœux,
La vie et le trépas correspondent entre eux.
Ceux que vous croyez morts vivent dans vos hommages,
Vous conservez leurs noms, vous gardez leurs images.
Eh! qui n'a pas connu ces dogmes révérés?
Voyez comme, assemblant ces restes adorés,
Le sauvage avec joie en remplit sa cabane,
Et change en lieu sacré sa retraite profane!
L'amour de son pays, c'est l'amour des aïeux.
Allez lui commander d'abandonner ces lieux :
« Dis donc, vous répond-il, dis aux os de nos pères:
Levez-vous, et marchez aux terres étrangères! »
Dans ses marques de deuil quel sentiment profond!
Tandis que, sur sa main posant son triste front,
L'époux morne et pensif pleure un fils qu'il adore,

La mère, en gémissant, vient le nourrir encore,
Et, sur la tombe où gît l'objet de ses douleurs,
Elle verse en silence et son lait et ses pleurs.
Un cri religieux, le cri de la nature,
Vous dit: « Pleurez, priez sur cette sépulture;
Vos parens, vos amis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.
Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,
Honorez-les pour eux, pour l'Etat, pour vous-mêmes. »
Ainsi le dogme saint de l'immortalité
Recommande notre ombre à la postérité;
Ainsi, prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,
Le respect pour les morts gouverne encor la vie.
Aussi voyez comment l'automne nébuleux
Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux,
Où des siècles humains, que les temps renouvellent,
Les générations en foule s'amoncellent;
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant;
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant!
Là, des cœurs attendris écoutant le murmure,
La foi vient recueillir les pleurs de la nature.
Cette religion dont les austères lois
Quelquefois du sang même ont étouffé la voix,
Aujourd'hui visitant les funèbres enceintes,
Entre l'homme vivant et les races éteintes,
Réveillant de l'amour les pieuses douleurs,
De la mort elle-même emprunte les couleurs;
Ce n'est plus son habit, ses hymnes d'allégresse,
C'est sa robe de deuil et ses chants de tristesse.
Hélas! quand ses élus, au gré de leurs désirs,
S'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,
Pour leurs frères souffrans mère compatissante,
Elle élève vers Dieu sa voix attendrissante:
Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un Dieu.
Pour courir au tombeau tous sortent du saint lieu;
Aucun ne se méprend, chacun connaît la pierre

Où tout ce qu'il aima repose sur la terre,
Et le tertre modeste où gît l'humble cercueil,
Et la croix funéraire, et l'if ami du deuil,
Qui, protégeant les morts de son feuillage sombre,
A l'ombre des tombeaux aime à mêler son ombre.
Dieu! sous combien d'aspects, dans ce triste séjour,
Se montrent le regret, la douleur et l'amour!
Là, les cheveux épars, la sœur pleure son frère;
Hélas! trop tôt ravie aux baisers de sa mère,
Une vierge a subi son précoce destin;
Un jour, par ses accens, précurseur du matin,
Pour les travaux du jour le coq l'eût éveillée,
Le soir, par des chansons égayant la veillée,
Au bruit de la romance et des vieux fabliaux
Elle eût tourné la roue et roulé les fuseaux!
Ailleurs, un faible enfant, d'une mère chérie,
Sans connaître la mort, redemande la vie.
Plus loin, chauve et courbé, ce vieillard pleure assis
Entre le corps d'un père et le tombeau d'un fils;
Et, par ses cheveux blancs, averti d'y descendre,
Déjà choisit sa place à côté de leur cendre.
Approchez: là repose un héros villageois,
Qui laissa ses sillons pour les drapeaux des Rois.
Le trépas, au hasard, peuplant son noir royaume,
L'oublia dans les camps, et le prit sous le chaume.
Tout le hameau le pleure: il ne contera plus
Les grands coups qu'il porta, les hauts faits qu'il a vus.
Quelle est, sur la hauteur, cette tombe isolée
Où s'empresse à grands flots la troupe désolée?
Ah! c'est de leur pasteur le monument pieux;
Leur espoir sur la terre, il l'est encore aux cieux.
L'ami pleure un ami, l'époux pleure un épouse,
Hélas! de leur bonheur la fortune jalouse,
A peine encor formés a brisé leurs doux nœuds;
Elle expire, et son fils, ô destin malheureux!
Ce fils, à qui jamais ne sourira son père,

Meurt avant d'être né, dans le sein de sa mère.
Tel le bouton naissant se fane avec la fleur.
Partout les cris du sang et les larmes du cœur,
Les cités, les hameaux, les palais, les cabanes,
Tous ont leurs morts, leurs pleurs, leurs cercueils et leurs mânes;
Durant le jour entier les soupirs, les sanglots,
Roulent de tombe en tombe, et d'échos en échos.
Souvent on croit ouïr des voûtes sépulcrales
De lamentables voix sortir par intervalles.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VII.

La Mort.

MAIS c'est la mort surtout dont les touchans tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paraît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourans
Jettent vers le passé des yeux indifférens;
Savent-ils s'ils ont eu des enfans, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux:
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit, commence un autre monde;
Et du tombeau, qui s'ouvre à sa fragilité,
Part le premier rayon de l'immortalité;
Son âme se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parens en pleurs il entend les sanglots;
Il voit, après sa mort, leur troupe désolée,
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,

Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi, sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort au fond de la coupe fatale,
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel;
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaie encor la vie, et joue avec la mort;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
Laisse à tous en mourant le faible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;
De ses vieux serviteurs récompense le zèle;
Jouit des pleurs touchans de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don,
De scs ennemis même emporte le pardon,
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

Le même. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

MORCEAUX LYRIQUES.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Le grand avantage des poëtes *lyriques* de la Grèce fut l'importance de leur emploi, et la vérité de leur enthousiasme.

Le rôle d'un poëte *lyrique*, dans l'ancienne Rome et dans toute l'Europe moderne, n'a jamais été que celui d'un comédien ; chez les Grecs, au contraire, c'était une espèce de ministère public, religieux, politique ou moral.

Ce fut d'abord à la religion que la *lyre* fut consacrée, et les vers qu'elle accompagnait furent le langage des Dieux ; mais elle obtint plus de faveur encore à louer les hommes.

La Grèce était plus idolâtre de ses héros que de ses Dieux ; et le poëte qui les chantait le mieux était sûr de charmer, d'enivrer tout un peuple. Les vivans furent jaloux des morts : l'encens qu'ils leur voyaient offrir ne s'exhalait point en fumée ; les vers chantés à leur louange passaient de bouche en bouche, et se gravaient dans tous les esprits. On vit donc les Rois de la Grèce se disputer la faveur des poëtes, et s'attacher à eux pour sauver leur nom de l'oubli.

Et quelle émulation ne devaient pas inspirer des honneurs qui allaient jusqu'au culte ! Si l'on en croit Homère, le plus fidèle peintre des mœurs, la *lyre*, dans la Cour des Rois, faisait les délices des festins ; le chantre y était révéré comme l'ami des Muses et le favori d'Apollon : ainsi l'enthousiasme des peuples et des Rois allumait

celui des poëtes, et tout ce qu'il y avait de génie dans la Grèce se dévouait à cet art divin. Mais ce qui acheva de le rendre imposant et grave, ce fut l'usage qu'en fit la politique, en l'associant avec les lois, pour aider à former les mœurs.

Ce n'était donc pas seulement à louer l'adresse d'un homme obscur, la vitesse de ses chevaux, ou sa vigueur au combat de la lutte, mais à élever l'âme des peuples, que l'ode olympique était destinée, et dans l'éloge du vainqueur, étaient rappelés tous les titres de gloire du pays qui l'avait vu naître : puissant moyen pour exciter l'émulation des vertus! Ainsi, née au sein de la joie, ennoblie par la religion, accueillie et honorée par l'orgueil des Rois et par la vanité des peuples, employée à former les mœurs, en rappelant de grands exemples, en donnant de grandes leçons, la poésie *lyrique* avait un caractère aussi sérieux que l'éloquence même. Il n'est donc pas étonnant qu'un poëte honoré à la Cour des Rois, dans les temples des Dieux, dans les solennités de la Grèce assemblée, fût écouté dans les conseils et à la tête des armées, lorsque, animé lui-même par les sons de sa *lyre*, il faisait passer dans les âmes, aux noms de liberté, de gloire et de patrie, les sentimens dont il était rempli.

On ne veut pas ajouter foi au pouvoir de cette éloquence, secondée de l'harmonie, et aux transports qu'elle excitait, en remuant l'âme des peuples par les ressorts les plus puissans ; on ne veut pas y croire, tandis qu'en Italie on voit encore la musique, par la voix d'un homme affaibli, et dans la fiction la plus vaine, enivrer tout un peuple froidement assemblé.

Supposez, au milieu de Rome, Pergolèse, la *lyre* à la main, avec la voix de Timothée et l'éloquence de Démosthène, rappelant aux Romains leur ancienne splendeur et les vertus de leurs ancêtres ; vous aurez l'idée d'un poëte *lyrique* et des grands effets de son art.

Le poëte *lyrique* n'avait pas toujours un caractère

sérieux ; mais il avait toujours un caractère vrai. Anacréon chantait le vin et les plaisirs, parce qu'il était buveur et voluptueux; Sapho chantait l'amour, parce qu'elle brûlait d'amour.

Ces deux sortes d'ivresse ont pu, dans tous les temps et dans tous les pays, inspirer les poëtes : mais dans quel autre pays que la Grèce la poésie *lyrique* a-t-elle eu son caractère sérieux et sublime, si ce n'est chez les Hébreux, et peut-être aussi dans nos climats du Nord, du temps des Druides et des Bardes ?

Chez les Romains et parmi nous, Horace, Malherbe, Rousseau feignaient de chanter sur la *lyre ;* mais Orphée, Amphion, Therpandre, Tyrtée, Alcée ne feignaient rien ; ils chantaient réellement aux accords de la *lyre*, peut-être même au son des instrumens analogues au caractère et à l'intention de leur chant. Les Grecs disaient que la déesse Harmonie était fille de Mars et de Vénus, pour dire qu'elle était douée d'une force et d'une grâce irrésistibles.

Les hommes de génie que l'Italie moderne a pu produire dans ce genre sublime, comme Chiabrera et Crudeli, n'ayant à s'exercer que sur des sujets vagues, n'ont été, comme Horace, que de faibles imitateurs de ces hommes passionnés qui, dans la Grèce, ajoutaient aux mouvemens de la plus sublime éloquence le charme de la poésie et la magie des accords.

En Espagne, nul encouragement, et aussi nul succès pour le *lyrique* sérieux et sublime, quoique la langue y fût disposée. On ne laisse pourtant pas de trouver dans les poëtes espagnols quelques odes d'un ton élevé : celle de Louis de Léon, sur l'invasion des Maures, est remarquable, en ce que la fiction en est la même que l'allégorie du Camoëns pour le cap de Bonne-Espérance.

L'ode, en Angleterre, a eu plus d'émulation et plus de succès ; mais ce n'est encore là qu'un enthousiasme factice. Si on y veut trouver l'ode antique, il faut la cher-

cher dans les poésies des anciens Bardes; c'est Ossian qu'il faut entendre, gémissant sur le tombeau de son père, et se rappelant ses exploits.

J'ai dit que l'on trouvait le grand caractère de l'ode antique dans les poésies des Hébreux, parce que l'enthousiasme en est sincère, et que l'objet en est sérieux et sublime. Ce n'est point un jeu de l'imagination que les cantiques de Moïse et ceux de David; ils chantaient l'un et l'autre avec une verve que l'on appellerait *génie*, si ce n'était pas l'inspiration même de l'Esprit divin. C'est cette inspiration et les élans rapides qu'elle donnait à leur âme, que les poëtes allemands ont imités de nos jours. Mais le vague de leurs peintures, l'allégorie continuelle de leur style, les détails recherchés de leurs descriptions font trop voir que leur enthousiasme est simulé.

Le seul de ces poëtes qui ait donné à l'ode son caractère antique, c'est le célèbre Gleim, dans ses chants de guerre prussiens. On l'a appelé avec raison le *Tyrtée* de son pays; on l'a comparé aux Bardes des Germains et aux Scaldes des anciens Danois.

L'ode française a de la pompe, du coloris, de l'harmonie; mais elle est peu rapide, et encore moins passionnée : c'est que jamais nos poëtes *lyriques* n'ont été animés d'un véritable enthousiasme. Quel moment, que la mort de Henri IV, si Malherbe avait eu l'âme de Sully, et si, frappé comme il devait l'être de ce monstrueux parricide, il avait fait éclater sa douleur, ou plutôt celle de la patrie qui voyait massacrer son père dans ses bras! Malherbe, Racan, Rousseau lui-même ont voulu être élégans, nombreux, fleuris; ils n'ont presque jamais parlé à l'âme; leurs odes sont froidement belles, et on les lit comme ils les ont faites, c'est-à-dire, sans être ému.

MARMONTEL. *Elémens de Littérature*, t. III (1).

(1) Voyez l'article entier dans l'auteur.

Existence de Dieu.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur Auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphans;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfans (1).

J. B. ROUSSEAU. *Ode II*, liv. I[er].

MODÈLE D'EXERCICE.

Bien des gens regardent les psaumes de Rousseau comme ce qu'il a produit de plus parfait; c'est au moins ce qu'il paraît avoir le plus travaillé; mais son talent est plus élevé dans ses odes, et plus varié dans ses cantates. La diction de ses psaumes est en général élégante et pure, et souvent très-poétique. Il s'y occupe d'autant plus du choix des mots, qu'il a moins à faire pour celui des idées.

(1) Voyez plus haut *Morale religieuse*, ou *Philosophie pratique*, et les *Leçons Latines modernes*.

Ses strophes, de quelque mesure qu'elles soient, sont toujours nombreuses, et il connaît parfaitement l'espèce de cadence qui leur convient. C'est peut-être de tous nos poëtes celui qui a le plus travaillé pour l'oreille, et c'est la preuve qu'il avait une aptitude naturelle pour le genre de poésie que l'oreille juge avec d'autant plus de sévérité qu'elle en attend plus de plaisir, et que la diversité du mètre fournit plus de ressources et plus d'effets. Quoique les pensées soient partout un mérite essentiel, elles le sont dans une ode moins que partout ailleurs, parce que l'harmonie peut plus aisément en tenir lieu. Des penseurs trop sévères, et, entre autres, Montesquieu, ont cru que c'était une raison de mépriser la poésie lyrique. Mais il ne faut mépriser rien de ce qui fait plaisir en allant à son but, et le poëte lyrique qui chante n'est pas obligé de penser autant que le philosophe qui raisonne. Rousseau possède au plus haut degré cet heureux don de l'harmonie, l'un de ceux qui caractérisent particulièrement le poëte. On en peut juger par les rhythmes différens qu'il a employés dans ses psaumes, et toujours avec le même bonheur.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux !

Ces deux alexandrins, où l'oreille se repose après quatre petits vers, ont une sorte de dignité conforme au sujet.

La strophe de dix vers à trois pieds et demi, l'une des plus heureuses mesures qui soient du domaine de l'ode, a deux repos où elle s'arrête successivement, et peut, dans son circuit, embrasser toutes sortes de tableaux, comme elle peut s'allier à tous les tons.

Dans une éclatante voûte, etc.

A cette comparaison, le Psalmiste en ajoute une autre qui n'est pas moins bien rendue par le poëte français, et n'offre pas une peinture moins complète.

L'univers, à sa présence, etc.

Quelquefois il paraphrase longuement et faiblement ce qui est beaucoup plus beau dans la simplicité de l'original.

Les cieux instruisent la terre, etc.

Comme le reste du psaume est fort supérieur, on le cite souvent aux jeunes gens, et j'ai vu ce même commencement rapporté avec les plus grands éloges dans vingt ouvrages faits pour l'éducation de la jeunesse. Il serait utile, au contraire, de leur faire apercevoir la différence de cette première strophe aux autres. Les deux premiers vers sont beaux, quoiqu'ils ne vaillent pas, à mon gré, la simplicité si noble de l'original (1) : *Les cieux racontent la gloire de l'Eternel, et le Firmament annonce l'ouvrage de ses mains.* Mais tous les vers suivans sont remplis de fautes. *Enserre* est un mot dur et désagréable, déjà vieilli du temps de Rousseau. *Le globe* des cieux est une expression très-fausse. *Résulte de leurs accords* termine la strophe par un vers aussi sourd que prosaïque. Jamais le mot *résulte* n'a dû entrer que dans le raisonnement. Mais ce qu'il y a de plus vicieux, c'est la rédondance de tous ces mots presque synonymes : *sublime cantique*, *concert magnifique*, *divine harmonie*, *grandeur infinie* : c'est un amas de chevilles indignes d'un bon poëte.

On pardonne de légères négligences, de petites imperfections, même dans un morceau de peu d'étendue, où d'ailleurs les beautés prédominent ; mais un terme

(1) *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat Firmamentum.*

absolument impropre, un vers absolument mauvais, ne saurait s'excuser dans une ode qui n'en a que trente ou quarante.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. VI.

L'Inspiration, ou l'Enthousiasme lyrique.

MODÈLE D'EXERCICE.

Le Comte du Luc, l'un des protecteurs de Rousseau, plénipotentiaire à la paix de Bade, et ambassadeur en Suisse, avait bien servi la France dans ses négociations. Il était d'une mauvaise santé. Le poëte veut lui témoigner sa reconnaissance, le louer des services qu'il a rendus à l'Etat, et lui souhaiter une santé meilleure et une longue vie. Ce fonds est bien peu de chose : voici ce qu'il en fait. Il commence par nous peindre l'état violent où il est quand le démon de la poésie veut s'emparer de lui. Il se compare à Protée, quand il veut échapper aux mortels qui le combattent; au prêtre de Delphes, quand il est rempli du dieu qui va lui dicter ses oracles : il nous apprend tout ce que doit coûter de travaux et de veilles cette laborieuse inspiration. Ce début serait fort étrange, et ce ton serait d'une hauteur déplacée, si le poëte allait tout de suite à son but, qui est la santé du Comte du Luc. Il n'y aurait plus aucune proportion entre ce qu'il aurait annoncé et ce qu'il ferait : il ressemblerait à ces imitateurs maladroits qui depuis ont tant abusé de ces formules rebattues d'un enthousiasme factice qu'il est si aisé d'emprunter, et qui deviennent si ridicules quand on ne les soutient pas. Mais ici Rousseau est encore bien loin du Comte du Luc, et le chemin qu'il va faire justifiera la pompe et la véhémence de son exorde.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne.

Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un Prophète fidèle
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne immortelle,
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les Dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les Ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût pas perdue
Une seconde fois!

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons.
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'Avarice,
Le Mensonge flatteur, l'Orgueil et le Caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce Dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvais du Ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts!

Je n'irais point; des Dieux profanant la retraite,
Dérober aux Destins, téméraire interprète,
Leurs augustes secrets;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Ni, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,

O mon fidèle espoir,
Implorer aux Enfers ces trois fières Déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux et nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

Nous savons donc enfin où il en voulait venir. Nous concevons qu'il ne lui fallait rien moins que cette espèce d'obsession dont il a paru tourmenté par le dieu des vers, puisqu'il s'agit de tenter ce qui n'avait réussi qu'au seul Orphée, de fléchir les Parques et d'attendrir les Enfers. Il va faire pour l'amitié ce qu'Orphée avait fait pour l'amour, et sa prière est si touchante, le chant de ses vers est si mélodieux, qu'il paraît être véritablement ce même Orphée qu'il veut imiter.

Puissantes Déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts.
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un Héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais, sous les yeux de l'auguste Cybèle,
La terre ne vit naître un plus parfait modèle
Entre les Dieux mortels;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare,
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie
Qui soutient la vertu contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses Dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages,
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les Dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas! trop peu durables
Des fragiles humains?

Si ces Dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi, daigne le Ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux!
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux!

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque,
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi :
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Il tomberait, sans doute, si l'oreille des divinités infernales était sensible au charme des beaux vers. C'est là qu'est bien placé l'orgueil poétique, devenu aujourd'hui un lieu commun postiche parmi nos rimeurs, qui ne sentent pas combien il est ridicule quand on ne sait pas le rendre intéressant : il l'est ici, parce que le poëte, encore tout bouillant de l'inspiration, tout plein du sentiment qui lui a dicté son éloquente prière, ne croit pas qu'on puisse lui résister, et nous fait partager cette confiance si noble et si naturelle. Quelle foule de beautés dans ce morceau! Pas une expression qui ne soit riche, pas un détail qui ne rappelle ce langage des Dieux que devait parler le rival d'Orphée. Un homme vertueux est ici le plus parfait modèle que la terre ait vu naître *entre les Dieux mortels.* Le protecteur de l'équité est ici celui qui la soutient *contre la tyrannie d'un astre injurieux.* La durée de notre vie est *la fatale soie que les Parques redoivent aux Dieux du Styx :* partout, la poésie de l'ode.

Il continue, et fait souvenir le Comte du Luc que les

Dieux, en lui prodiguant leurs dons, ne l'ont pas exempté de la loi commune, qui mêla pour nous les maux avec les biens, et cette idée est rendue avec la même élégance.

C'en était trop, hélas! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Il rappelle tout ce que son héros a fait de mémorable, et quand il a tout dit, il se sert de l'artifice permis en poésie; il suppose qu'il n'est pas en état de remplir un si grand sujet. Il demande quel est l'artiste qui l'osera, quel sera l'Apelle de ce portrait. Pour lui, las de sa course, il revient à lui-même, et termine son ode aussi heureusement qu'il l'a commencée.

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des routes vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois, c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres

De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'Immortalité.

Notre poésie lyrique a pu traiter de plus grands sujets et offrir de plus grandes idées. Les idées ne sont pas ce qui brille le plus dans Rousseau ; mais, pour l'ensemble et le style, je ne connais rien dans notre langue de supérieur à cette ode. On peut y apercevoir quelques taches, mais légères et en bien petit nombre. Le seul vers qu'il eût fallu, je crois, retrancher de ce chef-d'œuvre, est celui-ci :

Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Cette métaphore est de mauvais goût.

La Harpe. *Cours de Littérature.*

Hymne au Soleil.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur ta route accoutumée ?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival ;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent ;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des Autans
Tombe du haut sapin la tête échevelée,
Le mont même, le mont, assailli par le Temps,
Du poids de ces débris écrase la vallée ;
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté :
Un printemps éternel embellit ta jeunesse,
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,

Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler au milieu des éclairs
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
Hélas ! depuis long-temps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière !
Je ne te verrai plus ; soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux,
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison !
Mais, peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison,
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin ;
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

BAOUR-LORMIAN. *Poésie d'Ossian.*

Même sujet.

DIEU, que révère Delphe et qu'invoquent les Mages,
Le Nil, l'Indus, la Perse, adorent tes images.
Les astres pour leur Roi proclament le Soleil.
C'est toi que l'univers salue à son réveil ;
Quand ton char éclipsé nous laisse encor dans l'ombre,
Il revient éclairer des peuplades sans nombre.
Le vaste azur des cieux brille de ta clarté.
La terre à tes regards doit sa fécondité.
Des chantres de la Grèce et de la Méonie
Tes rayons créateurs allument le génie :
Oui, c'est en t'invoquant, c'est devant tes autels
Que la lyre prélude aux concerts immortels.
Tout vit par toi ; tes feux, bienfaiteurs de l'Asie,
Du fils de Sémélé colorent l'ambroisie,
Du peuple ailé des airs nuancent les couleurs,

L'or flottant des moissons, le calice des fleurs;
Et des buissons touffus, d'une plaine enflammée
Font exhaler l'encens et la myrrhe enbaumée.
Le saphir, l'émeraude et l'éclat des trésors
Que l'heureuse Arabie entasse sur ces bords,
Semblent de tes rayons l'éblouissante image.
O Dieu! reçois nos vœux, accepte notre hommage,
Préserve nos foyers des ravages du fer;
Que la sainte équité puisse encor triompher,
Donne à l'humanité des vertus plus chéries,
Et de l'aveugle Mars enchaîne les furies!

DORION. *Palmyre conquise*, ch. Ier.

Même sujet.

DIEU, que les airs sont doux! que la lumière est pure!
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité!
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Eternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour Roi;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
Dès ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli!
Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore!
Et moi, quand le Midi de ses feux bienfaisans
Ranime par degrés mes membres languissans,
Il me semble qu'un Dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme!
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché!
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire?

N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil! n'es-tu point un regard de ses yeux?

De La Martine. *Méditations Poétiques.*

Punition de Babylone.

Comment est disparu ce maître impitoyable?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés?
Le Seigneur a brisé ce sceptre redoutable
Dont le poids accablait les humains languissans,
Ce sceptre qui frappait d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.
Nos cris sont apaisés, la terre est en silence,
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
Cruel et superbe tyran;
Les cèdres même du Liban
Se réjouissent de ta perte.
« Il est mort, disent-ils; et, depuis qu'il n'est plus,
Jamais de nos débris la montagne couverte
Ne nous a vus tomber par le fer abattus. »
Ton aspect imprévu fit trembler les lieux sombres.
Tout l'Enfer se troubla : les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les Rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babylone,
Toi-même comme nous te voilà donc percé!
Sur la poussière renversé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la fange impure.
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Puissant Roi, Prince audacieux,

La terre aujourd'hui te dévore :
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Dans ton cœur tu disais : à Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte.
A mes pieds trembleront les mortels éperdus :
Tu le disais, et tu n'es plus.
Les passans, qui verront ton cadavre paraître,
Diront, en se baissant pour te mieux reconnaître :
Est-ce là le mortel qui troubla l'univers,
Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers,
Qui perdit tant d'Etats, détruisit tant de villes?
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenaient d'arides déserts?
Tous les Rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur;
Privé toi seul de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié!
Qu'on prépare à la mort ces enfans misérables,
La race des méchans ne subsistera pas.
Courez tous à ses fils annoncer le trépas :
Qu'ils périssent! L'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de son iniquité.
Frappez; faites sortir de leurs veines coupables
Le reste impur du sang dont ils ont hérité.

Racine le fils.

Prophétie de Joad.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?

C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ces mouvemens secondez les transports.
Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille:
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil (1) l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife (2) égorgé?
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.
Où menez-vous (3) ces enfans et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la Reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses Rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem (4) renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans (5) qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;

(1) Joas.
(2) Zacharie.
(3) Captivité de Babylone.
(4) L'Église.
(5) Les Gentils.

Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés !
Les Rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

RACINE. *Athalie.*

David pleure la mort de Saül et de Jonathas.

CONSIDÈRE tes disgrâces,
Peuple abandonné des Cieux;
La mort a souillé tes traces
Du sang le plus précieux.
Elle a frappé tes collines,
Tes champs sont pleins de ruines,
L'appui du trône est tombé.
Ces chefs long-temps invincibles,
Ces chefs si forts, si sensibles,
Comment ont-ils succombé ?

Légions Israélites,
Dissimulez vos douleurs;
Aux cruels Ascalonites
N'annoncez pas nos malheurs.
O Juda, que ta tristesse
Se dérobe à l'allégresse
Des femmes des Philistins;
Et n'augmentons pas la joie
Où ce peuple impur se noie
Dans les jeux et les festins.

De sang montagne arrosée,
Séjour de trouble et d'effroi,

Gilboé, que la rosée
Ne tombe jamais sur toi;
Que dans tes flancs l'eau tarisse,
Que tout germe s'y flétrisse,
Que tout fruit sèche en sa fleur;
Monument triste et durable
De l'outrage irréparable
Qu'a souffert l'oint du Seigneur.

La Mort attachait ses ailes
Aux flèches de Jonathas;
Saül, des Rois infidèles
Exterminait les soldats.
Fils aimable, père illustre,
Que vous répandiez de lustre
Sur nos jours les moins brillans!
Que d'exploits sous de tels guides!
Les aigles sont moins rapides,
Et les lions moins vaillans.

Toujours unis, la mort même
Ne les a point séparés.
Objets de ma crainte extrême,
Filles d'Israël, pleurez:
Pleurez des maîtres si justes,
Qui, dans nos fêtes augustes,
Versaient leurs dons sur vos pas,
Et dont les mains triomphantes
De parures éclatantes
Ornaient vos jeunes appas.

Vous adoriez leur Empire,
C'en est fait, ils ont vécu;
Dieu loin de nous se retire,
Et l'idolâtre a vaincu.
Quels nouveaux guerriers s'avancent

Quels vils ennemis s'élancent
Des vallons de Jesraël?
Par des armes méprisées,
Comment ont été brisées
Les colonnes d'Israël?

Héros du peuple fidèle,
Prince tendre et généreux,
Tu meurs : ô douleur mortelle
Pour ton ami malheureux!
O Jonathas, ô mon frère,
Je t'aimais comme une mère
Aime son unique enfant!
Avec toi notre courage
Disparaît comme un nuage
Qu'emporte un souffle de vent (1).

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Moïse sauvé des eaux.

« MES sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour!
« Venez : le moissonneur repose en son séjour;
« La rive est solitaire encore;
« Memphis élève à peine un murmure confus;
« Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
« N'ont d'autre témoin que l'Aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts;
« Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
« Qu'un bassin d'or ou de porphyre;
« Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
« Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
« Le souffle embaumé du zéphyre!

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, même sujet.

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
« Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
« De vos ceintures transparentes ;
« Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
« Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
« Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
« Que vois-je ? — Regardez à l'horizon lointain...
« Ne craignez rien, filles timides !
« C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
« Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
« Vient visiter les Pyramides.

« Que dis-je ! si j'en crois mes regards indécis,
« C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
« Que pousse une brise légère.
« Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
« J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
« Comme on dort au sein de sa mère !

« Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
« On croirait voir voguer, sur le fleuve inconstant,
« Le nid d'une blanche colombe.
« Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
« L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
« Semble le bercer dans sa tombe !

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
« Il crie.... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
« Au caprice des flots mobiles ?
« Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
« Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
« Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
« Mon père les proscrit : mon père est bien cruel

« De proscrire ainsi l'innocence !
« Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
« Je veux être sa mère : il me devra le jour,
« S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un Roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la Fille des Rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la Fille de l'Onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide :
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide !

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au Roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,

Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
« Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où vers les champs promis
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
« Les tribus si long-temps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
« C'est l'élu du Sina, c'est le Roi des Fléaux,
« Qu'une vierge sauve de l'onde.
« Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Eternel,
« Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
« Un berceau doit sauver le monde! »

Victor Hugo.

La Fille de Jephté.

La nuit même à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels,
Seule veille et s'afflige une vierge éplorée;
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée,
De sa voix gémissante à l'écho des forêts
Elle conte en ces mots sa peine et ses regrets :

« La jeune vigne en paix boit les feux de l'aurore;
Le palmier verdoyant ne craint point de périr;
La fleur même vivra plus d'un matin encore,
Et moi, je vais mourir!

« Mes compagnes un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d'orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi, je vais mourir!

« Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s'ils viennent à fléchir,
Elles seront l'appui de leur faible vieillesse,
Et moi, je vais mourir !

« Toi qui des cieux entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père, et daigne les tarir,
Donne-lui tous les jours dont ta rigueur me prive,
Et je saurai mourir. »

C. L. Mollevault. *Chants Sacrés*, liv. II.

A un Père, sur la mort de sa Fille.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses:
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos Rois.

MALHERBE. Liv. Ier.

Le Génie des Tempêtes.

Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage
D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers,
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible,
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes
Fit retentir au loin ces funestes accens:

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie;
Reconnais de ces bords le souverain génie,
Le Dieu de l'océan dont tu foules les flots!
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilége,
Ta fureur qui m'assiége
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

« Tremble, tu vas porter ton audace profane
Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane,
Qu'en vain si loin de toi placèrent les Destins.
Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel Empire
Où tu vas les conduire
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

« J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
Et les foudres de l'homme au tonnerre des cieux.
Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes :
Au fond de mes abîmes
Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dit, et se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plongea soudain dans ses roches bruyantes
Où le flot va se perdre, et mugit renfermé.
L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

LA HARPE. *Ode sur la Navigation.*

Chœur d'Athalie.

LE CHŒUR.

TOUT l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son Empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

LE CHŒUR.

Tout l'univers, etc.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;

Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre.
Venait-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

RACINE. *Athalie*, act. Ier, sc. IV.

Chœur d'Esther.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmans;
L'or éclate en ses vêtemens;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens;
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité,
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

UNE AUTRE.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;

Et le calme en son cœur ne trouve point de place :
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix !
Heureux qui ne te perd jamais!

UNE AUTRE

J'ai vu l'impie adoré sur la terre:
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

LE MÊME. *Esther.*

Bonheur du Peuple sous un bon Roi.

Cantique des Jeunes Israélites.

UNE ISRAÉLITE.

QUE le peuple est heureux
Lorsqu'un Roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le Roi lui-même!

LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,

Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles Etats
Troublent l'heureuse harmonie.
Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.
La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE AUTRE.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages ;
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un Roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un Roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux;
Mais un Roi sage, et qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des Cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui (1).

LE MÊME. *Ibid.*

La Statue de Henri IV.

Assis près de la Seine, en mes douleurs amères,
Je me disais : « La Seine arrose encore Ivry,
Et les flots sont passés où, du temps de nos pères,
Se peignaient les traits de Henri.
Nous ne verrons jamais l'image vénérée
D'un Roi qu'à la France éplorée
Enleva sitôt le trépas;
Sans saluer Henri nous irons aux batailles,
Et l'Etranger viendra chercher dans nos murailles
Un héros qu'il n'y verra pas! »

Où courez-vous?— Quel bruit naît, s'élève et s'avance?
Qui porte ces drapeaux, signe heureux de nos Rois?
Dieu! quelle masse au loin semble, en sa marche immense,
Broyer la terre sous son poids?
Répondez.... Ciel! c'est lui! je vois sa noble tête....
Le peuple, fier de sa conquête,
Répète encor son nom chéri.
O ma lyre! tais-toi dans la publique ivresse;

(1) Voyez plus haut *Morale Religieuse*, ou *Philosophie pratique*, même sujet; voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. I.

Que seraient tes concerts près des chants d'allégresse
De la France aux pieds de Henri ?

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule :
Ah! volons, joignons-nous à ces efforts pieux.
Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule !
Henri me voit du haut des cieux.
Tout un peuple a voué ce bronze à ta mémoire,
Roi chevalier, rival en gloire
Des Bayard et des Du Guesclin !
De l'amour des Français reçois la noble preuve ;
Nous devons ta statue au denier de la veuve,
A l'obole de l'orphelin.

N'en doutez pas : l'aspect de cette image auguste
Rendra nos maux moins grands, notre bonheur plus doux.
O Français ! louez Dieu. Vous voyez un Roi juste,
Un Français de plus parmi vous.
Désormais, dans ses yeux, en volant à la gloire,
Nous viendrons puiser la victoire ;
Henri recevra notre foi ;
Et quand on parlera de ses vertus si chères,
Nos enfans n'iront pas demander à leurs pères
Comment souriait le bon Roi.

Jeunes amis, dansez autour de cette enceinte ;
Mêlez vos pas joyeux, mêlez vos heureux chants.
Henri, car sa bonté dans ses traits est empreinte,
Bénira vos transports touchans.
Près des vains monumens que des tyrans s'élèvent,
Qu'après de longs siècles achèvent
Les travaux d'un peuple opprimé,
Qu'il est beau cet airain où d'un Roi tutélaire
La France aime à revoir le geste populaire,
Et le regard accoutumé !

Victor HUGO.

Les Géans vaincus.

Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde;
Mon Empire s'en est troublé
Jusqu'au centre du monde;
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhée, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne trouve aucun passage
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le Ciel ne craindra plus que ces fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle;
Et du monde ébranlé par la fureur rebelle,
Les foudemens sont affermis.

Quinault. Opéra de *Proserpine*.

CANTATE.

Bacchus.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire;
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire :
Puissant Dieu des raisins, digne objet de mes vœux,
C'est à toi seul que je me livre;
De pampre, de festons couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre;

C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux!

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux;
C'est toi qui prépares
Le nectar des Dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes tes armes
Au Dieu des combats;
Vénus sans tes charmes
Perdrait ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour;
Venez embellir la fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour;
Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine;
Et les Nymphes des forêts
D'un jus pétillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du Dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour;
Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux!
Je cède aux mouvemens que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre,
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent pas souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas:
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un Dieu qui préside à la paix!

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
Suivez-moi, mes amis, accourez, combattez.
Emplissons cette coupe; entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terre!
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène
Qui nagent dans les flots de vin.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite;
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus (1).

J. B. Rousseau.

(1) Voyez *Tableaux*; et les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

A Philomèle.

POURQUOI, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure:
La terre reprend sa verdure;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs :
Le Zéphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocens.

Cependant votre âme attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisans
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présens!

Et, quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

Le même.

Fontenay.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude,

Quoi! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté;

Et plein de la reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens et tes bienfaits!

C'est toi qui me rends à moi-même:
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Que forgent vos chaînes dorées.

La Cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Ah ! quelle riante peinture !
Chaque jour se pare à mes yeux
Des trésors dont la main des Dieux
Se plaît d'enrichir la nature!

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux !

Puis sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter;
Sans regret prêt à vous quitter
Pour le manoir terrible et sombre,

Où des arbres dont tout exprès,
Pour un plus doux et long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

CHAULIEU.

Aveuglement des Hommes.

QU'AUX accens de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille,
Que l'univers se taise, et m'écoute parler!
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'Esprit-Saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, gens du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile,
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non : tout doit franchir ce terrible passage;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir:
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,

Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J. B. Rousseau.

La Mort de J. B. Rousseau.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs ;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée....
Muses, dans ce moment de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source?
Quelles épines dans sa course
Etouffaient les fleurs sous ses pas!
Quels ennuis, quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur!
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles,
S'élevant au trône des Dieux,
L'Envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel Monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme;
Et, quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitans des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.

Cris impuissans, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

MODÈLE D'EXERCICE.

Il faut excepter de ces productions avortées une pièce qui mérite une mention particulière, et qui, en se réunissant aux meilleures des *Poésies sacrées* de l'auteur, lui compose un assez grand nombre de beaux morceaux pour lui assurer la place du second de nos lyriques. Il reste encore loin du premier, je l'avoue, et il s'en faut qu'il égale généralement la richesse, l'harmonie, l'élégance soutenue de Rousseau; mais n'est-ce rien d'être le premier après lui, dans un genre difficile, où nous avons vu tant d'essais infructueux et tant d'aspirans oubliés? Cette ode, où il semble que le sujet ait porté l'auteur, a pour titre : *La Mort de Rousseau.* Il y a quelques strophes un peu faibles, mais les bonnes sont plus nombreuses, et deux sont de la plus grande beauté; et, ce qui n'est pas malheureux dans une ode, la première est une de ces deux-là.

Quand le premier chantre du monde, etc.

Ce début est beau comme l'antique, beau comme Horace et Pindare. Rien n'est plus heureux que de commencer ici par la mort d'Orphée, et ce tableau était le seul où *le lion répandant des pleurs*, qui est d'un si grand effet, pût se trouver naturellement placé; et quelle marche, et quel nombre dans toute la strophe! L'autre

est encore au-dessus ; elle est même depuis long-temps fameuse parmi les amateurs : c'est le plus magnifique emblème du Génie éclairant les hommes, tandis qu'il en est persécuté.

Le Nil a vu sur ses rivages, etc.

Je ne connais point de plus grande idée rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante : il n'y a pas dans Rousseau même une strophe que je préférasse à celle-là. En voici d'autres qui ne la déparent point.

La France a perdu son Orphée, etc.

Tous ces mouvemens sont lyriques, tous ces vers sont nombreux, et cette fin est digne du commencement. En un mot cette ode, et celle de Racine le fils, sur l'*Harmonie*, qui passera bientôt sous nos yeux, sont sans contredit (et je comprends, pour cette fois, les vivans avec les morts sans exception) les deux plus belles qu'on ait faites depuis Rousseau.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. XIII.

Derniers momens d'un Jeune Poëte.

J'AI révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitens,
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfans.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui ;
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité:
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

GILBERT.

La Jeune Captive.

L'ÉPI naissant mûrit, de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présens de l'Aurore,
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait été trouble, ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord,
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein ;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir ! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
. . . . Les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre, toutefois,
S'éveillait; écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissans,
Aux douces lois des vers je pliais les accens
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

André CHÉNIER.

DISCOURS

ET

MORCEAUX ORATOIRES.

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

Eloquence poétique.

PRECEPTES DU GENRE.

C'EST en poésie que l'*éloquence* est une enchanteresse, et l'enchantement qu'elle opère, c'est l'illusion et l'intérêt. Ailleurs elle ne cherche à plaire, à émouvoir, que pour persuader; ici, le plus souvent, elle ne persuade qu'afin de plaire et d'émouvoir. A cela près, ses moyens sont les mêmes et du côté de l'illusion, et du côté de l'intérêt. La poésie n'est que l'*éloquence* dans toute sa force et avec tous ses charmes. Voyez, dans l'*Iliade*, la harangue de Priam aux pieds d'Achille; dans l'*Enéide*, celle de Sinon; dans Ovide, celle d'Ajax et d'Ulysse; dans Milton, celle de Satan; dans Corneille, les scènes d'Auguste et de Cinna; dans Racine, les discours de Burrhus et de Narcisse au jeune Néron; dans la *Henriade*, la harangue de Potier aux Etats, etc. C'est tour à tour le langage de Démosthène, de

Cicéron, de Massillon, de Bossuet, à quelques hardiesses près, que la poésie autorise, et que l'*éloquence* elle-même se permet quelquefois.

L'éloquence du poëte est l'*éloquence* exquise de l'orateur appliquée à des sujets intéressans, féconds, sublimes; et les divers genres d'*éloquence* que les rhéteurs ont distingués, le délibératif, le démonstratif, le judiciaire, sont du ressort de l'art poétique comme de l'art oratoire; mais les poëtes ont soin de choisir de grandes causes à discuter, de grands intérêts à débattre. Auguste doit-il abdiquer ou garder l'empire du monde? Ptolémée doit-il accorder ou refuser un asile à Pompée; et, s'il le reçoit, doit-il le défendre, doit-il le livrer à César vif ou mort? Voilà de quoi il s'agit dans les délibérations de Corneille. Il n'est point de spectateur dont l'âme ne reste comme suspendue, tandis que de tels intérêts sont balancés et discutés avec chaleur. Ce qui rend encore plus théâtrales ces sortes de délibérations, c'est lorsque la cause publique se joint à l'intérêt capital d'un personnage intéressant, dont le sort dépend de ce qu'on va résoudre; car il faut bien se souvenir que l'intérêt individuel d'homme à homme est le seul qui nous touche vivement. Les termes collectifs de peuple, d'armée, de république, ne nous présentent que des idées vagues; Rome, Carthage, la Grèce, la Phrygie, ne nous intéressent que par l'entremise des personnages dont le destin dépend du leur.

Quelquefois aussi celui qui parle ne veut que répandre et soulager son cœur. Par exemple, lorsqu'Andromaque fait à Céphise le tableau du massacre de Troie, ou qu'elle lui retrace les adieux d'Hector, son dessein n'est pas de l'instruire, de la persuader, de l'émouvoir: elle n'attend, ne veut rien d'elle. C'est un cœur déchiré qui gémit, et qui, trop plein de sa douleur, ne demande qu'à l'épancher. Rien de plus naturel, rien de plus favorable au développement des passions.

Plus la passion tient de la faiblesse, plus il lui est nécessaire de se répandre au dehors: l'amour a plus de confidens

que la haine et que l'ambition ; celles-ci supposent dans l'âme une force qui lui sert à les renfermer. Achille, indigné contre Agamemnon, se retire seul sur le rivage de la mer; s'il avait aimé Briséis, il aurait eu besoin de Patrocle.

On a reproché à notre scène tragique d'avoir trop de discours et trop peu d'action : ce reproche bien entendu peut être juste. Nos poëtes se sont engagés quelquefois dans des analyses de sentimens aussi froides que superflues; mais si le cœur ne s'épanche que parce qu'il est trop plein de sa passion, et lorsque la violence de ses mouvemens ne lui permet pas de les retenir, l'effusion n'en sera jamais ni froide ni languissante. La passion porte avec elle, dans ses mouvemens tumultueux, de quoi varier ceux du style; et si le poëte est bien pénétré de ses situations, s'il se laisse guider par la nature, au lieu de vouloir la conduire à son gré, il placera ces mouvemens où la nature les sollicite; et, laissant couler le sentiment à pleine source, il en saura prévenir à propos l'épuisement et la langueur.

La douleur est de toutes les passions la plus *éloquente*; ou plutôt c'est elle qui rend *éloquentes* toutes les autres passions, et qui attendrit et rend pathétique toute espèce de caractère : douce et tendre, sombre et terrible, plaintive et déchirante, furieuse et atroce, elle prend toutes les couleurs. Du haut de la tribune et du haut de la chaire, elle remue tout un peuple; du théâtre, où elle domine, elle trouble tous les esprits, elle transperce tous les cœurs. Celui qui sait la mettre en scène et faire entendre ses accens, n'a pas besoin d'autre langage. Ce n'est pourtant pas ce que j'appelle l'*éloquence* de la douleur. Cette éloquence pure et sublime est celle que Sophocle, Euripide, Virgile, Ovide, Racine et Voltaire, ont possédée à un si haut point. Je nomme Ovide, parce qu'il est souvent aussi naturel et aussi pénétrant que tous ces grands poëtes. Voyez dans ses *Métamorphoses* (fable de *Polyxène*) avec quelles gradations ces trois grands caractères de douleur sont exprimés.

Polyxène, au moment d'être immolée aux mânes d'Achille:

Utque Neoptolemum stantem, ferrumque tenentem,
Utque suo vidit figentem lumina vultu;
Utere jamdudùm generoso sanguine, dixit;
Nulla mora est, etc. (1)

Tel est le langage de la douleur noble et tranquille, d'autant plus touchante qu'elle est plus douce; et c'est le caractère que Cicéron lui donne dans la bouche de Milon.

Hécube, en se précipitant sur le corps sanglant de sa fille:

Nata, tuæ (quid enim superest?) dolor ultime matris,
Nata, jaces, etc. (2)

Il semble impossible de réunir dans la douleur plus de traits déchirans; et cette image du malheur le plus accablant n'est rien encore en comparaison de ce qui va suivre.

Hécube, après avoir reconnu le corps de son fils Polydore percé de coups et flottant sur les eaux:

Troades exclamant: Obmutuit illa dolore;
Et pariter vocem lacrymasque introrsùs obortas,
Devorat ipse dolor, etc. (3)

L'antiquité n'a rien, à mon avis, de plus *éloquent* que ces trois scènes de douleur; et j'ai cru devoir les donner pour modèles d'*éloquence poétique*.

MARMONTEL. *Elémens de Littérature*, t. II (4).

(1) Voyez Ovide, *Métamorphoses*, liv. XIII; ou les *Leçons Latines anciennes*.

(2) *Id. ibid.*

(3) Voyez Ovide, *Métamorphoses*, liv. XIII.

(4) Voyez l'article entier dans l'auteur.

L'Auteur dramatique durant la première représentation de sa pièce.

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent;
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche; je me meurs. Quel métier! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher, où fuir, et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendrait de flétrir?
(*Après quelques momens de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.

Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége, au moins d'un an, le nombre de mes jours.

PIRON. *La Métromanie*, act. V, sc. Ire.

Imprécations de Camille.

ROME, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondemens encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles:
Que le courroux du Ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

CORNEILLE. *Les Horaces*, act. IV, sc. V.

Imprécations d'Athalie.

. . . . DIEU des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper.
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochosias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.

David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée ;
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage!
Et que, pour signaler son Empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter? je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

RACINE. *Athalie*, act. V, sc. VI.

Désespoir de Didon, et ses Imprécations contre Enée.

. . . . AH! barbare! ah! perfide!
Le voilà ce héros dont le Ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses Dieux!
Le parjure abusait de ma faiblesse extrême ;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier.
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne ;
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat, je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le Destin t'appelle ;

Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples rivaux, sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde !
Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers ;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore ;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés !
Qu'excités par mes cris, les enfans de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage ;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs (1) !

Le Franc de Pompignan. *Didon*, sc. dernière.

Désespoir de Médée.

Où suis-je, malheureuse ? où porté-je mes pas ?
Qu'ai-je vu ? qu'ai-je ouï ? je ne me connais pas.
Furieuse, je cours, et doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille ?
Corinthe retentit de cris et de concerts,
Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts ;
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe,
Tout vante ma rivale, et l'ingrat qui me trompe.
Jason, honteusement me chasse de son lit !
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit !
Il m'ôte tout espoir ! épouse infortunée !
Que dis-je, épouse ? hélas ! pour nous plus d'hyménée !
L'ingrat en rompt les nœuds.... Dieux justes, Dieux vengeurs,
De la foi conjugale augustes protecteurs,

(1) Voyez *Virgile*, Enéide, liv. IV ; ou le *Conciones Poeticæ*.

Garans de ses sermens, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait, et vengez nos injures!
Toi surtout, ô Soleil! j'implore ton secours!
Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours;
Tu vois, du haut des cieux, l'affront qu'on me destine!
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté;
Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire.
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire;
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;
J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent;
J'écraserai ses Rois, et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare....
Mais où vont mes transports! est-ce donc dans les cieux
Que j'espère trouver du secours et des Dieux!
Déités de Médée, affreuses Euménides,
Venez laver ma honte et me servir de guides,
Armons-nous, de notre art déployons la noirceur;
Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur.
Que de sang altéré, que de meurtres avide,
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je! de bien loin surpassons ces forfaits;
De ma tendre jeunesse ils furent les essais.
J'étais et faible et simple, et de plus innocente;
L'amour seul animait ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embrasent à présent d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare?
Le crime nous unit, il faut qu'il nous sépare (1).

LONGEPIERRE. *Médée*, acte II.

(1) Voyez sur ce morceau et le suivant, *Ovide* et *Sénèque* dans le *Conciones Poeticæ*.

Médée évoque les Furies et les Divinités infernales.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables tyrans de l'Empire infernal,
Dieux, ô terribles Dieux du trépas et des ombres;
Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,
Noirs enfans de la nuit, Mânes infortunés,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés,
Barbare Tisiphone, implacable Mégère;
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbère,
Reconnaissez ma voix, et servez mon courroux!
Dieux cruels! Dieux vengeurs! je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur et les alarmes;
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.
Rassemblez, déchaînez tous vos tourmens divers;
Et, s'il se peut, ici transportez les enfers....
On m'exauce : le ciel se couvre de ténèbres,
L'air retentit au loin de hurlemens funèbres.
Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur;
Tout répand dans mon âme une affreuse terreur.
Ce palais va tomber, la terre mugit, s'ouvre :
Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre.
Quel est ce criminel qui cherche à se cacher?
Je reconnais Sisyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,
Il se cache de honte, et pleure sa disgrâce;
Son désespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe, et le Roi du Tartare
Ne saurait vous trouver de peine assez barbare.
Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards?
Quelle ombre vient à moi? que vois-je? c'est mon père!
Quel coup a pu sitôt lui ravir la lumière?

Chère ombre, apprends-le-moi. Ma fuite et ma fureur,
Hélas! t'ont fait sans doute expirer de douleur :
Tends-moi les bras du moins... Mais quelle ombre sanglante
Se jette entre nous deux, terrible et menaçante?
De blessures, de sang, couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paraît tout déchiré.
C'est mon frère; oui, c'est lui, je le connais à peine.
Ah! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine;
Pardonne, l'amour seul a causé ma fureur :
Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,
Et saura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang..... tout disparaît; tout fuit devant mes yeux;
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.....
Noire fille du Styx, furie impitoyable,
Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;
Calme de tes serpens les affreux sifflemens;
Tu ne peux ajouter à mes ressentimens;
Ne songe qu'à servir une fureur si grande :
Hécate le désire, et je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles Déités;
J'ordonne. Obéissez, sourdes Divinités!
Le charme a réussi, poursuivons ma vengeance.

LE MÊME. *Ibid.*

Fureur d'Hermione.

JE ne t'ai point aimé, cruel! Qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés :
Je leur ai commandé de cacher mon injure;
J'attendais en secret le retour d'un parjure;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,

Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat! je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour; demain vous serez maître.
Vous ne répondez point? Perfide, je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi;
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux;
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Va profaner des Dieux la majesté sacrée;
Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié:
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne;
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

RACINE. *Andromaque*, acte IV, sc. V.

MODÈLE D'EXERCICE.

Pyrrhus avoue tous ses torts, et lui confirme la résolution où il est d'épouser Andromaque. Hermione dissimule d'abord ses ressentimens. Elle se croirait humiliée de paraître trop sensible à cette offense : c'est le dernier effort de l'orgueil qui combat contre l'amour. Elle affecte même de rabaisser ce même Héros que tout à l'heure elle élevait jusqu'aux nues. Ses exploits ne sont plus que des cruautés : elle lui reproche la mort du vieux Priam. Pyrrhus lui répond en

homme absolument détaché. Il s'applaudit de la voir si tranquille, et de se trouver beaucoup moins coupable qu'il ne le croyait. Il se plaît à croire que leur mariage n'était en effet qu'un arrangement de politique. Mais Hermione ne veut pas lui laisser cette excuse ; l'amour irrité ne se contient pas long-temps ; et quand Pyrrhus lui dit :

Rien ne vous engageait à m'aimer, en effet,

elle éclate, et se montre tout entière.

Je ne t'ai point aimé, etc.

Les reproches amènent bientôt l'attendrissement et la prière ; c'est la marche de la nature ; et comme le changement de ton est marqué !

Mais, Seigneur, etc.

Il y a dans cette demande plusieurs sentimens à la fois dont une âme agitée ne se rend pas compte, et qui l'occupent tous sans qu'elle y pense. Elle s'est attendrie, et ne veut pas que Pyrrhus, en épousant Andromaque, s'expose à la vengeance des Grecs. Elle ne demande qu'un jour : ce jour éloigne au moins le plus grand des malheurs, et l'éloigner, c'est peut-être le prévenir. L'espérance n'abandonne jamais l'amour. Mais Pyrrhus paraît insensible à cette prière. Elle ne veut qu'un jour, et il le refuse : il ne reste que le désespoir.

Vous ne répondez point !... etc.

L'amour et la fureur réunis ensemble n'ont jamais eu un accent plus vrai ni plus effrayant. Il serait infini de détailler tout ce qu'il y a dans ce morceau. L'analyse de cinq ou six rôles des pièces de Racine, faite dans cet esprit, serait une histoire complète de l'amour : jamais on ne l'a ni mieux connu ni mieux peint. Quelle vérité dans ce vers :

Tu comptes les momens que tu perds avec moi !

Comme cette observation est juste ! Rien n'échappe à la vue perçante d'une femme qui aime, même dans le trouble de la colère. Elle ne peut se cacher que ses reproches, dès qu'ils sont inutiles, ne font que la rendre importune, et que celui qui en est l'objet compare involontairement ces momens si tristes et si insupportables avec ceux qui l'attendent auprès d'une autre. Et cette expression, *ta Troyenne!* qu'il y a de haine et de dénigrement dans ce mot ! Ce ne sont, si l'on veut, que des nuances; mais c'est la réunion des circonstances, même légères, qui fonde l'illusion de l'ensemble : rien n'est petit dans la peinture des passions. Cette autre expression, *tu lui parles du cœur*, qu'elle est heureuse et neuve ! C'est encore la passion qui en trouve de pareilles. *Sauve-toi de ces lieux*, pourrait ailleurs être familier : il est relevé par ce qu'il y a de cruel dans l'empressement de quitter Hermione. On ne finirait pas : je m'arrête; et parmi tant de beautés, cherchez un mot de trop, un mot à reprendre; il n'y en a point.

La Harpe. *Cours de Littérature*, t. IV.

Philoctète conjure Pyrrhus de l'arracher à l'affreux abandon où il est réduit dans l'île de Lemnos.

Ah ! par les Immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière;
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir;
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-temps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté : toi seul en étais digne;
Et de m'abandonner la honte est trop insigne;

Tu n'en es pas capable : il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour.
  Jusqu'aux vallons d'Œta le trajet est d'un jour ;
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe,
Je t'en conjure encore, et j'atteste les Dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils ! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourmens ;
Accorde cette grâce à mes gémissemens.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie ;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmans, et pour moi depuis long-temps perdus !
Mène-moi vers Pæan : rends un fils à son père.
Eh ! que je crains, ô Ciel ! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours !
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours :
Mais il est mort sans doute ; ou ceux de qui le zèle
Lui devait de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vite oublié
Les sermens qu'avait faits leur trompeuse pitié.
  Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside :
Sois mon libérateur, ô Pyrrhus ! sois mon guide ;
Considère le sort des fragiles humains :
Et qui peut un moment compter sur les destins ?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

La Harpe. *Philoctète*, act. Ier, sc. IV.

Phocas entre Héraclius et Martian.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis!
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois, et ne le puis trouver!
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée:
L'assassin, sous cette ombre, échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian...... à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang a fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connaître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

Corneille. *Héraclius*, acte IV, sc. IV.

Le Grand-Prêtre Joad au jeune Roi Joas, contre les dangers de la flatterie.

O MON fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux Rois;
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi, de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image;
Hélas! ils ont des Rois égaré le plus sage!
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchans, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous le lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

RACINE. *Athalie*, acte IV, sc. III.

Louis IX, menacé de la mort par le Soudan d'Egypte, donne à Philippe son fils ses dernières instructions.

LOUIS.

Je reconnais mon fils : au-dessus du malheur,
Rien ne semble impossible à sa jeune valeur.
J'aime cette vertu qu'en lui mon peuple honore;
Mais la France à son Roi demande plus encore.
Tu peux l'être bientôt. O mon fils, mon cher fils,
Entends mes derniers vœux et mes derniers avis;
Grave-les dans ton cœur. Si le Ciel, qui me frappe,
Veut aux coups d'Almodan que ta jeunesse échappe,
S'il te rend aux Français que tu dois gouverner,
Songe aux nombreux écueils qui vont t'environner;
Et, suivant le chemin que te trace ton père,
Joins au bien qu'il a fait le bien qu'il n'a pu faire.

PHILIPPE.

Ah ! puisse l'Eternel me frapper avant vous !
Mais sur vous seul, hélas ! s'il fait tomber ses coups;
Si, détruisant l'espoir où mon cœur s'abandonne,
Il condamne mon front à porter la couronne,
J'aurai pour me guider vos vertus et vos lois;
L'exemple de mon père est la leçon des Rois.

LOUIS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père,
O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère :
Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous;
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
De respect et d'amour environne sa vie;
Je vais m'en séparer, et je te la confie.
Révère ton aïeule : à ses conseils soumis,
Suis ses sages leçons; n'en rougis pas, mon fils.

Redoutée au dehors, de mon peuple bénie,
L'Europe avec respect contemple son génie;
Et les Français en elle admirent avec moi
Les vertus de son sexe, et les talens d'un Roi.
Loin de ta Cour l'impie, et ses conseils sinistres!
Affermis les autels, honore leurs ministres;
Fils aîné de l'Eglise, obéis à sa voix;
Du Pontife Romain fais respecter les droits;
Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du Ciel même;
Mais, soutenant, mon fils, l'honneur du diadème,
Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi,
Résiste, et sois chrétien sans cesser d'être Roi.
Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse
A travers les périls guidera ta jeunesse;
De leur expérience emprunte les secours;
Fais régner la justice. Abolis pour toujours
Ces combats où, des lois usurpant la puissance,
La force absout le crime, et tient lieu d'innocence.
A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé.
Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
Permets que tes sujets t'approchent sans alarmes,
Qu'ils te montrent leur joie, ou t'apportent leurs larmes.
Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour;
Règne enfin pour ton peuple, et non pas pour ta Cour.
Je le connais ce peuple : il mérite qu'on l'aime;
En le rendant heureux tu le seras toi-même.

ANCELOT. *Louis IX*, act. IV, sc. VI.

Lusignan à sa Fille, pour la ramener à la Religion de ses Pères.

MON DIEU, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,

Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux!....... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt Rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux : sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

VOLTAIRE. *Zaïre*, act. II, sc. III.

MODÈLE D'EXERCICE.

C'est uniquement par la combinaison des effets et des résultats qu'il faut juger des reconnaissances dramatiques ; et sur ce principe je n'en connais point qu'on puisse égaler à celle du second acte de *Zaïre*. Les impressions de la nature sont ordinairement les seules qui caractérisent les reconnaissances ; mais ici combien il s'y joint d'accessoires plus intéressans les uns que les autres : le lieu, le moment, le caractère et la situation des personnages; l'âge de Lusignan, sa longue captivité, cette religion pour laquelle il a tant combattu et tant souffert ; ce palais qui est celui de ses aïeux, cette contrée, le berceau de la foi qu'il professe, et le théâtre de la mort d'un Dieu rédempteur, tout concourt à répandre sur cette reconnaissance un merveilleux sacré qui nous transporte, qui nous montre quelque chose au-dessus des événemens humains, un dessein particulier de la Providence; et c'est ce que l'auteur nous a fait si bien sentir par ce beau vers :

Parle, achève ; ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups !

Et quelle exécution ! Vous avez observé, Messieurs, cette foule de mouvemens pathétiques, tous ces mots échappés au désordre, à la nature agitée, entrecoupés par le saisissement de la crainte et l'incertitude de l'espérance ; tout ce trouble répandu entre tous les personnages, et qui s'accroît encore par celui qu'il fait entrevoir. A peine Lusignan a-t-il goûté un instant la joie de revoir ses enfans qu'il avait perdus, qu'il s'offre à son esprit une pensée effrayante, et capable seule d'empoisonner toute sa joie.

Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu, qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?

Zaïre rougit, baisse les yeux, pleure; elle avoue la vérité fatale.

> Sous les lois d'Orosmane,
> Punissez votre fille.... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

> Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
> Ah, mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi!
> Mon Dieu, j'ai combattu, etc.

Quelle véhémence entraînante! quel torrent d'éloquence! C'est là de la vraie chaleur, celle qui consiste dans une succession rapide et pressante de mouvemens naturels qui naissent les uns des autres, et acquièrent en se multipliant une force irrésistible. Ce discours serait très-beau, même s'il était mis en prose. Que sera-ce si l'on considère que les difficultés de la versification non seulement n'ont rien ôté à la vérité, à la précision, à la justesse, mais encore y ont ajouté un charme inséparable des vers harmonieux? Ne faudrait-il pas en conclure que le premier de tous les talens est celui d'être éloquent en vers?

Il est impossible que Zaïre résiste à cette impulsion victorieuse, et le spectateur est entraîné avec elle.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. IX.

Eustache de Saint-Pierre aux Chefs des Bourgeois de Calais.

> DÉFENSEURS de Calais, chefs d'un peuple fidèle,
> Vous, de nos chevaliers l'envie et le modèle,
> Faudra-t-il pour un temps voir les fiers léopards
> A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
> La seconde moisson vient de dorer nos plaines,
> Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
> Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil
> Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil;
> La valeur des Français dispute à leur prudence
> L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.

Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre aurore appelait le retour;
Et, par nos murs ouverts, respirant le carnage,
Sur leurs restes tombans méditait son passage.
Le jour reparaissait, et ses regards surpris
Trouvaient un nouveau mur formé de vieux débris.
Ces piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faiblesse ennemis invincibles.
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés.
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim, nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France,
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous la famine et la mort.
Si d'un peuple assiégé la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrais avec vous résoudre ma vertu;
Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime:
Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime,
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilége autorise ses droits.
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.

Vous ne donnerez point à nos tristes Etats
Cet exemple honteux.... qu'ils n'imiteraient pas.
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle.
Nous mourrons pour le Roi, pour qui nous vivions tous;
Choisissez le trépas le plus digne de vous :
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

Du Belloy. *Le Siége de Calais*, act. Ier, sc. VI.

Manlius répond aux reproches du consul Valérius.

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un Sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple par elle on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du Sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du salut d'un Etat sont-ils les fondemens?
Mes bienfaits vous font peur; et, d'un esprit tranquille,

Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'armée, à la ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre il est le seul arbitre :
Ses collègues soumis, et contens d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si, dans le temps que Rome aux Barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendait ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étaient emparés?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déjà battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire;
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire;
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu.
Et, quand Rome empressée honore sa vertu,
Ce Sénat, ces Consuls, sauvés par mon courage
Ou d'une mort cruelle ou d'un vil esclavage,
M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom Consulaire.

LA FOSSE. *Manlius*, act. I[er], sc. III.

Hippolyte demande à son père la permission de s'éloigner, pour l'imiter ou périr.

ASSEZ dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse :

Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche,
Avait de votre bras senti la pesanteur.
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages :
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages.
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposait sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper;
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Eternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étais votre fils.

RACINE. *Phèdre*, act. III, sc. V.

Achille brave l'Oracle qui menace sa tête, et préfère la gloire à la vie.

Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces,
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces!
Les Parques, à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier?

Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit; ce sont là nos oracles.
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur;
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et, quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger.

LE MÊME. *Iphigénie*, act. Ier, sc. II.

Ulysse emploie tout son art pour déterminer Agamemnon à sacrifier le sang de sa fille à la gloire de la Grèce.

... DE ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y, vous devez votre fille à la Grèce:
Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe,

Et qui de ville en ville attestiez les sermens
Que d'Hélène autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfans et nos femmes;
Et, quand de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce déjà vous donnant son suffrage
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ces Rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang;
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire,
Et, dès le premier pas, se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer.
Je suis père, Seigneur, et faible comme un autre.
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime:
Il le sait, il l'attend; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,

Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux ;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

LE MÊME. *Iphigénie*, act. Ier, sc. III et IV.

Rutilius rend compte à Manlius de l'état de la conjuration.

. . . . . . AVEC nous tout semble conspirer ;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise !
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venaient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il fallait saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins :
« Oui, chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime ;
Tout est prêt pour demain, et, selon nos souhaits,
Demain le Consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui, détruisant d'un Roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui, tous l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaînes ! »
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur ;
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des Sénateurs mêmes ;
Ce que devaient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiraient vos soldats ;

Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre;
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage.
Qu'une pitié surtout indigne de leur cœur
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur :
Femmes, pères, enfans, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et, lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage,
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorans pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où régnait l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sur la poussière épars;
La terreur et la mort errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les faibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre, par d'autre voie, à l'Etat agité,
L'innocence, la paix, enfin la liberté (1).

LA FOSSE. *Manlius*, act. III, sc. V.

Thésée reproche à Hippolyte le crime dont Phèdre l'accuse.

PERFIDE, oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,

(1) Voyez t. I, *Discours* en prose, *Renault aux Conjurés*.

Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître! ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis, et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire;
Fuis, dis-je, et, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.
  Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui : venge un malheureux père!
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Etouffe dans son sang ses désirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Réponse d'Hippolyte.

D'UN mensonge aussi noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,

Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche :
Approuvez le respect qui me ferme la bouche :
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Passer subitement à l'extrême licence.
Un seul jour ne fait point, d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais, si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur (1).

RACINE. *Phèdre*, act. IV, sc. II.

Marius dans les marais de Minturnes.

LE monde a conspiré la perte d'un seul homme,
Et la nature entière est d'accord avec Rome.
De son sein l'Océan m'écarte avec effroi,
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.

(1) Voyez, dans le *Conciones Poeticæ*, Sénèque le tragique, traduit et imité par Racine en plusieurs morceaux de *Phèdre*.

C'est en vain que la nuit, moins cruelle et plus sombre,
Favorise mes pas et me prête son ombre;
Au défaut du soleil la foudre ici me luit,
Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit!
Par d'étonnans revers le sort veut que j'expie
Les étonnans succès qui signalent ma vie.
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité.....
Tout se tait; tout a fui dans une horreur profonde,
Et seul je semble errer sur les débris du monde.
Je n'irai pas plus loin : j'attends ici mon sort.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
Demanderai-je aux Dieux qu'un trépas plus illustre
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre?
Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,
Et, pour être immortel, je n'en ai pas besoin.
Expirer loin de Rome, en cette solitude,
N'est-ce pas la punir de son ingratitude?
Je l'abandonne en proie au plus pressant danger.
Oui, me laisser mourir, c'est assez me venger.
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie,
La mort de Marius vous livre l'Italie.
Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas
Cet absolu pouvoir, objet de nos débats?
Favorable à ses vœux, mon désespoir seconde
Son orgueil qui l'appelle à l'Empire du monde.
Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr?
Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir?
Ah! quels que soient les maux dont la mort nous délivre,
Montrons-nous Marius, en osant encor vivre.
Dussé-je encor m'attendre à de plus grands revers,
Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
Vivons, tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut être le partage;
Vivons, tant qu'un Sénat guidé par l'intérêt
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt;

Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière,
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière;
Vivons : le Ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.
A travers tant d'écueils les Dieux qui m'ont sauvé,
Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé.
Leurs mains, qui sous mes pas aplanissent la route,
Pour un grand avenir m'ont conservé sans doute.
Eprouvons les destins, fatiguons leur courroux;
Voyons si le malheur est plus constant que nous.

ARNAULT. *Marius à Minturnes.*

Trouble et Remords de Clytemnestre.

. . . . L'ASPECT de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-temps prospère,
Nœuds sanglans qu'ont formés le meurtre et l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une horrible lumière en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage :
Je crains Argos, Electre, et ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah! quelle destinée, et quel affreux supplice
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse;
De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;

Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.
VOLTAIRE. *Oreste*, act. Ier, sc. VI.

Remords de Phèdre.

MISÉRABLE ! et je vis, et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je? mon père y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne ! un Dieu cruel a perdu ta famille ;
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une inutile vie (1).
RACINE. *Phèdre*, act. IV, sc. VI.

MODÈLE D'EXERCICE.

Je ne connais rien dans aucune langue au-dessus de ce morceau : il étincelle de traits de la première force. Quelle

(1) Voyez Sénèque le tragique, *Hippolyte*.

foule de sentimens et d'images ! quelle profonde douleur dans les uns ! quelle pompe à la fois magnifique et effrayante dans les autres ! et quel coup de l'art, quel bonheur du génie d'avoir pu les réunir ! L'imagination de Phèdre, conduite par celle du poëte, embrasse le ciel, la terre et les enfers. La terre lui présente tous ses crimes, et ceux de sa famille ; le ciel, des aïeux qui la font rougir ; les enfers, des juges qui la menacent : les enfers, qui attendent les autres criminels, repoussent la malheureuse Phèdre. Et quelle inimitable harmonie dans les vers ! quelle énergie de diction ! Je me suis souvent rappelé qu'un jour, dans une conversation sur Racine, Voltaire, après avoir déclamé ce morceau avec l'enthousiasme que lui inspiraient les beaux vers, s'écria : *Non, je ne suis rien auprès de cet homme-là.* Ce n'est pas qu'il faille voir dans cette exclamation presque involontaire un aveu d'infériorité ; c'était l'hommage d'un grand génie, dont la sensibilité était en proportion de sa force, et à qui l'admiration faisait tout oublier, jusqu'au sentiment de l'amour-propre. Nous verrons dans la suite que l'auteur de *Zaïre*, sans avoir rien qui soit dans ce genre, balance tant de perfection par d'autres avantages. Mais quel homme que celui qui a pu seul arracher à Voltaire le cri que vous venez d'entendre !

Il prophétisait, Despréaux, lorsqu'il disait à son ami, dans une épître digne de tous les deux :

Eh ! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles.

Voltaire a observé quelque part que ces *merveilles étaient plus touchantes que pompeuses* : il me semble qu'elles sont l'un et l'autre, et ce que je viens d'en citer le prouve assez. Mais, en effet, ce qu'il y a de *touchant*, ce qu'il y a

d'unique dans le rôle de Phèdre, c'est l'horreur qu'elle a pour elle même. Jamais la conscience n'a parlé si haut contre le crime, et jamais aussi une passion criminelle n'inspira une plus juste pitié. Ce contraste est marqué dans la *Phèdre* d'Euripide; il l'est même aussi dans celle de Sénèque, malgré la déclamation qui étouffe si souvent toute vérité : mais qu'il l'est bien plus fortement dans Racine ! Il a su lui donner en même temps et plus de passion, et plus de remords.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. V.

Trouble et Agitation d'Auguste, sans cesse en butte aux conspirations.

CIEL! à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné;
De combien ont rougi les champs de Macédoine;
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitans.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau:
Et puis ose accuser le destin d'injustice,

Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés!
Leur trahison est juste, et le Ciel l'autorise.
Quitte la dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne;
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève, pour l'abattre, un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat!
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les oomplices.
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus les coups d'un nouveau Brute;
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste

Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat :
A toi-même, en mourant, immole ce perfide :
Contenant ses désirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie, et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine ;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose,
D'un Prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner (1).

CORNEILLE. *Cinna*, act. IV, sc. III.

Clémence d'Auguste.

PRENDS un siége, Cinna, prends; et, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose.
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tiens ta langue captive ; et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.
. . . .
. . . . Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens.
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et, lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. I, même sujet.

Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que, depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs;
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'Empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire:
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le Ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant Roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.

Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!

CINNA.

Moi, Seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein.....

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse:
Sieds-toi; je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifîras après, si tu le peux.
Ecoute, cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé:
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et, si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;

Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? D'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux:
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux, toutefois, céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres, enfin, de qui les grands courages
Des Héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

LE MÊME. *Cinna*, act. V, sc. Ire.

MODÈLE D'EXERCICE.

Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce, qui sont le sublime de la grandeur d'âme, ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénoûment, de laisser au spectateur une dernière impression qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues ; et, si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave, cette autre scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner, les idées profondes et l'énergie du style qu'on remarque dans ce dialogue aussi frappant à la lecture qu'au théâtre, le monologue d'Auguste au quatrième acte, la fierté du caractère d'Emilie, et les traits heureux dont il est semé, cette préférence paraîtra suffisamment justifiée. Avant de détailler les raisons peut-être non moins puissantes qu'on peut y opposer, j'ai cru devoir traduire le récit de Sénèque d'où l'auteur de *Cinna* a tiré son sujet. Il l'avait imprimé avec la pièce, mais en latin ; et, comme tout le monde sait à peu près par cœur la scène du pardon, on sera plus aisément à portée, en écoutant la traduction de Sénèque, de se rappeler ce que le poëte a emprunté au philosophe. Ce morceau se trouve dans le *Traité de la Clémence*.

« Auguste fut un prince doux et modéré, etc. »

Quoiqu'on ait dû reconnaître dans ce morceau toutes les idées principales, et souvent même les expressions dont Corneille s'est servi dans le monologue d'Auguste et dans la fameuse scène du cinquième acte, je ne crois pas qu'on me soupçonne d'avoir voulu diminuer en rien le mérite de l'ouvrage ni celui de l'auteur. Je me suis, au contraire, assez souvent expliqué sur l'honneur attaché à ces heureux

emprunts, qui ne profitent que dans des mains habiles. Il y a loin d'une conversation à une tragédie. J'ai voulu faire connaître bien précisément le fonds que Corneille a fait valoir, ce qui est à autrui, et ce qui n'est qu'à lui. Cette connaissance est nécessaire pour apprécier le degré d'invention qu'il a mis dans chacun de ses ouvrages; et cet exemple peut servir en même temps à repousser les reproches injustes tant répétés par les détracteurs de Racine et de Voltaire, qui, pour leur refuser le génie, rappellent sans cesse ce qu'ils nomment leurs larcins, comme s'il n'y avait qu'eux qui s'en fussent permis de semblables; comme s'il eût existé, depuis la renaissance des lettres, un esprit qui ne dût rien à l'esprit des autres; enfin comme si cette importation des richesses anciennes ou étrangères n'était pas, à proprement parler, le commerce du talent, espèce de commerce qui ne peut, comme beaucoup d'autres, se faire avec succès que par des hommes déjà fort riches de leur propre fonds, et capables d'améliorer celui d'autrui! N'oublions pas surtout de remarquer combien l'auteur de *Cinna* a embelli les détails qu'il a puisés dans Sénèque. Tel est l'avantage inappréciable des beaux vers, telle est la supériorité qu'ils ont sur la meilleure prose, que la mesure et l'harmonie ont mis dans toutes les bouches ce qui demeurait comme enseveli dans les écrits d'un philosophe, et n'existait que pour un petit nombre de lecteurs. Cette précision, commandée par le rhythme poétique, à tellement consacré les paroles que Corneille prête à Auguste, qu'on croirait qu'il n'a pu s'exprimer autrement; et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'on a retenus de Corneille.

Le monologue d'Auguste au quatrième acte, rempli de traits de force et de vérité heureusement imités de Sénèque, les beautés réelles qui, mêlant par intervalles l'admiration à la curiosité, soutiennent l'attention des spectateurs jusqu'au cinquième acte, dont le sublime les transporte assez pour leur faire oublier que jusque-là l'intention et l'intérêt ont

souvent faibli et varié, ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille.....

A l'égard du cinquième acte, un siècle et demi de succès l'a consacré. La beauté des vers et la simplicité sublime du style font voir que, si l'auteur est redevable à Sénèque de tout le fonds de cette scène immortelle, il avait dans son âme le sentiment de la vraie grandeur, et en connaissait l'expression. Il n'y avait qu'Auguste mis en scène par Corneille qui pût dire :

Je suis maître de moi, etc.

Ces paroles mémorables font couler des larmes d'admiration et d'attendrissement, et ce mélange est une des émotions les plus douces que notre âme puisse éprouver. Lorsqu'un moment auparavant Auguste dit à Cinna :

Apprends à te connaître, et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux
Ta fortune est bien haut; tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.

Voltaire rapporte à ce sujet le mot connu du maréchal de La Feuillade : *Tu me gâtes le* SOYONS AMIS, CINNA. *Si le Roi m'en disait autant, je le remercierais de son amitié.* Cette remarque fait honneur à la délicatesse et au goût du courtisan : elle est certainement fondée. Mais comme il faut toujours que la saine critique considère les objets sous toutes les faces, pourquoi ne nous apercevons-nous pas que cet endroit nuise en rien au plaisir que nous fait toute la scène ? C'est qu'au fond le spectateur n'est pas fâché de voir Cinna humilié devant Auguste, qui devient alors si grand, qu'il attire à lui tout l'intérêt : disons plus, il attire toute l'attention, et, tant qu'il parle, à peine prend-on garde à celui qui l'écoute. De plus, Cinna lui-même a parlé de lui précédemment dans les mêmes termes ; il a dit d'Auguste :

Ce prince magnanime,
Qui *du peu que je suis* fait une telle estime.

Depuis la fin du second acte, on s'est accoutumé à n'avoir pas une grande idée de Cinna. On n'est donc pas étonné que l'Empereur ne fasse pas de lui plus de cas qu'il n'en fait lui-même. On ne voit que la bonté qui pardonne, et l'on oublie tout le reste. Sans doute la bienséance dramatique eût été mieux observée si ces vers n'y étaient pas ; mais ce n'est pas un de ces défauts qui blessent les convenances essentielles, tant il y a de nuances dans les fautes comme dans les beautés !

Voltaire remarque, en parlant du plus grand succès de *Cinna*, que les idées qui dominent dans cet ouvrage, les discussions politiques sur la meilleure forme de gouvernement, l'espèce de gloire attachée à l'habileté et au courage des conspirateurs, devaient plaire à des esprits occupés des factions et des troubles qui avaient éclaté pendant le ministère de Richelieu, et produit des révoltes et des guerres civiles.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. IV.

Oreste à Pylade, résolu de donner sa vie pour son ami.

. . . . Et c'est là me chérir ?
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?
L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère?
Vois-tu des traits de sang, et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?
Vois-tu d'affreux serpens de ton front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?....

Le seul trépas est-il ta dernière ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source ?
Tu m'aimes ! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre !
Proscrit, désespéré, sans asile, sans Dieux,
Misérable partout, et partout odieux,
Tu m'aimes ! et tu veux, ô comble de l'outrage,
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux et payer tes bienfaits !
Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau !
Ah, barbare ! peux-tu jusque-là méconnaître
L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu ?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu ?

LA TOUCHE. *Iphigénie en Tauride*, act. III, sc. V.

Le Paysan du Danube au Sénat Romain.

ROMAINS, et vous, Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister:
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice ;
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse en sa colère
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée:
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes:
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime;

Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime :
Retirez-les ; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice :
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire :
Je finis ; punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère (1).

LA FONTAINE. *Fable VII*, liv. XI.

Fureurs d'Oreste.

GRACE aux Dieux, mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance !
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir ;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli :
He bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amans ? pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;
L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne !
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*, même sujet.

Quelle horreur me saisit ! grâce au Ciel, j'entrevoi.....
Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !
(*Prenant Pylade pour Pyrrhus.*)
. . . . . Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ! à mes yeux Hermione l'embrasse ;
Elle vient l'arracher au coup qui le menace !
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi !
Quels démons, quels serpens traîne-t-elle après soi ?
Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez ; à vos fureurs Oreste s'abandonne !
Mais non : retirez-vous, laissez faire Hermione ;
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

RACINE. *Andromaque*, sc. dern.

Même sujet.

EFFROYABLE ascendant d'un pouvoir ennemi !
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami !
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître.........
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas !....
Grâces au Ciel je vois les gouffres du trépas....
Dans leur profonde nuit courons cacher mon crime......
Mais quel spectre se meut au fond de cet abîme !.....
C'est ma mère, grands Dieux !... Fuyons !... Mais la voici....
Egisthe l'accompagne..... Et toi, Pylade, aussi ?
Comme eux tu me poursuis ! toi, mon Dieu tutélaire,
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère !

L'ami qui me restait devient mon assassin!
Il s'arme de serpens, il les jette en mon sein!
Ciel! où fuirai-je? Arrête, ombre chère et terrible.....
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible.
Ah! je succombe.... (*Il tombe dans les bras de Pylade.*)

LA TOUCHE. *Iphigénie en Tauride*, sc. dern.

Même sujet.

. . . . O TERRE! entr'ouvre-toi;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourmens et de crimes.
. . . .
Mais non, ce n'est pas moi; non, ce n'est pas Oreste;
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère;
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!
Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable!
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable,
Hé bien, quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez...... Vous prononcez le nom de la Tauride!
J'y cours; j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des Dieux en courroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

VOLTAIRE. *Oreste*, sc. dern.

Même sujet.

Je ne veux rien, cruel, d'Electre ni de toi :
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?
Grâce au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers.
Descendons ; les enfers n'ont rien qui m'épouvante.
Suivons le noir sentier que le sort me présente ;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres?
Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !
Que de gémissemens ! que de cris douloureux !
« Oreste ! » Qui m'appelle en ce séjour affreux ?
Egisthe ! Ah ! c'en est trop, il faut qu'à ma colère.....
Que vois-je ? dans ses mains la tête de ma mère !
Quels regards ! où fuirai-je ? Ah ! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux?
Je ne souffre que trop, monstre cruel ! arrête :
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah ! ma mère, épargnez votre malheureux fils !
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris ;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père !
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère ;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit !
Quoi ! jusque dans tes bras le barbare me suit !
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux ! les plus criminels seraient-ils plus punis?

Crébillon. *Electre*, sc. dern.

La Mollesse conjure la Nuit de lui conserver son dernier asile.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit ! que m'as-tu dit ? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoraient du nom de fainéans,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte ?
Aucun soin n'approchait de leur paisible Cour ;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
« Ce doux siècle n'est plus ! le Ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable ;
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
« Je croyais, loin des lieux où ce Prince m'exile,
Que l'Eglise du moins m'assurait un asile :
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi ;
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.

Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie.
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie,
Le carme, le feuillant s'endurcir aux travaux;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, si tant de fois dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas...... » La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée :
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU. *Le Lutrin*, ch. II.

La Discorde, sous les traits du vieux Sidrac, ranime ses compagnons effrayés.

LACHES, où fuyez-vous? quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau, vous cédez sans combat!
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante menace?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau,
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau?
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur?
Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon titre,
J'ai, moi seul, autrefois, plaidé tout un chapitre;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.

Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages.
L'Eglise était alors fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat, et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines ;
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire.
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul nom de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure ;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

Le même. *Ibid.*, ch. III.

Cléopâtre s'animant à son dernier forfait.

Enfin, grâces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi ;
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père ;
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont, d'un seul coup du sort,
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadême ?
Le fer m'a bien servie ; en feras-tu de même ?

Me seras-tu fidèle? et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber, j'abattrai son appui;
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime:
En te faisant mon Roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi, court lui-même à sa peine:
Il faut, ou condamner, ou couronner sa haine.
  Dût le peuple en fureur, pour ses maîtres nouveaux,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux;
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le Ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir!
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un visage remis.
Il est doux de mourir après ses ennemis!
Et, de quelque rigueur que le Destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

CORNEILLE. *Rodogune*, act. V, sc. Ire.

Sémiramis fait connaître aux Grands et au Peuple le Héros qu'elle choisit pour époux.

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée;
Dans cette même main, qu'un usage jaloux

Destinait au fuseau sous les lois d'un époux,
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet Empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager, pour mieux le maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,
Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si long-temps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils : puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!
J'ai pu choisir, sans doute, entre des Souverains;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.
Mon sceptre n'est point fait pour des mains étrangères,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit sujet; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un Etat plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever :
Ce qui fonde un Etat le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les Princes de ma race :
Ce héros, cet époux, ce Monarque, est Arsace.

VOLTAIRE. *Sémiramis*, act. III, sc. IV.

Oreste, au nom des Grecs, demande à Pyrrhus de leur livrer le fils d'Hector.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur,
Vous voit du sang Troyen relever la grandeur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor :
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles;
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux,
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même, de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie ;
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaira sur vous à combattre contre eux.

Réponse de Pyrrhus.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée,
De soins plus importans je l'ai crue agitée,
Seigneur; et, sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait, en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise?
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis?
Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumans de Troie,
Les vainqueurs tout sanglans partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère;
Cassandre dans Argos a suivi votre père;
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse!
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse!
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin;
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin;
Je songe quelle était autrefois cette ville,
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin.
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.

Ah! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée!
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler :
Tout était juste alors; la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups;
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère;
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!
Non, Seigneur; que les Grecs cherchent quelque autre proie,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie;
De mes inimitiés le cours est achevé;
L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

RACINE. *Andromaque*, act. Ier, sc. II.

Iphigénie soumise aux ordres de son père et à la volonté des Destins.

. . . . Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien, vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre;
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,

J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si long-temps, le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter:
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête!
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien: mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux: vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous; et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

LE MÊME. *Iphigénie*, act. IV, sc. IV.

MODÈLE D'EXERCICE.

On a fait un reproche spécieux à l'Iphigénie française ; on a voulu voir de l'excès dans sa résignation lorsqu'elle dit à son père :

D'un œil aussi content, etc.

On aurait raison si c'était là le fond de ce qu'elle dit et de ce qu'elle pense ; mais qu'on écoute sa réponse tout entière, et l'on verra s'il y a de la bonne foi à interpréter séparément et à prendre dans une rigueur si littérale ce qui n'est qu'une tournure du discours, une espèce de concession oratoire, dont le but est de toucher d'abord le cœur d'Agamemnon par la soumission, avant de le ramener par la prière et les larmes. A-t-on pu croire qu'elle voulait dire en effet qu'il sera aussi satisfaisant pour elle d'être sacrifiée que d'épouser son amant ? Ce sentiment serait entièrement faux, et je n'en connais point de cette espèce dans Racine. Mais, pour juger l'intention d'un discours, il faut l'entendre tout entier, et ne pas s'arrêter à ce qui n'est qu'un moyen préparatoire. Or, qui ne voit, en lisant la suite, que ces assurances d'une docilité parfaite ne vont qu'à disposer Agamemnon à écouter favorablement sa fille ?

Si pourtant ce respect, etc.

Est-ce là le langage d'une personne qui regarde du même œil la mort et l'hyménée ? Sa prière, pour être modeste et timide, en est-elle moins intéressante ? A peine voit-elle son père attendri, comme il doit l'être par ces premières paroles, qu'elle emploie successivement tout ce qu'il y a de plus capable de l'émouvoir, en commençant par ces deux vers si naturels et si simples, traduits d'Euripide :

Fille d'Agamemnon, etc.

Iphigénie, dans le grec, finit par dire qu'il n'y a rien de si désirable que la vie, et de si affreux que la mort. Ce sentiment est vrai; mais est-il assez touchant pour terminer un morceau de persuasion ? Il peut convenir à tout le monde, et il valait mieux, ce me semble, insister, en finissant, sur ce qui est particulier à Iphigénie; et c'est aussi ce qu'a fait Racine. Il n'a pas cru non plus devoir lui donner cette extrême frayeur de la mort : il a voulu qu'on se souvînt que c'était la fille d'Agamemnon; et d'ailleurs il savait qu'un peu de courage sans faste, et mêlé à tous les sentimens qu'elle doit exprimer, ne pouvait rien diminuer de l'intérêt qu'elle inspire, et devait même l'augmenter :

Non que la peur du coup, etc.

De combien d'intérêts elle s'environne en paraissant oublier le sien ! Elle ne fait pas parler les pleurs du petit Oreste, comme dans Euripide; mais les pleurs d'un enfant sont un moyen accidentel et passager, au lieu que le contraste affreux de l'hyménée qui lui était promis, et de la mort où on va la conduire, tient à tout le reste de la pièce, et fait partie de la situation. Plus je réfléchis sur ces deux ouvrages, plus il me paraît incontestable que la terreur et la pitié sont portées beaucoup plus loin dans Racine que dans Euripide.

La Harpe. *Cours de Littérature*, t. V.

Reproches de Clytemnestre à Agamemnon. Elle lui déclare la résolution où elle est de périr avant d'abandonner sa fille à Calchas.

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice

Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus,
Quel débris parle ici de votre résistance,
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
  Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
  Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père ;
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce Prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
  Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,

L'orgueil de voir vingt Rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!
Et moi qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher;
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère!
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

RACINE. *Iphigénie.*

Agrippine reproche à Burrhus de retenir Néron son fils dans une indigne dépendance.

PRÉTENDEZ-VOUS long-temps me cacher l'Empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune

Pour mettre une barrière entre mon fils et moi
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'Etat?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature :
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion ;
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres!
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois ?
Néron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

Réponse de Burrhus.

Je ne m'étais chargé, dans cette occasion,
Que d'excuser César d'une seule action :
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.

Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un Empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'Empire Romain
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La Cour des Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir:
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, Madame? on vous révère;
Ainsi que par César, on jure par sa mère:
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, et grossir votre Cour.
Mais le doit-il, Madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si long-temps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la Vertu semble même renaître.
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître:
Le peuple au Champ-de-Mars nomme ses magistrats;
César nomme les chefs sur la foi des soldats:
Thraséas au Sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les déserts, autrefois peuplés de Sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;

Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant,
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?
Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler :
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Ramènent tous les ans ses premières années!

LE MÊME. *Britannicus*, act. Ier, sc. II.

Agrippine reproche à Néron son ingratitude.

APPROCHEZ-VOUS, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse :
J'ignore de quel crime on a pu me noircir;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'Empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Etaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse;
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Ecartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le Sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.

C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès long-temps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis...... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appâts,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin :

Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin;
Il connut son erreur; occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs;
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et, tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices:
Par mes ordres trompeurs, tout le peuple excité
Du Prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre Empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire:
Voilà tous mes forfaits; en voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous pesait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer les leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,

Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous? Junie, enlevée à la Cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

Le même. *Ibid.*, act. IV, sc. Ire.

Burrhus, retraçant à Néron la gloire et le bonheur de ses premières années, s'efforce d'arracher de son cœur sa haine contre Britannicus.

Eh! ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits,
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître;
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre;

Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulés?
Quel plaisir de penser, et de dire en vous-même :
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime :
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le Sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable :
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur l'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'Empire :
Je voudrais, disiez-vous, *ne savoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire
Si vous allez commettre une action si noire.
(*Se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, Seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur,
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras.....

LE MÊME. *Ibid.*, act. IV, sc. III.

Melvil à la Reine Elisabeth, pour la détourner du meurtre de Marie Stuart.

MADAME, on vous abuse alors que de Marie
On vous fait redouter les complots et la vie :
C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger.
Vivante, on l'oubliait; morte, on va la venger.
Les peuples désormais ne vont plus voir en elle
Celle qui menaçait leur croyance nouvelle,
Mais une Reine esclave au mépris de ses droits,
Mais le sang de Henri, la fille de leurs Rois.
Demain entrez dans Londre, où naguère adorée
Vous traversiez les flots d'une foule enivrée,
Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,
Qui frappaient votre oreille et qui suivaient vos yeux,
Vous trouverez partout cette crainte muette,
D'un peuple mécontent menaçante interprète,
Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,
Il avertit les Rois qu'ils n'ont plus son amour.
Vous n'achèverez pas. D'une tache éternelle
Vous ne souillerez point une vie aussi belle,
Madame; vous craindrez que l'équitable voix,
Qui dicte après leur mort le jugement des Rois,
Rangeant Stuart parmi les injustes victimes,
Ne place son trépas sur la liste des crimes.
Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,
Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,
N'aille un jour, soulevant l'inexorable histoire,
Devant son tribunal citer votre mémoire.
Vous frémissez. Je tombe à vos sacrés genoux :
Si ce n'est pour Stuart, grâce, grâce pour vous!

P. LE BRUN. *Marie Stuart*, act. IV, sc. II.

Mahomet à Zopire, sur les projets et le but de son ambition.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains :
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.
Mais je te parle en homme ; et, sans rien déguiser,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais Roi, Pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois, du Nord au Midi, l'univers désolé ;
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans Rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.

Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières;
J'abolis les faux Dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie.
Sous un Roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

VOLTAIRE. *Mahomet*, act. II, sc. V.

MODÈLE D'EXERCICE.

Une des scènes où Voltaire a le mieux développé le caractère de Mahomet, ses vastes desseins et sa profonde politique, c'est la conversation entre lui et Zopire; et plus elle est admirée des connaisseurs, plus elle fait déraisonner les critiques. Ils ont avancé que Mahomet ne pouvait, sans une imprudence inexcusable, s'ouvrir ainsi tout entier devant un ennemi; mais ils se sont bien gardés de dire un mot des motifs péremptoires qui le justifient pleinement, et je les ai déjà indiqués. Oui, sans doute, si la gloire de Mahomet n'était pas conforme à toutes les probabilités morales et politiques, le magnifique tableau qu'il expose aux yeux de Zopire ne serait qu'une jactance indiscrète, et les détails sublimes ne seraient qu'une faute brillante. Mais je l'ai déjà fait remarquer plus d'une fois : ce ne sont pas là de ces fautes que commet un grand maître, et Racine et Voltaire n'y sont jamais tombés. Ce dernier a souvent plié les incidens à ses combinaisons dramatiques, mais jamais à la vérité des caractères; ces sortes de méprises sont trop graves et trop dangereuses. Mahomet manifeste toute l'étendue de ses projets et de ses espérances à Zopire, d'abord parce qu'il y a de quoi lui en imposer, et ensuite parce qu'après l'avoir ébloui, il a de quoi le subjuguer par le plus puissant de tous les liens, par celui de la nature. Il est le maître de la destinée de deux enfans que Zopire croit avoir perdus; il

lui montre l'alternative de les recouvrer ou de les perdre pour jamais. Zopire préfère à tout ses principes et sa patrie ; mais Mahomet devait-il s'y attendre ? Tous deux font ce qu'ils doivent faire, et cette scène mérite les plus grands éloges sous ce double rapport : l'ambition y étale tout ce qu'elle a de plus grand, et toute cette grandeur échoue contre le devoir et la vertu. C'est à la fin de cette entrevue que l'avantage balancé jusque-là, comme il devait l'être par l'effet théâtral, entre Mahomet et Zopire, demeure tout entier à ce dernier, comme il le fallait pour l'effet moral, et que l'homme droit et incorruptible, le citoyen intègre et courageux, l'emporte sur le politique oppresseur et le conquérant coupable.

Cette scène, d'un genre et d'un ton si neufs; ce dialogue, semé de traits sublimes, est du nombre de ces beautés originales dont le génie de Voltaire aurait étonné celui de Racine. Elle était d'autant plus difficile à faire, qu'elle offrait à peu près la même situation et le même contraste qu'une très-belle scène du premier acte entre Zopire et Omar. Il fallait donc que le poëte eût assez de ressources pour ne pas se ressembler, et assez de force pour se surpasser. Il fallait que la grandeur de Mahomet ne fût pas celle d'Omar, et qu'elle fût très-supérieure : c'est à ces sortes d'épreuves que l'on reconnaît le grand talent. Omar aussi est imposant; mais il y a entre Mahomet et lui la différence qui doit se trouver entre le disciple et le maître : on l'aperçoit dès qu'on les a entendus tous les deux. L'un a de la jactance et du faste ; il étale de brillans lieux communs, il prodigue les maximes de morale : on voit que sa grandeur est empruntée, qu'il est fier d'être le disciple de Mahomet, et qu'il répète la leçon qu'il a apprise.

Je veux te pardonner.
Le Prophète d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser,
Et t'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Et quand Zopire lui rappelle la basse origine de Mahomet, il répond :

A tes viles grandeurs, etc.

Ce langage a de la pompe et de l'éclat; mais Mahomet, dès les premiers mots, est bien au-dessus.

Si j'avais à répondre, etc.

Ne craignant point de se faire voir tel qu'il est, et se justifiant, autant qu'il est possible, par la hauteur de ses pensées, il montre au premier coup d'œil l'homme extraordinaire, et, quand il a détaillé son plan, l'imagination subjuguée ne peut lui refuser un tribut d'admiration. Mais lorsque ensuite on voit les moyens affreux dont il a besoin pour remplir les projets de son ambition, il n'y a personne qui, en écoutant sa conscience, ne préférât les vertus et les malheurs de Zopire aux crimes heureux de Mahomet. Ainsi l'auteur remplit à la fois l'objet de la scène et celui de la morale. La perspective théâtrale est pour Mahomet; le sentiment de la justice est pour Zopire.

Rousseau, dans sa *Lettre sur les Spectacles*, a fait un très-bel éloge de cette fameuse scène, et je suis sûr qu'on me saura gré de le rapporter.

« Cette scène est conduite avec tant d'art, que Mahomet, « sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui « lui est propre, est pourtant *éclipsé* (1) par le simple bon « sens et l'intrépide vertu de Zopire. Il fallait un auteur qui « sentît bien sa force pour oser mettre vis-à-vis l'un de « l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire « de cette scène en particulier tout l'éloge dont elle me « paraît digne. Je n'en connais pas une au théâtre français « où la main d'un grand maître soit plus sensiblement « empreinte, et où le sacré caractère de la vertu l'emporte « plus sensiblement sur l'élévation du génie. »

(1) *Eclipsé* est trop fort : il est vaincu.

L'élévation du style, comme celle des idées, est au plus haut degré dans le plan de révolution que Mahomet expose à Zopire, et ces deux vers seuls :

Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers. ...

sont d'une autre hauteur que toute la vieille morale d'Omar sur l'égalité primitive de tous les hommes aux yeux de l'Eternel, morale d'ailleurs aussi mal appliquée chez lui en théorie, qu'elle l'a été chez nous en pratique; ce qui est bien autrement insensé.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. IX.

Mathan avoue à Nabal son ambition, ses crimes et ses remords.

AMI, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole;
Pour un fragile bois, que, malgré mon secours,
Les vers, sur son autel, consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la Cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré :
De mesure et de poids je changeais à leur gré.

Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au Dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlemens affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise.
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance;
Et, parmi les débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!

RACINE. *Athalie*, act. III, sc. III.

Orgueil et Vengeance d'Aman.

L'INSOLENT devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des Monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,

Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiége la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin, j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?
Mes richesses des Rois égalent l'opulence;
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.
Je serai de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours.
Ah! que ce temps est long à mon impatience!
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice;

Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs; il fut une insolente race;
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face;
Un seul osa d'Aman attirer le courroux;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »
Ne crois pas que ce soit le sang Amalécite
Dont la voix, en secret, à les perdre m'excite.
Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable; et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus;
J'inventai des couleurs; j'armai la calomnie;
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, séditieux
Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre Empire?
Etrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts :
De leur dépouille, enfin, grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le Roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
« Assure, me dit-il, le repos de ton Roi :
Va, perds ces malheureux; leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée;
Du carnage avec lui je réglai la journée.

Mais de ce traître, enfin, le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

LE MÊME. *Esther*, act. II, sc. Ire.

Esther implore la clémence d'Assuérus en faveur des Juifs.

... O DIEU ! confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres Dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser !
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devient le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes Rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,

Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce Roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
  Que n'espérions-nous point d'un Roi si généreux!
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un Roi règne, ami de l'innocence. »
Partout du nouveau Prince on vantait la clémence.
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des Princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée !
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Notre ennemi cruel devant vous se déclare ;
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Partout l'affreux signal, en même temps donné,
De meurtre remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des Princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
  Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,

Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien;
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.

LE MÊME. *Ibid.*, act. III, sc. IV.

Plaintes et Reproches de Marie Stuart à Elisabeth.

PAR où commencerai-je? Et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche?
Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser!
Emousse tous les traits qui pourraient la blesser!
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,
Comme une suppliante enfin, j'étais venue;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les Souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénûment dans ma prison réduite;
Devant un tribunal, moi Reine, on m'a conduite;
Enfin, n'en parlons plus: qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée.
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée;

Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas;
Un esprit de l'abîme, envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste,
Et des hommes méchans ont achevé le reste.
La démence a du glaive armé contre vos jours
Ceux dont on n'avait point invoqué le secours.
Tel est le sort des Rois : leur haine en maux féconde
Enfante la discorde et divise le monde.
J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez; dites mes torts; je veux vous satisfaire.
Ah! que ne m'avez-vous dès l'abord accordé
L'entretien par mes vœux si long-temps demandé!
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Une telle entrevue et dans un lieu semblable.

P. Le Brun. *Marie Stuart*, act. III, sc. IV.

Abandon, Désespoir et Terreur de Néron.

. . . . Mon trône est renversé!
De l'univers entier je me vois repoussé!
Me voilà seul portant la haine universelle!
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me recèle!
Qu'au moins mes jours sauvés..... Dois-je former ces vœux,
N'avoir d'autres palais que ces caveaux affreux,
D'autre Cour que le deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre?
Ah! cette vie horrible est semblable au trépas......
Où suis-je? un songe affreux..... Non, non, je ne dors pas;
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure :
Je m'entends appeler meurtrier et parjure.
Je le suis...... Mais quels cris, quels lugubres accens!
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens........
Ne me trompé-je pas? je crois voir mes victimes.......

Je les vois; les voilà!..... Du fond des noirs abîmes,
S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglans;
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpens;
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie....
Arrêtez!..... est-ce toi, vertueuse Octavie?
Tu suis contre Néron un trop juste transport:
Qu'oses-tu m'annoncer? ah! je t'entends...... la mort!
La mort! tu viens aussi me l'apporter, mon frère!
Mais que vois-je, grands Dieux? Agrippine! ma mère!
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau?
Meurs! meurs! criez-vous tous. Quel supplice nouveau!
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence!
Je n'en puis plus douter, la mort, la mort m'attend!
Et comment soutenir ce redoutable instant?

LEGOUVÉ. *Epicharis et Néron*, act. V, sc. IV.

Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher sur Rome.

APPROCHEZ, mes enfans. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis: ainsi le veut la fortune ennemie;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que long-temps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé;
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes Etats conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,

Ramener la terreur au fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie. Et loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas :
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,

Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse;
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
  C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom Romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans, pourront-ils m'arrêter?
  Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme;
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu:
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu;
Détruisons ces honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent Rois, et la mienne peut-être;
Et la flamme à la main, effaçons tous ces noms

Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur :
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace; allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit, à Rome, en vienne jusqu'à moi.

RACINE. *Mithridate*, act. III, sc. Ire.

MODÈLE D'EXERCICE.

Nous avons vu que le caractère altier, sombre et artificieux de Mithridate, était conservé jusque dans son amour, et que sa fermeté dans le malheur et le sentiment de sa grandeur passée empêchaient qu'il ne fût avili devant Monime. C'est avec la même vérité, et avec plus de force encore, que l'auteur a su peindre cette haine furieuse qui, pendant quarante ans, avait armé le Roi de Pont contre les Romains. Jamais le pinceau de Racine ne parut plus mâle et plus fier, et ce rôle est celui où il se rapproche le plus de la vigueur de Corneille, surtout dans la scène fameuse où il expose à

ses deux fils le projet de porter la guerre dans l'Italie. Ce n'est pas une invention du poëte : ce projet audacieux est attesté par plusieurs écrivains, et détaillé dans Appien, qui trace même la route que devait tenir Mithridate. Si la trahison de Pharnace et la fortune de Pompée n'eussent pas accablé ce formidable ennemi de Rome au moment où il méditait ce grand dessein, son courage et sa renommée pouvaient lui fournir assez de ressources pour l'exécuter, et personne n'était plus capable de faire voir à l'Italie un autre Annibal. Cette scène a encore un autre mérite : en montrant le héros dans toute son élévation, elle montre aussi sa jalousie artificieuse, puisqu'elle a pour objet de pénétrer ce qui se passe dans le cœur de Pharnace, et d'en arracher l'aveu de ses projets sur Monime. Cette situation met dans tout son jour le contraste de deux jeunes princes qui soutiennent également leur caractère. Le perfide Pharnace, comptant sur l'appui des Romains qu'il attend, refuse formellement d'aller épouser la fille du Roi des Parthes, et le vertueux Xipharès, tout entier à son devoir et à son père, ne connaît d'autres intérêts que ceux de la nature et de la gloire, et saisit avec l'enthousiasme d'un jeune guerrier le dessein d'aller combattre les Romains dans l'Italie. Cette scène me paraît, sous tous les rapports, une des plus belles que Racine ait conçues, et le discours de Mithridate est dans notre langue un des modèles les plus achevés du style sublime.

Je suis, etc.

Et la mienne peut-être ! Ce dernier trait est très-profond. Il sort d'un cœur ulcéré, et produit d'autant plus d'effet, qu'il est jeté là comme en passant. Mithridate sent trop vivement sa honte pour s'y arrêter : ce n'est qu'un mot qui lui échappe ; mais ce mot réveille une foule de sentimens et d'idées : il est sublime. Dans tout le reste, la magnificence du style, la pompe des images, est égale à l'élévation des pensées. Racine sait se proportionner à tous ses sujets.

Nous n'avons point encore vu sa diction s'élever si haut, ni prendre ce caractère. Ce n'est ni le charme de *Bérénice*, ni la sévérité de *Britannicus*, ni le style impétueux et passionné d'Hermione et de Roxane. Racine est grand, parce qu'il fait parler un grand homme méditant de grands desseins : il s'agit de Mithridate et de Rome ; il est au niveau de tous les deux.

Il se présente cependant ici quelques remarques à faire. Je ne reprocherai pas à l'auteur la rime de *fiers* et de *foyers* : rien n'était plus facile que de mettre *ces conquérans altiers*. Mais l'exemple de Racine et de Boileau, les deux meilleurs versificateurs français, prouve qu'alors il était de principe qu'une rime exacte pour les yeux était suffisante. Voltaire, qui d'ailleurs rime moins bien richement que ces deux poëtes, est pourtant celui qui a insisté le premier sur la nécessité de rimer principalement pour l'oreille. Il a eu raison : c'est une obligation que nous lui avons, et qu'auraient dû reconnaître ceux qui lui ont reproché avec justice de rimer trop négligemment. Mais j'oserai reprendre une expression qui ne me semble pas absolument juste :

Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'*éternels* remparts Rome soit séparée.

Le poëte veut dire *par des remparts qu'on ne puisse franchir*, et malheureusement notre langue ne lui permettait pas d'exprimer cette idée en un seul mot. Mais celui qu'il a substitué la rend-il bien ? On appelle proprement des *remparts éternels* ceux qui sont l'ouvrage de la nature, et faits pour durer autant qu'elle, comme les montagnes et les mers. Ainsi les Alpes, par exemple, sont des *remparts éternels* entre la France et l'Italie. Mais ces remparts, tout éternels qu'ils sont, on peut les franchir : on les a franchis mille fois ces

Eternels boulevards qui n'ont point garanti
Des Lombards le beau territoire ;
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,

Les Charles, les Othons, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la Victoire.

VOLTAIRE.

Donc un *rempart éternel* n'est pas la même chose qu'un rempart qu'on ne peut franchir. Cette remarque peut paraître sévère ; mais le rapport exact de l'expression avec l'idée est une qualité essentielle au style, et si éminent dans Racine, qu'il nous a donné le droit de ne lui faire grâce de rien.

Autre observation : lorsque Mithridate dit ces deux vers :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?

on rapporte qu'un vieux militaire qui avait fait la guerre dans ces contrées, dit assez haut : *Oui, assurément j'en doute.* Il n'avait pas tort. Aujourd'hui même, que la navigation est tout autrement perfectionnée qu'elle ne l'était alors, il serait de toute impossibilité d'aller en deux jours du détroit de Caffa, qui est l'ancien Bosphore Cimmérien, à l'embouchure du Danube, qui est à l'autre extrémité de la mer Noire. C'est un trajet de près de deux cents lieues d'une navigation difficile. Il faut croire que si l'auteur n'a pas corrigé cette faute, c'est que, du moment où il se dégoûta du théâtre, il ne voulut plus entendre parler de ses tragédies, ni se mêler d'aucune des éditions qu'on en fit.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. V.

Potier aux États de la Ligue.

« VOUS destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
Et je le choisirais si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois, et ce héros insigne,
S'il prétend à l'Empire, en est dès lors indigne. »
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain

Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
« Oui, Prince, poursuit-il, d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre ;
Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre :
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
Périsse avec Valois votre juste colère ;
Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure et la clameur publique,
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique ;
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés ;
Qui, le fer à la main..... Malheureux ! arrêtez,
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage,
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
Le fils de saint Louis, parjure à ses sermens,
Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
Au pied de ces autels, il demande à s'instruire ;
Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.
Il sait, dans toute secte, honorer les vertus,
Respecter votre culte, et même vos abus.
Il laisse au Dieu vivant qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner,
Et, plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?
Infidèles pasteurs, indignes citoyens,

Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
Qui, bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient, sans murmurer, sous un maître idolâtre,
Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux!
Eux seuls étaient chrétiens; je n'en connais point d'autres.
Ils mouraient pour leurs Rois; vous massacrez les vôtres:
Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous. »

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. VI.

Harold, aux Grecs armés pour la liberté.

LE soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Penthélique;
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères,
Qui partage au retour ses présens à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Ces faisceaux éclatans de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissans qui roulent le tonnerre,
L'or qui paie le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor;
Le féroce Albanais, l'Epirote au front chauve,
L'Etolien, couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots,
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,
Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Elide,
Au son de la trompette, aux accens du tambour,
Sous leurs drapeaux bénis défilent tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les Dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre;
Mais Harold, imposant silence à leurs transports :
« Je ne suis qu'un Barbare, étranger sur vos bords,
« Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
« Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
« Vous, dont le monde entier en comptant vos aïeux,
« Ne nomme que des Rois, des Héros ou des Dieux!
« Mais partout où le temps fait luire leur mémoire,
« Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
« Où la sainte pitié penche pour le malheur,
« La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur....
« Je ne viens point ici, par de vaines images,
« Dans vos seins frémissans réveiller vos courages :
« Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté.
« Votre langue n'a plus qu'un seul mot.... Liberté!
« Eh! que dire aux enfans ou de Sparte, ou d'Athènes!
« Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes.
« Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
« Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas.
« De Leuctre à Marathon tout répond, tout vous crie :
« Vengeance! liberté! gloire! vertu! patrie!
« Ces voix que les tyrans ne peuvent étouffer,
« Ne vous demandent pas des discours, mais du fer.
« Le voilà! Prenez donc! Armez-vous. Que la terre
« Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère!
« Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
« Souvenez-vous d'hier, et songez à demain.
« Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
« Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves.
« Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,
« Je ne demande rien, que le droit de mourir;
« De verser avec vous, sur les champs du carnage,
« Un sang bouillant de gloire, et digne d'un autre âge,

« Et de voir en mourant mon génie adopté
« Par les fils de la Grèce et de la liberté.
« Oui, pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause,
« Je réponde à l'exil par une apothéose;
« Que sur les fondemens d'un nouveau Parthénon,
« La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
« Et que de l'Occident ma grande ombre exilée
« S'élève dans vos cœurs un brillant Mausolée,
« C'est assez. Le martyre est le sort le plus beau,
« Quand la liberté plane au-dessus du tombeau. »

La Martine. *Le dernier chant du Pèlerinage d'Harold.*

Léonidas aux trois cents Spartiates.

Eh bien! écoutez donc l'espoir qu'un dieu m'inspire,
Et le but salutaire où notre mort aspire!
Contre ce Roi barbare, et qui compte aux combats
Autant de nations que nos rangs de soldats,
Que pourraient tous les Grecs? Puissance inattendue!
Il faut qu'une vertu, même à Sparte inconnue,
Frappe, étonne, confonde un despote orgueilleux.
De notre sang versé va sortir, en ces lieux,
Une leçon sublime; elle enseigne à la Grèce
Le secret de sa force, aux Perses leur faiblesse.
Devant nos corps sanglans on verra le grand Roi
Pâlir de sa victoire, et reculer d'effroi;
Ou, s'il ose franchir le pas des Thermopyles,
Il frémira d'apprendre, en marchant sur nos villes,
Que dix mille après nous y sont prêts pour la mort.
Mais, que dis-je? dix mille! ô généreux transport!
Notre exemple en héros va féconder la Grèce!
Un cri vengeur succède au cri de sa détresse:
Patrie! indépendance! A ce cri tout répond
Des monts de Messénie aux mers de l'Hellespont,

Et cent mille héros, qu'un saint accord anime,
S'arment, en attestant notre mort unanime.
Au bruit de leurs sermens, sur ces rochers sacrés,
Réveillez-vous alors, ombres qui m'entourez !
Voyez en fugitif, sur une frêle barque,
L'Hellespont emporter ce superbe Monarque,
Et la Grèce, éclipsant ses exploits les plus beaux,
Rassurer son Olympe au pied de nos tombeaux.
Si de tels intérêts j'ose un moment descendre,
Amis, je vous dirai quel culte à notre cendre
Vont consacrer l'histoire et la postérité.
Oui, nous nous emparons d'une immortalité
Où nulle gloire humaine encor n'est parvenue ;
Et, quand de Sparte enfin l'heure sera venue,
De ses débris sacrés, qui ne se tairont pas,
Les tyrans effrayés détourneront leurs pas.
Alors, des temps fameux levant les voiles sombres,
Le voyageur sur Sparte évoquera nos ombres,
Et, de Léonidas et de ses compagnons,
Les échos n'auront pas oublié les grands noms.

PICHAT. *Léonidas*, act. III, sc. VI.

La Statue de Corneille.

VOUS qui pour enflammer les talens dont la France
Sent frémir dans son sein la féconde espérance,
Vous qui des mêmes fleurs entourez tous les ans
L'autel où vos aïeux ont porté leurs présens,
A votre vieux Corneille offrez un digne hommage.
Les murs qui l'ont vu naître attendaient son image ;
Paris, tous les Français; tout un peuple jaloux
Veut, de lui rendre honneur s'honorer avec vous.
C'est ainsi qu'à Straffort l'Angleterre idolâtre
Couronnait dans Shakspeare le père du théâtre.
Juliette, à son nom, s'arrachant du cercueil,

Othello tout sanglant près d'Ophélie en deuil,
Macbeth, qui sur leurs pas s'avançait d'un air sombre,
De leur cortége auguste environnait son ombre.
Garrick, des spectateurs échauffait les transports....
Notre Garrick n'est plus; mais du moins chez les morts,
Si Corneille l'a vu d'un lac de Trasimène
Menacer devant lui l'arrogance romaine,
Enivré de ses vers, Corneille, en l'admirant,
A pleuré de plaisir, et s'est trouvé plus grand.
Ah! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître
Dans le marbre animé par le ciseau d'un maître!
Que David nous le rende avec ce vaste front
Creusé par les travaux de son esprit fécond,
Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la tragédie un jour s'est élancée.
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant
On croie entendre encor ces vers remplis de flamme
Dont le bon sens sublime élève, agrandit l'âme,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu;
Proverbes éternels dictés par la vertu;
Morale populaire à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie!
Venez donc, offrez-lui vos vœux reconnaissans;
Offrez-lui vos tributs, orateurs : quels accens
Plus brûlans que les siens, de plus d'idolâtrie
Ont embrasé les cœurs au nom de la patrie?
Vous aussi, magistrats; c'est lui que tant de fois
Entoura de respect l'autorité des lois.
Venez, généreux fils, en qui l'affront d'un père
Ferait encor du Cid bouillonner la colère,
Pour les lui présenter, Rodrigue attend vos dons.
Vous qui, les yeux en pleurs, à ses nobles leçons,
Sentez de pardonner la magnanime envie,
Rois, à lui rendre hommage, Auguste vous convie.
Et vous, guerriers, et vous qui trouvez des appas

Dans ce bruit glorieux que laisse un beau trépas,
Venez au vieil Horace apporter votre offrande.
Venez, jeunes beautés, Chimène la demande.
Accourez tous ; Corneille a charmé vos loisirs :
Payez en un seul jour deux cents ans de plaisirs !
Vos applaudissemens font tressaillir sa cendre ;
Appelé par vos cris, heureux de les entendre,
Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient, honneur à lui ! levez-vous, levez-vous !......
Aux acclamations d'une foule ravie,
Les Rois se sont levés pour honorer sa vie.
Eh bien ! qu'à leur exemple, ému d'un saint transport,
Le peuple, devant lui, se lève après sa mort !

Casimir Delavigne. *Discours en vers composé pour une représentation solennelle donnée à Rouen en l'honneur de Pierre Corneille.*

DIALOGUES.

Dialogue poétique.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Le *dialogue* épique ou dramatique a pour objet une action ; le *dialogue* philosophique a pour objet une vérité. Ceux des *dialogues* de Platon qui ne font que développer la doctrine de Socrate, sont des *dialogues* philosophiques ; ceux qui contiennent son histoire, depuis son apologie jusqu'à sa mort, sont mêlés d'épique et de dramatique.

Il y a une sorte de *dialogue* dramatique où l'on imite une situation plutôt qu'une action de la vie : il commence où l'on veut, dure tant qu'on veut, finit quand on veut ; c'est du mouvement sans progression, et par conséquent le moins intéressant de tous les *dialogues*. Telles sont les églogues en général, et particulièrement celles de Virgile, admirables d'ailleurs par la naïveté du sentiment et le coloris des images.

Mais c'est surtout dans la poésie dramatique que le *dialogue* doit tendre à son but. Un personnage qui, dans une situation intéressante, s'arrête à dire de belles choses qui ne vont point au fait, ressemble à une mère qui, cherchant son fils dans les campagnes, s'amuserait à cueillir des fleurs.

Cette règle, qui n'a point d'exception réelle, en a quelques unes en apparence : il est des scènes où ce que dit l'un des personnages n'est pas ce qui occupe l'autre. Celui-ci, plein

de son objet, ou ne répond point, ou ne répond qu'à son idée. On flatte Armide sur sa beauté, sur sa jeunesse, sur le pouvoir de ses enchantemens; rien de tout cela ne dissipe la rêverie où elle est plongée. On lui parle de ses triomphes et des captifs qu'elle a faits : ce mot seul touche à l'endroit sensible de son âme; sa passion se réveille, et rompt le silence :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

Mérope entend, sans l'écouter, tout ce qu'on lui dit de ses prospérités et de sa gloire. Elle avait un fils, elle l'a perdu, elle l'attend; ce sentiment seul l'intéresse :

Quoi, Narbal ne vient point! reverrai-je mon fils ?

Il est des situations où l'un des personnages détourne exprès le cours du *dialogue*, soit crainte, ménagement, ou dissimulation : mais alors même le *dialogue* tend à son but, quoiqu'il semble s'en écarter. Toutefois, il ne prend ces détours que dans des situations modérées. Quand la passion devient impétueuse et rapide, les replis du *dialogue* ne sont plus dans la nature. Un ruisseau serpente, un torrent se précipite : aussi voit-on quelquefois la passion retenue, comme dans la déclaration de Phèdre, s'efforcer de prendre un détour; mais, tout à coup, rompant sa digue, s'abandonner à son emportement :

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue ;
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur,
Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur.

Une des qualités essentielles du *dialogue*, c'est d'être coupé à propos; hors des situations dont je viens de parler, où le respect, la crainte, la pudeur, retiennent la passion, et lui imposent silence; hors de là, dis-je, le *dialogue* est vicieux, dès que la réplique se fait attendre; défaut que les plus grands maîtres n'ont pas toujours évité. Corneille a donné en même temps l'exemple et la leçon de l'attention

qu'on doit à la vérité du *dialogue*. Dans la scène d'Auguste avec Cinna, Auguste va convaincre de trahison et d'ingratitude un jeune homme fier et bouillant, que le seul respect ne saurait contraindre : il a donc fallu préparer le silence de Cinna par l'ordre le plus imposant. Cependant, malgré la loi que lui fait Auguste de tenir sa langue captive, dès qu'il arrive à ce vers :

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Cinna s'échappe, et va répondre : mouvement naturel et vrai, que le grand peintre des passions n'a pas manqué de saisir. C'est ainsi que la réplique doit partir sur le trait qui la sollicite. Les récapitulations ne sont placées que dans les délibérations et les conférences politiques, c'est-à-dire dans les momens où l'âme doit se posséder.

On peut distinguer, par rapport au *dialogue*, quatre formes de scènes. Dans la première, les interlocuteurs s'abandonnent aux mouvemens de leur âme, sans autre motif que de l'épancher ; ces scènes-là ne conviennent qu'à la violence de la passion : dans tout autre cas, elles doivent être bannies du théâtre, comme froides et superflues. Dans la seconde, les interlocuteurs ont un dessein commun qu'ils concertent ensemble, ou des secrets intéressans qu'ils se communiquent : telle est la belle scène d'exposition entre Emilie et Cinna. Cette forme de *dialogue* est froide et lente, à moins qu'elle ne porte sur un intérêt très-pressant. La troisième est celle où l'un des interlocuteurs a un projet ou des sentimens qu'il veut inspirer à l'autre : telle est la scène de Nérestan avec Zaïre. Comme l'un des personnages n'y est que passif, le *dialogue* ne saurait être ni rapide ni varié ; et ces sortes de scènes ont besoin de beaucoup d'éloquence. Dans la quatrième, les interlocuteurs ont des vues, des sentimens ou des passions qui se combattent, et c'est la forme la plus favorable au théâtre. Mais il arrive souvent que tous les personnages ne se livrent pas, quoiqu'ils soient tous en action, et alors la scène demande d'autant plus de force et

de chaleur dans le style, qu'elle est moins animée par le *dialogue.* Telle est, dans le sentiment, la scène de Burrhus avec Néron ; dans la véhémence, celle de Palamède avec Oreste et Electre ; dans la politique, celle de Cléopâtre avec ses deux fils ; dans la passion, celle de Phèdre avec Hippolyte. Quelquefois aussi tous les interlocuteurs se livrent au mouvement de leur âme, et combattent à découvert. Voilà, ce semble, la forme de scènes qui doit le plus échauffer l'imagination du poëte, et produire le *dialogue* le plus rapide et le plus animé. Cependant, on en voit peu d'exemples, même dans nos meilleurs tragiques, si l'on excepte Corneille, qui a poussé la vivacité, la force et la justesse du *dialogue* au plus haut degré de perfection. L'extrême difficulté de ces belles scènes vient de ce qu'elles supposent à la fois un sujet très-important, des caractères bien contrastés, des sentimens qui se combattent, des intérêts qui se balancent, et assez de ressources dans le poëte pour que l'âme des spectateurs soit tour à tour entraînée vers l'un et l'autre parti par l'éloquence des répliques. On peut citer pour modèle en ce genre la scène entre Horace et Curiace, celle entre Félix et Pauline ; la conférence de Pompée avec Sertorius ; enfin plusieurs scènes d'*Héraclius* et du *Cid*, et surtout celle entre Chimène et Rodrigue, une des plus belles et des plus pathétiques du théâtre.

En général, le désir de briller a beaucoup nui au *dialogue* de nos tragédies ; on ne peut se résoudre à faire interrompre un personnage auquel il reste encore de belles choses à dire.

Dans le comique, Molière est un modèle accompli dans l'art de *dialoguer* comme la nature. On ne voit pas dans toutes ses pièces un seul exemple d'une réplique hors de propos. Mais autant ce maître des comiques s'attachait à la vérité, autant ses successeurs s'en éloignent. La facilité du public à applaudir les tirades et les portraits, a fait de nos scènes de comédie des galeries d'enluminures.

La repartie sur le mot est quelquefois plaisante, mais ce n'est qu'autant qu'elle va au fait. Qu'un valet, pour apaiser

son maître qui menace un homme de lui couper le nez, lui dise :

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguiller ?

le mot est lui-même une raison. *La lune tout entière* de Jodelet est encore plus comique.

Les écarts du *dialogue* viennent communément de la stérilité du fond de la scène, et d'un vice de constitution dans le sujet. Si la disposition en était telle qu'à chaque scène on partît d'un point pour arriver à un point déterminé, chaque réplique serait à la scène ce que la scène est à l'acte, un nouveau moyen de nouer ou de dénouer ; mais, dans la distribution primitive, on laisse des intervalles vides d'action : ce sont ces vides qu'on veut remplir ; et de là les excursions et les lenteurs du *dialogue*.

MARMONTEL. *Elémens de Littérature*, t. II.

Félix et Pauline.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être :
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des Dieux.....

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Hé bien, qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place.....

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles :
En épousant Pauline, il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.

Quand le crime d'Etat se mêle au sacrilége,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FÉLIX.

Les Dieux et l'Empereur sont plus que ma famille.

CORNEILLE. *Polyeucte*, act. III, sc. III.

Agamemnon et Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

QUEL bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au Ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON (*à part*).

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

. . . .

IPHIGÉNIE.

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille. ....

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille!

Adieu (1).

RACINE. *Iphigénie*, act. II, sc. II.

(1) Voyez les *Leçons Latines modernes*.

MODÈLE D'EXERCICE.

On connaît cette scène déchirante où Iphigénie accable de caresses un père malheureux dont ces mêmes caresses percent le cœur. Assurément, je n'ai rien à dire à Euripide sur une scène si bien conçue et si bien remplie, si ce n'est qu'il faut le plaindre d'avoir été si cruellement défiguré par Brumoy. Mais doit-on blâmer Racine de ne l'avoir pas imité jusque dans les petits détails de naïveté que peut-être permettaient les mœurs du théâtre grec, sans que ce soit une raison pour qu'on les aimât sur le nôtre? Quand Agamemnon dit à sa fille : « Plus vous montrez de raison dans toutes vos « réponses, plus vous m'affligez, » elle répond : « Je vous « dirai des folies, si cela peut vous amuser. » Une jeune fille telle qu'Iphigénie a pu laisser échapper cette saillie, qui est de son âge; mais tout l'art de Racine pouvait-il la faire passer ? Je n'ose le décider; mais je crois qu'on peut en douter. En suivant de trop près la nature, on s'expose quelquefois à en manquer l'effet sur la scène, et il ne faut qu'un mot pour mêler le rire aux larmes. A tout prendre, les deux scènes me paraissent également belles dans les deux pièces; mais celle de Racine, à mon avis, finit mieux.

Verra-t-on à l'autel, etc.

. . . .

Adieu.

Et il sort, laissant une teinte cruelle et profonde dans l'âme du spectateur. Ce trait est indiqué dans Euripide, mais il n'y est pas détaché de manière à frapper un coup si juste, et qui soit le dernier.

« Il faut que je fasse, etc. »

Il s'attendrit encore sur elle, puis il la renvoie retrouver ses compagnes, et reste avec Clytemnestre, qui s'étonne de

sa douleur. Il s'en excuse sur le chagrin de se séparer de sa fille en la mariant. Je ne sais si j'ai raison, mais il me semble qu'après une scène si douloureuse, il valait mieux faire sortir Agamemnon, qui dans cet instant ne doit guère avoir la force de tromper. Racine termine la scène, et éloigne le père quand il a dit le mot terrible : *Vous y serez;* et je crois qu'en cela il a connu la mesure exacte des forces de la nature et de l'effet théâtral.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. V.

Athalie et Joas.

ATHALIE.

COMMENT vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens!

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment! et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

. . . .

ATHALIE.

. . . . Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;

Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Eh quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais ; vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE.

Non ; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils? . . . .
(*A Josabet.*)
. . . . J'aime à voir comme vous l'instruisez.
(*A Joas.*)
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis Reine, et n'ai point d'héritier :
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier ;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses ;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui : vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais, et pour.....

ATHALIE.

Eh bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

RACINE. *Athalie*, act. II, sc. VII.

Anne de Boulen et Elisabeth sa fille.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques momens bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée !

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée !

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas ;
Souvent, durant les nuits, je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle !

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot, veux-tu me déchirer ?

ÉLISABETH.

Comme toi, maintenant, je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous ses discours ont de grâce et de charmes !

ÉLISABETH.

Ma mère....

BOULEN.

Quoi! sa main veut essuyer mes larmes!

ÉLISABETH.

Mais d'où vient ta douleur?

BOULEN.

Tu le sauras un jour....

ÉLISABETH.

Ne quitteras-tu point ce triste et noir séjour?

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Ah! j'en suis bien contente!

BOULEN.

La mort qu'on me prépare est loin de son attente!

ÉLISABETH, *regardant les chaînes de sa mère.*

Ce fer est trop pesant; il doit blesser tes mains.

BOULEN.

Je subirai bientôt de plus cruels destins.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui peut causer ta peine?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine;
Pour prix de ma tendresse, il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Eh! que n'appelles-tu mon père à ton secours?

BOULEN.

Ton père!

ÉLISABETH.

Il te chérit, il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui! tu le crois?

ÉLISABETH.

Mon père! ah! s'il pouvait m'entendre!
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui! je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui.... Tu ne me réponds rien.

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père.

CHÉNIER. *Henri VIII*, act. IV, sc. IV.

Trissotin et Vadius.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'Ithos et le Pathos.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
(*à Trissotin.*)
Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en....

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la Princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,

Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre.....

PHILAMINTE.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire, à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par-là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin!

MOLIÈRE. *Les Femmes Savantes*, act. III, sc. V.

Valère et Hector.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries;
Je te loue, ô Destin, de tes coups redoublés;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés!
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALÈRE.

De serpens mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)
Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris;

Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau!

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel! ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours:
Je n'aimerai que vous; m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre:
Approche ce fauteuil.
(*Hector approche un fauteuil.*)

VALÈRE, *assis.*

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort*, *et rentre*, *tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas!
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

« Chapitre VI. *Du mépris des richesses.*
« La fortune offre aux yeux des brillans mensongers;
« Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
« Leur possession trouble, et leur perte est légère:
« Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève
(*Il s'assied.*)
Des mouvemens de rage... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seul arbitre,
Adorable Angélique..... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il....

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine ?
« Moins on a de richesse, et moins on a de peine :
« C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.
Etait-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois, à carte triple, être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur le fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air ;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur......

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or »,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

REGNARD. *Le Joueur*, act. IV, sc. XIII.

Dubiange, Frontin, et, *dans la scène suivante*, Eugène.

DUBIANGE, *se parlant à lui-même jusqu'à la fin de la scène.*

SUR la tante ou la nièce, il faut fixer mes vœux?

FRONTIN.

A moins de les vouloir épouser toutes deux....

DUBIANGE.

Que faire? Quand je puis, au sein de l'opulence,
Couler en paix mes jours, d'où vient que je balance?

FRONTIN.

Oui, dites-moi pourquoi?

DUBIANGE, *se levant brusquement.*

Quel embarras maudit!

Belmas de son côté (car tout me contredit),
Attend une réponse, et de l'autre ces dames
Qui depuis dix-huit mois.... maudites soient les femmes!
Quand je contemple l'une avec tous ses appas....

FRONTIN.

Représentez-vous l'autre avec tous ses ducats.

DUBIANGE.

Sa beauté me ravit, et mon âme est heureuse.

FRONTIN.

La beauté d'une femme est souvent dangereuse.

DUBIANGE.

Il est vrai que la tante.... oui, mais je ferais mieux....
Non.... je me marîrai quand je serai plus vieux.

FRONTIN.

Quand vous aurez la goutte; excellente réforme!

DUBIANGE.

Je pourrai faire alors un mariage en forme.

FRONTIN, *ironiquement.*

Oui!

DUBIANGE.

Pourquoi me presser?

FRONTIN.

N'avons-nous pas le temps?
Nous nous amenderons dans dix, vingt ou trente ans.

DUBIANGE.

Quel mortel plus heureux qu'un homme libre et tendre,
Qui, sans prendre une épouse, à mille peut prétendre?
Il sait, sans se fixer, promener ses désirs,
Et ses jours sont filés par la main des plaisirs.

FRONTIN.

Fort bien! vous trouvez donc, Monsieur, le mariage?....

DUBIANGE.

Charmant.... en perspective; et quand je l'envisage
De près, quand je compare et le mal et le bien....

FRONTIN.

Vous finissez toujours par ne décider rien.

(Sc. IX.)

. . . .

. . . .

EUGÈNE.

. . . Vois ton rival, mais vois aussi ton frère;
Ce que tantôt j'ai fait, ne pourras-tu le faire?
Je te sacrifiais mon amour, mon bonheur,
Et j'assurais le tien; parle, ouvre-moi ton cœur:
Aimes-tu?

DUBIANGE.

Mais.... je crois.... oui, du moins je suppose.

EUGÈNE.

En perds-tu la raison?

DUBIANGE.

Oh! c'est une autre chose;
Pourtant à mon amour j'ai tout sacrifié.

EUGÈNE.

Moi, je veux tout devoir à ta seule amitié.
Si, croyant te servir, j'ai consulté la mienne,
N'ai-je donc pas aussi quelques droits à la tienne?

DUBIANGE.

Oui, sans doute, mon frère, et je veux t'imiter.

EUGÈNE.

Ah! mon ami, comment pourrai-je m'acquitter?
Par quels remercîmens?... mais ton cœur m'en dispense,
Car tu trouves en lui d'abord ta récompense.

DUBIANGE.

Eh quoi ! veux-tu sitôt te marier ?

EUGÈNE.

Qui, moi ?
Demain, aujourd'hui même, à l'instant. Mais je voi
Quelques retards encor dont je m'impatiente.
Frontin, va-t'en, cours, vole.... O ma chère Eliante!
(*à Dubiange.*)
Combien ton procédé m'a pénétré le cœur !
Mais, je lui vais moi-même apprendre mon bonheur.

DUBIANGE, *le retenant.*

Quel transport ! tu pourrais différer cette affaire.

EUGÈNE.

A prendre un bon parti malheureux qui diffère !

DUBIANGE.

C'est fort bien : cependant, tu me remplaceras,
Cela doit te suffire ; et tu n'attendrais pas ?...

EUGÈNE.

Mais, mon frère....

DUBIANGE.

A sa main dès que tu peux prétendre,
Eh ! mais, que diable alors, pourquoi ne pas attendre ?

EUGÈNE.

Pourquoi ? quel homme !

DUBIANGE.

Es-tu si pressé par le temps ?
Parbleu, j'attends bien, moi; depuis deux ans j'attends !

EUGÈNE.

Et, par un tel aveu te condamnant toi-même,
Tu prétends qu'aujourd'hui j'embrasse ton système ?

Toujours tarder ! toujours remettre au lendemain !
C'est imiter ce fou qui, trouvant en chemin
Une large rivière, attend, quand tout le presse,
Que l'eau soit écoulée : elle coule sans cesse,
Sans cesse coulera sans arrêter son cours;
Le temps fuit avec elle, et l'homme attend toujours (1).

Onésime Leroy. *L'Irrésolu*, sc. X.

(1) . . . . *Qui rectè vivendi prorogat horam,*
Rusticus exspectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.

Hor. *Ep. II.*

CARACTÈRES OU PORTRAITS

ET

PARALLÈLES.

> La Nature, féconde en bizarres portraits,
> Dans chaque âme est marquée à de différents traits.
>
> BOILEAU, *Art poét.*, ch. II.

Portraits, etc.

PRÉCEPTES DU GENRE.

En poésie, et singulièrement dans le poëme héroïque, l'art de peindre est l'art d'esquisser avec esprit, et de laisser à l'imagination le plaisir d'achever l'image. De tous les poëtes épiques, l'Arioste est le seul qui se soit amusé à finir un *portrait*, celui de la beauté d'Alcine : le ton libre et badin de son poëme l'a permis. Mais ni Homère, ni Virgile, ni le Tasse n'ont peint la figure que par esquisse, et d'un trait rapide ; l'intérêt dominant de l'action ne leur a pas laissé le loisir de peindre en détail.

Dans des poésies dont le sujet moins vaste, moins sérieux, moins entraînant, permet au poëte de s'égayer, ou de se reposer sur un objet unique, un *portrait* fini sera placé, s'il est intéressant.

Dans l'élégie ou dans l'églogue, l'amant, occupé de l'objet qu'il idolâtre, peut naturellement s'en retracer les

charmes. De même, lorsque la nature du poëme exige qu'un objet allégorique soit décrit, comme dans les métamorphoses, le poëte ne saurait mieux faire que de rendre l'idée sensible aux yeux : alors peindre, c'est définir. Virgile aura dit, en passant, *malesuada fames;* Ovide décrira ce que n'a fait qu'indiquer Virgile :

Hirtus erat crinis, cava lumina, pallor in ore, etc.

Ovide aura décrit l'Envie :

Pallor in ore sedet, macies in corpore toto,
Nusquam recta acies, livent rubigine dentes;
Pectora felle virent, lingua est suffusa veneno;
Risus abest, nisi quem visi movère dolores, etc.

Voltaire, en passant, touchera quelques traits de ce même vice :

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
Le jour blesse ses yeux, dans l'ombre étincelans ;
Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Il n'en est pas absolument du caractère comme de la figure : s'il est curieux, intéressant, et d'une singularité rare, le poëte épique lui-même se donnera le soin de le développer. Tel est, au second livre de *la Pharsale*, le *portrait* du stoïcien dans la personne de Caton :

.... *Hi mores, hæc duri immota Catonis*
Secta fuit : servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam, etc.

Le genre où l'on est le plus souvent tenté de faire des *portraits*, c'est le comique ; et c'est là justement qu'il faut en être le plus sobre : rien de plus contraire à la vivacité du dialogue et de l'action. J'ai vu le temps où nos comédies étaient des galeries de *portraits;* et, avec de l'esprit, cela faisait d'assez mauvaises comédies. Quand Molière a voulu

prévenir les reproches des faux dévots, il a tracé dans le premier acte du *Tartufe* les deux caractères opposés de la dévotion et de l'hypocrisie. Le sujet, le motif, la circonstance en valaient la peine. Lorsqu'il a voulu, dans une scène où le misanthrope est en situation, irriter son humeur en le rendant témoin d'une conversation du monde, de celle où, selon l'usage, on médit de tous les absens, il a fait des *portraits ;* et ceux-là sont de main de maître. Mais hors de là, c'est l'action qui peint ; et jamais, dans ses comédies, les caractères annoncés ne sont dessinés en repos.

La tragédie exige quelquefois, et pour la vraisemblance, et pour l'intérêt de l'action, des peintures de caractères, et cela fait partie de l'exposition ; mais tout ce qui n'est pas nécessaire à l'intelligence des faits, tout ce qui n'a aucun trait à l'action présente, doit être exclu de ces peintures ; car tout ce qui est inutile est froid, fût-il d'ailleurs le plus beau du monde.

MARMONTEL. *Elémens de Littérature*, t. IV.

CARACTERES POLITIQUES.

Thémistocle.

DES plus grands sénateurs la sagesse y préside (1).
Deux illustres rivaux, Thémistocle, Aristide,
Les premiers au combat, les premiers au conseil,
Ont de ce jour de fête ordonné l'appareil ;
A d'obscurs citoyens ils doivent leur naissance :
Seuls ils ont fait leur sort. On les vit, dès l'enfance,
Suivre un parti contraire, et différer toujours ;
Mais sitôt que l'Etat réclame leur secours,
Ennemis généreux, oubliant leur querelle,

(1) L'auteur vient de parler des jeux Olympiques.

Ils marchent réunis quand sa voix les appelle.
Thémistocle est superbe, actif, ambitieux;
Il eût dans tous les temps attiré tous les yeux,
Et gouverné l'Etat où le sort l'eût fait naître...
Il pense en politique, il agit en guerrier,
Fait pour le premier rang, brille encore au dernier;
Joint l'art à la grandeur, la prudence à l'audace,
Et change de talent quand il change de place.
Dans Athène, à la cour, il sut être à la fois
Et souple avec le peuple et fier avec les Rois.
La gloire est le besoin de son âme enflammée;
Du nom des vieux héros son oreille est charmée.
Jeune enfant, il courait, ivre d'un noble orgueil,
Méditer leur histoire au pied de leur cercueil.
Il fut jaloux d'Achille en lisant l'Iliade.
Vainqueur de Marathon, ô fameux Miltiade,
C'est toi, surtout, c'est toi qu'il voudrait imiter!
Ta gloire, à chaque instant, revient le tourmenter.
A peine au sein des nuits ses yeux s'appesantissent,
Qu'autour de lui soudain mille voix retentissent,
Qui, proclamant ton nom jusque dans son sommeil,
Au bruit de ta victoire ont hâté son réveil.
Il se lève, il t'appelle, embrasse ton image,
Croit te voir apparaître au milieu d'un nuage,
T'invoque, et plein de toi, jure de t'égaler,
Dût un injuste arrêt comme toi l'exiler.

FONTANES. *La Grèce sauvée.*

Aristide.

ARISTIDE est plus simple et non moins magnanime;
De la seule équité le pur amour l'anime:
Ceux même dont la haine éclata contre lui,
Sitôt qu'on les opprime, invoquent son appui.
Ferme dans les revers, modeste dans la gloire,

Aussi grand dans l'exil qu'en un jour de victoire,
Le vent de la faveur ou de l'adversité
N'élève en aucun temps ou n'abat sa fierté.
Opprimé, mais fidèle à sa patrie ingrate,
Il sert toujours le peuple et jamais ne le flatte.
Sa noble pureté, sûr garant de sa foi,
L'orne mieux que la pompe et tout l'or d'un grand roi.

. . . .

. . . .

De respect et d'amour ce grand homme entouré,
Du saint titre de juste est partout honoré.
Moins il prétend d'honneurs, plus il obtient d'empire;
Lui-même il est surpris des transports qu'il inspire :
Sans cesse il s'y dérobe, et souvent le respect
Fait taire la louange à son auguste aspect.
D'un œil religieux sans bruit on le contemple,
Sa voix est un oracle et sa demeure un temple;
Sa vertu le consacre, et, digne des autels,
Semble plus s'approcher des dieux que des mortels.
Lui-même à Thémistocle il donne son suffrage,
Vante ses grands travaux, ses talens, son courage,
Et, quand il reconnaît qu'il n'est point son égal,
Marche après lui sans peine et cède à son rival.

LE MÊME. *Ibid.*

Le Français et l'Anglais.

PEUT-ÊTRE, dit Le Fort, leur berceau fut commun,
Mais ils diffèrent plus que si la mer profonde
Eût entre leurs climats mis la moitié du monde :
Tant la nature en eux grava des traits divers!
Tu croiras tout à coup voir un autre univers.
Ici, ce ne sont plus ces mœurs républicaines
D'un peuple enorgueilli d'avoir brisé ses chaînes;
Ce n'est plus la rudesse et l'austère âpreté,
Fruits sauvages d'un sol où croît la liberté;

Tout est plus doux, l'esprit, les vertus, le langage.
A peine on a touché sur cet heureux rivage,
S'offrent le goût des arts, les talens séducteurs,
Et l'aimable souplesse, et la grâce des mœurs.
Le Breton, frémissant au nom de servitude,
Nourrit une éternelle et vague inquiétude.
Le ciel le plus serein lui paraît orageux;
Le citoyen français, moins fier et plus heureux,
Pour le républicain objet digne d'envie,
D'un charme renaissant sait embellir la vie,
Sait jouir des succès, rit au sein des malheurs,
Et sa chaîne, à ses yeux, est couverte de fleurs.
L'Anglais, calme au dehors, couve dans le silence
Des grandes passions la sourde violence :
Sous sa cendre ce feu ne peut être amorti;
Chez lui tout est fureur et tout devient parti,
Intérêt de l'Etat, culte, amusement même;
S'il n'est indifférent, il faut qu'il soit extrême.
Le Français, plus actif, et bien moins emporté,
Echappe aux passions par sa légèreté :
Elle l'assujettit à ses divers caprices,
Et borne également ses vertus et ses vices.
L'un né compatissant et cruel à la fois,
Féroce dans ses mœurs, est humain dans ses lois;
L'autre n'offre pas moins de contrastes bizarres,
Et ce peuple si doux maintient des lois barbares.
Dans le sein des combats, l'un et l'autre fut grand.
Leur courage est fameux, mais il est différent.
La valeur de l'Anglais est intrépide et sombre;
De ses fiers ennemis il calcule le nombre,
Du choc, sans s'émouvoir, soutient la pesanteur,
S'anime par degrés, s'acharne avec lenteur,
Menace en expirant l'ennemi qui l'accable,
Et son dernier moment est le plus redoutable.
Le Français, plus terrible à son premier effort,
Où la gloire paraît, n'aperçoit pas la mort;

Il s'élance : pour lui les combats sont des fêtes ;
Il change de plaisirs, en volant aux conquêtes.
Par la seule lenteur on peut lui résister ;
Et, s'il domptait sa fougue, il pourrait tout dompter.
  Par leur gouvernement plus divisés encore,
Ce qu'on redoute à Londre, à Paris on l'adore ;
Là, le noble, du peuple autorisant les droits,
S'en fit un allié pour combattre les Rois :
Le despotisme alors recula d'épouvante.
Moins magnanime ici, peut-être moins prudente,
Sous ses pieds dédaigneux foulant le plébéien,
La noblesse fut tout, le peuple ne fut rien :
Mais le pouvoir des Rois s'avançait en silence ;
La force souveraine emporta la balance,
Et les grands ont connu, de leur chute étonnés,
Qu'en enchaînant le peuple ils s'étaient enchaînés.
  L'Anglais, dans les fureurs des discordes civiles,
Sut rendre à son pays ses fureurs même utiles :
Chaque goutte de sang fut pour la liberté ;
Chaque malheur public fut pour l'humanité.
Ici la nation ardente, mais légère,
Laisse errer au hasard sa fougue passagère,
Et, formant des complots, jamais de grands desseins,
L'intérêt d'un moment toujours arma ses mains.
Que dis-je ? le Français, dans les jours d'anarchie,
En combattant les Rois aimait la Monarchie,
Et, vers les factions par caprice emporté,
Chercha le mouvement plus que la liberté ;
Il méconnut des lois le savant équilibre !
  Malheur au fier Anglais, s'il cessait d'être libre !
Car, s'il perdait ses lois, il serait sans appui ;
Le despotisme alors, se déchaînant sur lui,
Serait aussi fougueux que la liberté même.
Le Français, rassuré sous le pouvoir suprême,
D'un maître impérieux redoute moins les droits.
Les mœurs, auprès du trône, ont remplacé les lois.

40.

Quand l'honneur a parlé, la force doit se taire.
C'est lui qui du Français maintient le caractère.
A la voix de l'honneur le Français ennobli,
Même en obéissant, ne s'est point avili;
Sous des Rois qui sont grands, il sait l'être lui-même;
Orgueilleux d'embellir l'éclat du diadème,
La gloire est à ses yeux plus que la liberté.
  Prince, tel est ce peuple aimable et redouté :
De son fier ascendant l'Europe convaincue
Par lui fut à la fois éclairée et vaincue.
L'Europe admire, craint, imite le Français;
A ses voisins altiers qu'offensent ses succès,
Il donne les leçons des arts et du courage,
Et leur haine jalouse est un nouvel hommage (1).

THOMAS. *Pétréide.*

Du Guesclin.

RANDAN! sous tes remparts cette victoire en deuil
De lauriers, de cyprès ombrageant un cercueil,
Honore du Guesclin et ses compagnons d'armes,
Penchés vers ses débris, les inondent de larmes,
Comme s'ils espéraient, par un pieux effort,
Ou le rendre à la vie ou partager sa mort.
Formé de mille cris, un seul cri lamentable
S'étend, et les soldats pleurent leur Connétable,
Dont ils virent au sein des combats, des tournois,
La lance gracieuse et le glaive courtois,
Sans avoir un seul jour démenti sa vaillance,
Guerroyer cinquante ans pour l'honneur de la France.
L'un baise cette main dont l'appui généreux
D'un bouclier vivant couvrit les malheureux;
Un autre avec respect contemple cette épée,

(1) Voyez en prose, *Caractères ou Portraits*; et les *Leçons Latines modernes*.

Qui d'utiles exploits constamment occupée,
Sachant à la valeur unir la loyauté,
Secourut, rétablit, vengea la royauté.
Des champs de l'Armorique aux vallons de l'Espagne,
L'honneur est un ami qui toujours l'accompagne :
Là, vainqueur dans Tolède, il brise un joug d'airain,
Et replace un proscrit dans son rang souverain;
Là, trahi par le sort auprès de Navarrette,
De l'éclat d'un succès il pare une défaite.
La France tout entière au seuil de sa prison
Viendra pour délivrer son chevalier breton,
Et si l'or des Français peut seul briser sa chaîne,
La quenouille à la main, vassale et châtelaine,
Toutes vont préparer le chanvre avec le lin,
Pour filer la rançon de Bertrand du Guesclin.
Oh! combien la vertu sait conserver d'empire!
L'Anglais même, l'Anglais te révère et t'admire,
Vaillant héros; il vient, prosterné noblement,
Aux pieds de ton cadavre acquitter ton serment.
En saluant ton nom qui gagne des batailles,
Tout un peuple orphelin conduit tes funérailles,
Et joint dans Saint-Denis, sous les mêmes parois,
La tombe d'un héros à la tombe des rois.

A. Bignan, *Mélodies Françaises. La Chevalerie*, t. II.

Bayard.

Non loin de Marignan, une scène imposante
Sur un champ de bataille à nos yeux se présente;
C'est un roi qu'un héros vient d'armer chevalier;
Ce héros, c'est Bayard; ce roi, François premier;
O du sceptre et du glaive union fraternelle
Fidèle à son pays, à son prince fidèle,
Bayard combat pour eux, quand Fornoue et Milan

De sa jeune valeur n'arrêtent pas l'élan,
Lorsqu'il court triomphant sur les murs de Mézière
Du royaume des lis arborer la bannière,
Ou, de ce pont tremblant, seul empêchant l'accès
A deux cents Espagnols n'oppose qu'un Français.
Modèle des Héros dans son cœur magnanime,
Il n'a pas un penser que la vertu n'anime.
Lorsque dans Brescia, livrée à sa fureur,
La victoire en courant disperse la terreur,
Avec ce même bras qui semait les alarmes,
De la vierge pudique il protége les charmes,
Et fait, en refusant un tribut mérité,
Du prix de la valeur la dot de la beauté.
O grand homme, salut! ton dernier jour approche;
Mais tu mourras sans peur, tu vécus sans reproche;
Les yeux tournés encor vers l'ennemi craintif,
Qui frémit de porter la main sur son captif,
Tu meurs en arrachant la victoire à ton maître,
Des pleurs à tes rivaux, un repentir au traître,
Et ton âme confond dans un sublime adieu
Trois noms sacrés pour toi, le Roi, la France et Dieu.
Salut! du haut des Cieux vois la Chevalerie
Apporter son hommage à ta cendre chérie,
Couronner de lauriers son dernier fils mourant,
Prier, baisser la tête et s'enfuir en pleurant.

LE MÊME. *Même pièce.*

Coligny.

COLIGNY, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur.
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue :
Et, d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.

Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage;
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans les défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité (1).

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. II.

Henri de Guise, le Balafré.

SA valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux:
Il savait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence:
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait,
Terrible et sans retour, alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,

(1) Voyez *Narrations* et *Descriptions*.

Brillant par ses vertus et même par ses vices;
Connaissant le péril, et ne redoutant rien :
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen (1).

LE MÊME. *Ibid.*, ch. III.

Mayenne et d'Aumale.

MAYENNE, dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes.
Il succède à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins;
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère.
Il servait à regret; et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans :
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise, avec plus d'éclat éblouissant les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non moins dangereux.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible :
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'âme de la Ligue, et l'autre en est le bras.

LE MÊME. *Ibid.*

(1) Voyez t. I, même sujet.

Mornay.

QUAND il (1) fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés :
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay : c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida, chez les peuples païens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.
Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre et de plaire.
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours :
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour et son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. IX.

Philippe II et Sixte-Quint.

PHILIPPE, de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,

(1) Le Génie de la France.

Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.
Sixte, au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'âme encor plus fière.
Le pâtre de Montalte est le rival des Rois ;
Dans Paris comme à Rome, il veut donner des lois :
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues,
Et l'univers qu'il trompe est plein de ses intrigues.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. III.

Catherine de Médicis.

SON époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis ;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse :
Infidèle à sa secte, et superstitieuse ;
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. II.

Elisabeth et l'Angleterre.

SUR ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,

Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté
Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux;
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du Monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les Grands, et le Roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il peut le souverain pouvoir!
Plus heureux lorsqu'un Roi doux, juste et politique,
Respecte autant qu'il doit la liberté publique!

LE MÊME. *Ibid.*, ch. Ier.

Cromwell.

QUEL est donc ce mortel si fier et si terrible?
S'écria le héros; sa hauteur inflexible
Semble braver les Rois troublés à son aspect:
Il m'inspire à la fois l'horreur et le respect.
Quel est-il? — C'est Cromwell, répliqua la Déesse:
Mélange redoutable et de force et d'adresse,
Assassin de son Roi, tyran de ses égaux,

On le vit dans sa marche écraser ses rivaux
Par le poids de sa gloire et de sa renommée,
Le Roi par le Sénat, le Sénat par l'armée,
Les chefs par les soldats ; dans ses grands mouvemens,
Employer tour à tour, briser ses instrumens ;
Souffler le fanatisme, en maîtriser la rage,
Et par la liberté mener à l'esclavage.
Quand le Roi, le Sénat, les Grands furent proscrits,
Vainqueur, il resta seul debout sur des débris :
Son despotisme alors sortit de l'anarchie ;
Mais, des divisions l'Angleterre affranchie,
Sous ce maître imposant reprit de la splendeur ;
Il ennoblit son crime à force de grandeur,
Roi plus habile encor que sujet redoutable,
Le plus grand des mortels, s'il n'est le plus coupable (1).

THOMAS. *Pétréide.*

Richelieu.

Un homme en qui l'audace aux talens fut unie,
Sujet par sa naissance, et Roi par son génie,
Avait du nom Français commencé la splendeur,
Et préparé pour moi ce siècle de grandeur.
Cet homme est Richelieu, ministre despotique,
Profond dans ses desseins, fier dans sa politique,
Qu'il fallut à la fois admirer et haïr ;
Qui, parmi les complots, sut se faire obéir ;
En dégradant son Roi, releva la couronne ;
Du pouvoir d'un sujet fit hériter le trône ;
Combattit et l'Espagne, et l'Autriche et les Grands,
Et, sans aimer le peuple, écrasa ses tyrans.
Il ébranla l'Europe, et sut calmer la France.
Tandis que des Césars il sapait la puissance,

(1) Voyez *Caractères*, en prose.

La mort l'interrompit dans son vaste projet.
Son maître, qui ne fut que son premier sujet,
Qui, faible dans sa Cour, partout ailleurs fut brave,
Sans oser être libre, indigné d'être esclave,
A ce Ministre-Roi donnant peu de regrets,
Dans la nuit du tombeau l'avait suivi de près (1).

LE MÊME. *Ibid.*

Richelieu et Mazarin.

HENRI dans ce moment voit sur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis;
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats :
Il les prend pour des Rois. « Vous ne vous trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du Prince et de l'Etat l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami :
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités opposant son courage :
Des Princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie (2). »

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. VII.

(1) Voyez en prose, *Caractères ou Portraits.*

(2) Voyez en prose, *Caractères ou Portraits.*

Condé.

Le premier, dit Louis, de ces noms éclatans
Est ce fameux Condé, général à vingt ans,
Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,
Né pour être un héros, plus qu'un sujet fidèle.
Lui seul de son génie il connut le secret;
Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
Entouré de périls, le grand homme ordinaire
Balance les hasards, consulte, délibère;
Pour lui, voir l'ennemi, c'était l'avoir dompté;
En mesurant l'obstacle, il l'avait surmonté;
Sa prudence, sortant de la route commune,
Par l'excès de l'audace, enchaînait la fortune.
Pour guider des Français le Ciel l'avait formé;
Mais, ce feu dévorant dont il fut animé,
Fit ses égaremens, ainsi que son génie;
Il ne put d'un affront porter l'ignominie:
Maître de la victoire, et non maître de soi,
Pour punir un ministre, il combattit son Roi!
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire (1).

THOMAS. *Pétréide.*

Turenne.

Turenne, ainsi que lui, formé par la victoire,
Habile à tout prévoir, comme à tout réparer,
Différant le succès pour le mieux assurer,
Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,
Ou vainqueur, ou vaincu, fut toujours redoutable.
Tantôt avec ardeur précipitant ses pas,

(1) Voyez en prose, *Caractères ou Portraits.*

Tantôt victorieux, sans livrer de combats,
De vingt peuples ligués spectateur immobile,
Son génie enchaînait leur valeur inutile.
Bourbon dut son succès à son activité :
L'ennemi, de Turenne, a souvent redouté
Sa lenteur menaçante et son repos terrible (1)

LE MÊME. *Ibid.*

Luxembourg.

LUXEMBOURG, fier, actif, et comme eux invincible,
Eut l'âme de Condé, l'éclair de son regard,
Et le génie ardent qui sait maîtriser l'art.
Sa main à mon Empire ajouta des provinces.
Admirez cependant quel est le sort des Princes!
A mes ressentimens si mon cœur eût cédé,
Peut-être Luxembourg n'eût jamais commandé.
Peu chéri de ma Cour, mais grand dans une armée,
L'éclat de ses hauts faits et de sa renommée
Fut un ordre pour moi d'employer sa valeur :
La justice une fois tint lieu de la faveur.
J'appris qu'un courtisan qui déplaît à son maître,
N'est pas moins un héros, lorsqu'il est né pour l'être;
Que souvent le Monarque a besoin du sujet;
Et ce fier Luxembourg, que son Roi négligeait,
Rendu par ses talens nécessaire à la France,
Força son Souverain à la reconnaissance.
Mon cœur, né généreux, sut en porter le poids;
J'honorai son génie, et payai ses exploits.

LE MÊME. *Ibid.*

(1) Voyez t. I, et les *Leçons Latines modernes*.

Louvois.

Tels étaient ces grands chefs. Tandis que leur courage
Faisait trembler le Rhin, le Danube et le Tage,
Du sein de mon palais un ministre fameux
Secondait par ses soins leurs travaux belliqueux :
C'était ce fier Louvois, actif, infatigable,
De mes droits offensés vengeur inexorable,
Esclave des grandeurs plus qu'ami de son Roi,
Mais par ambition servant l'Etat et moi.
Je connus ses défauts ; je vis son caractère
S'endurcir par degrés dans un long ministère :
Ses yeux importunés d'un éclat étranger
N'aimaient que les talens qu'il pouvait protéger.
Faiblesse avilissante, et pourtant trop commune !
Mais son jaloux orgueil servit à ma fortune :
Par ses savantes mains les plans étaient tracés,
Tous les hasards prévus, tous les ordres fixés.
Un silence profond précédait la conquête ;
Avant que l'ennemi pût prévoir la tempête,
Le coup inévitable était déjà porté (1).

Le même. *Ibid.*

Le Prince Eugène.

Des rives du Danube aux rives de la Seine,
La Renommée alors vantait le nom d'Eugène :
Ce guerrier, du Germain guidant les étendards,
Enchaînait la victoire au trône des Césars.
Louis, souvent trompé par quarante ans d'ivresse,
Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse ;

(1) Voyez en prose, *Caractères ou Portraits.*

Il ne crut voir en lui qu'une indiscrète ardeur,
Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.
Un sujet dédaigné fut terrible à son maître :
Eugène méconnu devint plus grand peut-être ;
Et son Roi, sur un trône entouré de débris,
Se repentit quinze ans d'un instant de mépris.
Politique, guerrier, ministre, capitaine,
Les dons les plus heureux s'unissaient dans Eugène ;
Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,
Sage pour concevoir, prompt pour exécuter,
On admirait en lui, dans un jour de carnage,
Ce calme redouté, ce tranquille courage,
Ces secrets du génie et ces grands mouvemens,
Cet art qu'ont les héros de saisir les momens :
Ce coup d'œil étendu qui mesure en silence,
Et va fixer au loin le destin qui balance ;
Grand parmi les périls, et grand dans le repos,
Joignant le goût des arts aux talens des héros.
La fortune à son choix eût fait de ce grand homme,
Ou Colbert à Paris, ou Scipion à Rome.

LE MÊME. *Ibid.*

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

Isaïe.

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Aux sommets du Liban, sous les berceaux d'Eden.
DE FONTANES.

TEL, du front de ces rocs où reposent les nues,
Le Nil, précipitant ses vagues éperdues,
Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons ;
Et versant ses trésors sur les plaines fécondes,
De ses puissantes ondes
Enrichit leurs sillons.

Telle, et plutôt encore, une aigle au vol immense
Des cimes du Liban dans l'espace s'élance,
Jusqu'au char du Soleil plane en s'ouvrant les cieux;
Et se couvrant des jets de la flamme opulente,
Revient étincelante
De clartés et de feux.

Tel Isaïe, armé de ses ailes de flamme,
Rapide, et plein du Dieu qui transporte son âme,
S'élève jusqu'au trône où siége l'Eternel;
Et revient, du génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel.

Ainsi chante Isaïe; et sa voix redoutable,
Proclamant du Très-Haut l'arrêt épouvantable,
Dans un style inspiré raconte l'avenir;
A Tyr, encor vivante, ouvre une tombe antique,
Où son chant prophétique
Sait déjà la punir.

Mais si jamais sa vive et poétique ivresse
Dans des modes sacrés exhalant sa richesse,
A chanté sur un ton encor plus solennel,
C'est lorsque, convoquant les pouvoirs de son âme,
En traits d'or et de flamme,
Il nous peint l'Eternel.

O vous! chantres fameux, vous qui, dans vos ouvrages,
Vous disputez le prix de ces vives images
Qui charment la pensée, ou ravissent le cœur,
Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique
De ce chant prophétique
Egale la vigueur!

Astre aux feux éternels, père de l'harmonie,
Vieil Homère! je sais admirer ton génie,

Et de tes nobles chants l'éclat mélodieux ;
Soit que, comme un éclair, ton vers hardi s'élance,
Et dans l'espace immense
Suive le char des Dieux ;

Soit qu'au bruit éclatant de Neptune en furie,
Le monarque infernal s'épouvante et s'écrie
Au fond du noir palais qu'entr'ouvre le trident ;
Soit que le Dieu des mers, sans y laisser de trace,
Effleure la surface
De l'abîme grondant.

Mais combien, fils d'Amos, plus vif et plus sublime
Est le divin transport qui t'échauffe et t'anime !
Quels feux inattendus brillent dans tes portraits !
Telle, avant qu'on ait vu sa lueur homicide,
La foudre au vol rapide
Nous atteint de ses traits.

CHÊNEDOLLÉ. *Etudes poétiques.*

Pindare.

TEL qu'un fleuve à grand bruit tombant d'un roc sauvage,
Fier, et nourri des eaux, tribut d'un long orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés :
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

Tous les lauriers du Pinde ornent son front lyrique,
Soit que, dans la fureur d'un chant dithyrambique,
Il se laisse emporter à des nombres sans lois,
Ou qu'il mêle aux torrens d'une libre harmonie
Ces trésors du génie,
Ces mots audacieux qu'il prodigue avec choix :

Soit qu'il chante les Dieux et leur vaillante race,
Ces Rois qui du Centaure étouffèrent l'audace,
Et la Chimère en feu vomissant le trépas;
Ou que son vers consacre un immortel trophée
Au mortel dont l'Alphée
Vit le ceste ou le char vainqueur dans ses combats:

Soit qu'il pleure un héros que la Parque jalouse,
Hélas! vient de ravir à la plus tendre épouse;
Qu'il le venge en ses vers d'un trépas odieux;
Que sa Muse l'enlève aux bords de l'onde noire,
Et, tout brillant de gloire,
Le place dans l'Olympe, au sein même des Dieux (1).

LE BRUN.

Homère.

On dirait que, pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agrémens un fertile trésor:
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique:
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément:
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère:
C'est avoir profité, que de savoir s'y plaire (2).

BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. I.

(2) Voyez les *Leçons Latines anciennes* et *modernes*.

Même sujet.

Homère! à ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge, et d'une autre nature,
Homme! l'homme n'a plus de mot qui te mesure!
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ses fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poëme!
Cependant tu fus homme; on le sent à tes pleurs!
Un Dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs!
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme!
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux,
La nature enfantait des monstres ou des Dieux,
Le ciel t'avait créé, dans sa magnificence,
Comme un autre océan, profond, sans rive, immense,
Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives;
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives;
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentans de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume, et s'éteignant dans l'onde!
Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit comme un Dieu!.... Par l'insulte et l'oubli,
On dit que sur ces bords, où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire?....
Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,

Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre;
Et de ses vils serpens qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire, et vivent de mépris.

LA MARTINE. *Dernier chant du Pèlerinage de Child-Harold.*

Homère et Virgile.

DE la Divinité que célèbrent mes vers,
La sublime épopée est le plus beau domaine :
C'est là qu'elle commande et qu'elle habite en Reine.
Salut! toi, le plus cher de tous ses favoris,
Vieil Homère, salut! De tes divins écrits,
Tous les talens divers empruntent leur puissance.
C'est toi que l'on peignait ainsi qu'un fleuve immense,
Où, la coupe à la main, venaient puiser les Arts.
Virgile sur toi seul attachait ses regards;
Bouchardon des héros t'empruntait les modèles;
Ta Muse à Bossuet prêta souvent ses ailes;
Phidias sur le tien tailla son Jupiter.
Tel que tu peins ce Dieu sur le trône de l'air,
Bien loin des autres Dieux qui devant lui s'abaissent,
Ainsi tous tes rivaux devant toi disparaissent :
Ou, tel que tu peignais ce Souverain des cieux,
De sa puissante main enlevant tous les Dieux,
Les maîtres du pinceau, les Rois de l'harmonie,
Tu les suspendis tous à ton puissant génie.
Partout cher à la Grèce, et partout citoyen,

Sept langages divers enrichissent le tien.
Que n'as-tu point tracé dans ta vaste peinture?
Les champs et les cités, les arts et la nature,
Ton ouvrage peint tout : tel brille dans tes vers
Le bouclier céleste où se meut l'univers.
Que tu m'offres du cœur des peintures savantes!
Les mains du sang d'Hector encor toutes fumantes,
Achille au nom de père adoucit sa fierté;
Par la voix des vieillards tu louas la beauté.
Qui peint mieux les héros que ta Muse guerrière?
Alexandre pleura de n'avoir point d'Homère.
Ton berceau fut caché! qu'importe aux nations?
Le Nil nous tait sa source, et nous verse ses dons.
Le monde est ta patrie : enseigne tous les âges,
Plais à tous les esprits, vis dans tous les langages :
Tes vers, que la nature a marqués de son sceau,
Comme elle en vieillissant ont un charme nouveau.
L'antiquité crédule a perdu ses miracles;
Tous ces Dieux que tu fis, leur culte, leurs oracles,
Tout est anéanti : tes autels sont debout;
Tu n'eus point de tombeau, mais ton temple est partout.
Accepte donc mon hymne, ô Dieu de l'harmonie!
  Mais quel mortel guidé par un plus doux génie,
Avec un air si simple, et de si nobles traits,
S'avance d'un front calme? Ah! je le reconnais;
C'est Virgile accordant sa lyre harmonieuse :
La flûte qui soupire est moins mélodieuse.
Le génie, il est vrai, moins prodigue pour lui,
Le laisse quelquefois sur les traces d'autrui;
Pour former son nectar, il imite l'abeille,
Peuple heureux dont sa Muse a chanté la merveille,
Qui compose son miel de mille sucs divers;
Et quel miel, ô Virgile, est plus doux que tes vers?
Si d'un accent moins fier ta voix chanta les armes,
Ah! combien ta Didon m'a fait verser de larmes!
Ton charme le plus doux, ton art le plus flatteur,

L'imagination le puisa dans ton cœur.
Homère, déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique ;
Ta Muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans efforts, c'est la grâce elle-même ;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du génie économe prudent,
Brillant, mais naturel, et pur, quoique abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse ;
Le goût fut ton génie ; et ma fière Déesse,
Dont les coursiers fougueux erraient encor sans frein,
A mis, pour les guider, les rênes dans ta main (1).

DELILLE. *L'Imagination*, ch. V.

Virgile et Homère dans la poésie didactique.

SANS atteindre si haut, du moins il faut savoir
Emprunter quelquefois le secret d'émouvoir,
En connaître le prix, les effets et l'usage.
Virgile a peint les champs ; mais cet esprit si sage
N'a-t-il fait qu'entasser, sans dessein et sans art,
Des tableaux imparfaits, ramassés au hasard ?
Il conçut, il remplit l'ensemble d'un ouvrage ;
Il sut entremêler la leçon et l'image,
A sa morale aimable intéresser le cœur,
Et toujours vers un but conduire le lecteur.
Ce style si parfait, prodige de ses veilles,
Et ce charme qu'il prête aux travaux des abeilles,
Et la pompe des vers, sont encor peu pour lui :
L'imagination, son guide, son appui,
Vient partout sur ses pas prodiguer les merveilles.
Elle attire à sa voix les monstres des déserts ;

(1) Voyez t. I ; et les *Leçons latines anciennes* et *modernes*.

A l'amant d'Eurydice elle ouvre les enfers ;
Peint Cerbère muet et sa rage étouffée,
Et l'Erèbe implacable attendri par Orphée.
Homère au premier rang serait-il donc assis,
S'il n'eût fait qu'étaler, dans ses brillans récits,
Les combats des héros, leurs sanglantes blessures,
Et la course des chars, et le choc des armures?
Il sait avec plus d'art varier ses portraits,
Et dans le cœur humain chercher ses plus beaux traits.
Qu'ils sont vrais et frappans ! Assis sur le rivage,
Achille aux Immortels se plaint de son outrage.
La fille de Priam, dans ses tristes adieux,
Tend aux bras d'un époux l'enfant qu'il offre aux Dieux
Et l'enfant, à l'aspect d'une aigrette guerrière,
Se rejette d'effroi dans le sein de sa mère :
Hector fixe sur lui des regards attendris,
Et désarme son front pour embrasser son fils.
Andromaque est en proie aux plus tendres alarmes,
Et mêle un doux sourire à de plus douces larmes.
Qu'alors il paraît grand, le peintre des héros,
Quand l'homme tout entier respire en ses tableaux!

LA HARPE. *Epître au Comte de Schowalow.*

Les trois Tragiques Grecs.

UN guerrier la rappelle (1) à sa haute origine ;
C'est Eschyle : il s'arrête, et la considérant,
Il démêle en ses traits je ne sais quoi de grand.
Il s'indigne ; à Thespis il arrache sa proie,
Puis parle en maître, étouffe une bruyante joie ;
Mais de ses pieds d'abord couvre la nudité,
Sur son front éclairci ramène la fierté.
Au son des instrumens il l'agite, il l'éveille ;

(1) Melpomène.

De Marathon alors il conte la merveille ;
Salamine, Platée, il vous peint en soldat :
Dès qu'il parle de guerre, on croit voir un combat.
Au cœur de son élève un feu nouveau fermente :
Un démon sombre et noir la presse, la tourmente.
Elle éclate à la fin : son maître forcené,
Eschyle, de son œuvre est lui-même étonné.
Terrible, elle se montre en Amazone altière,
Et debout, sans effroi, parle à la Grèce entière,
Qui s'émeut et frémit, et lui répond en chœur.
  Mais Sophocle déjà brûlait au fond du cœur;
Et bientôt pour époux il s'offre à Melpomène.
Eschyle, furieux, court, descend dans l'arène,
Et défie au combat Sophocle : il est vaincu.
Malheureux!........ d'un seul jour il avait trop vécu.
Il fuit : la jeune élève, excusable peut-être,
Préféra pour époux son amant à son maître.
  Sophocle, en ses transports, plus sage, sans froideur,
De sa fière moitié sut réprimer l'ardeur,
Tempéra de ses yeux le regard trop farouche,
A des discours plus doux accoutuma sa bouche.
Son accent âpre et dur devint mélodieux,
Et sublime, et voisin du langage des Dieux,
Sans perdre de son feu ni de son énergie.
Mais, de mille autres dons par Sophocle enrichie,
Elle parut auguste, imposante en son port,
Vive encor sans rudesse, et grande sans effort :
Près d'Eschyle, en un mot, on voyait Melpomène
S'élancer en guerrière; elle s'avance en Reine :
Mais sensible à des soins si généreux, si doux,
Elle honora, chérit son vénérable époux,
Qui fit taire l'envie, en montrant à la Grèce
La touchante Antigone, enfant de sa vieillesse.
  Euripide, ravi de ce noble maintien,
Aborde Melpomène; en un seul entretien,
Lui fait naître du goût pour la philosophie.

De l'estime d'un sage elle se glorifie.
Cette sagesse aimable et sans austérité,
Avait, comme son style, en sa simplicité,
Un caractère doux, grave et mélancolique.
A l'imiter en tout sa compagne s'applique :
Docile à ses conseils, du plus sublime ton
Elle apprit à descendre au naïf abandon,
Même à négliger l'art pour la simple nature.
Du cœur elle connut la route la plus sûre :
Elle fit retentir le cri de la pitié,
Peignit l'amour brûlant, la touchante amitié,
Et la douleur qui même en sa bouche eut des charmes.
O qu'elle a fait aux Grecs verser de douces larmes!
On redisait partout ses chants libérateurs :
Socrate fut enfin un de ses auditeurs.
De son maître pourtant le ton philosophique
Perçait en ses discours.... que sais-je ?.... en sa critique,
Souvent son propre sexe est à peine épargné;
Mais elle intéressait, tout lui fut pardonné.... (1).

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Melpomène et Thalie.*

Les trois Tragiques Français.

EH! qui peut de Corneille atteindre la hauteur?
Ce génie élevé, profond et créateur,
A son heureuse amante ouvre une autre carrière,
Remplit d'un feu divin son âme tout entière :
Pensée, expression, image, sentiment,
Tout est sublime en lui. Dans un beau mouvement,
Poussé d'un noble instinct, s'il veut à la mémoire
Offrir des anciens temps l'intéressante histoire,
Ces Romains, ces héros qu'il aime à rappeler,

(1) Voyez le même sujet en prose ; et les *Leçons Latines modernes.*

Sont plus grands, plus Romains, quand il les fait parler.
Au-dessus d'elle-même il ravit Melpomène :
Pure, et n'ayant plus rien de la faiblesse humaine,
Son accent, de son front l'auguste majesté,
Sa marche, tout annonce une Divinité.

Mais le tendre Racine, en soupirant pour elle,
La fit redevenir une simple mortelle :
Elle le sent bientôt au trouble de son cœur,
Et nomme avec orgueil son aimable vainqueur.
Dans ce cœur né sensible, ô comme il s'insinue!
Par degrés il y verse une flamme inconnue.
Racine aimait trop bien pour n'être pas aimé :
Et l'amour! qui jamais l'avait mieux exprimé?
Quel goût exquis et pur! que de grâce! quel style!
C'est l'âme d'Euripide et la voix de Virgile.

. . . .

Melpomène à ses pieds apercevant Voltaire,
Eprouva, quoique triste, un charme involontaire.
De Sophocle d'abord il sut l'entretenir;
C'est ainsi qu'il rappelle à son doux souvenir
Tous ceux qu'elle a chéris : amant doux et flexible,
Brillant, mais plus aimable encore que sensible,
Son esprit, par le goût, par les Grâces guidé,
S'embellit de tous ceux qui l'avaient précédé.
Beau talent que seconde, étend et fortifie
L'appareil imposant de la philosophie !
Son amante avec lui se plut à voyager :
De costume et de mœurs elle aimait à changer.
Chaque peuple étonné reconnut son langage :
Heureuse si Voltaire eût été moins volage,
Et n'eût brigué souvent les faveurs de Clio,
De la docte Uranie, et surtout d'Erato !

LE MÊME. *Ibid.*

Les Satiriques.

L'**ARDEUR** de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément :
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !
Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline,
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
De ces maîtres savans disciple ingénieux,
Regnier, seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles :
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur ;
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !
Le latin dans les mots brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur français veut être respecté :

Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

Horace.

VOYEZ Horace, et, si dans son délire
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,
Avec quel art variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse!
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse.....
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
D'un ton moins haut si l'ami de Mécène,
A mes regards en expose la scène,
Quelle morale et plus pure et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!
En le lisant avec lui je crois vivre.
A Tivoli je m'empresse à le suivre;
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'Amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les Grâces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même;
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens (1).

MARMONTEL. *Epître aux Poëtes.*

(1) Voyez t. I; et les *Leçons Latines modernes.*

Michel-Ange, ou la Renaissance des Arts.

Tous les arts ont brillé d'un rayon de sa gloire.
De Fontanes.

C'en est fait : le luxe domine
Et sur Rome et sur l'univers :
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Rome tombe ; et le monde est vengé de ses fers.
Voyez ces hordes homicides,
Ces monstres, de carnage avides,
Que vomit de son sein tout le Nord débordé :
Pareils à ces torrens, sombres fils de l'orage,
Ils portent partout le ravage,
Et l'Occident est inondé.

Rome ! que de fléaux s'unissent
Pour t'accabler de toutes parts !
Dans des fleuves de sang les nations périssent,
Et la flamme a déjà dévoré tes remparts :
Là, sont des colonnes brisées,
Ici, des voûtes écrasées,
Là, des débris fumans des temples immortels ;
Et tous leurs Dieux, perdus sous ces vastes décombres,
Dans le silence et dans les ombres,
Gisant au pied de leurs autels.

La ronce, de ses bras stériles,
Entoure les hauts monumens ;
Et les flancs de la terre, autrefois si fertiles,
N'étalent pour moisson que d'affreux ossemens.
Abaissée au niveau de l'herbe,
Rome au front altier et superbe,
Pleure sur ses palais que la mousse a couverts;

Le Tibre en a frémi sur son urne attristée,
Et son onde erre épouvantée
Au sein de ces nouveaux déserts.

O Rome! sors de tes ruines,
Grande ombre! renais à sa voix:
Fais revivre à jamais l'orgueil des Sept Collines,
Sois la Reine du monde une seconde fois.
Michel-Ange a dit: tout respire,
L'airain, le marbre, le porphyre
En colonne soudain s'élancent dans les airs;
Tels que, charmés jadis par la lyre thébaine,
Les rocs, sur les remparts d'Alcmène,
Montaient dans leurs ordres divers.

Rival de Scopas et d'Apelle,
Tu surpassas tous leurs progrès,
Toi, dont l'art, héritier de leur gloire immortelle,
A de Vitruve encor connu tous les secrets.
Sous ta touche ardente, enflammée,
Ici, la toile est animée,
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau;
Là, pour peupler les arcs et les brillans portiques
De ces bâtimens magnifiques,
Les Dieux naissent de ton ciseau.

Quel est ce temple au dôme immense,
Ce temple où tous les arts rivaux,
Unis pour décorer sa pompeuse ordonnance,
Epuisaient sous tes yeux leurs magiques travaux?
De Rome antique, altière idole,
Tombe, ô fastueux Capitole!
Cède à la majesté de ce lieu solennel.
Faux Dieux! renversez-vous. Voici le sanctuaire
Où, dans sa grandeur solitaire,
Réside à jamais l'Eternel.

C'est ainsi que, par ce grand homme,
Les talens furent ranimés;
Il fit luire à la fois, sur la moderne Rome,
Les trois flambeaux des arts par ses mains rallumés :
C'est par ses soins que l'Italie,
De ses chefs-d'œuvre enorgueillie,
De l'univers encore a conquis les regards,
Et par lui cette terre illustre et fortunée,
Aux grands triomphes destinée,
Fut deux fois la mère des arts.

O toi que la gloire environne
De ses feux les plus éclatans,
Toi, que les Arts ont ceint d'une triple couronne
Que ne pourront flétrir les outrages du temps ;
Vois, vois ta patrie éplorée
Payer à ton ombre sacrée
L'honorable tribut de son long souvenir (1);
Souris du haut des cieux à ses justes hommages,
Et, planant par-delà les âges,
Embrasse tout ton avenir !

Chênedollé. *Etudes poétiques.*

Raphaël.

J'allais cesser mes chants : aux sources d'Hippocrène
Quelle divinité malgré moi me ramène ?
Ange de la peinture, ô divin Raphaël !
C'est toi : reçois l'encens que j'offre à ton autel !
Gloire à ton ombre illustre, émule heureux d'Apelle,
O des peintres futurs digne et parfait modèle !
Je te vois entouré de disciples chéris,
Et tel qu'un tendre père au milieu de ses fils,

(1) Allusion à la fête que l'on célèbre tous les ans, à Florence, en l'honneur de Michel-Ange.

De ton art enchanteur expliquant le mystère,
Eclairer leurs esprits de ta vive lumière;
Ou par des traits savans, retracés à leurs yeux,
Les charmer encor plus, les instruire encor mieux.
Ils puisent dans ton âme une nouvelle vie;
A ton génie ardent s'allume leur génie.
Jules (1), ton bien-aimé, moins pur, moins gracieux,
Prend un élan plus fier et plus audacieux.
De tes nobles pensers, non moins noble interprète,
Tu conçois; et soudain il trace la défaite
Du farouche tyran, fils de Maximien:
Le pieux fondateur de l'Empire chrétien
Ici montre aux soldats armés pour sa défense,
Ecrite dans les cieux la chute de Maxence.
Jule, en ces grands travaux, ô divin Raphaël!
Associait son nom à ton nom immortel.
L'orgueilleux Vatican, sur ses murs magnifiques,
Déjà rivalisant les prodiges antiques,
Orné par tes pinceaux étonnait les regards;
Devant lui reculaient les limites des arts:
Jeune Apelle, ah! pourquoi d'une fougue effrénée
Toi-même as-tu borné ta haute destinée?
Le plaisir t'abusait; son charme séducteur,
En abrégeant tes jours, abrége ton bonheur.
O douleur! ô regrets! dans sa tristesse amère,
De son maître adoré, qu'il chérit comme un père,
Jule, éperdu, saisit le pinceau défaillant,
Et termine à regret le chef-d'œuvre brillant.
Grand Raphaël! encor dans l'été de ton âge,
Tu l'aurais achevé cet immortel ouvrage,
Où le Christ radieux, des sommets du Thabor,
Vers le ciel qui l'attend prend un divin essor.
Son visage éblouit; son vêtement éclaire;
De sa gloire accablés, la face contre terre,

(1) Jules Pipi, plus connu sous le nom de Jules Romain.

Ses disciples tremblans n'osent lever les yeux,
Pour suivre dans les airs son vol majestueux.
Faut-il, si jeune encor, que Raphaël succombe !
Muses, Grâces, Vertus, de fleurs couvrez sa tombe!
Ses élèves, en proie à leurs sombres chagrins,
Autour de lui pressés, accusaient les destins.
Mais soudain apparaît, majestueuse et belle,
De lumière entourée, une jeune Immortelle.
Un céleste rayon brille dans ses regards;
Elle tient dans sa main les palmes des beaux-arts :
C'était la Gloire! « O vous, disciples d'un grand homme,
Que d'un regret si tendre honore aujourd'hui Rome,
Quand j'affranchis son nom de l'oubli du cercueil,
Gardez de l'affliger par un profane deuil.
Séchez vos pleurs; vos pleurs offenseraient sa gloire.
L'univers et les temps maintiendront sa mémoire.
Oui! de mon noble éclat, toujours environné,
Des peintres le plus grand, par ma main couronné,
Dieu des Arts, et rival du Dieu de l'Harmonie,
Va cueillir dans les cieux les palmes du génie. »

GIRODET-TRIOSON. *Le Peintre*, ch. VI.

Les Poëtes du Siècle de Louis XIV.

QUELLE humeur triste et dédaigneuse
Nous dégoûte de notre bien?
Notre langue est riche et pompeuse
Pour quiconque la connaît bien;
Et moins brillant par son génie
Qu'aimable par son harmonie,
Notre Malherbe sut cueillir
Ces feuilles si vertes, si belles,
Dont les couronnes immortelles
Empêchent son nom de vieillir.

Mais quoi! le fer brille à ma vue,
Et de morts les champs sont couverts.
L'aigle par l'aigle est abattue,
On combat pour choisir ses fers.
Rome déchire ses entrailles!
Que de meurtres, de funérailles!
Paix sanglante, ouvrage d'horreur!
Que de cris percent mon oreille!
Plein d'effroi j'admire Corneille,
Et je me plais dans ma terreur.

Toi qui rends à la tragédie
L'ornement pompeux de ses chœurs,
Ta muse encore plus hardie
D'un saint trouble remplit nos cœurs;
Je te suis jusqu'à la montagne,
Où Dieu, que sa gloire accompagne,
Vient dicter ses commandemens.
Frappé du bruit de son tonnerre,
Je crois sentir trembler la terre
Sur ses antiques fondemens.

Au moindre zéphyr dont l'haleine
Fait rider la face de l'eau,
L'aimable et tendre La Fontaine
M'intéresse pour un roseau.
Mais s'il appelle la tempête
Contre cette orgueilleuse tête
Qui veut entraver ses efforts,
Quelle chute! quelle ruine!
Le chêne qu'elle déracine
Touchait à l'empire des morts.

Que j'aime la voix languissante
Qui laisse tomber faiblement
Ces mots dont la douceur m'enchante,
Et qui coulent si lentement!

O grand peintre de la Mollesse !
J'aime encor jusqu'à ta vieillesse,
Lorsqu'après dix lustres pesans
Amassés sur ta tête illustre,
Elle y jette un onzième lustre,
Qu'elle surcharge de trois ans !

Si le maître de notre lyre,
Aujourd'hui chante loin de nous,
Dans l'air étranger qu'il respire,
Ses accords n'en sont pas moins doux.
Non, la veine de notre Alcée
N'a point encore été glacée
Par la froideur de ces climats,
Où si souvent de la Scythie
Le fougueux époux d'Orithye
Rassemble les tristes frimas.

Telle est la noble poésie
Que les Muses nous font goûter,
Qu'à son tour avec jalousie
Homère pourrait écouter.
Ne regrettons point le Méandre,
La Seine nous a fait entendre
Quelques cygnes mélodieux;
Mais partout ils ont été rares :
Si les Dieux étaient moins avares,
Leurs dons seraient moins précieux.

Amateurs des pointes brillantes,
Des jeux d'esprit et des éclairs,
Toutes ces beautés pétillantes
N'immortalisent point nos vers.
Mais une constante harmonie,
A la raison toujours unie,
De l'oubli nous rendra vainqueurs.
Qu'elle soit l'objet de nos veilles :

C'est l'art d'enchanter les oreilles
Qui fait la conquête des cœurs.

RACINE le fils. *Ode sur l'Harmonie.*

Boileau peint par lui-même.

. . . QUE si même, un jour, le lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure
De votre auteur alors faites-lui la peinture :
Et, surtout, prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs.
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu, plutôt que vertueux.
Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune,
Pour savoir mes parens, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse :
Que, par un coup du sort, au grand jour amené,

Et des bords du Permesse à la Cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Elever assez haut mes poétiques ailes ;
Que ce Roi, dont le nom fait trembler tant de Rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits ;
Que plus d'un Grand m'aima jusques à la tendresse ;
Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse ;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli,
Retiré de la Cour, et non mis en oubli,
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

Epître X.

La Comédie, ou Molière.

De son génie éteint avec les grâces,
Il ne restait ni vestiges ni traces,
Avant qu'Armand, heureux à tout tenter,
Eût entrepris de le ressusciter.
Mais ce génie alors en son enfance,
Dans son berceau dépourvu d'assistance,
Faute d'un maître habile à l'essayer,
N'avait encore appris qu'à bégayer,
Lorsque assisté de Térence et de Plaute,
Molière vint, dont la voix ferme et haute
Lui fit d'abord, par de justes leçons,
Articuler et distinguer ses sons :
Bientôt après, sur ses avis fidèles,
S'apprivoisant avec ces grands modèles,
Et, dans leur lice instruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer.
Sous ce grand homme enfin la Comédie
Sut arriver, justement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la scène féconde

Devint l'école et le miroir du monde,
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là le marquis, figuré sans emblême,
Fut le premier à rire de lui-même,
Et le bourgeois apprit, sans nul regret,
A se moquer de son propre portrait.
Le sot savant, la docte extravagante,
La précieuse et la prude arrogante,
Le faux dévot, l'avare, le jaloux,
Le médecin, le malade, enfin tous,
Chez une Muse en passe-temps fertile,
Vinrent chercher un passe-temps utile.
Les beaux discours, les grands raisonnemens,
Les lieux communs et les beaux sentimens,
Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpomène.
Bref, sur un trône au seul rire affecté,
Le rire seul eut droit d'être exalté.
C'est par cet art qu'elle charma la ville,
Et que toujours, renfermée en son style,
A la Cour même, où surtout elle plut,
Elle atteignit son véritable but (1).

J. B. ROUSSEAU. *Epître II*, liv. II.

Molière.

MAIS à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant :

(1) Voyez *Caractères*, en prose ; et les *Leçons Latines modernes*, t. I.

Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel Dieu remit ses crayons dans ta main?
Dans tes écrits, quelle séve féconde,
Quelle chaleur, quelle âme tu répands!
La Cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde,
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure et sourit tout ensemble
D'avoir payé pour entendre Harpagon;
Le seul Tartufe a peu ri, ce me semble.
Moi qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon âme obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sottenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole, et Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain;
De mes esprits le feu se renouvelle,
Je crois renaître, et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers qui m'excitaient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant;
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile (1).

MARMONTEL. *Epître aux Poëtes.*

(1) Voyez t. I; et les *Leçons Latines modernes*.

Même sujet.

Molière ! à ce nom seul se rassemblent les ris ;
Les fronts sont déridés, les cœurs épanouis.
Qui dans les plis du cœur surprend mieux la nature ?
Qui sait mieux lui donner cette adroite torture
Qui rend le ridicule ou le vice indiscret,
Et fait, avec le rire, éclater leur secret ?
Quel naïf, et souvent quel sublime langage !
O Molière ! ô grand homme ! ô véritable sage !
Avec un vain amas de sots admirateurs,
Je ne te louerai pas, dans mes portraits flatteurs,
D'avoir du cœur humain corrigé le caprice,
Détruit le ridicule et réformé le vice :
Tous deux sont immortels, et ne font que changer ;
Tu peux charmer le monde, et non le corriger.
Comme par une vague une vague est poussée,
La sottise du jour est bientôt remplacée.
Sans cesse variant nos volages humeurs,
Le temps conduit la mode, et la mode les mœurs :
Ainsi pour un travers il s'en reproduit mille.
Mais, puisqu'il nous distrait, ton art nous est utile.
Tous ces fous, tous ces sots par toi si bien décrits,
Incommodes ailleurs, charment dans tes écrits.
Que dis-je ? chacun d'eux, grâce à ton art suprême,
Chez toi, sans le savoir, vient rire de lui-même :
Ainsi l'oiseau léger, crédule et curieux,
Vient se prendre au miroir qui le montre à ses yeux.

Delille. *L'Imagination*, ch. V.

Quinault.

Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault,

L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs.
Le Dieu des vers, le Dieu de la tendresse,
T'ont couronné de lauriers et de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naissant fut ternie;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux quelle noble magie!
Dans tes beaux vers quelle douce énergie!
Si le français, par Racine embelli,
Lui doit la grâce unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans faiblesse.

MARMONTEL. *Epître aux Poëtes.*

La Fontaine.

QUE la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce La Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre-né dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,
Les vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente.
Pour lui sa Muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant, la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs:
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,

Qui de l'enfance a pris l'air et le ton :
De l'art des vers tel est le digne usage (1).

LE MÊME. *Ibid.*

Même sujet.

L'IMAGINATION, dans cet auteur qu'elle aime,
Du modeste apologue a fait un vrai poëme :
Il a son action, son nœud, son dénoûment.
Chez lui, l'utilité s'unit à l'agrément;
Le vrai nom blesse moins en passant par sa bouche ;
Il ménage l'orgueil, qu'un reproche effarouche ;
Sous l'attrait du plaisir, il cache la leçon,
Et, par d'heureux détours, nous mène à la raison.
Il ignore son art, et c'est son art suprême;
Il séduit d'autant plus qu'il est séduit lui-même.
Le chien, le bœuf, le cerf, sont vraiment ses amis;
A leur grave conseil par lui je suis admis.
Louis qui n'écoutait, du sein de la victoire,
Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,
Dont, peut-être, l'orgueil goûtait peu la leçon
Que reçoit dans ses vers l'orgueil du Roi lion,
Dédaigna La Fontaine, et crut son art frivole.
Chantre aimable! ta Muse aisément s'en console.
Louis ne te fit point un luxe de sa Cour ;
Mais le sage t'accueille en son humble séjour;
Mais il te fait son maître, en tous lieux, à tout âge,
Son compagnon des champs, de ville, de voyage;
Mais le cœur te choisit : mais tu reçus de nous,
Au lieu du nom de grand, un nom cent fois plus doux;
Et, qui voit ton portrait, le quittant avec peine,
Se dit avec plaisir : « C'est le bon La Fontaine. »

(1) Voyez *Caractères ou Portraits*, en prose; et les *Leçons Latines modernes*, t. I.

Et, dans sa bonhomie et sa simplicité,
Que de grâce ! et souvent, combien de majesté !
S'il peint les animaux, leurs mœurs, leur république,
Pline est moins éloquent, Buffon moins magnifique.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. V.

Même sujet.

BIEN moins imitateur qu'il n'est inimitable,
La Fontaine créa le style de la Fable,
Et de Molière émule, étala dans ses vers
Une ample comédie à cent actes divers.
Que j'aime à parcourir ces poétiques mondes,
Ces exemples vivans et leurs leçons fécondes,
Et ces avis couverts de voiles délicats!
A ce guide attrayant abandonnons nos pas :
Il conduit aux vertus par une pente douce ;
La pointe du remords entre ses mains s'émousse.
La Fontaine est pour nous le véritable ami.
L'enfant dans la carrière encor mal affermi,
Sur le bras du bonhomme ingénument s'appuie ;
Le sage qui termine une innocente vie
Redit ces mots touchans : *C'est le soir d'un beau jour.*
Heureux amans, il est votre maître en amour !
C'est lui qui du lettré charme la solitude ;
Au politique même il fournit une étude.
Ah! puisse de ses vers l'instructive douceur
Des esprits à jamais bannir la sombre erreur,
La folle ambition, la stupide avarice,
Et des simples vertus leur faire un pur délice !
O champs, ô doux loisirs, ô médiocrité !
Plaisir de ne rien faire, aimable liberté,
Long dormir, vrais trésors, volupté souveraine,
Je vous goûte bien mieux, grâce au bon La Fontaine!

CHAUSSARD. *Poétique secondaire.*

Bossuet.

Des héros dont sa voix enorgueillit la cendre,
Les mânes ranimés se lèvent pour l'entendre.
DE FONTANES.

TOUJOURS sublime et magnifique,
Soit que, plein de nobles douleurs,
Il nous montre un abîme où fut un trône antique,
Et d'une grande Reine étale les malheurs;
Soit lorsque entr'ouvrant le ciel même,
Il peint le Monarque suprême,
Courbant tous les Etats sous d'immuables lois;
Et de sa main terrible ébranlant les couronnes,
Secouant et brisant les trônes,
Et donnant des leçons aux Rois!

Mais de quelle mélancolie
Il frappe et saisit tous les cœurs,
Lorsque attristant notre âme et sombre et recueillie,
Au cercueil d'Henriette il convoque nos pleurs!
Et comme il peint cette princesse,
Riche de grâce et de jeunesse,
Tout à coup arrêtée au sein du plus beau sort,
Et des sommets rians d'une gloire croissante,
Et d'une santé florissante,
Tombant dans les bras de la mort!

Voyez *à ce coup de tonnerre* (1)
Comme il méprise nos grandeurs!
De ce qu'on crut pompeux sur notre triste terre
Comme il voit en pitié les trompeuses splendeurs!
Du plus haut des cieux élancée,
Sa vaste et sublime pensée

(1) Expression même de Bossuet.

Redescend, et s'assied sur les bords d'un cercueil;
Et là, dans la muette et commune poussière,
D'une voix redoutable et fière,
Des Rois il terrasse l'orgueil.

Castillan ! si fier de tes armes,
Quoi ! tu fuis aux champs de Rocroi?
Ton intrépide cœur, étranger aux alarmes,
Vient donc aussi d'apprendre à connaître l'effroi!
Quel précoce amant de la Gloire,
Dans ses yeux portant la victoire,
Rompt tes vieux bataillons jusqu'alors si vaillans;
Et de tant de soldats, en ce combat funeste,
Laisse à peine échapper un reste
Qu'il promet aux plaines de Lens (1)?

C'est Condé, qui dans la carrière
Entre pour la première fois;
C'est lui dont Bossuet peint la fougue guerrière,
Couronnée à vingt ans par les plus hauts exploits.
Oh! comme l'orateur s'enflamme!
Du jeune Enghien à la grande âme
Comme il suit tous les pas de carnage fumans!
Ce n'est plus un tableau, c'est la bataille même,
Bossuet, dont ton art suprême
Reproduit tous les mouvemens.

Comme une aigle aux ailes immenses,
Agile habitante des cieux,
Franchit, en un instant, les plus vastes distances,
Parcourt tout de son vol et voit tout de ses yeux;
Tel, à son gré changeant de place,
Bossuet à notre œil retrace
Sparte, Athènes, Memphis aux destins éclatans;
Tel il passe, escorté de leurs grandes images,

(1) Oraison funèbre du Grand Condé.

Avec la majesté des Ages,
Et la rapidité du Temps (1).

Oui, s'il parut jamais sublime,
C'est lorsque armé de son flambeau,
Interprète inspiré des siècles qu'il ranime,
Des Etats écroulés il sonde le tombeau.
C'est lorsqu'en sa douleur profonde,
Pour fermer le convoi du monde,
Il scelle le cercueil de l'Empire Romain;
Et qu'il élève alors ses accens prophétiques
A travers les débris antiques
Et la poudre du genre humain!

CHÊNEDOLLÉ. *Etudes poétiques.*

Descartes.

VILS tyrans qui teniez l'univers en enfance,
Fuyez, Descartes naît, et le doute avec lui;
La méthode le suit, la vérité s'avance;
Sur une base enfin j'aperçois l'évidence.
Descartes l'y plaça. Cieux, terres, élémens,
Et la matière et l'âme, et l'espace et le temps,
Descartes soumet tout à son puissant génie;
Tout s'épure au creuset de la philosophie.
Du centre de la terre à la voûte des cieux,
Rien ne peut arrêter cet aigle audacieux;
Il franchit la nature. Ainsi les Dieux d'Homère
Touchent en un clin d'œil l'un et l'autre hémisphère.
Descartes s'égara dans ce vaste contour:
On l'a dit, je le sais; mais dans son vol sublime
Il a mis un fanal sur les bords de l'abîme;
Il a guidé Newton, qui nous guide à son tour.

(1) Discours sur l'Histoire Universelle, troisième partie, intitulée : *Les Empires.*

Newton.

LOIN d'un monde frivole et de son vain fracas,
De tous les vils pensers qui rampent ici-bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge, il poursuit, il atteint les grands corps,
Qui, jusqu'à lui, sans lois, sans règles, sans accords,
Roulaient désordonnés sous les voûtes profondes:
De ces brillans chaos Newton a fait des mondes;
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui;
Il fixe leurs grandeurs, leurs masses, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses,
La comète espérait échapper à ses yeux;
Fixés et vagabonds, il poursuit tous ces feux
Qui, suivant de leur cours l'incroyable vitesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussant sans cesse,
Et par deux mouvemens, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur soi.
O pouvoir du génie et d'une âme divine!
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine;
Et chaque astre répète, en proclamant leur nom:
Gloire au Dieu qui créa les mondes et Newton!

DELILLE. *L'Imagination.*

Fontenelle.

TES jours comblés d'honneurs, et tissus de plaisirs,
Tes beaux jours, sage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de rians loisirs,
Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,
Consacrent à jamais la raison éternelle

Qui dirigea tes pas et régla tes désirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La gloire répandit ses rayons sur ta vie ;
Mais la seule raison en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des momens ;
La gloire, sur ses pas, fait périr ses amans,
Et la sagesse les conserve.
En s'éclairant soi-même, éclairer l'univers ;
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole ;
Enlever sans effort ces lauriers toujours verts
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole ;
Désirer d'être grand sans cesser d'être heureux ;
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie ;
Mépriser la faveur et consoler l'envie ;
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux :
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire (1).

BERNIS. *Epître à Fontenelle.*

L'Arioste.

DE tableaux sérieux quelquefois rembrunie,
L'Imagination, pour égayer sa Cour,
Permet aux Ris légers d'y paraître à leur tour.
Un jour que de l'Ennui les vapeurs léthargiques
S'exhalaient d'un amas d'écrits soporifiques,
D'insipides sonnets, d'odes sans majesté,
De poëmes sans art, de chansons sans gaîté,
Pour bannir les langueurs de la mélancolie,
La Déesse appela le Goût et la Folie,
Et leur dit d'enfanter un prodige nouveau.

(1) Voyez t. I, *Caractères ou Portraits.*

L'Arioste naquit : autour de son berceau,
Tous ces légers esprits, sujets brillans des fées,
Sur un char de saphir, des plumes pour trophées,
Leurs cercles, leurs anneaux, et leur baguette en main,
Au son de la guitare, au bruit du tambourin,
Accoururent en foule, et, fêtant sa naissance,
De combats, de démons bercèrent son enfance.
Un prisme pour hochet, sous mille aspects divers,
Et sous mille couleurs, lui montre l'univers.
Raison, gaîté, folie, en lui tout est extrême;
Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même;
Inspire un sentiment qu'il étouffe soudain;
D'un récit commencé rompt le fil dans sa main;
Le renoue aussitôt, part, s'élève, s'abaisse.
Ainsi, d'un vol agile essayant la souplesse,
Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor,
S'élève, redescend, et se relève encor,
S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne;
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plaît aux récits
De géans, de combats, de fantômes, d'esprits;
Qui, dans le même instant, désire, espère, tremble,
S'arrête, s'adoucit, pleure et rit tout ensemble.

DELILLE. *L'Imagination.*

Le Tasse.

AVEC plus de grandeur, avec non moins de charmes,
Le Tasse sur l'autel va consacrer les armes
Qui du tombeau d'un Dieu doivent venger l'affront.
Des palmes dans les mains, le casque sur le front,
Sous les drapeaux du Ciel, sous l'œil sacré des anges,
Du Christ aux fiers combats il conduit les phalanges;
Et la Religion, et la Gloire, et l'Amour,
De lauriers et de fleurs le parent tour à tour.

Que ses pinceaux sont vrais ! qu'il trace avec génie
Et la fière Clorinde et la tendre Herminie !
Ami de la féerie, en ses vers séducteurs,
Lui-même est le premier de tous les enchanteurs ;
Et noble, intéressante, et brillante et rapide,
Sa Muse a, pour charmer, la baguette d'Armide.

Le même. *Ibid.*

CARACTÈRES MORAUX.

La Femme Savante et la Précieuse.

Qui s'offrira d'abord ? bon, c'est cette savante
Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni ?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
À suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler : sa science, je croi,
Aura pour s'occuper, ce jour, plus d'un emploi.
D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
Tantôt chez Dalencé faire l'expérience :
Puis, d'une femme morte avec son embryon
Il faut chez du Verney voir la dissection :
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.
Mais qui vient sur ses pas ? C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
De tous leurs sentimens cette noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnière.
C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure
Aux Perrins, aux Coras est ouverte à toute heure :

Là, du faux bel-esprit se tiennent les bureaux;
Là, tous les vers sont beaux, pourvu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre,
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre,
Rit des vains amateurs du grec et du latin,
Dans la balance met Aristote et Cotin;
Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
Pèse sans passion Chapelain et Virgile,
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté :
Mais pourtant, confessant qu'il a quelque beauté,
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
Autre défaut, sinon qu'on ne le saurait lire;
Et, pour faire goûter son livre à l'univers,
Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers.

BOILEAU. *Satire X.*

Les Femmes Savantes.

. . . . C'EST à vous que je parle, ma sœur;
Le moindre solécisme en parlant vous irrite,
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite;
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect m'importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune;
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous;
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,

Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
  Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs :
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir;
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
  Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire :
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée :
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
  Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin.

C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé (1).

MOLIÈRE. *Les Femmes Savantes*, act. II, sc. VII.

Le Misanthrope.

NON, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de nos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde ;
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue ; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.
. . . .
. . . .

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre ;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.
Mes yeux sont trop blessés ; et la Cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

. . . .

Ma haine est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans ;
Et les autres, pour être aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

. . . .

Tête-bleu ! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

LE MÊME. *Le Misanthrope*, act. Ier, sc. Ire.

Le Philanthrope.

MON Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
A force de sagesse, on peut être blâmable :
Il faut parmi le monde une vertu traitable.

La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande raideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination,
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours;
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la Cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.
. . . .
Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans, et des loups pleins de rage.

Le même. *Ibid.*

Le Frondeur.

Il se croit nécessaire au bonheur de l'Etat,
Dit-on, ou bien plutôt au salut de la France.
Il croit connaître tout : la guerre, la finance,
Le commerce, les arts, et la prose et les vers;
Il décide sur tout, et souvent de travers.
A trouver tout mauvais déterminé d'avance,
Ce qu'il dit n'est souvent rien moins que ce qu'il pense.
Jaloux de toute gloire, il blâme tel écrit

Dont il voulait bien cher payer le manuscrit.
Les grâces, la beauté, les Saphos de notre âge,
Ne sont pas à l'abri de son humeur sauvage.
Les égards qu'on leur doit lui semblent inconnus,
Et, comme Diomède, il eût blessé Vénus.
Au théâtre il refuse, en ses jours de colère,
A Talma l'énergie, à Mars le don de plaire.
Ses burlesques arrêts n'excitent que les ris;
Mais de douleur souvent il fait pousser des cris,
Enfonce avec fureur les traits de la satire,
Et ne saurait parler, si ce n'est pour médire.
Que s'il était en place, ah! tout irait au mieux!
Le masque du frondeur cache un ambitieux.
Suivant les lieux, les temps, il sait changer de style,
Et flatter à la Cour comme il fronde à la ville.
On dédaigne l'encens qu'il y va prodiguer,
Et c'est toujours sans fruit qu'on le voit intriguer.
De n'être point aimé faut-il donc qu'il s'étonne?
Personne ne lui plaît, il ne plaît à personne.

ROYOU. *Le Frondeur*, sc. IV.

Le Pessimiste.

Et moi......, car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde;
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève;
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,

Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices :
Aux riches, aux puissans, l'innocent est vendu ;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part ;
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose, et de plus méchans vers ;
On raisonne de tout, et toujours de travers ;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère et sottise.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *L'Optimiste*, act. III, sc. IX

L'Optimiste.

VOILA ce qui s'appelle un tableau consolant !
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause ?
Vous parlez de volcans, de naufrage..... Eh, mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute autant que vous je déteste la guerre ;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort ; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit ?
L'hymen est sans amour ? Ma femme a la réplique.
L'amour n'est nulle part ? Consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes ? Ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire, il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux ? Mais quelquefois à table
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchans vers ? Eh ! ne les lisez pas :

Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? Eh! oui, parfois un faux système
Nous égare..... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

. . . .

Je ne suis point aveugle; et je vois, j'en conviens,
Quelques maux, mais je vois encore plus de biens;
Je savoure les biens; les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus;
Reconnaissez du Ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

LE MÊME. *Ibid.*

Le Joueur.

HÉ bien, Madame, soit: contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire;
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux, qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle;
Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand après quelque temps d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,

Des diamans du Temple, et des plats argentés;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit en moins d'un an,
Ses terres en décret, et son lit à l'encan!

REGNARD. *Le Joueur*, act. IV, sc. Ire.

Le Métromane.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome;
Lieux propres autrefois à produire un grand homme!
L'encre de la chicane et sa barbare voix,
N'y défigurait pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre,

Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges mon siècle et la postérité.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore ; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense,
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple; il faut faire comme eux:
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

PIRON. *La Métromanie*, act. III, sc. VII.

Les Philosophes de l'Antiquité.

QUE de héros fameux! quels graves personnages!
Que vois-je? la Discorde, au milieu de ces sages!
Et de maîtres, entre eux sans cesse divisés,
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite,
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux que des ris ou des pleurs!
Qu'ils en cherchent la cause, et guérissent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence?
« Les atomes erraient dans un espace immense;
Déclinant de leur route, ils se sont approchés;
Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés :
Le hasard a rendu la nature parfaite,
L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite;
Les bras au haut du corps se trouvèrent liés;
La terre heureusement se durcit sous nos pieds:
L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage;

L'être libre et pensant en fut aussi l'ouvrage. »
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins.
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramène;
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène;
Et l'éternel pleureur assure que le feu
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon, qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer, ne prend aucune route :
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort;
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main, Diogène m'irrite;
Il cherche un homme, et lui n'est qu'un fou que j'évite.
C'est assez contempler ces astres si parfaits;
Anaxagore, enfin, dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins Epicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons!
Malheureux! jouissez promptement de la vie;
Hâtez-vous, le temps fuit, et la Parque ennemie
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant; sa vertu me fait peur;
Je ne puis, comme lui, rire dans la douleur;
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie, enfin, par la voix de Platon,
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon :
Mais de Platon lui-même, et qu'attendre, et que croire,

Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console :
Il s'arrête, il hésite, il doute, et me désole.
Son disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner :
Mais à l'homme inquiet le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa morale, et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique vieillard m'appelle en Italie.
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger;
On ne périt jamais, on ne fait que changer;
Et l'homme, et l'animal, par un accord étrange,
De leurs âmes entre eux font un bizarre échange.
De prisons en prisons enfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour :
Triste immortalité, frivole récompense
D'une abstinence austère et de tant de silence.

RACINE le fils. *La Religion*, ch. III.

Le vrai Philosophe.

. . . LE philosophe est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même;
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.

Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe ; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet (1).

DESTOUCHES.

Le faux Philosophe.

. . . . Il s'en donne le nom,
Comme tous ces messieurs qui, fiers de leur raison,
Se croyant appelés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs, qui pensent à la fois
Eclairer l'univers, et régenter les Rois :
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie ;
Flatteurs, en affichant le mépris des grandeurs ;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs ;
Pleins de crédulité pour les faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans ;
Prêchant la tolérance, et très-intolérans ;
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes ;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs ;
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

PALISSOT. *Les Philosophes*, act. Ier, sc. II.

(1) Voyez les *Leçons Latines anciennes*, t. I.

Les véritables Philosophes.

MONTRONS le vrai tableau de la philosophie :
De la saine raison au sentiment unie
Naquirent les vertus, les arts et le bonheur;
Du sentiment naquit le véritable honneur.
De la société trouver les lois premières,
Des siècles différens rassembler les lumières,
Eclairer l'industrie, animer les talens,
Prendre le bien public pour l'objet de ses plans,
Des dons du Ciel apprendre et combiner l'usage,
Sans du froid pédantisme affecter l'étalage;
Donner à la raison toute sa dignité,
D'une vertu farouche adoucir l'âpreté,
Ranimer le flambeau que l'erreur veut éteindre,
Etendre notre sphère au lieu de la restreindre;
Diriger par les mœurs l'heureux don de sentir,
Rendre l'homme meilleur, et non l'anéantir,
Tel est le noble emploi de la philosophie :
Par sa douce chaleur tout germe et fructifie;
Tout devient sentiment; sans elle tout languit.
Du vide du cœur vient le vide de l'esprit.
Cette philosophie, aimable autant qu'utile,
Est sérieuse et gaie, agissante et tranquille,
Et, loin de consacrer l'insensibilité,
N'inspire, ne ressent qu'amour, qu'humanité.

DESMAHIS. *L'Honnête Homme*, act. IV, sc. Ire.

Les faux Philosophes.

CES messieurs parlent trop de leur philosophie;
Et leur titre pompeux a perdu son crédit :
Leur conduite dément tout ce qu'ils en ont dit.
Ils bannissent loin d'eux les préjugés vulgaires;

Mais à ces préjugés, peut-être nécessaires,
Qu'ont-ils substitué? de funestes erreurs.
Discoureurs insolens, impérieux frondeurs,
Ils prononcent des lois, ils dispensent la gloire;
Tyrans illuminés, ils commandent de croire.
  L'un, qui veut par orgueil confondre tous les rangs,
Exige des petits ce qu'il refuse aux grands,
Et sans doute se met, par sa ruse profonde,
Seul au-dessus des rangs qu'il veut que l'on confonde;
L'autre érige en courage, en force, en liberté,
L'audace, la licence, et leur impunité.
Que dans un même lieu le hasard les rassemble,
A peine une heure ou deux peuvent-ils vivre ensemble.
L'envie est de leur cœur le premier élément;
Ce grand ressort les met sans cesse en mouvement.
Ils vantent leur amour pour la nature humaine;
Mais chacun d'eux pour l'autre est un objet de haine.
Il vaudrait mieux haïr les hommes en commun,
Mais en particulier faire grâce à chacun.
Il en est cependant, quoiqu'à peine on les nomme,
Chez qui l'homme d'esprit est joint à l'honnête homme:
Peut-être je pourrais en trouver jusqu'à trois;
Mais on risque beaucoup à se charger du choix.

Le même. *Ibid.*

L'Inconstant.

Incônstant! ho, voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès:
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.
  C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé;
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.

J'aurais pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état ; j'y suis mal, et j'en sors ;
Rien de plus naturel. Quoi ! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude ;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux ?
  Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance ;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose ;
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ! il échappe, il faut qu'il se promène :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et, pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change ;
La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit........
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *L'Inconstant*,
act. II, sc. IX.

L'Irrésolu sur le choix d'un état.

AU choix de quelque état êtes-vous arrêté ?
— Mais.... Non ; depuis dix ans pourtant j'ai médité

Cent fois sur tous; aucun n'emporte la balance.
Tour à tour le barreau, les armes, la finance,
Se partagent mes goûts, sans fixer mon destin,
Et mon esprit toujours flotte plus incertain.
—Vous dédaignez, je crois, la finance? — Au contraire.
Moi j'irais dédaigner tout ce que l'on révère!
De l'argent je sais trop le magique pouvoir.
— Et cependant sur vous rien n'a pu prévaloir.
Vous aimiez le commerce?—Oui, certe! et quand je pense
Qu'il peut de mon pays accroître la puissance,
La splendeur, je me dis : L'homme dont les travaux
A nos prospérités ouvrent des champs nouveaux,
Est grand, il fait le bien; et sa noble industrie
Le rend, dans tous les temps, l'homme de la patrie;
Cet honorable état m'aurait déjà fixé.
— Mais qui donc vous retient encore embarrassé?
— Le barreau m'ayant pris un temps considérable,
Me semblerait d'ailleurs, peut-être, préférable.
Le droit, qui mène à tout, partout considéré,
Aux postes éminens sert de premier degré :
Administrer l'Etat, défendre l'innocence,
Eclairer la justice ou tenir sa balance,
Voilà les fonctions, les sublimes emplois
Où je puis m'élever par l'étude des lois.
—Vous penseriez donc?... —Oui!... si le métier des armes,
Encor plus éclatant, ne m'offrait plus de charmes.
— Mais le danger? — Peut-il arrêter un grand cœur?
On se bat, et qu'importe? on est mort ou vainqueur (1).
Déjà depuis long-temps je ne sais quelle ivresse
Vient s'emparer de moi quand je songe à la Grèce;
Lorsque je vois voler, vers ces bords malheureux,
Mes amis, nos savans, nos soldats valeureux;
Quand je songe à l'effet de l'élan sympathique
Qui semble nous porter vers ce peuple héroïque,

(1) Hor. *Sat. I*, liv. I; *Cita mors venit, aut victoria læta.*

Je ne me conçois plus : moi qui devais courir,
Qui depuis si long-temps voulais le secourir!....
— Eh bien donc! vous allez?... — Je vais encore attendre.
Mais je suis toujours là! prêt à tout entreprendre.
J'attends, il le faut bien; et si j'avais pensé
Qu'on s'embarquât sitôt, je me serais pressé.
Rien n'est perdu pourtant : une cause si belle!
L'abandonner!... toujours je fis des vœux pour elle;
Si même je pouvais ensemble réunir
Et la gloire et l'amour dans un prompt avenir!
J'entrevois le bonheur, mais il m'échappe encore;
Que sais-je? il est peut-être un état que j'ignore,
Et qui surpasse tout.

Onésime **Leroy**. *L'Irrésolu*, sc. VII.

Les Châteaux en Espagne.

. . . . Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit...... Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bon homme il hérite.
Telle femme se croit Sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat...... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.
. . . .
Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
Hé bien, chacun du moins fut heureux en rêvant!
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve;

A nos chagrins réels c'est une utile trève ;
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais!
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance ;
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes ;
Et, dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.
Il est fou...... Là..... songer qu'on est Roi ! seulement !
. . . .
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'achèterai d'abord une ample seigneurie....
Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci ;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.
Dans le commandement je serai peu novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier ;
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.

Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlans,
Que je verrai de loin revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que Monsieur sur un trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
Ce bon monsieur Victor. » Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause:
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose;
(*Il cherche.*)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher..... Eh! mais....
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? Serait-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(*Il crie.*)
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu (1).

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Les Châteaux en Espagne*, act. III, sc. VII et VIII.

Le Négociant.

SANS place, dites-moi, vous ne pourriez donc vivre!
Mais, pour vouloir ainsi rester au gouvernail,
Avec l'Etat, Messieurs, avez-vous passé bail?
Nous autres commerçans, nous ne pouvons comprendre
Un travers, qui paraît de jour en jour s'étendre.
Tout le monde veut vivre aux dépens de l'État!
On veut être commis, officier, magistrat;

(1) Rapprochez ce portrait de *la Laitière et le Pot au lait.*

On veut des traitemens avoir le privilége.
Qu'un jeune homme ait dix ans, dans le fond d'un collége,
Mis du noir sur du blanc, il semble que le Roi
Soit chargé de son sort et lui doive un emploi.
Si le gouvernement suivait cette tendance,
Les administrateurs de notre pauvre France,
En se multipliant tous les jours par degrés,
Deviendraient plus nombreux.... que les administrés.
Je suis très-juste, moi, pour les fonctionnaires;
Les gens qui dans l'Etat, rouages nécessaires,
Occupent des emplois, j'en fais beaucoup de cas....
Mais j'estime encor plus les gens qui n'en ont pas.
Se livrer au commerce, enrichir sa patrie,
Exister par soi-même et par son industrie,
C'est le sort le plus beau!... Dans l'état social,
Le bien particulier fait le bien général.
Rien n'est seul, tout se tient, la richesse est féconde;
Qui sert ses intérêts, sert ceux de tout le monde.
Moi, qui nourris deux mille ouvriers tous les ans,
Moi, dont la signature a cours depuis long-temps
En Allemagne, en Prusse, en Suède, en Angleterre;
Moi, de qui les produits courent l'Europe entière,
J'ai l'orgueil de penser, Messieurs, que je vaux bien
Tel autre qui consomme et qui ne produit rien.

Casimir Bonjour. *Le Protecteur et le Mari*, acte Ier, scène VI.

Le Châtelain.

De tout usage antique amateur idolâtre,
De toute nouveauté frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout,
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,

Vous entretient sans cesse, avec stupidité,
De son banc, de ses soins et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte :
Ivre de son château dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.

GRESSET. *Le Méchant*, act. II, sc. VII.

Le Disputeur.

AURIEZ-VOUS, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance....
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,

Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir. »
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
Et, tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre !

RULHIÈRE. *Les Disputes.*

Le Monde.

COMBIEN ce tourbillon qu'on appelle le monde,
En travers, en erreurs, en misères abonde !
La tristesse s'y joint à la frivolité.
Qu'entend-on ? que voit-on dans ce monde vanté ?
Des folles de sang-froid, des prudes infidèles ;
Des hommes moins sensés, plus faux, plus femmes qu'elles,
D'eux-mêmes fatigués et remplis tour à tour ;
Des esprits sans esprit, des amours sans amour ;
Des jeux sans agrément, de longs soupirs sans joie ;
Pas un seul entretien où l'âme se déploie :
On s'y cache partout sous des airs de grandeur ;
Politesse d'esprit et bassesse de cœur,
Ris faux, amitié feinte, estime contrefaite,
Voilà de ce beau monde une image parfaite.
L'ennui des complimens, la formule du jour,
Les plaisans de la ville et les sots de la Cour,
Les propos décousus, les phrases mesurées,
Les brillans tourbillons de fêtes préparées,
Cette diversité de frivoles plaisirs,
Ces flots tumultueux de projets, de désirs,
Ce chaos agité d'intrigues et d'affaires,

Ce choc rapide et prompt d'événemens contraires,
L'étude, la contrainte où sans cesse l'on est,
Tout y porte au dégoût, et rien n'y satisfait.
Quelle vie à la longue est plus laborieuse?

DESMAHIS. *L'Honnête Homme*, act. II, sc. II.

Même sujet.

CLÉON.

Oh bon! quelle folie! êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux, croyez-vous aux méchans,
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas, soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est:
On reçoit et l'on rend, on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant;
Hé bien, on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois, dans le fond, que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là :
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime;
C'est l'ennui : pour le fuir, tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimait si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule.
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend:
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes;
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne: en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin;
Toujours avec un air qui voudrait être fin,
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères;
On est en garde, on doute enfin si l'on rira.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage:
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air (1)?

GRESSET. *Le Méchant*, act. IV, sc. V.

Sociétés de Paris.

. . . . PARIS! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,

(1) Voyez en prose, *Définitions*.

Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin, se tuer pour autrui!
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

LE MÊME. *Ibidem*, act. II.

La Province et Paris.

OUI, j'habite, en effet, un singulier séjour;
Car on y dort la nuit, on y veille le jour.
S'amuser n'est pas tout; on s'y fait un délice
Du travail: promener est même un exercice.
Les fils, dans mon pays, respectent leurs parens;
On n'imagine pas tout savoir à vingt ans:
On ne prodigue point non plus le nom d'aimable,
Et, pour le mériter, il faut être estimable.
On ne dit pas toujours: « Ma parole d'honneur! »
Il est moins dans la bouche, et plus au fond du cœur.
Aimer de bonne foi n'est point un ridicule;
De s'enrichir trop vite on se fait un scrupule;
Sans briller il suffit que l'on ne doive rien:
On s'aime, on vit content, et l'on se porte bien.
. . . .
Mais il est un Paris que j'estime, que j'aime,
Que souvent je visite, où je me plais à voir

Tout le monde attentif à remplir son devoir.
Peu connue au dehors, même du voisinage,
La femme vit, se plaît au sein de son ménage ;
Soigne, instruit, et gaîment, l'enfant qu'elle a nourri ;
Trouve tout naturel d'honorer son mari.
Celui-ci, plein de zèle, et s'agite et s'exerce :
Heureux dans son état, son emploi, son commerce,
D'élever sa famille et de la soutenir !
Le soir, leur récompense est de se réunir.
Tour à tour, promenade, ou spectacle, ou lecture :
On n'est blasé sur rien, c'est partout la nature.
Peut-être que pour vous c'est un monde inconnu :
Vous ne m'en croirez pas ; mais d'honneur, je l'ai vu.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Les Mœurs du Jour*, act. II, sc. II.

Paris.

MAIS Paris..... Oh ! Paris est bien cher à mon cœur !
On ne trouve que là tout à sa fantaisie,
Société sans gêne, amour sans jalousie,
Galanterie aimable, aisance du bon ton ;
Point d'airs, point d'étiquette et de prétention ;
De l'esprit, sans la morgue austère et magistrale
De cet ennui qu'ailleurs on prend pour la morale :
C'est là qu'on sait danser, se promener, causer.
L'art de vivre à Paris est l'art de s'amuser,
D'effleurer, d'embellir chaque instant qui s'envole
Et sous cet air léger, insouciant, frivole,
L'essor de la raison n'en est que plus hardi :
On rit de tout, et tout se trouve approfondi.
Là, du beau dans tout genre est la règle accomplie.
On peut trouver ailleurs une femme jolie ;
L'élégance, à Paris, relève ses appas :
Hors de Paris, vraiment, le goût n'existe pas.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. *Paméla*, act. II, sc. XII.

La Vie de la Province.

Des femmes aimables,
Qui, brillant décemment de leur propre beauté,
Ne font point un devoir de la frivolité;
Des cœurs simples et francs, des hommes raisonnables,
En un mot, les plaisirs de la société;
Un jeu dont on s'amuse, et sans excès funeste,
Qui, sans aucun tourment, délassant les joueurs,
Trop peu vif pour traîner après soi des malheurs,
Pour les intéresser l'est sûrement de reste;
Des dîners qui toujours satisfont l'appétit
Sans émousser le goût, où la raison sourit
A tout innocent badinage,
Où l'âme paraît sans nuage,
Où des amis qu'il réunit
Un plaisir pur fait le partage.

Desmahis. *Le Triomphe du Sentiment*, sc. XIV.

La Vie de Paris.

On dîne donc là-bas! De ce gothique usage
On est revenu dans Paris:
La nuit est faite pour la table,
Le grand jour offusque les ris.
Le souper est le nœud de ce qui vit d'aimable;
C'est la scène des agrémens:
Là le tableau du monde s'ouvre;
C'est dans ce tableau qu'on découvre
Les plus secrets événemens;
C'est là que l'aimable folie
Préside aux plus légers propos;
Libre, féconde, la saillie
Part, vole, frappe et multiplie

Ces feux vifs, pétillans, du choc des ris éclos.
Oui, là tout s'embellit, tout devient agréable ;
Des flambeaux la douce clarté
Ajoute encore à la beauté
Ce clair-obscur inimitable,
Cet heureux adoucissement
Que mon pinceau ne peut rendre que faiblement.

LE MÊME. *Ibid.*

Le Parleur à prétention.

QUE mon bon ange aussi me débarrasse
De cet homme à prétention,
Qui, commandant l'attention,
A ses moindres propos attache une préface ;
Qui, tel que l'on voit un archer,
De son arc détendu, quand la flèche s'envole,
Suivre de l'œil le trait qu'il vient de décocher,
Sitôt qu'il lâche une parole,
Vient lire dans mes yeux l'effet de son discours,
Ne permet pas qu'on en trouble le cours ;
D'un regard exigeant me presse, m'interroge ;
Quête un souris, sollicite un éloge ;
Tremble qu'une pensée, une maxime, un mot,
N'aille mourir dans l'oreille d'un sot.
Au milieu de sa période,
J'échappe, en m'esquivant, au parleur incommode,
Et le laisse chercher dans les regards d'autrui
La satisfaction que lui seul a de lui.

DELILLE. *Poëme de la Conversation.*

Le Fat ignorant.

L'ORATEUR des foyers et des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? L'insolence et des mots,

Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits du talent et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption,
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre;
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure,
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'*attendre* est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étaient que des sots.
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire;
Examinez-les bien : un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.
Si vous saviez combien cet esprit est aisé!
Combien il en faut peu! comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite.
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare:
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière;

La réputation des mœurs est la première ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur,
Mon estime toujours commence par le cœur :
Sans lui, l'esprit n'est rien ; et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes (1).

GRESSET. *Le Méchant.*

Le Méchant.

QUE dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent ;
On applaudit aux traits du *Méchant* qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absens qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami ?
— On le craint, c'est beaucoup. — Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui ?
Vous le croyez heureux ? Quelle âme méprisable !
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable.
Etranger au milieu de la société,

(1) Voyez tom. I, même partie.

Et partout fugitif, et partout rejeté,
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentimens;
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage;
Qui, traînant après lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie:
Voilà le vrai proscrit, et vous le connaissez.

. . . .

S'amuser, dites-vous! Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre,
Chaque société; diviser les esprits,
Aigrir les gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir les femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables:
Ce germe d'infamie et de perversité,
Est-il dans la même âme avec la probité?
Tout le monde est méchant! Oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs; esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule.
Pour chasser ce nuage et voir avec clarté

Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelques traits de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité:
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

LE MÊME. *Ibid.*, act. IV, sc. IV.

MODÈLE D'EXERCICE.

Il était tout simple d'opposer au code de la méchanceté le langage du bon sens et la morale d'un bon cœur; mais ce contraste, supérieurement exécuté dans le rôle d'Ariste, distingue la comédie du *Méchant*. Ce rôle est le modèle de ceux où il faut soutenir le ton sérieux et moral, qui est entre deux excès, la froideur et la déclamation. C'est là d'ordinaire le double inconvénient de ces personnages que, dans la comédie, on appelle des *raisonneurs*. Depuis le Cléante du *Tartufe*, qui a si bien différencié la véritable et la fausse dévotion, l'Ariste du *Méchant* est celui qui a le mieux fait parler la raison. Le style de la pièce dans cette partie n'est ni moins piquant, ni moins parfait que dans les autres, et peut-être était encore plus difficile; car, dans un ouvrage où il ne faut jamais perdre de vue l'agrément, rien n'est si voisin de l'ennui que de prêcher la raison. Mais Gresset a su tour à tour l'assaisonner ou l'animer, la rendre agréable ou intéressante, au point que rien ne contribua plus à son succès que le rôle d'Ariste, surtout dans la grande scène du quatrième acte entre Valère et lui. L'avantage qu'il a sur un jeune homme qui ne fait que répéter les leçons de son maître Cléon, n'était pas ce qu'il y avait de plus malaisé dans ce rôle; mais devant Cléon lui-même, qui est tout brillant d'esprit, il fallait plus d'art pour maintenir Ariste dans la supériorité qui convient à la bonne cause, sans subordonner le personnage principal. C'est une loi bien

remarquable dans le genre dramatique, que cette nécessité si essentielle de ne jamais abaisser le premier personnage, celui sur qui l'auteur appelle principalement l'attention. Quoi qu'il puisse avoir de vicieux, il ne doit jamais descendre du rang où l'ont placé les convenances théâtrales. Il peut, il doit être confondu dans ses projets, puni par ses propres fautes; mais en général il doit être tel qu'il n'y ait en lui de méprisable que le vice dont la censure est l'objet de la pièce. Cette théorie est très-déliée, et demande quelque explication, parce que si elle n'est pas bien entendue, elle semble au premier coup d'œil contraire à la moralité, reconnue pour une des premières lois dramatiques, et c'est la méprise où sont tombés les détracteurs outrés du théâtre. Pourquoi, ont-ils dit, faire admirer la présence d'esprit d'un scélérat comme Tartufe? Pourquoi rendre la méchanceté de Cléon si séduisante à force d'esprit? Pour mieux remplir l'objet que l'art se propose. En effet, il ne serait pas bien merveilleux que l'on détestât le crime sans talent, ou que l'on méprisât le vice sans esprit. Mais donner à l'un et à l'autre tout ce qu'il y a de plus capable d'éblouir, et pourtant amener le spectateur, en dernier résultat, à les condamner et à les flétrir, voilà ce qui est digne du plus beau de tous les arts. Si Tartufe était un maladroit sur la scène, l'hypocrite du parterre serait rassuré, et dirait : J'en sais davantage. Mais il ne commet pas une faute; il est le plus fin et le plus avisé de tous les hommes, et pourtant il échoue. La conséquence est frappante : c'est que l'hypocrisie, malgré toutes ses ruses, est tôt ou tard confondue. De même, si l'auteur du *Méchant* veut faire tomber ce faux air de supériorité que donne si aisément la méchanceté, et qui fait que tant de sots s'efforcent d'être méchans, y réussira-t-il en ne donnant à son personnage ni agrément ni séduction? Vraiment, dirait chacun à part soi, ce n'est pas ainsi que la méchanceté peut réussir : un tel homme n'est qu'odieux et dégoûtant; et le dégoût et l'indignation ne tomberaient que sur le personnage, et non pas sur son vice.

Mais que fait l'artiste qui sait son métier, et qui a bien compris la loi que j'explique? Il sépare habilement le vice et le personnage vicieux; il donne à celui-ci tous les avantages naturels qu'il peut avoir, et qui lui laissent dans le cadre dramatique la place distinguée qu'il doit occuper; et comme tous ces avantages ne le garantissent pas de l'opprobre qui l'accable à la fin de la pièce, quand il est reconnu pour ce qu'il est, il résulte que, plus il a montré de qualités estimables et de dehors heureux, plus le vice qui ternit tout inspire de mépris et d'aversion.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. XI.

Le Médisant.

LA rage de médire est une impertinence;
Dans notre vanité ce défaut prend naissance.
Du bonheur du prochain le tableau vous aigrit;
Le désir de briller, de montrer de l'esprit,
Vous met à la merci des oisifs d'une ville,
Et vous n'êtes méchant que pour paraître habile.
Mais que vous revient-il de ces fâcheux éclats?
On vous flatte tout haut, on vous blâme tout bas;
Vos bons mots quelquefois font rire la sottise,
Mais toujours l'honnête homme en secret vous méprise;
Il vous fuit: il vous voit, à sa perte attaché,
Lancer souvent le trait d'un perfide caché;
Insulter en riant nos mères et nos filles,
Détruire par un mot le bonheur des familles,
Et pour un jeu d'esprit, fruit de la vanité,
Condamner l'innocence, et flétrir la beauté.
Rien n'est sacré pour vous, et la reconnaissance
N'a jamais enchaîné l'affreuse médisance.
Dès qu'un homme est atteint de ce fatal penchant,
Il est tout glorieux de paraître méchant;
Nos chagrins sont pour lui de légers badinages;
Il s'amuse des pleurs, il sourit des outrages;

Pour un plaisir cruel, et qui dure un moment,
L'honneur et l'amitié lui parlent vainement.
Les médisans enfin sont une affreuse peste,
Qu'un homme de bon sens blâme, fuit, et déteste.

GOSSE. *Le Médisant*, act. I, sc. XIV.

Les Mœurs de Sybaris.

LOIN que le Sybarite, en voltigeant sans cesse
Et d'objets en objets, et d'ivresse en ivresse,
Epure enfin son âme au feu des voluptés,
Las de tant de plaisirs rapidement goûtés,
Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence;
Ils n'ont tous à ses yeux qu'une même nuance :
Son âme sans ressort languit sans mouvement,
Et ne peut distinguer un goût d'un sentiment.
Dans le rire affecté d'une joie apparente,
Il consume le cours de sa vie indolente :
Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui.
Cet ennui le dévore, il le traîne avec lui,
Et c'est en vain qu'il quitte, en croyant se distraire,
Un plaisir qui déplaît pour un qui va déplaire.
De mes concitoyens les sens trop délicats,
Toujours près du bonheur, ne le possèdent pas.
Il échappe à leurs soins, à leurs recherches vaines:
Mais, froids pour les plaisirs, ils ressentent les peines.
Leurs maux les plus légers sont des tourmens affreux.
L'un d'eux (et ce trait seul me fait rougir pour eux),
L'un d'eux, sur le duvet où leur ennui repose,
Sut trouver la douleur dans le pli d'une rose.
Automates flétris, fantômes épuisés,
Du poids de leur parure ils semblent écrasés.
Leur corps faible et tremblant s'affaisse sous lui-même.
Tous ces voluptueux, dans leur mollesse extrême,
Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés :
On les voit, sur leurs chars, pâles, défigurés,

S'évanouir au bruit de leurs coursiers rapides.
Au milieu des festins, sur leurs lèvres livides,
Leurs mains, en frémissant, portent les coupes d'or :
Ils y burent l'ennui qu'ils vont y boire encor.
Pour hâter le soleil et la course des heures,
Etendus sur des lits au fond de leurs demeures,
Heureux de s'oublier, ils dorment sous le dais.
Le silence et la nuit règnent dans leurs palais.
Là, bercés tristement des mains de la mollesse,
Leur propre oisiveté les lasse et les oppresse.
Brisés par le repos, tourmentés sur des fleurs,
Ils s'agitent enfin, et vont languir ailleurs.
Trop faibles (Dieux puissans, rendez vain cet augure !),
Trop faibles pour porter le fardeau d'une armure,
Epouvantés chez eux de l'ombre des dangers,
Plus timides encore aux yeux des étrangers,
Esclaves destinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être (1).

COLARDEAU.

L'Homme blasé.

. . . . . Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé partout, et partout ennuyeux.
C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Insensible aux plaisirs dont j'étais idolâtre,
Je ne les connais plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vide et l'ennui :
Cette uniformité des scènes de la vie
Ne peut plus réveiller mon âme appesantie ;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets ;

(1) Voyez en prose, *Caractères ou Portraits*.

Et, par l'expérience instruit à les connaître,
Je reste sans désirs sur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai long-temps vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu;
J'ai rempli pour ma part ce théâtre frivole :
Si chacun n'y restait que le temps de son rôle,
Tout serait à sa place, et l'on ne verrait pas
Tant de gens éternels dont le public est las.
Le monde usé pour moi n'a plus rien qui me touche,
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche,
Qu'étranger désormais à la société,
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

GRESSET. *Sidney*, act. II, sc. II.

Réponse, ou l'Emploi de la Vie.

Si vous avez goûté tous les biens des humains,
Si vous les connaissez, le choix est dans vos mains :
Bornez-vous aux plus vrais; et laissez les chimères
Dont le repentir suit les lueurs passagères.
Quel fut votre bonheur? A présent sans désirs,
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs.
Hé quoi! n'en est-il point au-dessus de l'ivresse
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse?
Ce tourbillon brillant de folles passions,
Cette scène d'erreurs, d'excès, d'illusions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la sphère?
La raison à nos vœux ouvre une autre carrière.
Croyez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu :
Employer ses talens, son temps et sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser enfin, c'est là que commence la vie.
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête homme est heureux :
Notre âme pour ces biens est toute neuve encore.

LE MÊME. *Ibid.*

La Jeunesse du Jour.

Moi ! je me garde bien de dire un mot ; j'admire.
Je sens que pour s'instruire il n'était pas besoin
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin.
Oh! non, je reconnais que ces longues études
N'étaient que sot ennui, que tristes habitudes;
Je vois qu'à moins de frais il est de beaux esprits,
Et même des savans, qui, n'ayant rien appris,
N'ignorent nulle chose, et, des heures entières,
Vont parler, discuter sur toutes les matières,
Sur des points de science, en affaires de goût,
Dans le monde, au spectacle, en famille, et partout,
S'érigent en censeurs, en arbitres suprêmes,
Et toujours, en un mot, sont très-contens d'eux-mêmes.
On est tout confondu d'un ton si décidé.
Tu sais tout, à t'entendre; et monsieur de Naudé
Me disait même hier: Que de choses j'ignore!
Mon ami, je vieillis en m'instruisant encore.
. . . . J'admire, ajoutait-il,
Et l'air de confiance, et l'éternel babil
De ces messieurs à peine échappés de l'enfance;
Car ils ont, d'un seul pas, franchi l'adolescence.
Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien;
Mais ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien;
Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
Et de leur nullité publiquement s'honorent;
Êtres inconséquens, neufs et blasés, flétris,
Tels que des fruits sans goût, avant le temps mûris:
A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes,
Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous sommes.

Collin-d'Harleville. *Le Vieillard et les Jeunes Gens*, act. II, sc. IV.

L'Érudit (1).

Si l'entretien languit, ne soyez point en peine;
De la maison voisine arrive un Erudit
Qui, dans les murs de Rome et de Sparte et d'Athène,
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit;
Son érudition profonde
Vous dit d'où sont partis tous les peuples du monde.
Il sait par cœur les noms des Princes du Sénat,
Tous les Romains promus au Grand-Pontificat,
Au rang d'Edile, au Tribunat;
Qui, sur la scène, a pris le premier masque;
Qui, chez les Grecs, porta le premier casque.
Du casque il passe au bâton augural,
Au lituus pontifical;
Puis viennent les extraits des poudreux antiquaires;
Les temples, les tombeaux, les urnes cinéraires;
Puis il vous mène au mont Capitolin,
Au Quirinal, à l'Esquilin,
Au temple de la Paix, au vaste Colisée;
Compte les chapiteaux de sa masse brisée,
Vous dit par quels heureux hasards
Il vient de découvrir un vieux camp des Césars.
Las des antiquités et romaines et grecques,
Des Latins, des Gaulois, des Volsques et des Eques;
J'arrive enfin, quoiqu'un peu tard,
A nos aïeux les Francs, à leurs premiers évêques.
Menacé de subir les annales d'un czar,
D'un soudan ou d'un hospodar,
Je maudis les bibliothèques,
Et suis près d'excuser l'incendiaire Omar.

DELILLE. *La Conversation*.

(1) Voyez tom. I, *Caractères ou Portraits*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

POÉSIE.

NARRATIONS.

TABLEAUX.

DESCRIPTIONS.

DÉFINITIONS.

FABLES.

ALLÉGORIES.

MORALE RELIGIEUSE, ou PHILOSOPHIE PRATIQUE.

MORCEAUX LYRIQUES.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

DIALOGUES.

CARACTÈRES OU PORTRAITS, ET PARALLÈLES.

CARACTÈRES POLITIQUES.

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

CARACTÈRES MORAUX.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS.



FIN DE LA TABLE PAR NOMS D'AUTEURS DU SECOND VOLUME.